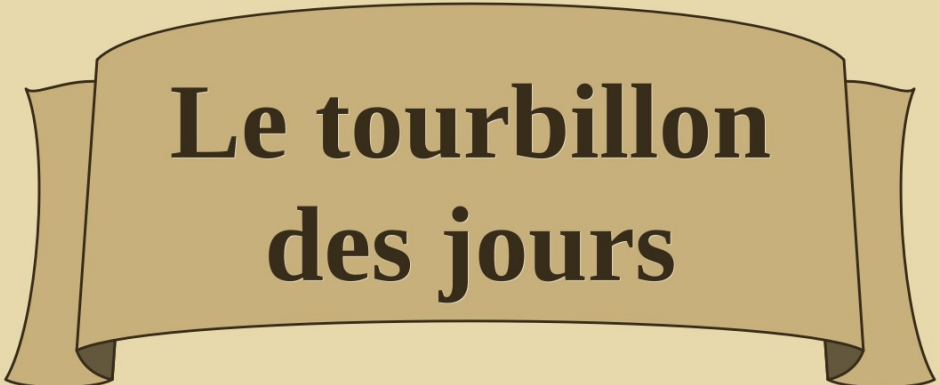




Le tourbillon des jours

Wiggs

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

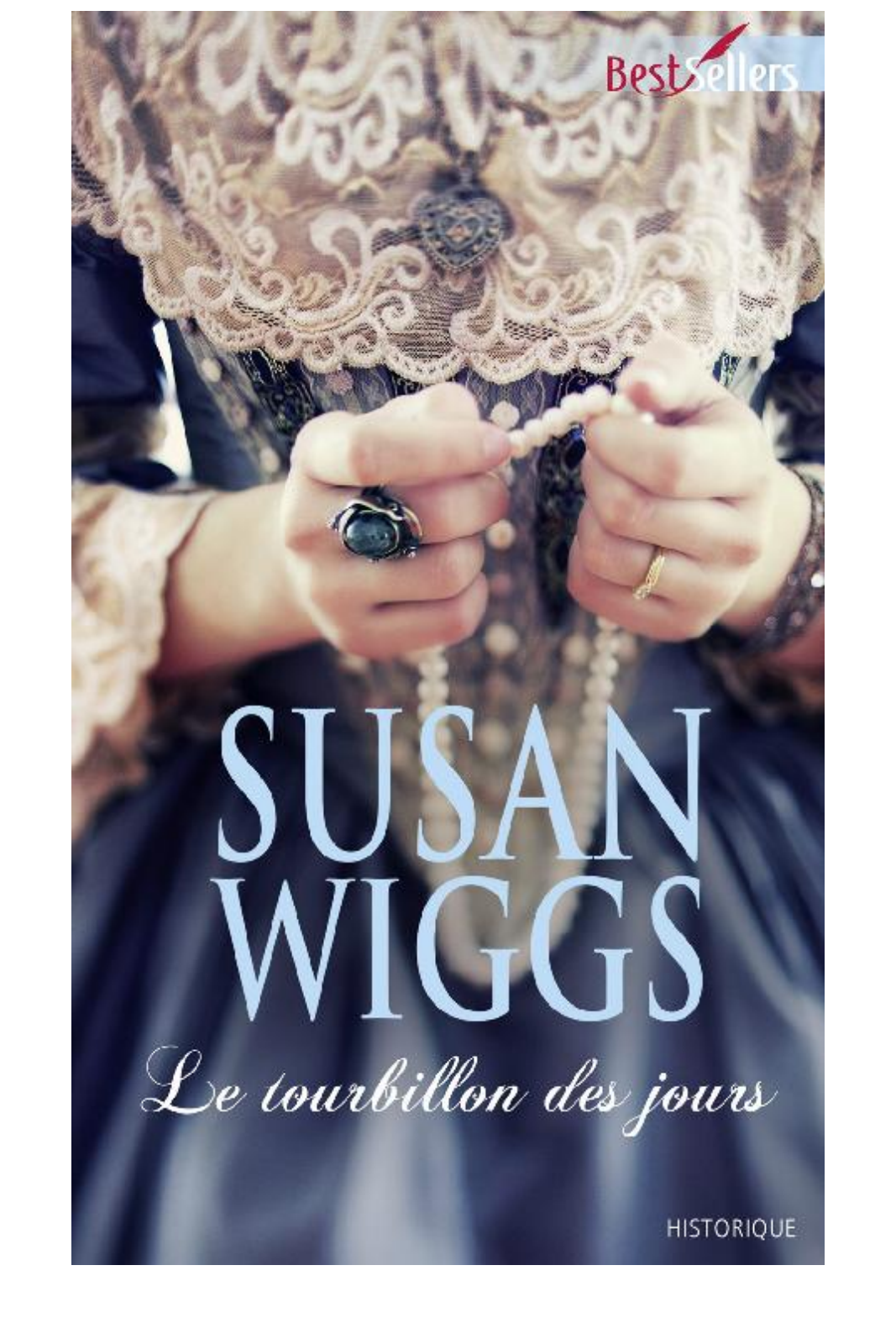
The background of the book cover is a close-up photograph of a person's hands and torso. The person is wearing a dark blue or black dress with a large, ornate, cream-colored lace collar. Their hands are clasped together, holding a string of small, light-colored beads. The left hand features a large, dark, oval-shaped ring, and the right hand has a thin gold band. The lighting is soft, highlighting the textures of the lace and the skin.

Best Sellers

SUSAN WIGGS

Le tourbillon des jours

HISTORIQUE



Best Sellers

SUSAN
WIGGS

Le tourbillon des jours

HISTORIQUE

SUSAN WIGGS

Le tourbillon des jours

BestSellers

DÉJÀ PARUS DU MÊME AUTEUR

DANS LA SÉRIE LAC DES SAULES

Un été au Lac des Saules
Le pavillon d'hiver
Retour au Lac des Saules
Neige sur le Lac des Saules
Le refuge du Lac des Saules
Un jour de neige
L'été des secrets
Là où la vie nous emporte
Avec vue sur le lac

DANS LA SÉRIE LA ROSE DES TUDOR

L'héritière des Romanov
Les amants rebelles
Sous l'emprise du destin

Autres publications

La maison du Pacifique
La rebelle de Longwood
Les amants de l'été
Le rêve de Leah
Les amants du Pacifique
Un printemps en Virginie
La promesse d'un été
La rebelle irlandaise

Prologue

Juin 1814

Un discret parfum de violette émanait du papier à lettres — c'était déjà un premier indice.

Le message était chiffré. A première vue, la clé devait être l'une des dates importantes de la vie de Napoléon Bonaparte. Ce n'était pas son anniversaire, ni le jour de son couronnement. Austerlitz ? Non plus. Soudain, la lumière jaillit. C'était tellement évident ! Le 4 mai 1814, le jour où l'empereur des Français avait été envoyé en exil sur l'île d'Elbe. Il s'agissait là du second indice.

Pour les Alliés, la guerre était terminée. Un roi se trouvait de nouveau sur le trône de France et le tyran, honni par l'Europe tout entière, ne reviendrait plus jamais au pouvoir.

Mais l'auteur du message n'était pas de cet avis.

« L'heure de la revanche approche, écrivait-il. Les despotes couronnés et leurs généraux arriveront en Angleterre avant la fin de l'été. Ils croient venir célébrer leur victoire, mais seuls vous et moi connaissons le destin qui les attend. La solution du problème est à notre portée, grâce à Miranda Stonecypher. Lorsque nous aurons appris son secret, elle devra mourir.

La Couleuvre. »

La main qui tenait la feuille de papier la froissa d'un geste brusque et la jeta dans le feu qui pétillait dans la cheminée.

« Je suis si faible et si impuissante dans ce tourbillon d'intrigues et de trahisons. »

MARIE-LOUISE, IMPÉRATRICE DES FRANÇAIS.

Londres, juin 1814

Au début, il y avait seulement un point lumineux. Un point gros comme une tête d'épingle, mais dont l'intensité froide et immaculée était comparable à la plus brillante des étoiles. Elle avançait vers lui, attirée par une force invisible qui gisait tout au fond de son âme. Plus près, toujours plus près. La lumière était son seul guide dans ce voyage interminable au milieu de la nuit. Elle y était presque. Bientôt, elle allait pouvoir le toucher, se fondre dans sa lumière...

Tout d'un coup, la tête d'épingle explosa et se métamorphosa en une énorme boule de feu. Un cri lui transperça la poitrine et jaillit de sa bouche. Une odeur de soufre, âcre et suffocante, se répandit dans l'atmosphère. Tout autour d'elle, les détonations se succédaient, accompagnées par des éclairs et par des panaches de fumée jaune. Le sifflement des fusées lui vrillait les tympans. Une bombe s'éleva lentement et explosa contre la charpente de l'entrepôt.

Son corps était endolori et ses poignets avaient encore la marque rouge de la corde qui les avait attachés. Partout le feu faisait rage et une pluie de débris tombait sur elle, mais, étrangement, elle n'avait pas peur. Était-ce parce qu'elle se savait perdue ? La mort était en train d'étendre ses bras autour d'elle et elle ne pouvait plus rien faire pour lui échapper. L'esprit engourdi, elle regarda un tison ardent se poser sur une pile de caisses.

Presque aussitôt, des flammes orangées et bleues commencèrent à s'élever. Le spectacle était d'une beauté féerique. Elle avait l'impression d'être déjà dans un autre monde. Un monde de lumière et de clarté...

Sur le côté de chaque caisse, il y avait un seul mot, écrit en gros caractères noirs : EXPLOSIFS.

Son esprit enregistra le danger, mais avec un détachement irréel. Fuir ? Elle n'en avait plus le temps. Une fraction de seconde plus tard, les caisses se

désintégrèrent dans un fracas épouvantable. Le souffle de l'explosion la souleva et la projeta en arrière. Elle attendit le choc, l'impact contre le mur ou un pilier, mais le mur avait disparu. Pendant un bref instant, elle se sentit voler à travers les airs, comme un oiseau.

La jeune femme atterrit contre un tas de balles de coton empilées dans l'allée qui longeait l'entrepôt. La respiration coupée, elle resta un instant immobile, tandis qu'une douleur horrible lui vrillait la tête. Tout tournait autour d'elle, comme si un derviche l'avait entraînée dans l'une de ses infernales sarabandes.

Au-dessus des bâtiments, la nuit s'était illuminée. Les fusées jaillissaient en sifflant et retombaient en pluie d'étincelles multicolores. Peu à peu, elle commença à se rendre compte que l'impossible était arrivé. La mort avait desserré son étreinte. Elle allait peut-être survivre, après tout.

Mais le désirait-elle vraiment ?

Soudain, un éclair fulgurant déchira les ténèbres. Un panache de fumée s'éleva dans l'allée et, d'un seul coup, les balles de coton s'embrasèrent. La chaleur des flammes lui brûlait le visage. Toutes les issues étaient obstruées.

Elle n'avait toujours pas peur. Elle n'avait pas envie de résister et, au fond d'elle-même, elle éprouvait une joie sauvage. C'était fini. Personne n'avait gagné. Tout était perdu.

Une boule de feu roula vers elle en dévorant tout sur son passage. Se soumettre. Accepter la volonté du destin... Mais, quelque part en elle, elle éprouva une ultime hésitation. Non, elle n'était pas encore prête à quitter cette vallée de larmes. Quelqu'un avait besoin d'elle.

Elle se releva en titubant et recula. Sa main rencontra un mur de brique. Il était brûlant. Elle avait une tâche à terminer. Distraitement, elle nota que le corsage de sa robe était déchiré et avait été réparé avec une épingle de nourrice.

Une tâche à terminer... Son esprit se cristallisa sur la nature de cette tâche, mais la fumée remplit ses poumons et ses pensées se désagrégèrent de nouveau.

Elle devait se concentrer, se dit-elle en fermant les yeux. Les brumes se dissipèrent et, l'espace d'un instant, elle crut qu'elle allait y parvenir. Puis, d'un seul coup, tout redevint opaque et elle eut l'impression de tomber dans un puits sans fond.

Une voix l'appela. Elle lui sembla lointaine, mais en fait elle était toute proche. Les explosions l'avaient rendue sourde.

— Donnez-moi votre main !

Elle battit des paupières et distingua vaguement une haute silhouette à travers la fumée. C'était un homme. Il courait vers elle et ses larges épaules se dessinaient en clair-obscur sur une vision d'apocalypse.

— Venez, vite ! cria-t-il. Dépêchez-vous, bon Dieu !

Elle était incapable de bouger ou de parler. Elle le regarda fixement, comme hypnotisée par le brasier qui faisait rage autour de lui. Un archange

d'ombre et de lumière, descendu sur terre pour la sauver. Ses mains gantées la saisirent par la taille et la soulevèrent aussi aisément que si elle avait été une poupée de son.

Elle ne chercha pas à résister et enfouit son visage contre son torse puissant et rassurant. Une odeur âcre émanait de son corps. Un mélange de vêtements brûlés, de poudre et de transpiration. Il se remit à courir, la tête baissée. Chacun de ses pas résonnait dans la tête de la jeune femme. Il bondissait, sautait par-dessus les obstacles et, en quelques instants, il l'emporta à l'écart de l'entrepôt en flammes.

Les rues étaient pleines de cris et de coups de sifflet. Des hommes faisaient la chaîne jusqu'au quai et des seaux volaient de main en main.

Il la posa sur ses pieds, dans l'encoignure d'une porte, la saisit par les épaules et se pencha vers elle. Il avait le visage écarlate et des gouttes de sueur roulaient sur son front et sur ses joues.

— Que diable faisiez-vous là-bas ?

Elle avait la gorge trop sèche pour pouvoir lui répondre et sa vision était embrumée par ses larmes et par la fumée.

Il la secoua doucement.

— Allons, c'est fini. Reprenez vos esprits.

Elle réussit à hocher la tête.

— Oui, murmura-t-elle d'une voix rauque.

— Vous n'êtes pas blessée ?

— Non, rien de grave, du moins.

Son sauveur enleva sa veste et la drapa autour de ses épaules. Elle entraînerçut brièvement ses bras. Des bras puissants et musclés. Des bras dans lesquels elle se sentirait en sécurité. Elle avait tellement besoin d'être en sécurité.

— C'est bien, acquiesça-t-il. Surtout, il ne faut pas que...

— A l'aide ! Au secours !

Les cris stridents couvrirent le ronflement du brasier et le craquement des poutres qui, l'une après l'autre, s'effondraient au milieu de l'entrepôt. Tout en haut d'une maison, juste en face d'eux, un petit garçon appelait depuis une fenêtre et faisait des grands signes avec les bras. Des flammes sortaient du toit au-dessus de lui et le feu s'était communiqué au vieil escalier de bois qui serpentait le long de la façade.

Le sauveteur de la jeune femme proféra un mot dans une langue étrangère. Cela ressemblait à un juron. Tout de suite, elle sentit qu'il allait la laisser et sa poitrine se serra étrangement. Non, il n'allait pas partir ainsi... Elle aurait voulu pouvoir le retenir, le supplier.

« Je vous en prie, murmura une petite voix dans son cœur. Restez avec moi ! »

Néanmoins, elle n'éprouva aucune surprise lorsqu'il l'entraîna vers un homme en uniforme.

— Vous êtes le gardien de l'entrepôt ? lui demanda-t-il.

— Oui. Je venais de commencer ma ronde lorsque les premières explosions ont commencé. J'ai tout de suite donné l'alerte.

— Occupez-vous de cette malheureuse, dit-il en désignant la jeune femme. Moi, je vais aller chercher ce gosse.

Le gardien secoua la tête.

— Vous êtes fou ! s'exclama-t-il. Vous allez vous tuer sans réussir à le sauver.

L'homme était déjà parti. Il courut vers l'escalier et disparut au milieu des flammes.

Le gardien tira la jeune femme par la manche.

— Venez.

Autour d'elle, le désordre était indescriptible. Il y avait partout des blessés qui criaient, le visage ensanglanté et les vêtements calcinés. Ils croisèrent une femme qui courait en serrant un bébé dans ses bras. Elle était en robe de chambre et avait encore son bonnet de nuit sur la tête. Le bébé était sain et sauf, mais elle sanglotait et appelait d'une voix brisée son mari et ses autres enfants. Un homme titubait, le visage pâle et hagard. Par-devant, il avait l'air indemne. Sa chemise blanche et sa cravate n'étaient même pas noircies. Puis, sans un mot, il s'effondra au milieu de la chaussée. Dans le dos, sa veste était brûlée et lacérée. La chair était à vif et de la fumée s'en dégageait.

Elle se pencha pour l'aider et, prenant de l'eau avec ses mains dans un seau, elle la versa sur la blessure. Il hurla et un frisson secoua son corps.

— Mon Dieu, j'ai trop mal... Je vais mourir...

Il marmonna encore deux ou trois mots, puis il perdit connaissance.

Elle se redressa et fit des grands gestes à deux secouristes qui avaient confectionné un brancard de fortune avec une vieille couverture. Pendant qu'ils emmenaient le malheureux, elle réussit à jeter un coup d'œil vers la maison en feu. L'inconnu qui l'avait sauvée était arrivé en haut de l'escalier. Malgré son impressionnante stature, il se déplaçait avec une souplesse presque féline. Il prit le petit garçon dans ses bras et, pendant une fraction de seconde, resta immobile et le serra contre lui, comme s'il s'agissait de son bien le plus précieux. Derrière eux, le toit n'était plus qu'un immense brasier. Malgré elle, la jeune femme ressentit un pincement au cœur. L'image idéale d'un père et de son fils... Ils étaient si beaux ! Deux êtres de lumière dans un écrin de flammes orangées.

Fugitivement, elle s'imagina à la place de l'enfant et ressentit de nouveau une merveilleuse impression de sécurité.

Elle venait de décider que son sauveur était réellement un archange descendu du ciel, lorsqu'une partie de l'escalier s'effondra. A cet instant, elle n'aurait pas été étonnée s'il lui était poussé des ailes et s'il s'était envolé. Un espoir éphémère. Une aberration mentale. L'homme et l'enfant tombèrent et disparurent dans l'horrible fournaise.

Un sanglot s'étrangla dans sa gorge et elle fit un mouvement vers eux, mais une main la retint avec fermeté.

— C'est trop tard. Personne ne peut plus rien pour eux.

Elle entendit une autre voix qui l'appelait.

— Mademoiselle ! Par ici ! Venez nous aider ! Dépêchez-vous !

Elle essaya de se débattre, mais le gardien la tenait solidement et il la poussa vers un homme qui avait un morceau de métal fiché dans la jambe.

— Pour l'amour de Dieu, occupez-vous d'abord des vivants !

Les yeux du blessé la suppliaient. Elle soupira et s'agenouilla à côté de lui. D'abord, arrêter l'hémorragie... Elle arracha une bande d'étoffe de sa chemise et entreprit de confectionner un garrot.

La nuit passa. Elle s'affairait comme une somnambule, allant d'un blessé à un autre et jetant de temps à autre un coup d'œil vers le bâtiment au milieu duquel avaient disparu son sauveur et le petit garçon. Contre toute logique, elle continuait d'espérer. Ce n'était pas possible. Ils ne pouvaient pas être morts. Ils allaient réapparaître...

Elle n'avait plus aucune notion du temps mais, lorsque l'aube se leva, des gouttes d'eau commencèrent à tomber. Les pompiers bénévoles levèrent vers le ciel leurs visages noircis par la fumée et accueillirent la pluie avec soulagement. Leur bataille contre le feu était terminée. Cette averse providentielle allait finir d'éteindre les foyers qu'ils n'avaient pas encore réussi à circonscrire.

Le gardien trouva la jeune femme en train de donner à boire à un vieil homme dont les deux bras avaient été gravement brûlés. Malgré elle, elle regarda une dernière fois les débris carbonisés de la maison.

— C'est inutile, mademoiselle. Il n'y a pas eu d'autres survivants. J'ai bien essayé de le retenir, mais...

Il haussa les épaules avec découragement.

— Vous devriez rentrer chez vous maintenant. Votre famille va s'inquiéter si elle ne vous voit pas revenir.

Sa famille.

Le mot résonna dans sa tête, mais n'y trouva aucun écho.

— Mademoiselle ?

Elle regarda fixement le visage buriné de fatigue du gardien.

— Il y a quelque chose qui ne va pas ? Vous voulez que j'aille prévenir quelqu'un ? Vos parents, peut-être ?

C'était comme si un gouffre s'était ouvert en elle. Un gouffre insondable et vertigineux. Un cri silencieux retentit dans sa tête et, finalement, elle fut obligée de regarder la vérité en face.

Elle avait perdu la mémoire. Elle ne savait pas qui elle était et n'avait aucune idée de ce qu'elle faisait à l'intérieur de l'entrepôt.

Et elle ne savait pas non plus pourquoi quelqu'un avait voulu la tuer.

Elle était la cause de l'horrible catastrophe. Elle en avait la conviction, aussi sûrement que si le diable lui-même le lui avait soufflé à l'oreille, et cette pensée lui glaça le sang. Tous ces blessés, toutes ces souffrances... Par sa faute !

Un cri étranglé s'échappa de ses lèvres et, machinalement, elle porta la main à sa gorge. Ses doigts y rencontrèrent un objet métallique, quelque chose de rond, suspendu à une chaîne.

Un médaillon en argent. Elle le tira de son corsage et cligna des yeux. Une inscription y était gravée. Un nom ou, plutôt, un prénom. *Son* prénom. « Miranda. »

* * *

Ian MacVane se tourna vers la fenêtre et regarda distraitement un grand lambeau de soie qui se balançait doucement dans la brise. La pluie s'était arrêtée et les arbres de Hanover Square avaient recouvré une fraîcheur printanière. Une fraîcheur qui n'était guère en harmonie avec l'humeur exécrationnelle que ne l'avait pas quitté depuis son réveil.

— Vous ne m'aviez pas dit qu'une fille était impliquée dans cette affaire, grommela-t-il d'une voix vibrante de fureur.

Il avait la gorge encore irritée par la fumée de l'incendie.

Lady Frances Higgenbottom sourit et ses grands yeux bleus pétillèrent d'humour et d'intelligence.

— De quoi s'agit-il, à votre avis ? s'enquit-elle en suivant la direction de son regard. La traîne d'un cerf-volant, peut-être ? Un pan de tissu arraché à une montgolfière ? Moi, je parierais plutôt pour une oriflamme qui s'est détachée de son mât. Jamais les rues n'avaient été aussi pavées ! Il y a des drapeaux à toutes les fenêtres. Londres fourmille littéralement de princes et de rois, cet été ! On ne peut même plus descendre Regent Street sans croiser un général prussien ou un héros de la guerre d'Espagne bardé de cicatrices et de décorations — quand on n'est pas bousculée par la garde cosaque d'un grand-duc. Nous vivons vraiment une époque passionnante, mon cher !

Ian MacVane jeta un regard noir à sa visiteuse.

— La fille, répéta-t-il. Vous ne m'aviez pas dit que le traître était une fille.

Lady Frances soupira. Elle ouvrit son éventail et l'agita avec nonchalance devant son visage.

— Si je vous l'avais dit, vous auriez eu des scrupules et vous auriez peut-être refusé de nous aider. Le Régent nous a demandé de veiller sur la sécurité de toutes les têtes couronnées de l'Europe. Cette mission est primordiale et nous ne devons rien négliger pour l'accomplir.

Ian changea de position et grimaça. Son dos et ses épaules le brûlaient atrocement et chaque mouvement était un véritable calvaire. Il avait de la chance d'être encore en vie, se dit-il en son for intérieur. Quand il s'était vu en haut de cet escalier, avec ce gosse dans les bras et les flammes autour de lui, il avait éprouvé une terreur incoercible.

Le vide. Il avait connu la boucherie des champs de bataille et s'était souvent battu au corps à corps, mais ce n'était rien à côté de la peur panique que lui inspirait la vision du vide. Une peur qui remontait à son enfance,

lorsque son frère...

Il ferma les yeux et chassa les horribles images de sa mémoire.

Ils auraient dû mourir, mais quelque chose avait ralenti leur chute. Des brancardiers les avaient secourus et les avaient emmenés à l'écart du brasier.

Il repoussa le drap qui recouvrait son torse nu et détacha délicatement le tulle gras que le chirurgien avait appliqué sur ses brûlures. Les démangeaisons étaient vraiment trop insupportables ! Un excellent augure, d'après l'homme de l'art. La cicatrisation était en bonne voie. Peut-être, mais cela ne le consolait guère.

Lady Frances battit des cils et ses joues s'enflammèrent légèrement.

— Seigneur Dieu ! Comment pouvez-vous être aussi séduisant, MacVane ? Le destin de l'Europe est en jeu, mais il suffit que je vous regarde pour être hypnotisée.

— Allons, Frances, ne soyez pas hypocrite. Vous ne m'avez jamais aimé.

— Moi ? s'étonna-t-elle en minaudant. Vous aurais-je donné une raison de penser une chose pareille ?

Un sourire ironique erra sur les lèvres de Ian.

— Oui, plusieurs fois. Quand vous m'avez envoyé me battre en duel avec un pistolet déchargé et le jour, également, où vous m'avez demandé de...

Il s'interrompit brusquement. Elle avait encore réussi à détourner la conversation ! C'était l'un de ses nombreux talents. L'un de ces talents grâce auxquels elle était devenue le chef incontesté des services de renseignement de Sa Majesté.

— La fille, dit-il d'une voix sombre. J'attends toujours une réponse.

Frances referma son éventail et tapota négligemment sur la paume de sa main gantée.

— Vous vous seriez dérobé. Ou, pire encore, vous auriez conçu pour elle l'une de ces infatuations dont les hommes sont coutumiers.

Les yeux de Ian s'étrécirent et il lui décocha un regard glacé.

— Me suis-je jamais infatué pour une femme ?

Elle grimaça et se frotta les bras avec les mains, comme si la température avait brusquement fraîchi.

— Dieu me garde, MacVane ! Vous êtes aussi froid qu'un hiver écossais. Je me suis toujours demandé pourquoi.

Il y avait une raison, mais elle était la dernière personne à qui il accepterait de l'avouer. Elle savait déjà beaucoup trop de choses sur lui.

Elle alla jusqu'à un guéridon en marqueterie et, le petit doigt en l'air, saisit délicatement la carafe en cristal et se servit un verre de sherry. Une bouche en forme de cœur, des mouvements légers et gracieux, une robe de soie rose à falbalas, un corsage en dentelle... Pour tout un chacun, lady Frances Higgenbottom était une créature frivole et insouciant. Un joli minois et une cervelle de moineau. L'archétype de la poupée de salon.

Elle but une gorgée de sherry et observa Ian derrière ses yeux mi-clos.

— Nous surveillions Miranda Stonecypher et son père, Gideon, depuis

déjà plusieurs mois. Selon mes informateurs, elle savait très peu de choses. Maintenant, elle en sait encore moins, ajouta-t-elle avec une moue ironique.

La garce !

Ian soupira et regarda de nouveau vers la fenêtre. Le lambeau de soie s'était accroché dans les branches d'un orme. Rouge et bleu, les couleurs de l'Union Jack.

Il ferma les yeux et essaya de chasser de son esprit les visages ensanglantés des blessés. Leurs cris résonnaient encore dans sa tête. Des pauvres gens aux regards pleins d'effroi et d'incompréhension. « Pourquoi ? semblaient-ils lui demander. *Pourquoi ?* »

Une question qu'il s'était souvent posée. Autrefois, quand il avait été lui aussi une victime innocente et sans défense.

— Les plus hauts personnages de l'Europe se sont donné rendez-vous à Londres cet été, poursuivit Frances. Il y aura une tentative d'assassinat. Un complot machiavélique. Nous en avons été avertis, mais nous n'en connaissons pas les détails. Nous devons les découvrir et tout faire pour empêcher cet attentat.

— Continuez, marmonna-t-il, les dents serrées.

— Je n'ai rien d'autre à vous dire, répondit-elle après avoir bu une gorgée de sherry. Les traîtres sont des gens imprévisibles, MacVane. Ils se retournent souvent contre leur propre camp.

Il comprit à demi-mot ce qu'elle voulait dire.

— Ainsi, ce n'est pas l'un de vos agents qui a provoqué cette explosion ?

Frances Higgenbottom se redressa et prit un air outragé.

— Je préfère ne pas répondre à une question aussi insultante, MacVane. Des innocents auraient pu mourir dans cet incendie ! Enfin, grâce à Dieu, une seule personne a perdu la vie. Le traître.

— Ne m'avez-vous pas dit tout à l'heure que cette fille savait fort peu de choses ?

Frances se regarda dans le miroir au-dessus de la cheminée et remit un peu de poudre sur ses joues.

— Les apparences sont parfois trompeuses... Certes, la disparition de cette jeune femme est un fait regrettable. En l'occurrence, cependant, elle arrangerait plutôt nos affaires et devrait — pour un temps au moins — contrecarrer les plans des conspirateurs à la solde de Bonaparte.

Ian réfléchit pendant un long moment. Il était fatigué, son lit était confortable et un délicieux repas l'attendait sur un plateau. Personne ne lui en voudrait s'il passait la journée à se reposer et à soigner ses blessures.

Il jura intérieurement. C'était bien tentant.

Il lui fallut d'autant plus de courage pour repousser ses couvertures et se lever.

Lady Frances poussa un cri aigu et se voila les yeux.

— MacVane ! Ma vertu !

Ian s'esclaffa.

— La vertu est sûrement le dernier de vos soucis, Fanny. Mais n'ayez crainte, je n'irai pas dire à votre cher Lucas que vous m'avez vu dans le plus simple appareil.

— Il n'est pas mon cher Lucas, répliqua-t-elle d'un ton boudeur.

Il enfila ses jambes dans sa culotte de peau — non sans force jurons — puis saisit sa chemise de soie.

Sa visiteuse écarta les doigts légèrement et laissa échapper un soupir.

— Vous trichez, chère amie, commenta-t-il avec un clin d'œil moqueur.

Malgré la douleur, il ne put résister au plaisir de faire jouer les muscles de son torse et de ses bras. Pour le plus grand profit de lady Frances Higgenbottom.

Elle referma ses doigts d'un mouvement sec.

— Vous êtes un insolent, MacVane ! Au fait, pourquoi diable vous habillez-vous ? Est-ce seulement pour vous divertir à mes dépens ?

— Ce serait un divertissement bien chèrement gagné, rétorqua-t-il en jurant de nouveau — en anglais et en gaélique, cette fois-ci. Dans l'état où sont mes épaules et mon dos, enfiler une chemise équivaut à une véritable torture.

— Vous n'auriez pas dû entrer dans cette maison. Enfin je vous reconnais bien là ! A vouloir jouer les héros, vous finirez un jour par y laisser votre peau.

— Sauver un enfant d'une mort certaine n'a rien d'héroïque. C'est simplement une réaction humaine.

— Alors, vous auriez dû laisser un autre humain s'en charger à votre place. J'ai *besoin* de vous. Au fait, qu'est devenu cet enfant ?

Au même instant, il y eut un grand fracas à l'étage au-dessus, suivi par un bruit de pas précipité et par des éclats de rire argentins.

Un large sourire barra le visage de Ian.

— Cette réponse vous suffit-elle ?

— Seigneur Dieu ! Ne croyez-vous pas que nous avons déjà assez à faire sans vous mêler d'ouvrir un orphelinat ?

— Adoptez-le. Ainsi, il ne sera plus orphelin. Vous feriez une charmante *maman*.

Elle proféra l'un des jurons favoris de Ian, mais dans sa bouche il prit une intonation incongrue.

— Etes-vous au moins décent, maintenant ?

— Allons, Fanny, je n'ai *jamais* été décent ! répliqua-t-il avec une nonchalance ironique. C'est cela qui vous plaît en moi.

Elle posa ses mains sur ses hanches et se redressa.

— Vous croyez ?

— Oui. A propos, elle n'est pas morte.

Frances Higgenbottom haussa les sourcils et sa bouche s'arrondit.

— Qui donc ?

— La fille. Elle a survécu à l'explosion et à l'incendie. Je ne savais pas

que c'était elle, sinon je ne l'aurais pas laissée là-bas.

— Mais, c'est impossi...

— Pourquoi ? Aviez-vous ordonné de la tuer ?

Il la regarda dans les yeux puis, tout d'un coup, les traits de son visage se radoucirent.

— Pardonnez-moi, Fanny. Cela m'a échappé. Vous êtes capable de beaucoup de choses, mais vous n'avez encore jamais commandité un assassinat.

Une lueur meurtrière brilla dans le regard de Frances Higgenbottom.

— Merci de votre confiance, murmura-t-elle, les lèvres pincées. Vous ne m'avez pas encore dit où vous aviez l'intention d'aller ?

— Ne l'avez-vous pas encore deviné ?

Il choisit une veste dans sa penderie et l'enfila en grimaçant.

— Je dois retrouver Miranda. Au plus vite.

« *Laissez-moi seul.*

Je viens d'avoir la vision de l'enfer. »

LE ROI GEORGE III, AU COURS D'UN ACCÈS DE
FOLIE.

Miranda s'arrêta et leva la tête. Elle était devant une entrée monumentale surmontée d'un fronton de pierre grise. Deux statues la regardaient, la bouche ouverte et les yeux écarquillés. Tout de suite, elle reconnut l'œuvre de Cibber, *La Folie et la Mélancolie*. Une inscription était gravée dans le granit : Bethlehem Hospital.

Son cœur se mit à battre à grands coups dans sa poitrine. Le visage très pâle, elle se retourna vers son compagnon, le gardien de l'entrepôt.

— C'est... c'est Bedlam ! bredouilla-t-elle.

— Oui, mademoiselle.

— Pourquoi m'avez-vous amenée ici ?

Il se rapprocha et posa la main sur son bras. Son geste semblait destiné à la réconforter mais, au lieu de cela, elle eut l'impression d'être prise dans un piège.

— Ici, au moins, vous aurez un toit sur la tête, un repas et...

— Je ne suis pas folle !

Les doigts du gardien se crispèrent sur son bras.

— Vous souvenez-vous de votre nom, de la maison où vous habitez ? Avez-vous des parents, une famille ?

Le gouffre noir l'envahit, comme chaque fois qu'elle essayait de se rappeler ce qui s'était passé avant. Avant l'incendie, avant les explosions.

Elle regarda fixement la chaussée. Un couple de pigeons picorait des miettes de pain entre les pavés. Le Mur de Londres. Ce n'était pas un mur, mais le nom d'une rue à l'extrémité de Moorfields. Comment pouvait-elle se rappeler le nom de cette rue alors qu'elle avait oublié le sien ?

Les gonds métalliques de la lourde porte d'entrée grincèrent et un homme apparut. Un homme grand et fort, avec une moustache rousse qui lui barrait le visage d'une oreille à l'autre.

Malgré sa fatigue, elle releva le menton et protesta avec véhémence.

— Je n'ai rien à faire dans cet établissement ! Je... je viens de vivre un

enfer, mais je vais me remettre. Je... je vais reprendre mes esprits.

Le gardien échangea un bref regard avec le surveillant de l'hôpital. Un regard dont elle n'eut aucune peine à deviner la signification.

Folle. Folle à lier.

— C'est ce qu'ils disent tous, commenta le surveillant avec un sourire narquois. A-t-elle des accès de violence ?

Des accès de violence. Ils allaient l'enchaîner, comme un animal !

Elle fit un pas en arrière et se cogna au gardien de l'entrepôt. Des mains solides et rugueuses la saisirent par les épaules.

— Sir ! s'exclama-t-elle d'une voix étranglée. Lâchez-moi ! Ma place n'est pas ici et vous n'avez pas...

Le surveillant ne l'écoutait même pas.

— Tu as fait du bon travail cette fois-ci, Northrup. Et, en plus, tu es arrivé avant la tournée du Dr Beckworth.

— A sa place, je ne me plaindrais pas, répondit le gardien avec un ricanement odieux. Après tout, ce sont les billets d'entrée qui paient son salaire !

D'un geste brutal, il força la jeune femme à lever la tête.

— Elle est mignonne, n'est-ce pas ? C'est une recrue de choix pour ta ménagerie.

— Oui, acquiesça le surveillant. Je vais pouvoir augmenter les tarifs. Ils les préfèrent quand elles sont jolies.

Miranda se rebiffa.

— Que voulez-vous dire ? Je ne suis pas une bête ! Vous parlez de moi comme si j'étais un animal que vous veniez de vendre à un zoo !

Le surveillant haussa ses sourcils broussailleux.

— Elle a du caractère, la diablesse. Un bon point en plus.

— Mais, c'est... c'est un enlèvement ! Vous n'avez pas le droit de m'enfermer contre ma volonté !

— Alors, ma petite, on ne veut pas être sage ?

Les grosses mains du surveillant se refermèrent sur ses poignets. Elle se débattit, mais il lui retourna les bras brutalement dans le dos.

Elle poussa un cri. Une douleur fulgurante lui avait traversé les coudes et les épaules. Son tortionnaire empestait la transpiration et il lui soufflait une haleine tiède et fétide dans le cou. Tout en la tenant d'une main, il sortit deux ou trois pièces de sa poche et les lança au gardien.

— Voilà pour ta peine.

Miranda se mordit la lèvre et un sanglot s'étrangla dans sa gorge. L'homme qui devait l'aider — l'homme en qui elle avait mis toute sa confiance — l'avait vendue à une maison de fous.

— Merci. A la prochaine.

Les deux mains dans les poches, le gardien s'éloigna en sifflotant. Il avait gagné sa journée.

Miranda frissonna.

— Je vous en prie, monsieur, murmura-t-elle en prenant une petite voix douce et suppliante. J'ai passé une nuit affreuse et je suis épuisée. Vous pouvez me lâcher.

Un éclat de rire grossier s'échappa des lèvres du surveillant.

— Tu es déjà plus raisonnable, on dirait. Foi du vieux Larkin, on devrait pouvoir s'entendre, tous les deux !

Elle avala avec peine. Elle avait la gorge encore irritée par la fumée de l'incendie.

— Bien... bien sûr, monsieur Larkin.

Le surveillant desserra sa poigne. Elle soupira et remua ses épaules endolories.

Réfléchir, réfléchir, réfléchir...

Si seulement elle pouvait réussir à se souvenir de quelques bribes de son passé.

Larkin s'écarta et ouvrit en grand la porte de l'hôpital. Une bouffée de cris et de gémissements s'échappa dans la rue, accompagnée par une odeur atroce — un mélange d'urine et de désinfectant.

Non !

Elle se dégagea d'un geste brusque et, soulevant ses jupes, elle se mit à courir. Droit devant elle. Les semelles de ses bottillons résonnaient sur le pavé inégal de la rue. Des bottillons marron, solides et confortables, qui n'évoquèrent aucun écho dans les brumes de sa mémoire.

Derrière elle, le surveillant criait et jurait. Elle ne savait pas où elle allait. Elle avait une seule idée en tête : fuir, partir le plus loin possible.

Partir.

« Pourquoi devons-nous partir encore, papa ? C'est le milieu de la nuit et nous n'avons même pas dit au revoir ! »

C'était un souvenir très ancien et incomplet. La silhouette vague d'un homme mince, vêtu d'un manteau élimé, et une main rassurante qui tenait sa petite menotte tremblante et glacée.

— Au voleur ! Au voleur !

Les clameurs du surveillant attirèrent l'attention de deux ou trois piétons à l'air endormi. Ça et là, des volets s'ouvrirent et des visages curieux apparurent.

— Bonté divine, arrêtez-la !

Ses cris donnèrent des ailes à Miranda. Les gens la regardaient d'un air inquisiteur, mais personne ne semblait avoir envie de se mettre en travers de son chemin. Sans doute à cause de sa robe déchirée et de son visage maculé de suie. Ils avaient peur de la toucher.

« Ne me touchez pas ! Ne me touchez pas ! »

Un autre fragment de mémoire — déplaisant et troublant, celui-là. Il s'évanouit et elle n'en eut aucun regret.

Le coin de la rue. Elle tourna brusquement et faillit entrer en collision avec une charrette de marchand des quatre-saisons. L'homme jura. Des

pommes de terre, des oignons et des choux se répandirent sur la chaussée. Elle marqua un temps d'arrêt et, au même instant, deux mains se posèrent sur ses épaules.

Larkin.

Son visage était rouge de fureur.

— Tu croyais peut-être pouvoir m'échapper ? Ne recommence jamais cela, ma jolie, sinon...

Il soufflait comme un phoque.

Elle essaya de lui échapper, mais il lui faucha les jambes et elle se retrouva assise par terre, au milieu du trottoir. Se laissant tomber sur elle, il lui saisit les cheveux à pleine main et les tordit avec un sadisme vengeur.

— Tu as peut-être envie de gagner ta vie sur le dos, ribaude ? murmura-t-il avec un sourire mauvais.

Il avait des petits yeux marron et injectés de sang.

— Si c'est cela que tu veux, on peut s'arranger, tu sais.

Miranda cria et le repoussa frénétiquement.

* * *

Lucas Chesney commençait à s'impatienter. Jamais encore la jeune femme n'avait été aussi en retard. Il prit sa montre en or dans le gousset de son gilet — l'un des rares objets précieux qu'il n'avait pas encore mis au clou — et l'ouvrit, juste pour s'assurer de l'heure.

Midi et demi. Il l'attendait depuis plus de vingt minutes. Lui en voulait-elle toujours à cause de leur ridicule querelle de la veille ? Une brute et un goujat ! Il avait même déchiré sa robe. Comment avait-il pu perdre son sang-froid de cette façon ?

Il se mit à marcher de long en large, en regardant autour de lui d'un œil distrait. Des maisons basses, serrées les unes contre les autres et dominées par les clochers de St. Mary-le-Strand, de St. Clement et de St. Brides. Le quartier autour de Blackfriars n'était pas vraiment mal famé, mais il valait mieux éviter certaines de ses ruelles si l'on ne voulait pas se faire dérober sa bourse. Le charme désuet des façades ne parvenait pas à masquer complètement une pauvreté latente et sans espoir. L'heure de gloire était passée et, inexorablement, le temps et les caprices de la fortune grignotaient les vieilles demeures.

« Un quartier qui conviendrait tout à fait à l'état de mes finances », se dit-il avec une ironie amère.

Non. Il ne gagnerait rien en s'apitoyant sur son sort. Il avait un rang à tenir. Lucas Chesney, vicomte Lisle et seul héritier du duc de Chisleham, n'avait pas le droit de céder à la facilité.

Les artifices, les faux-semblants, les mensonges... Il était devenu un véritable expert dans l'art d'éconduire les créanciers. Pendant combien de temps pourrait-il encore donner le change ? Il n'en avait pas la moindre idée,

mais il savait qu'un jour ou l'autre sa situation deviendrait intenable.

Enfin, ici personne ne le connaissait.

Personne, sauf Miranda.

Chaque fois qu'il pensait à elle, son cœur se mettait à battre la chamade. Il ne se lassait pas d'énumérer ses qualités. Sa beauté d'abord. Une beauté qui n'avait même pas besoin d'appâts pour surpasser celle de toutes ses rivales. Un diamant à l'état brut. Et puis, il y avait son intelligence et sa culture. Discrète et modeste avec cela. Ses idées radicales ? Le temps les émousserait. Pour lui, elle constituait la plus délicieuse des énigmes. Tantôt douce et fantasque, tantôt pleine de feu et de passion.

Et son merveilleux humour...

Elle le fascinait.

Cependant, elle avait un défaut.

Miranda Stonecypher n'avait pas un sou vaillant.

Elle méprisait les biens matériels, mais Lucas aimait profondément sa famille et il refusait de l'abandonner. Depuis l'accident de chasse qui avait laissé son père paralysé et à demi fou, il avait pris à son compte toutes les dettes accumulées au fil des années par une gestion par trop aventureuse. Laborieusement, il avait tenté de redresser la barre. En vain. Le mal était trop profond. Depuis quelque temps, cependant, il entrevoyait une lueur d'espoir. Grâce à une rencontre fortuite.

M. Addingham.

Comment pourrait-il qualifier son nouvel ami ? Un généreux bienfaiteur ?

A cette pensée, il secoua la tête et ne put réprimer un sourire ironique. Silas Addingham était seulement un arriviste. Une fortune insolente, aucune honte et une ambition à la dimension de son orgueil. Lucas pouvait lui apporter les relations mondaines auxquelles il aspirait.

Moyennant un prix.

La nuit dernière, juste avant leur querelle, il avait essayé d'expliquer son plan à Miranda. L'argent d'Addingham lui permettrait enfin de l'épouser. Grâce à lui, ils pourraient afficher leur relation au grand jour, au lieu de devoir se cacher continuellement.

Dans sa hâte à vouloir se raccommode avec elle, il fit quelque chose qu'il n'avait encore jamais fait auparavant. Il se rendit à l'appartement où elle habitait.

Numéro 7, Stamford Street. Au deuxième étage. Il ne savait rien de sa vie privée, sinon qu'elle habitait avec son père et une servante répondant au nom de Midge.

D'un geste hésitant, il souleva le heurtoir et le laissa retomber. Puis il attendit. Une odeur de chou, des rires d'enfants, les cris des bateliers sur la Tamise...

Comme personne ne répondait, il frappa de nouveau. Le fait de ne pas pouvoir présenter Miranda à sa famille et à ses amis lui avait toujours inspiré un vague sentiment de honte. Maintenant, le pas était franchi et il en éprouvait

un merveilleux soulagement.

Il rit en lui-même en imaginant la tête de Frances Higgenbottom le jour où il apparaîtrait en public avec Miranda à son bras.

Lady Frances le poursuivait de ses assiduités depuis des années. Elle était aussi riche qu'adorable et sa constance le flattait dans sa vanité masculine, mais il s'était vite lassé de ses manières frivoles et évaporées. Certes, s'il se mariait avec elle, tous ses problèmes seraient résolus. Ne le lui avait-elle pas laissé entendre à mots couverts ? Mais il pensait avoir trouvé un autre moyen d'échapper à la ruine. Silas Addingham.

Son deuxième coup de marteau n'eut pas plus d'écho que le premier. Il tourna la poignée. La porte était ouverte.

— Il y a quelqu'un ? appela-t-il à voix haute.

Une odeur de soufre lui irrita la gorge. Miranda et ses expériences infernales ! La chimie était l'une de ses passions et elle avait une prédilection pour les mélanges détonants. Après leur mariage, il lui offrirait un autre terrain pour exercer son esprit inventif — leur lit conjugal.

Il traversa une sorte d'antichambre, et ouvrit la porte d'un petit salon.

Il s'arrêta net.

La pièce était dans un désordre indescriptible. Les fauteuils renversés, les tiroirs ouverts, le tapis jonché de papiers...

Son nez décela une autre odeur, fade et un peu âcre.

L'odeur du sang et de la mort.

La dernière fois qu'il l'avait sentie, c'était dans un hôpital militaire, en Espagne.

— Miranda ? Monsieur Stonecypher ?

Toujours pas de réponse.

Le visage très pâle, il avança d'un pas hésitant et ouvrit une autre porte. La salle à manger. Là aussi, les meubles étaient sens dessus dessous et des traces de sang maculaient le parquet.

Seigneur Dieu !

Soudain, il perçut vaguement un gémissement étouffé. Une folle angoisse l'envahit. Était-elle blessée ? Mourante ?

Le gémissement provenait d'une petite chambre, tout au fond de l'appartement. Une femme était allongée par terre, au milieu d'une mare de sang. Malgré lui, il ne put réprimer un soupir de soulagement. Ce n'était pas Miranda.

Il s'agenouilla à côté de la malheureuse et lui prit la main très doucement.

— Vous devez être Midge, je suppose ? Je suis Lucas, un ami de Miranda. Un ami... intime.

Les lèvres desséchées de la servante s'entrouvrirent légèrement. Il se pencha en avant pour entendre ce qu'elles disaient.

— ... randa... n'a pas d'amis.

Le cœur de Lucas se serra.

— Si. Elle en a un. Moi.

Les doigts ensanglantés de la servante se crispèrent nerveusement dans sa main.

— Ils... ils les ont emmenés. Elle... et son père.

Lucas ferma les yeux. Il avait eu un pressentiment, avant même d'être entré dans l'appartement.

— Qui les a emmenés ? questionna-t-il d'une voix blanche. Je vous en prie ! Il faut que je la retrouve, que je l'arrache à ces misérables.

Elle avait perdu presque tout son sang et chaque mot lui demandait un effort surhumain.

Ses lèvres s'entrouvrirent de nouveau.

— Vi... violette, murmura-t-elle dans un souffle.

Il fronça les sourcils. Qu'avait-elle voulu dire ?

Il insista, mais le regard de Midge était devenu fixe et vitreux. Ses doigts se crispèrent une dernière fois, puis ils se détendirent. Elle était morte.

Lucas fit un signe de croix et marmonna une brève prière. Pendant un long moment, il resta à genoux à côté d'elle. Des images lui traversaient la mémoire. Des images de champs de bataille, en Espagne et en France. Combien de ses compagnons avaient rendu leur dernier souffle dans ses bras ? Lui non plus, il n'aurait pas dû revenir, mais le destin en avait décidé autrement.

Pauvre Midge. Miranda lui avait souvent parlé d'elle et il avait presque l'impression d'avoir perdu une amie.

D'un geste machinal, il ferma les yeux de la malheureuse. Les traits de son visage s'étaient apaisés. Elle s'était endormie. Pour l'éternité.

Il se leva et parcourut l'appartement à la recherche d'un indice, de quelque chose qui pourrait le mettre sur la piste des ravisseurs de Miranda et de son père.

Tous les meubles avaient été fouillés, mais, visiblement, les assassins n'avaient pas été des voleurs ordinaires. Ils avaient dédaigné l'argenterie et n'avaient même pas emporté une bourse pleine de pièces d'or et d'argent. Il hésita un instant, puis il la mit dans sa poche.

Il devait contacter les autorités. De façon anonyme, bien entendu, car il n'avait aucune envie de mêler son nom à une affaire de meurtre.

Avant de s'en aller, il s'arrêta dans l'antichambre. Le châle de Miranda était accroché à une patère à côté de la porte d'entrée. Il l'imagina sur ses épaules, alors qu'elle marchait à côté de lui. Elle le serrait sur sa poitrine et levait vers lui des yeux plus brillants que toutes les étoiles du firmament. Elle savait si bien écouter...

Il saisit le fragile vêtement et enfouit son visage dans la laine douce et légère. Elle avait gardé le parfum de la jeune femme, et d'autres souvenirs encore plus émouvants jaillirent dans sa mémoire.

Mon Dieu, pourquoi avait-il tant tardé ? S'il était venu plus tôt, il aurait peut-être réussi à la sauver.

— Je t'en prie, Miranda, pardonne-moi...

D'un seul coup, il s'effondra. Lucas Chesney, le héros de la guerre d'Espagne, se laissa tomber par terre et sanglota comme un enfant.

* * *

Lorsque Larkin la tira par les cheveux pour l'obliger à se lever, Miranda dut se mordre la lèvre pour ne pas hurler.

— Ma famille a de l'argent, déclara-t-elle tandis qu'il l'entraînait vers Bedlam. Beaucoup d'argent.

Le surveillant s'esclaffa.

— Vraiment ? répliqua-t-il d'un air narquois. Je croyais que tu avais perdu la mémoire.

— Peut-être, mais, parfois, j'ai des réminiscences, répondit-elle d'une voix chantante. C'est très confus dans ma tête. Cependant, à votre place, je ne prendrais pas de risques inutiles.

Larkin s'arrêta et la considéra d'un air inquisiteur.

— Des risques inutiles ? Que veux-tu dire ?

Un éclat de rire s'échappa des lèvres de la jeune femme.

— C'est à vous de voir. Que préférez-vous ? Une bonne récompense ou quelques instants de plaisir ? Sans compter les inconvénients que vous pourriez avoir à subir...

Ses sourcils broussailleux se rejoignirent et il l'examina pendant un long moment.

— De toute façon, tu n'es qu'une traînée sale et repoussante, marmonna-t-il avec dégoût.

D'un geste brutal, il l'entraîna derrière lui le long d'un couloir au plâtre tout craquelé et s'arrêta devant une porte fermée par une lourde barre en fer.

— Votre nouveau royaume, milady, déclara-t-il en s'inclinant.

Il ouvrit la porte et la poussa sans ménagement dans le quartier réservé aux femmes. Elle mit la main sur sa bouche pour réprimer un nouveau cri. Au plafond, une verrière laissait entrer avec parcimonie les rayons du soleil. Le sol était recouvert de paille souillée et les murs suintaient d'humidité. Partout, jusque dans le moindre recoin, des pauvres créatures étaient recroquevillées sur elles-mêmes. Les folles. Quelques-unes étaient libres de leurs mouvements, mais la plupart étaient attachées à leur lit par des chaînes et par des menottes en fer.

A l'entrée de Miranda, trois ou quatre « pensionnaires » levèrent la tête. Les autres continuèrent de gémir et de se balancer comme des automates. Certaines poussaient des petits cris aigus ou marmonnaient des phrases incompréhensibles. Une malheureuse s'arrachait les cheveux à pleines poignées — elle n'en avait déjà plus sur tout le côté droit de la tête. Sa voisine chantait. Une ritournelle enfantine, répétée à l'infini, d'une voix triste et monocorde. D'autres encore étaient prostrées, le regard dans le vide, semblables à des mortes vivantes.

Une femme à la poitrine opulente et aux dents gâtées se leva et apostropha le surveillant d'une voix égrillarde.

— Alors, Larkin, tu nous amènes une nouvelle ? Qui est-ce ? Un oiseau volage ? Une fleur de trottoir ?

— Retourne dans ton coin, Gwen. Ce n'est pas ton affaire.

La matrone l'ignora et s'avança pour examiner Miranda de plus près.

— Elle a besoin d'être débarbouillée, mais elle a un joli minois, commenta-t-elle avec des yeux salaces. Une fille comme il faut. Une demoiselle. A mon avis, elle est beaucoup trop bien pour toi, Larkin. Qu'en dites-vous, duchesse ?

Miranda se redressa et ses yeux jetèrent des éclairs.

— Ce que j'en dis ? Vous voulez le savoir ? Pour moi, il n'y a pas une seule femme dans cette pièce qui ne soit pas trop belle pour *monsieur* Larkin.

Dans le silence qui s'ensuivit, toutes les pensionnaires tournèrent les yeux vers Miranda, comme des fleurs fanées qui viennent d'être caressées par un rayon de soleil. Gwen se tapa sur les cuisses et rit à gorge déployée. Larkin tenta de la bâillonner avec sa main, mais elle le mordit jusqu'au sang.

— Maudite diablesse !

Le visage rouge de fureur, il recula et saisit le fouet qui était passé dans sa ceinture. Aussitôt, plusieurs femmes se levèrent et avancèrent vers lui, les ongles en avant et les lèvres retroussées. Des gouttes de sueur se mirent à perler sur le front du surveillant.

— Reculez ! Retournez à vos places ! hurla-t-il en agitant son fouet.

Les plus timorées obéirent, mais les autres continuèrent d'avancer. Voyant qu'il allait être débordé, Larkin recula avec précipitation et s'enfuit en claquant la porte derrière lui.

Gwen éclata de rire de nouveau et ses compagnes se joignirent à elle. Elles criaient, applaudissaient et tapaient par terre avec leurs pieds. En un instant, l'atmosphère de la salle s'était métamorphosée. Une joie étrange, presque sauvage, éclairait les visages des malheureuses démentes.

Miranda regarda fixement ses compagnes.

— Pourquoi avez-vous fait cela ? questionna-t-elle lorsqu'elles se furent un peu calmées. Pourquoi m'avez-vous défendue ?

Gwen prit ses mains dans les siennes et esquissa un pas de danse.

— A cause de ce que tu as dit. Que nous sommes toutes trop bien pour cette canaille de Larkin.

— J'ai dit seulement la vérité.

— Peut-être. Mais jusqu'à présent personne n'avait osé l'exprimer ouvertement.

* * *

Quatre jours avaient passé depuis l'explosion de l'entrepôt et la piste de Miranda commençait à se refroidir. Les aumôneries, les églises, les hospices,

les maisons de passe... Ian MacVane n'avait négligé aucun des endroits où la jeune femme aurait pu trouver refuge. En vain. Personne ne savait ce qu'elle était devenue.

Ses chefs le harcelaient. Surtout Frances. Pour elle, l'existence de la jeune femme constituait un danger pour le royaume et elle devait être retrouvée à tout prix — vivante ou morte. Peu lui importait.

Les sourcils froncés, il allait et venait dans les pièces saccagées de l'appartement de Stamford Street. Une kyrielle de jurons en anglais et en gaélique l'accompagnait dans son sillage.

Quatre jours et il n'était pas plus avancé que le soir du désastre.

Et dire qu'il l'avait tenue dans ses bras !

Elle lui avait semblé tellement fragile, tellement bouleversée. Ses yeux étaient remplis de terreur et de confusion. Elle s'était serrée contre lui et il avait ressenti un puissant besoin de la protéger.

— Oui, vous auriez dû écouter votre instinct, au lieu de la confier à ce gardien, commenta Duffie en secouant la tête.

Ian jeta un regard noir à son factotum, Angus McDuff. Duffie avait un don surnaturel pour deviner ses pensées.

— Sais-tu que tu me flanques la trouille, parfois ? Au Moyen Age, tu aurais fini sur un bûcher. A propos, que fais-tu ici ? Tu étais censé rester dans la voiture et t'occuper de Robbie tout en surveillant les alentours.

Duffie sourit. Un sourire plein de tendresse et d'affection.

— Le cher petit s'est endormi comme un chérubin. La rue est déserte et le cocher montera nous prévenir s'il y a un problème. Vous avez trouvé quelque chose ?

— Non. Toujours rien.

Ian soupira et reprit ses investigations.

Il ne fallait pas longtemps pour faire le tour du modeste appartement des Stonecypher. Des tapisseries élimées, des meubles dépareillés et partout des papiers, éparpillés sur le sol ou rangés sur des étagères. Le parquet et les murs étaient maculés de taches de sang noirâtres.

Il y avait des livres également. Des livres sur tous les sujets possibles et imaginables. Ian feuilleta d'un doigt machinal un docte traité de philosophie, écrit par François Quesnay, l'inspirateur des physiocrates. D'autres ouvrages étaient plus scientifiques. Des précis de mathématiques, de balistique, de physique et de cosmographie, ainsi que plusieurs opuscules sur les expériences des frères Montgolfier et sur la technique de fabrication des ballons.

Miranda les avait-elle lus ? Avait-elle pu seulement les comprendre ? Les Anglaises, à cette époque, ne se préoccupaient guère de sujets aussi graves et leurs lectures se limitaient en général aux poèmes de lord Byron ou à *La Belle Assemblée*.

Dans le salon, un tableau retint l'attention de Ian. Il s'agissait d'une copie, bien sûr. *Le Cauchemar*, l'une des œuvres maîtresses de Fuseli, un peintre

suisse qui était alors très en vogue dans les milieux radicaux. Il représentait une femme endormie, vêtue d'une chemise de nuit diaphane et allongée sur un lit drapé de tentures. Une créature monstrueuse était perchée sur sa poitrine et la dardait d'un regard maléfique. En arrière-plan, un cheval se cabrait, les yeux fous et les naseaux dilatés.

Duffie s'approcha et secoua la tête.

— Moi, ce serait plutôt ce truc-là qui me flanquerait la trouille ! murmura-t-il en grimaçant.

— Vraiment ? questionna Ian ironiquement. Tu ne voudrais pas l'emporter pour l'accrocher au-dessus de ton lit ?

Il tourna la tête et jeta un coup d'œil circulaire dans la pièce. Tous les meubles avaient été fouillés, d'abord par les meurtriers, puis par les agents de Bow Street qui avaient été alertés par une lettre anonyme.

Un sourire erra sur ses lèvres. Lady Frances détestait les argousins de Bow Street. A juste titre, car chaque fois qu'ils étaient intervenus dans ses affaires ils avaient pris un malin plaisir à lui mettre des bâtons dans les roues.

Sans se faire trop d'illusions, ils examinèrent méthodiquement les papiers qui jonchaient le sol. Des factures, des notes manuscrites — la plupart sur des sujets scientifiques —, une lettre demandant un délai de grâce à un créancier par trop importun et deux ou trois listes de courses. L'une d'entre elles avait été écrite par une main féminine : de l'encre, du papier, du fil de soie...

Dans un panier d'osier, Ian découvrit un bas à raccommoder et un ouvrage d'aiguille inachevé. Il représentait un vieux manoir au milieu d'un parterre de myosotis, avec pour légende : Un père est le plus doux des maîtres d'école.

Un léger parfum de lavande émanait du panier.

Ian le reposa sur le tapis et se passa la main dans les cheveux.

Il ne connaissait rien de cette femme.

Rien ou presque. Elle lisait des livres savants, aimait son père et possédait un certain goût pour les peintures ésotériques.

Et pourtant, lorsqu'il l'avait tenue dans ses bras, son cœur s'était mis à battre d'une façon étrange.

Depuis quelques instants, Duffie ne fouillait plus et l'observait derrière ses paupières mi-closes.

— Stupéfiant ! s'exclama-t-il. Je n'arrive pas à en croire mes yeux !

— Que veux-tu dire ? questionna Ian en fronçant les sourcils.

— Le grand MacVane, la terreur des Highlands, est capable de ressentir autre chose que de la haine et de la rage. N'essayez pas de le nier. Je l'ai vu sur votre visage. Vous avez un faible pour cette petite, n'est-ce pas ?

Ian haussa les épaules et ses mains gantées se crispèrent légèrement. Il portait souvent des gants — afin de ne pas voir le doigt meurtri qui lui rappelait trop douloureusement son passé.

— Elle m'intrigue. Quand je l'ai arrachée à l'incendie, elle a eu un comportement bizarre... anormal.

— L'état de choc, suggéra Duffie. Après une explosion pareille, on ne sait

plus trop où on en est.

Ian secoua la tête.

— Il s'agissait d'autre chose. Elle était très calme. Trop calme.

Un visage surgit du fond de sa mémoire. Un visage qui, souvent, venait le hanter dans ses rêves.

Une pauvre chaumière en flammes, la fumée, les coups de feu, les soldats qui couraient avec leurs torches. Et sa mère, les yeux fixes et vides, comme si elle n'arrivait pas à comprendre ce qui venait de lui arriver. Le regard d'une folle...

— Vous avez dit folie ? questionna Duffie.

Ian fronça les sourcils.

— Non, je n'ai rien dit de tel.

— Vous l'avez pensé, alors. Si les gens se sont rendu compte que la pauvre fille avait perdu la tête, ils l'auront...

Ian et Duffie se regardèrent et un nom jaillit en même temps de leurs lèvres.

Bedlam !

*« Le mariage est pour la vie.
Si j'étais à votre place,
j'attacherais mes draps à la fenêtre et je m'enfuirais. »*

LA REINE MARIE-CAROLINE DE NAPLES À SA
PETITE-FILLE, L'IMPÉRATRICE MARIE-LOUISE.

Après d'infinis palabres et une petite fortune distribuée en pourboires au concierge et aux infirmiers, Ian avait réussi à parvenir jusqu'au bureau du directeur de Bedlam, le redoutable Dr Beckworth. Engoncé dans son costume noir et dans son plastron, le praticien le considérait d'un air dédaigneux et vaguement hostile.

Le croyant aussi vénal que ses subordonnés, Ian ouvrit sa bourse ostensiblement, mais la vue des pièces d'or n'eut pas du tout l'effet escompté.

— Non, monsieur, je ne veux pas de votre argent ! Je suis un homme de science, pas un vulgaire geôlier auquel on peut graisser la patte.

Ian s'efforça de garder son sang-froid.

— Pardonnez-moi, s'excusa-t-il. Je ne voulais pas vous blesser. Mais vous accepteriez peut-être un don pour vos œuvres ?

Les lèvres du Dr Beckworth frémirent.

— Non !

Ian soupira.

— Allons, je vous en prie... Après tout, je désire seulement m'entretenir avec Mlle Stonecypher.

— Stonecypher ? répéta le praticien en fronçant les sourcils. Je n'ai aucune malade de ce nom-là.

Ian pesta intérieurement. La mauvaise volonté du directeur de l'hôpital était vraiment trop exaspérante.

— Miranda Stonecypher. La pauvre enfant est ici depuis quatre jours et vous n'avez même pas encore réussi à découvrir son nom !

Le Dr Beckworth prit une plume et la trempa machinalement dans son encrier.

— Votre requête est très irrégulière, monsieur. Je n'ai pas le droit de parler du cas de cette jeune fille à quiconque. Sauf à ses parents ou à un membre de sa famille, bien entendu.

Ian décida de jouer le tout pour le tout.

— Elle n'a plus de famille. A part moi, elle est seule au monde.

Le praticien souleva son lorgnon et le considéra d'un air dubitatif.

— Que voulez-vous dire ? Auriez-vous un lien de parenté avec elle ?

— Non, mais je suis son fiancé.

Ian avait appris très tôt à mentir et il considérait le mensonge comme une arme indispensable dans ce monde où tout était duplicité et trahison.

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit plus tôt ? questionna le Dr Beckworth d'un ton soupçonneux.

— Ce n'était pas facile. Essayez de comprendre ma situation... J'aurais aimé la voir, parler avec elle, avant de dévoiler mon identité.

— Ah !

Beckworth replia lentement son lorgnon et le remit dans son étui.

— Pouvez-vous prouver que vous êtes réellement son fiancé ?

Ian poussa un soupir exaspéré.

— Des preuves ? J'en ai cent, mille, si vous le désirez, mais elles sont enfermées dans un asile de fou !

Le médecin battit des paupières.

— Elle ne se souvient de rien.

Il rougit et se mordit la lèvre. Il avait répondu sans réfléchir et était furieux d'avoir laissé échapper une information aussi capitale sur l'état de sa patiente.

Ian sourit intérieurement. La chance était avec lui. Elle ne le reconnaîtrait pas, mais il aurait beau jeu de mettre son manque de réaction sur le compte de son amnésie.

— Je veux la voir, exigea-t-il. Tout de suite.

Beckworth hésita. Ian posa les mains à plat sur son bureau et prit une attitude menaçante.

— Vous n'avez pas le droit de m'en empêcher !

Finalement, le médecin céda.

— C'est bon. Suivez-moi.

L'hôpital était un véritable labyrinthe. Des couloirs sombres, des escaliers, des petites cours humides et sans lumière et, partout, des cellules et des barreaux en fer. Ian avait déjà visité des prisons, mais jamais il n'en avait vu d'aussi horribles. La puanteur était atroce et, de temps à autre, un rat filait entre leurs jambes. Mais surtout, il y avait le bruit. Un bavardage incohérent, entrecoupé par des cris et des gémissements, avec, parfois, un éclat de rire ou un sanglot.

Çà et là, ils croisèrent des gens qui se promenaient, le mouchoir sur le nez, et qui s'arrêtaient devant les cellules pour dévisager les pensionnaires. Apparemment, certaines personnes considéraient les malades mentaux comme des animaux de cirque et étaient prêtes à acheter un billet pour les voir et se moquer d'eux. Malgré lui, Ian serra les poings. Il avait connu la folie de près et une telle pratique le révoltait — encore plus que les conditions dans

lesquelles les malades étaient « soignés ».

— Oh ! regardez celui-là ! s'exclama une dame en gloussant. Que fait-il avec son...

— Il pense à vous, sans doute, murmura Ian en passant derrière elle.

Elle poussa un petit cri aigu et s'enfuit avec son mari, le visage écarlate.

Un peu plus loin, ils dépassèrent un clergyman qui psalmodiait à voix basse, le nez plongé dans son livre de prières. Un pasteur en visite ? Un mythomane ? Où commençait la folie ? Où finissait le normal ? Plusieurs malheureux essayèrent de les toucher à travers les barreaux, comme s'ils représentaient la liberté. Cette liberté qu'ils avaient perdue à jamais. Ian dut faire un effort pour ne pas courir, pour ne pas s'enfuir, tant cet endroit lui rappelait les moments les plus douloureux de son passé.

C'était différent, se dit-il en lui-même. Et Miranda ? Pouvait-elle guérir, recouvrer sa mémoire et sa lucidité ? Brièvement, il revit ses grands yeux noisette et son visage maculé de suie. Quatre jours ! Cela faisait quatre jours qu'elle était enfermée dans cet endroit horrible. Si elle n'était pas folle avant son arrivée ici, elle l'était sûrement maintenant.

Beckworth ouvrit une lourde porte fermée par une barre métallique et ils pénétrèrent dans la salle commune des femmes. Ian l'aperçut immédiatement. Elle était assise sur un tabouret de bois, juste en dessous de la verrière, et les rayons du soleil caressaient ses cheveux et son front. Devant elle, un échiquier était tracé grossièrement à la craie sur un banc de bois. Avec des petits cailloux blancs et noirs en guise de pièces.

Elle portait une robe de mousseline blanche, propre mais maintes fois reprise, et son abondante chevelure châtain clair était attachée en arrière avec un bout de ficelle. Il n'y avait plus de suie sur son visage, et son teint avait la douceur et le velouté d'un pétale de rose.

Elle parlait à voix haute à un groupe de femmes qui faisait cercle autour d'elle et l'écoutait dans un silence religieux.

— Il est temps de nous réveiller mes sœurs, d'appliquer les principes de la Révolution aux rapports entre les sexes. Les hommes nous ont dominées pendant trop longtemps ! Nous devons nous battre pour réclamer une place nouvelle dans la société. Nous sommes l'avenir de l'humanité et un jour...

Ian connaissait l'œuvre de Mary Wollstonecraft. Il avait lu l'un de ses livres pendant un calme plat, lors d'un voyage en mer. Mais, en entendant Miranda exposer avec tant de conviction les idées de la célèbre militante féministe, il ressentit une profonde émotion.

— Ne m'aviez-vous pas dit qu'elle avait perdu la mémoire ? murmura-t-il à l'oreille du Dr Beckworth.

Le praticien hocha la tête.

— Si. Un cas tout à fait curieux. Elle ne se souvient d'aucun détail de sa vie passée, mais ses connaissances générales n'ont pas été atteintes par son amnésie.

Alors qu'ils s'avançaient dans la salle, une vieille femme se précipita vers

Ian et lui fit la révérence.

— Oh ! mais c'est notre bon prince Charles ! s'exclama-t-elle avec un fort accent écossais. Monseigneur... Je vous aurais reconnu entre mille ! Ces cheveux noirs, cette taille altière, ces grands yeux bleus... Je vous attends depuis si longtemps ! Ma mère et ma grand-mère m'ont tellement parlé de vous. Elles aussi, elles croyaient avec ferveur dans votre retour...

Un genou en terre, elle sourit, un pauvre sourire édenté, et tendit vers lui ses bras maigres et tremblants de fièvre.

Ian jeta un coup d'œil embarrassé en direction de Beckworth. Le praticien regardait droit devant lui. Visiblement, il n'avait aucune envie de venir à son secours. Surmontant sa répulsion, il prit la main de la vieille femme et l'aida à se relever.

Le sourire de la malheureuse s'élargit.

— Alors, qu'attendez-vous pour vous prosterner ? cria-t-elle à la cantonade. C'est votre souverain, notre roi légitime. Les jours de l'usurpateur sont comptés ! Je vous avais bien dit qu'il reviendrait !

Deux ou trois de ses compagnes inclinèrent la tête cérémonieusement.

— Votre Majesté...

Ian rougit jusqu'aux oreilles. Il grimaça et s'éclaircit la gorge.

— C'est un grand honneur de vous rencontrer, mais je ne suis pas le bon prince Charles. Il est mort depuis déjà de nombreuses années et...

La vieille femme posa un doigt sur ses lèvres.

— Chuut ! Nous le savons. Vous êtes ici incognito. C'est pour cette raison que vous portez le tartan des MacLean, n'est-ce pas ?

Il soupira et leva les yeux au ciel.

— Je suis venu voir Miranda.

Çà et là les conversations avaient repris, entrecoupées par des gloussements hystériques. Ian s'éclaircit la gorge de nouveau.

— Vous... vous pouvez disposer.

La vieille femme recula en s'inclinant obséquieusement à chaque pas. La plupart de ses compagnes la suivirent — toutes celles qui n'étaient pas enchaînées. Miranda leva un regard anxieux.

Quand il l'avait arrachée aux flammes, Ian avait eu seulement le temps d'entrapercevoir son visage. Un visage dont la beauté radieuse l'éclaira comme un rayon de soleil.

Un ange de clarté et de lumière. Son cœur s'arrêta de battre et une étrange émotion l'envahit. Ces grands yeux innocents... Non. Ce n'était pas possible. Jamais il ne pourrait voir en elle une criminelle ou une conspiratrice !

— Bonjour, docteur, dit-elle d'une voix douce et cultivée.

Elle tourna la tête et découvrit Ian, mais elle n'eut aucune réaction.

— Bonjour, monsieur...

Elle fronça légèrement les sourcils. Aussitôt, le Dr Beckworth s'approcha d'elle et lui prit la main.

— Il y a quelque chose qui ne va pas ?

— Non. Pendant un instant, j'ai cru...

Elle agita la main distraitemment.

— ... Une fausse impression, sans doute.

Beckworth hocha la tête et prit un ton paternel. Un ton qui eut le don d'irriter Ian au plus haut point.

— Bien sûr, mon enfant. Je suis venu vous voir pour vous demander si vous connaissiez cet homme.

Ian s'avança, les bras tendus et le visage souriant.

— Miranda ! Enfin, je te retrouve... J'ai été tellement inquiet pour toi.

Leurs regards se croisèrent et il mit dans sa voix et dans ses yeux tout le charme dont il était capable. Un charme dont il connaissait la puissance sur les femmes. Il s'en était souvent servi et aucune, ou presque, n'avait su y résister.

Au lieu de fondre dans ses bras, Miranda inclina la tête sur le côté et le considéra d'un air inquisiteur.

— Jouez-vous aux échecs ?

Il battit des paupières.

— Aux échecs ?

Elle hocha la tête et considéra d'un air rêveur l'échiquier qu'elle avait dessiné sur le banc de bois.

— Apparemment, j'étais assez bonne à ce jeu. Peut-être trop bonne. Chaque fois que je joue contre moi-même, cela se termine par une partie nulle.

— Ce gentleman prétend vous connaître, déclara Beckworth. Il affirme être votre fiancé.

Elle retint sa respiration.

— Mon fiancé ? répéta-t-elle en regardant Ian avec curiosité. Nous devons nous marier ?

— Oui, mon amour. Tu ne t'en souviens plus ?

D'après Frances, cette femme était au cœur du plus noir des complots : un complot dont le but était, ni plus ni moins, l'assassinat de la plupart des têtes couronnées de l'Europe ! Mais, malgré cela, il ne put s'empêcher d'éprouver un sentiment de culpabilité.

— Non...

Elle se mordit la lèvre. Des lèvres faites pour être embrassées. Au fond de lui-même, une petite voix le mit en garde. « Attention ! Avec tous ces mensonges, tu vas finir par patauger dans un imbroglio dont tu auras du mal à te dépêtrer. Surtout si tu laisses tes sentiments gouverner ta raison. »

— Ma chérie...

Il prit ses mains dans les siennes et l'obligea à se lever.

— Je t'en prie ! Essaie de te souvenir. Je suis ton seul vrai amour. Ian...

Les autres femmes firent cercle autour d'eux en gloussant et en jacassant comme des pies.

— Vas-y, embrasse-la !

— Oui, oui, embrasse-la ! reprirent les autres en chœur.

Leurs incantations avaient quelque chose d'irréel. Toutes ces pauvres créatures pâles et échevelées. Elles avaient atteint le fond du désespoir, mais elles voulaient encore croire à la vie, au bonheur.

— Embrasse-la !

Le murmure de leurs voix les enveloppait, les poussait l'un vers l'autre et il dut faire un effort pour résister à la tentation. Une matrone aux cheveux noirs et aux yeux rieurs les encouragea en faisant un bruit de succion avec sa bouche.

— Ian ? répéta Miranda.

Sa respiration était plus rapide, presque haletante.

— Dr Beckworth, si vous me le permettez, j'aimerais poursuivre cette conversation en privé.

Ian fut encore plus surpris que le médecin par la requête de la jeune femme. Son cœur bondit dans sa poitrine. Seigneur Dieu ! Sa ruse était en train de réussir. Mais, au lieu de s'en réjouir, il ressentit un bref moment de panique. S'il jouait son rôle jusqu'au bout, il pourrait bien se retrouver avec une fiancée sur les bras avant la fin de la journée.

Le praticien hésita.

— Je ne sais pas si je peux vous y autoriser, Miranda. Le règlement et les convenances m'interdisent de...

— Elle a seulement demandé à me parler en tête à tête, lui fit observer Ian.

Le Dr Beckworth soupira.

— C'est bon, suivez-moi.

Ils sortirent de la salle commune et le médecin leur ouvrit la porte d'une cellule inoccupée.

— Je vais rester dehors, dit-il en regardant Miranda d'un air entendu. En cas de besoin, appelez-moi. Je viendrai tout de suite.

Les yeux de Ian étincelèrent. Pour qui le prenait-il ? Il n'allait tout de même pas la violer ici, dans un cachot répugnant et infesté de vermine !

Au lieu de le dégoûter, cette évocation fit naître un brusque désir dans ses reins. Était-il en train de devenir fou, lui aussi ?

Il s'effaça pour laisser passer la jeune femme, entra derrière elle et referma la porte au nez du médecin.

— Le nom de Stonecypher te dit-il quelque chose ? questionna-t-il en se retournant vers Miranda.

— Stonecypher ?

Elle tourna le mot dans sa bouche, comme s'il s'agissait d'un fruit exotique et succulent.

— Non. Rien du tout. Devrais-je le connaître ?

— C'est ton nom, mon amour. Tu t'appelles Miranda Stonecypher et moi Ian MacVane.

— Mon fiancé.

— Ton fiancé.

Elle croisa les mains avec modestie et leva vers lui un visage ingénu.

— Nous étions amoureux ?

Sa question le surprit. *Amoureux !* A cette pensée, il faillit éclater de rire. L'amour était une notion à laquelle Ian Dale MacVane était totalement étranger. Néanmoins, elle était là, devant lui, avec ses grands yeux innocents et pleins d'espoir. Il lui devait une réponse.

— Alors ? insista-t-elle.

— Nous étions passionnément épris l'un de l'autre, affirma-t-il en dessinant le contour de sa joue avec le bout de son doigt. Et je le suis toujours.

Il était si facile de lui mentir ! Elle était tellement confiante, tellement crédule.

— Ah !

Elle déglutit avec peine et ébaucha un sourire embarrassé.

— Nous devons nous marier ?

Il réfléchit rapidement. Ce n'était pas le moment de laisser un doute s'insinuer dans son esprit.

— Oui. Dans notre hâte, nous avons même envisagé de nous rendre en Ecosse, afin de ne pas avoir à demander une dispense de bans. Ce n'était pas la seule raison de ce voyage, bien sûr. Tu avais également envie de faire la connaissance de ma famille et de mes amis.

— Pourquoi ?

— N'est-ce pas un désir naturel ?

Elle secoua la tête et posa les mains à plat sur son torse.

— Vous ne m'avez pas comprise. Je pensais au mariage. Pourquoi voulions-nous nous marier ?

— Mais... je croyais te l'avoir expliqué. Nous nous aimions et...

Les doigts de Miranda remontèrent et glissèrent sur le revers de sa veste. Se rendait-elle compte qu'en se conduisant ainsi elle contrevenait aux règles de la bienséance ? Peut-être, mais apparemment elle n'en avait cure.

— Le mariage est l'institution d'une société corrompue, dont le seul but est de maintenir les femmes en esclavage, énonça-t-elle d'un ton sentencieux, tandis que ses doigts poursuivaient leur exploration.

Ian avait de plus en plus de peine à penser clairement. Était-elle naïve ou simplement effrontée ? Certes, d'autres femmes lui avaient prodigué leurs caresses — des caresses autrement plus hardies — mais les doigts longs et fins de Miranda possédaient une sensualité particulière. Jamais encore il n'avait ressenti un pareil émoi !

— Ce n'est pas de toi, n'est-ce pas ? Tu l'as lu dans l'un des livres de Mary Wollstonecraft.

— Sans doute. Le Dr Beckworth m'a demandé de fouiller dans ma mémoire. C'est bizarre. Je suis capable de réciter des passages entiers de livres que j'ai lus et, malgré tous mes efforts, je ne parviens pas à me souvenir de mon nom.

Elle recula et une grimace douloureuse déforma les traits de son visage.

— Vous ne pouvez pas savoir combien c'est frustrant !

Soudain, un cri outragé résonna dans une cellule voisine. Une lueur inquiète brilla dans les yeux de Miranda et elle regarda furtivement vers la porte.

— Ce cri..., murmura-t-il en posant les mains sur ses épaules. Il t'a bouleversée.

Elle battit des paupières et croisa les bras sur sa poitrine.

— Cet endroit est un lieu de débauche. Je... je ne m'attendais pas à avoir affaire à des hommes aussi... corrompus.

— Que veux-tu dire ?

— Il s'agit de l'un des surveillants. Un certain Larkin. Il aurait voulu...

Elle ne termina pas sa phrase et détourna les yeux avec embarras.

— Il t'a fait du mal ?

— Non. Je suis stupide. Je ne devrais plus y penser. Je me suis arrangée pour lui faire croire que ma famille était riche et qu'il pourrait en pâtir si jamais il s'en prenait à moi.

En son for intérieur, Ian ne put s'empêcher d'admirer sa présence d'esprit.

— Il m'a laissée tranquille, poursuivit-elle, mais récemment j'ai perçu un changement dans son attitude. Il n'arrête pas de m'épier, comme s'il me soupçonnait d'avoir menti.

Ian pressa ses mains dans les siennes.

— Une raison de plus pour venir avec moi ! Ta place n'est pas ici. Je t'ai retrouvée et jamais je n'accepterai de te laisser un jour de plus dans cette prison répugnante.

Elle hésita.

— Je... je ne sais pas, bredouilla-t-elle. Vous affirmez être mon fiancé, mais je n'ai aucun souvenir de vous. Je suis désolée...

— Avec moi, tu seras en sécurité.

— Je veux bien vous croire, mais je ne vous connais pas.

Elle frissonna et laissa échapper un soupir.

— Non, je ne peux pas partir avec vous.

— Je t'en prie, Miranda, insista-t-il en se penchant vers elle.

Ses lèvres étaient si attirantes... Il aurait juste voulu goûter leur...

— Tu peux avoir confiance en moi, tu sais.

La bouche de Miranda s'entrouvrit. Elle aussi, elle avait envie de ce baiser. A la dernière seconde, il réussit à se reprendre. Il ne devait pas l'embrasser. Il avait trop envie d'elle. S'il cédait à la tentation, il était perdu.

Il effleura son front et se redressa lentement.

— Je te protégerai, murmura-t-il sans savoir s'il mentait ou s'il était sincère. Avec moi, tu ne courras plus aucun danger.

Les doigts de la jeune femme glissèrent sur ses épaules et se crispèrent nerveusement.

Une douleur fulgurante lui traversa le dos. Ses brûlures ! Il jura et recula brusquement.

— Monsieur MacVane ! Que vous arrive-t-il ? Vous ai-je fait mal ?

Il grimaça un sourire.

— Ce sont mes épaules, expliqua-t-il laconiquement. L'incendie.

— Vous avez été blessé dans l'incendie ? questionna-t-elle. Dans *mon* incendie ?

Il hocha la tête.

— Oui, dans le même que celui où tu as failli périr.

Elle le regarda en fronçant les sourcils, puis soudain ses yeux s'éclairèrent.

— Ce visage, cette voix... C'était vous, n'est-ce pas ?

— Peut-être. Tout dépend de quoi vous m'accusez.

— L'homme qui m'a sauvée. Vous m'avez prise dans vos bras et vous m'avez arrachée à cet enfer.

— C'était moi, avoua-t-il à voix basse.

— Vous m'avez laissée pour secourir un petit garçon. Après, je ne vous ai plus revu. Quand tout a été fini, le gardien m'a dit que vous aviez péri tous les deux dans l'effondrement de la maison.

Ian lui prit de nouveau les mains.

— J'ai été seulement blessé. Pas très gravement, comme tu peux le voir. Des brancardiers m'ont emmené à l'hôpital. C'est pour cela que je ne suis pas revenu te chercher.

— Dieu soit loué ! Et l'enfant ? Comment va-t-il ?

— Robbie ? A part deux ou trois bosses et une main légèrement brûlée, il est indemne. Mon corps l'a protégé pendant la chute.

Le visage de la jeune femme s'illumina et il lut une telle admiration dans son regard qu'il eut l'impression d'avoir grandi de plusieurs pouces.

— Sa mère vous en sera à jamais reconnaissante.

— Robbie est un orphelin. Il avait été recueilli par des gens sans scrupules qui le dressaient pour en faire un tireur de bourses.

Ian préféra ne pas lui raconter le reste — toutes les choses horribles auxquelles ils l'avaient contraint.

— Il s'était enfui et vivait seul dans une maison abandonnée.

— Comme c'est triste ! Que va-t-il advenir de lui ?

— Pour le moment, il est chez moi, sous la férule de mon secrétaire, Angus McDuff. Quand il sera en mesure de suivre un enseignement normal, je l'enverrai dans une école privée. Il est très doué et je ne désespère pas de le voir un jour à l'université.

Tout en parlant, il songea brièvement à son enfance dans les Highlands. Un enfant comme Robbie devrait avoir le droit de vivre libre et de courir avec insouciance dans les collines. Mais le monde était dur et seule une solide éducation pourrait lui permettre de faire son chemin dans la vie.

Les yeux de Miranda s'illuminèrent de nouveau.

— Vous avez vraiment l'intention de le garder avec vous ?

— Oui. Je ne peux tout de même pas le jeter dans la rue !

Elle se retourna et posa la main sur la poignée de la porte.

— Où vas-tu ? questionna-t-il d'une voix inquiète.

— Je pars avec vous, répondit-elle simplement.

— Mais... Il y a une minute à peine, tu...

— J'ai changé d'avis.

— Pour quelle raison ?

Elle sourit. Un sourire d'une pureté surnaturelle.

— J'avais le choix entre deux solutions. Rester enfermée dans cet asile ou prendre le risque de suivre un inconnu. Or cet inconnu m'a sauvé la vie et, en plus, il a arraché un orphelin à une mort certaine et a décidé de le prendre sous sa protection et d'en faire un gentleman.

— C'est donc ma grandeur d'âme qui a fait pencher la balance.

— Non, répliqua-t-elle avec une touche d'humour inattendue. Ce sont vos yeux. Ils possèdent un charme dévastateur.

Sa réplique le prit au dépourvu et, pendant une seconde ou deux, il resta bouche bée. Puis il éclata de rire, et à sa grande surprise elle joignit ses rires aux siens.

Le Dr Beckworth les attendait derrière la porte.

— Tout va bien, Miranda ? s'enquit-il d'une voix anxieuse.

La jeune femme enveloppa le praticien dans un sourire tellement radieux que le pauvre homme faillit en perdre son lorgnon.

— Oh ! docteur, je ne sais comment vous remercier ! Grâce à vos bons soins et à votre patience, j'ai enfin réussi à recouvrer la pleine possession de ma mémoire.

Ian dut se contenir pour ne pas céder à un mouvement de panique. Se souvenait-elle réellement de son passé ? Si c'était vrai, elle savait aussi qu'il était un imposteur !

Le médecin joignit les mains et leva les yeux au ciel.

— Dieu soit loué ! C'est un miracle.

Miranda posa avec légèreté sa main sur le bras de Ian et leva vers lui un regard rempli d'adoration.

— Mon cher fiancé ne manquera pas de faire une généreuse donation à votre hôpital. Pendant mon séjour ici, j'ai constaté que de nombreux changements seraient nécessaires. Bien sûr, cet argent devra être utilisé à bon escient et bénéficier seulement aux malades. J'y veillerai personnellement.

D'un pas décidé, elle entraîna Ian et s'arrêta au milieu de la salle commune.

— Je m'en vais, mes sœurs, mais je ne vous abandonne pas, annonça-t-elle à voix haute. D'ici peu, votre sort va être amélioré et plus personne ne vous traitera avec mépris. Je vous le promets !

Quelques-unes des folles levèrent les yeux et lui envoyèrent des baisers.

— Ne t'inquiète pas, ma chérie, lui répondit Gwen. Quoi qu'il arrive, nous ne t'oublierons pas.

— Je pense toujours qu'il devrait l'embrasser, marmonna la vieille dame

qui croyait que Ian était le bon prince Charles.

Intérieurement, Ian se dit qu'il lui obéirait volontiers. Mais pas ici.

Le Dr Beckworth les raccompagna jusqu'à la porte de l'hôpital et souhaita à Miranda tout le bonheur possible. Visiblement, il avait été très impressionné par la promesse qu'elle avait faite au nom de son « fiancé ».

Lorsqu'ils furent dans la rue, au milieu de la foule des piétons et des chaises à porteurs, Ian considéra sa compagne avec un mélange d'admiration et de perplexité.

— As-tu réellement recouvré la mémoire ? questionna-t-il lorsqu'ils se furent un peu éloignés du sinistre asile.

Elle sourit et esquissa un pas de danse au milieu de la chaussée.

— De la comédie, répondit-elle d'une voix chantante. Des boniments ! Je l'ai bien embobiné, n'est-ce pas ?

— Bravo ! s'exclama-t-il en battant des mains. Tu aurais de l'avenir sur les planches. Je ne connais personne qui soit capable de mentir aussi bien, sauf peut-être...

Il s'interrompit pour lui prendre le bras et l'écarter des roues d'une charrette.

— ... sauf peut-être... qui ? demanda-t-elle en inclinant la tête sur le côté.

Elle était charmante, délicate, avec sa fraîcheur naïve et innocente.

Au lieu de chercher une réponse bancale, il préféra éluder sa question.

— Peu importe. Tu as été magnifique.

Le visage de la jeune femme redevint grave et elle resta silencieuse pendant une seconde ou deux.

— Dans un endroit comme Bedlam, on apprend vite, murmura-t-elle finalement.

A son expression, il comprit qu'elle avait vécu un véritable cauchemar. Impulsivement, il passa son bras autour de ses épaules et la serra contre lui.

— Ma pauvre petite...

Elle leva vers lui son visage ingénu et sourit.

— Vous êtes tellement gentil, tellement prévenant. Vous savez, je crois bien que nous allons être très heureux ensemble ! Même si je ne recouvre jamais la mémoire.

Il lui rendit son sourire, mais, au fond de lui-même, il sentit son estomac se nouer.

Dans peu de temps, il allait devoir la livrer à ses collègues de Great Stanhope Street. Dieu seul savait les moyens qu'ils emploieraient pour la faire parler.

« Il n'y a pas de plus grand chagrin que de se souvenir, dans le malheur, du temps où nous étions heureux. »

DANTE.

Frances et ses sbires chercheraient à lui arracher des informations sur le fameux complot. Ian préférerait ne pas penser aux méthodes qu'ils emploieraient pour arriver à leurs fins. Il travaillait pour les Anglais, mais seulement parce qu'ils payaient bien ses services. Il n'avait rien d'un patriote et ne nourrissait aucune illusion sur leur compassion pour une conspiratrice — même s'ils n'avaient encore que des soupçons à son égard.

Après avoir quitté l'hôpital, il avait entraîné Miranda à travers les rues étroites et peuplées de la City. Au Pont de Londres, ils comptaient prendre un bateau, puis un fiacre, pour se rendre à Great Stanhope Street.

Les quais. Ils s'arrêtèrent un instant pour contempler le va-et-vient incessant sur la Tamise.

— Ainsi, nous allons partir pour l'Ecosse dès aujourd'hui ? murmura la jeune femme en contemplant avec fascination une goélette qui remontait le fleuve, toutes voiles dehors.

Il chercha un mensonge plausible, mais il n'en trouva pas et elle poursuivit, sur un ton mi-enjoué, mi-nostalgique :

— Je suis souvent venue ici. J'en suis sûre. Et pourtant...

Pendant un instant, elle eut l'air tellement vulnérable qu'il dut détourner la tête pour dissimuler son émotion. « Reprends-toi, MacVane ! s'exhorta-t-il intérieurement. N'as-tu pas juré de ne jamais laisser tes sentiments gouverner ta raison ? »

— Et pourtant ? répéta-t-il.

— ... Tout est à la fois pareil et différent. Cette animation, ces gens dans les rues... Je me demande si certains d'entre eux me connaissent.

Elle soupira et secoua la tête.

— C'est vraiment bizarre. Parfois, j'entrevois une sorte de lueur, puis le brouillard retombe de nouveau. D'après le Dr Beckworth, ma mémoire reviendra un jour ou l'autre. Aussi soudainement qu'elle est partie. Je me demande comment cela a bien pu m'arriver.

Elle leva vers lui un regard désespéré et, pendant une fraction de

seconde, le cœur de Ian s'arrêta de battre.

— Tu as reçu un choc, expliqua-t-il calmement. C'est déjà un miracle si tu as réussi à t'en sortir vivante.

— Mais que diable faisais-je dans cet entrepôt ?

Il aurait bien aimé le savoir, lui aussi, mais il était difficile de le lui demander directement.

— Je n'en ai pas la moindre idée, mon amour.

— J'ai eu envie de mourir.

Elle avait parlé à voix basse et il espéra avoir mal entendu.

— Comment peux-tu dire une chose pareille ? Personne ne...

— Si, l'interrompit-elle. Je m'en souviens très bien. Tout s'effondrait autour de moi, le brasier faisait rage et j'ai ressenti une sorte de résignation, de paix intérieure. Mon heure était arrivée et je n'avais pas peur. J'étais prête à me présenter devant Notre-Seigneur.

Il haussa les épaules.

— Tu étais assourdie par les explosions et à demi étouffée par la fumée. Dans ces conditions, une telle réaction n'a rien de surprenant.

Elle fronça les sourcils et se frotta les tempes machinalement.

— Il y a quelque chose qui ne va pas ?

— Mes migraines. Elles ne durent jamais très longtemps.

Elle effectua quelques pas le long du quai, puis elle fit demi-tour et revint vers lui. Ian la suivit des yeux, en essayant d'analyser l'effet qu'elle produisait sur ses sens.

Une silhouette fragile, évanescence. Sa robe informe et maintes fois reprise ne parvenait pas à dissimuler son corps de déesse. Mais, surtout, il y avait ses yeux. Des grands yeux noisette, légèrement en amande. Schéhérazade... une princesse orientale. Une mystérieuse princesse qui recélait au fond de sa mémoire un secret dont dépendait le sort de l'Europe.

Elle se frotta de nouveau les tempes et grimaça.

— Tu es sûre que ça va aller ?

— Oui, murmura-t-elle. Ce n'est rien. Pouvez-vous m'emmener à la maison où j'habitais ?

Il songea brièvement à l'appartement de Blackfriars, aux meubles renversés et aux traces de sang sur les murs.

— Tu as d'abord besoin de te reposer, ma chérie.

Une ombre passa sur le visage de la jeune femme et, l'espace d'un instant, il eut l'impression qu'elle était très loin, dans un monde imaginaire auquel il ne pourrait jamais avoir accès. Mais, peut-être, était-ce seulement son passé ?

— Miranda ?

Les trois syllabes résonnèrent avec une étrange douceur dans son cœur. Il était vraiment en train de perdre la tête ! Comment pouvait-il éprouver un plaisir aussi indicible dans le seul fait de prononcer son nom ?

Elle battit des paupières et revint à la réalité.

— J'essaie, dit-elle à voix basse. J'essaie de me souvenir.

Elle posa sa main sur la sienne. Ses doigts étaient glacés. Il les frotta pour les réchauffer — ou pour se réchauffer lui-même. Il n'aurait su le dire, mais, ce faisant, il ressentit une profonde émotion. Une émotion partagée. Il le vit dans ses yeux. Un mélange d'étonnement, de confusion et de certitude. Cette certitude instinctive, dépourvue de toute logique, que l'on éprouve parfois lorsque quelque chose de bon ou de mauvais est sur le point de vous arriver.

— J'ai besoin de savoir, Ian. Tu es mon fiancé...

Elle hésita. C'était la première fois qu'elle le tutoyait.

— Tu as bien dû connaître ma famille. Je t'en prie, pour l'amour de Dieu, parle-moi de mes parents, de ce que j'étais avant cet horrible accident.

Il avait une réponse toute prête. Un mensonge de plus.

— A mon grand regret, j'ignore presque tout de ta vie passée. Nous nous sommes rencontrés par hasard et, tout de suite, la passion nous a emportés. Comme dans un tourbillon.

— Alors, dis-moi au moins ce que tu sais.

Il soupira. Jamais il n'avait eu aussi mauvaise conscience, mais il était trop tard pour reculer.

— Tu vivais pour aimer et pour être aimée.

Elle retint son souffle, et son visage exprima une infinie douceur.

— C'est surtout de cela que je voudrais me souvenir, Ian. De ton amour et de mon amour pour toi.

Il lui caressa la joue et, lorsqu'elle rouvrit les yeux, il lui sourit. Un sourire dans lequel il mit toute la séduction dont il était capable.

— Cela veut-il dire que je dois tout te réapprendre depuis le début ?

Un petit rire de gorge s'échappa de ses lèvres.

— Peut-être. Ai-je encore mes parents ?

— Hélas, non !

Il détourna les yeux pour ne pas voir sa réaction.

— Tu es une femme très cultivée, Miranda. Erudite, même. Pour vivre, tu exerçais le métier de... préceptrice.

— Alors, j'habitais dans une famille. Avec des enfants.

— Oui, mais au moment de l'accident, tu étais seule, car ils venaient de repartir pour l'Irlande.

— Je pourrais leur écrire.

— Bien sûr.

Il ne risquait pas grand-chose, car une telle lettre ne quitterait pas la poche de sa veste.

Très doucement, il passa son bras autour de ses épaules et l'attira vers lui. Elle ne résista pas et se blottit contre son torse, comme si elle avait besoin de sa force pour lutter contre la tempête qui faisait rage en elle.

Ses cheveux sentaient le savon de l'hôpital, mais, sous cette odeur grossière, il décela un parfum léger et discret qui lui fit penser à l'automne et au vent sur les landes de bruyère de sa lointaine Ecosse.

— Pardonne-moi, Miranda, mais, malgré toute ma bonne volonté, je suis

incapable de satisfaire ta curiosité. Tu étais une fille très secrète et tu parlais rarement de toi.

— Je t'en prie, murmura-t-elle. La moindre petite chose est tellement importante. Elle peut provoquer un déclic dans ma tête.

Il soupira et broda allègrement sur les détails qu'il avait appris au cours de ses investigations.

Sa mère était morte au moment de sa naissance. Il ne pouvait tout de même pas lui raconter que Helena Stonecypher avait abandonné son mari pour suivre son amant ! Quant à son père, Gideon, c'était un homme de génie, une sorte de professeur Nimbus qui, hélas, s'était avéré absolument incapable de gérer ses affaires. Il avait été ruiné plusieurs fois et, finalement, il était mort dans le dénuement le plus complet. Elle avait hérité de lui son goût pour les études. Il avait été son premier et son seul professeur. Un professeur de grand talent. Après sa mort, elle avait dû chercher du travail, et une famille irlandaise avait bien voulu la prendre à son service — jusqu'à ce qu'elle décide de rentrer à Dublin.

— Quand je t'ai rencontrée, conclut-il, tu vivais seule dans un petit appartement, non loin du pont de Blackfriars.

Très doucement, elle abandonna ses bras et s'accouda au parapet pour regarder les barques et les bateaux qui allaient et venaient sur le fleuve.

Il respecta son silence, puis, au bout d'un moment, il s'approcha d'elle et posa la main sur son épaule.

Malgré lui, il fut ému par la pâleur de ses joues et par la lueur pathétique qui brillait dans ses yeux.

— Si j'ai bien compris, dit-elle à voix basse, j'étais une pauvre créature seule et abandonnée.

Elle était aussi fragile qu'une coupe de cristal. Il lui suffirait d'un geste, d'un mot pour la briser.

Il devait l'arracher à sa mélancolie, l'obliger à regarder la réalité en face.

D'un geste brusque, il lui prit le menton et plongea son regard dans le sien.

— Qu'avais-tu imaginé ? questionna-t-il d'une voix acerbe. Tu étais une fille de roi et moi le noble prince venu te délivrer de la prison où tu étais enfermée ? Toutes les cloches de la ville allaient se mettre à sonner pour fêter ton retour ?

Elle battit des paupières et tenta de lui échapper, mais il la tenait fermement et il l'obligea à soutenir son regard. Avec toutes les épreuves qui l'attendaient, elle avait besoin d'être forte. Si elle s'effondrait maintenant, si elle fondait en larmes, il l'emmènerait directement chez Frances et s'en laverait les mains. Il n'avait jamais eu la vocation d'être un saint-bernard !

Elle avala avec peine.

— Touché, monsieur MacVane, dit-elle d'une voix dont le calme le surprit. A vrai dire, je savais seulement que je n'étais pas une femme vulgaire et ignorante. Je possède des connaissances dans des domaines très variés. Des

connaissances dont l'étendue a maintes fois étonné le Dr Beckworth. Pour le reste, j'ai sans doute un peu rêvé. Mais cela n'est guère étonnant chez une personne qui a perdu son passé. N'avons-nous pas tous envie d'être mieux que ce que nous sommes ?

— A mon tour d'être touché !

Ian laissa glisser sa main le long de son épaule et l'étreignit brièvement.

— Pardonne-moi, ma chérie. Je ne suis pas en colère contre toi, mais seulement contre moi-même. J'ai tellement peur de ne pas pouvoir t'offrir tout ce que tu mérites.

Le sourire de Miranda se raffermir et, une fois de plus, il fut ébloui par cette beauté derrière laquelle on devinait une immense lassitude.

— Il faut d'abord te reposer. Plus tard, nous aurons tout le temps de parler du passé.

— Et de l'avenir.

— De l'avenir également, acquiesça-t-il.

Au fond de lui-même, une petite voix lui dit qu'il était le plus grand menteur qui ait jamais franchi la frontière entre l'Ecosse et l'Angleterre. Son avenir se limitait à un bref trajet en bateau jusqu'à la demeure de lady Frances Higgenbottom.

Entre-temps, une embarcation s'était approchée du quai. Ils y montèrent, mais, au lieu de donner l'adresse de Biddle House au batelier, ce fut sa propre adresse qu'il lui donna.

La torture n'était pas la meilleure méthode pour obtenir des informations d'un suspect. C'était la seule raison pour laquelle il ne voulait pas la remettre aux mains de Frances. Il découvrirait ses secrets en employant d'autres moyens. Des moyens plus fiables et plus humains.

* * *

Miranda s'arrêta dans le hall de la somptueuse demeure de Ian et, la tête levée, regarda avec curiosité l'escalier de marbre, les hautes fenêtres de verre biseauté et le décor en trompe l'œil des murs et du plafond.

— Suis-je déjà venue ici ? questionna-t-elle avec curiosité.

Ian secoua la tête.

— Non, ma chérie. Une demoiselle ne rend pas visite à un gentleman. Ce ne serait pas convenable.

Une demoiselle... Son accent écossais instillait une merveilleuse poésie dans les mots les plus simples. Un délicieux frisson la parcourut et, malgré sa fatigue, elle sourit.

— Ai-je toujours autant aimé ta façon de parler... Ian ?

Le tutoyer, l'appeler par son prénom. La sensation était merveilleuse. D'ailleurs, quel mal y avait-il ? N'était-il pas son fiancé ?

Il la regarda avec ses grands yeux bleus et son frisson se métamorphosa en un fleuve de lave.

— Tu ne me l'avais encore jamais dit.

— J'aurais dû.

Elle retint son souffle. Il faisait naître dans son cœur une étrange attente, une sorte d'anticipation. Avait-il toujours produit cet effet sur elle ? Elle n'en avait pas la moindre réminiscence !

Soudain, un mouvement attira son attention. Elle se retourna et vit une femme qui la regardait à travers une fenêtre. Puis, d'un seul coup, une lumière jaillit dans son esprit. Ce n'était pas une fenêtre, mais un miroir ! Le premier miroir qu'elle rencontrait depuis la nuit où elle avait commencé son terrifiant voyage dans le monde de l'oubli. Le cœur battant à se rompre, elle s'approcha de la glace. Le reflet qu'elle y vit était celui d'une inconnue. Elle leva la main et effleura sa joue du bout des doigts. L'inconnue fit la même chose.

Un sentiment de panique l'envahit. Elle ne se souvenait même plus de son propre visage ! Des yeux noisette, vifs et un peu rêveurs... Les choses qu'ils avaient vues étaient-elles donc si terribles pour que sa mémoire n'ait pas voulu en conserver la trace ? Une longue boucle châtain clair barrait un front haut et pâle. Un nez droit, des lèvres sensuelles...

— Qui es-tu ? questionna-t-elle à voix basse. Qu'as-tu fait de ta vie ?

L'inconnue la regarda fixement en silence. Elle n'avait aucune réponse à lui donner. Seulement des questions. Un flot de questions dont les réponses étaient à jamais ensevelies dans la créature de l'autre côté du miroir.

Jamais elle ne s'était sentie aussi désespérée ! Ian... Désormais, il était son seul appui, son seul contact avec le passé. Elle se retourna vers lui et eut envie d'être aspirée dans son monde, un monde rassurant où elle serait enfin en sécurité.

Pendant un long moment, ils se contemplèrent fixement, comme deux personnages dans un tableau. Il avait sûrement deviné la violence de son envie ! Son visage avait dû la laisser transparaître. Sans lui, elle n'était plus rien. Un radeau à la dérive, une épave... Mais alors, pourquoi son expression était-elle aussi indéchiffrable ?

Puis, soudain, leurs yeux se séparèrent et le charme fut rompu. Ian ouvrit la bouche et des mots s'échappèrent de ses lèvres dans une langue rauque et gutturale. Elle sut que c'était du gaélique, mais ne comprit pas ce qu'ils signifiaient.

— Mon secrétaire, annonça-t-il en anglais. Angus McDuff.

Elle se retourna et découvrit le visage poupin d'un petit homme râblé et tiré à quatre épingles. Il était vêtu d'une culotte noire, d'une chemise blanche et d'un gilet en tartan. Un collier de barbe grise ornait son menton et rejoignait ses cheveux coupés en brosse.

Angus McDuff échangea quelques phrases en gaélique avec Ian, puis il s'inclina courtoisement devant la jeune femme.

— Je suis heureux de voir que vous êtes saine et sauve, mademoiselle.

Elle lui sourit gracieusement. Il avait l'air de la connaître ou, au moins, d'avoir entendu parler d'elle.

— Sauve, peut-être, murmura-t-elle. Mais saine ? J'ai tout oublié de ma vie avant cette horrible explosion.

— C'est ce que vient de m'expliquer M. MacVane. L'essentiel est que vous soyez vivante. Avec le temps, votre mémoire reviendra. J'en suis persuadé.

— Je l'espère. Merci, monsieur McDuff.

— Appelez-le simplement Duffie ! cria une petite voix flûtée. Il a horreur que l'on fasse des manières avec lui.

Il y eut un long sifflement et un petit garçon glissa vers eux, à califourchon sur la rampe de bois ciré. A l'arrivée, il tenta de freiner, mais n'y parvint pas et termina sa course sur le derrière.

— Et moi, j'ai horreur des galopins mal élevés ! déclara Ian avec une feinte sévérité, tout en aidant l'enfant à se relever. Est-ce une façon d'accueillir une dame ?

Les yeux pétillant de malice, le gamin s'inclina jusqu'à terre. Il avait la main bandée et Miranda comprit que c'était le petit garçon que Ian avait sauvé des flammes.

— Robbie MacVane, à votre service, madame, déclara-t-il d'un ton solennel.

— MacVane ? répéta Ian en haussant les sourcils.

— Oui, si cela ne vous ennuie pas, répondit Robbie avec un sourire angélique.

Ian le considéra d'un air grave, puis il hocha la tête.

— Non. Je crois que tu sauras y faire honneur, mon garçon.

— En plus, ajouta Robbie, c'est le seul nom que je sais épeler sans me tromper.

Miranda réprima un éclat de rire. Il était délicieux ! Depuis sa tête ébouriffée jusqu'à la pointe de ses chaussures, tout en lui était attendrissant. Ian mit ses pouces dans les poches de sa culotte. Robbie l'imita et prit la même posture, d'une façon qui enchantait la jeune femme. Il était tellement naturel, tellement plein de fraîcheur ! Elle regarda Ian et son cœur se gonfla de fierté et de reconnaissance. En ce temps où tant de parents abandonnaient leurs enfants ou les vendaient comme esclaves à des manufactures, elle ne pouvait qu'admirer un homme qui avait accepté de recueillir un orphelin. Et cet homme était son fiancé !

Son fiancé... Où s'étaient-ils rencontrés ? Comment s'étaient-ils déclaré leur amour ?

Il y avait tellement de questions qu'elle aurait aimé lui poser !

Mais, était-ce vraiment important ? Ce serait si facile de l'aimer de nouveau.

Elle fronça les sourcils et tenta une fois de plus de percer les brumes qui enveloppaient son passé. Sans succès.

Soudain, Robbie la regarda fixement et ses yeux s'arrondirent.

— Mais... je vous connais, madame !

La jeune femme se troubla et battit des paupières.

— Vrai... vraiment, Robbie ? bredouilla-t-elle. Tu en es sûr ?

Duffie prit son protégé par la main.

— Allons, viens, mon garçon. Maintenant, nous allons laisser le maître et...

— Un instant ! protesta Ian. Qu'as-tu voulu dire, Robbie ? Tu connais réellement mademoiselle Stonecypher ?

Le gamin haussa les épaules.

— Non, mais elle m'a donné un penny un jour où je l'ai rencontrée dans la rue. Je suis sûr que c'est elle, car elle ressemble à la morte sur le tableau, à St. Mary-le-Bow. Vous savez, celle qui est toute nue, mais qui a quand même l'air d'une sainte !

Duffie mit sa main sur sa bouche pour étouffer un éclat de rire et Robbie en profita pour lui échapper.

— Je t'ai donné un penny ? questionna Miranda. Il y a longtemps ?

Robbie se gonfla d'importance, tout content d'être l'objet d'une pareille attention.

— C'était le soir où il y a eu toutes ces explosions. J'étais assis devant la porte de l'entrepôt.

Tout en parlant, il se percha de nouveau sur la rampe de l'escalier.

— Vous m'avez donné la pièce et vous m'avez dit d'aller m'acheter des bonbons. J'ai préféré un petit pâté en croûte. Je n'aime pas beaucoup les sucreries. Cela colle aux dents et, ensuite, on a toujours faim.

Miranda ferma les yeux. Sa tête s'était remise à bourdonner. Elle était entrée dans l'entrepôt. Un sentiment de culpabilité s'insinua dans son esprit et lui noua la gorge. Brièvement, elle songea à la mèche et au briquet à amadou qu'elle avait trouvés dans la poche de son tablier. Une incendiaire. Elle avait failli causer sa propre mort et la mort de ce petit garçon innocent.

Elle revit les victimes de cette nuit terrible, les visages ensanglantés, les mains et les bras calcinés, l'odeur de chair brûlée, les cris et les gémissements des blessés. Pourquoi avait-elle provoqué toutes ces souffrances ? *Pourquoi ?*

Elle vacilla et dut poser la main sur le dossier d'une chaise pour ne pas perdre l'équilibre.

« Suis-je une meurtrière ? »

— Vous êtes trop fatiguée, déclara Duffie d'un ton bourru. Vous devriez monter vous reposer. Je vais demander à la gouvernante de...

— Pas si vite, l'interrompit Ian. J'ai encore une ou deux questions à poser. Robbie, mademoiselle Stonecypher était-elle seule ?

— Oui, sir, et elle était très pressée. Elle m'a donné la pièce et m'a dit de rentrer chez moi. Je me suis sauvé en courant, trop content d'une pareille aubaine. Vous pensez ! Un penny pour moi tout seul.

Ian hocha la tête.

— C'est bien. Tu peux nous laisser maintenant. C'est l'heure du goûter et mon petit doigt me dit que Magda a confectionné des chaussons aux pommes

— ou une tarte aux fraises. Je ne sais plus.

Le gamin ne demanda pas son reste. Il s'enfuit vers la cuisine, suivi par Duffie qui, lui non plus, ne détestait pas les gâteries.

Miranda se retourna vers Ian, le visage pâle et les lèvres tremblantes. Il savait quelque chose. Mais quoi ? Plus qu'elle n'en savait elle-même ou moins ?

Ses yeux étaient froids et calculateurs. Elle avala avec peine la boule qui s'était formée au fond de sa gorge.

— Je suppose que tu ne peux pas m'expliquer pourquoi je me trouvais seule dans cet entrepôt ? questionna-t-elle à voix basse.

Il posa la main sur son bras, mais son visage resta impénétrable.

— Tu avais sans doute tes raisons. Viens, ma chérie.

Il la conduisit dans un élégant salon, tendu de velours vert et meublé dans le style délicat et maniéré mis à la mode par le Régent.

— Assieds-toi, je t'en prie. Nous allons...

A cet instant, la porte s'ouvrit devant un homme au visage franc et jovial. Il portait un plateau d'argent et se déplaçait avec une aisance étonnante, en dépit de sa jambe de bois.

— Excusez-moi, sir. On vient d'apporter cette lettre pour vous. C'est urgent.

Ian prit la missive et hocha la tête.

— Merci, Carmichael. Tu peux disposer.

— Comment a-t-il perdu sa jambe ? demanda Miranda lorsque le serviteur se fut retiré.

— A la bataille de Buçaco, répondit Ian laconiquement. Nous étions tous les deux au 32^e Highlanders.

Décidément, se dit-elle, Ian MacVane possédait une âme de bon Samaritain. Etait-elle aussi une pauvre créature abandonnée lorsqu'il l'avait rencontrée ?

Il jura entre ses dents.

Elle sursauta et leva les yeux.

— Qu'y a-t-il ?

Il froissa la lettre d'un geste agacé et la jeta dans la cheminée.

— Les cosaques sont à Hyde Park.

Elle n'éprouva aucune surprise. Elle n'avait rien oublié des événements qui faisaient alors la une des journaux. Cet été, Londres recevait les Alliés victorieux. Chaque jour voyait débarquer les équipages les plus insolites, accompagnés d'une foule de serviteurs, de fanfares et de généraux chamarrés et décorés. Depuis le tsar Alexandre, jusqu'au prince de Saxe-Cobourg, toute l'Europe venait célébrer la défaite du tyran qui les avait fait trembler pendant tant d'années, Napoléon Bonaparte. Les cosaques, commandés par leur hetman, le comte Platov, servaient de gardes du corps au tsar.

— Ont-ils provoqué des désordres ? s'enquit-elle avec curiosité.

— Oh ! rien de bien grave ! Ils ont lancé un défi aux gentilshommes de la

Garde. Une course de chevaux. Certains d'entre eux ont trop bu et terrorisent les passants. On me demande d'aller remettre un peu d'ordre dans ces bacchanales, ajouta-t-il en se dirigeant vers la porte.

— Pourquoi toi ?

Brusquement, elle se rendit compte qu'elle n'avait aucune idée du rôle que Ian pouvait bien avoir à jouer dans une telle affaire.

Un large sourire barra son visage.

— C'est mon métier, ma chérie. Je t'en dirai plus à mon retour. D'ici là, essaie de te reposer. Si tu as besoin de quoi que ce soit, appelle Duffie.

— Ian, attends !

— Oui ?

Une légère rougeur envahit les joues et le front de la jeune femme.

— As-tu toujours l'intention de... de m'emmener en Ecosse ?

— Bien sûr ! Tu as ma parole.

Il était parti.

* * *

Au réveil, le lendemain matin, Ian se demanda s'il n'avait pas rêvé. Avait-il réellement promis à Miranda de l'emmener en Ecosse et de l'épouser ?

— En y réfléchissant, je trouve l'idée raisonnable, déclara Duffie en posant sur le lit une veste et une chemise propre. Le mariage est une chose assez naturelle, en fin de compte.

Ian alla à sa toilette et se versa de l'eau froide sur la tête.

— Pas pour moi, monsieur McDuff.

Le visage du petit homme s'empourpra.

— Quelles sont vos intentions, alors ?

Ian saisit une serviette et entreprit de se sécher les cheveux et le visage. Puis il se tordit le cou pour inspecter les brûlures de ses épaules. Grâce à Dieu, elles étaient superficielles et ne seraient bientôt plus qu'un mauvais souvenir. Il ferma les yeux et se revit en haut de l'escalier, au milieu du brasier qui faisait rage. S'il n'y avait pas eu la vie d'un petit garçon en jeu, jamais il n'aurait réussi à surmonter sa peur du vide. Une peur qui remontait au temps où ses compagnons d'infortune l'obligeaient à monter dans les conduits de cheminée en l'aiguillonnant avec leurs piques en fer sur ses pieds nus. Il entendait encore leurs voix et leurs ricanements : « Allez, froussard ! Un peu de cran ! Plus vite ! »

— J'attends une réponse !

Duffie lui arracha sa serviette et jeta un coup d'œil machinal à son dos.

— C'est déjà presque guéri, commenta-t-il. Mais si vous ne me répondez pas, vous pourriez bien avoir des ennuis beaucoup plus graves ! Un coup de chandelier sur le crâne, par exemple.

Ian lui reprit la serviette et se sécha le torse. Seul Angus McDuff pouvait se permettre de s'immiscer ainsi dans ses affaires personnelles. Il soupira et

haussa les épaules.

— A t'entendre parler, on dirait presque que tu es son père !

Les sourcils broussailleux du vieil Ecossais se rejoignirent dangereusement.

— Elle aurait bien besoin d'en avoir un pour la protéger contre vos manigances ! Elle est aussi pure et innocente qu'un agneau qui vient de naître. Vous n'avez pas le droit de la manger toute crue.

Ian prit sa chemise et commença à s'habiller.

— Je vais l'emmener en Ecosse.

— Pour l'épouser ?

— Non.

Pour un homme de son âge, Duffie se déplaçait avec une vitesse surprenante. Il saisit Ian par les revers de sa chemise et le plaqua contre le mur sans le moindre égard pour ses brûlures. Ses yeux étincelaient et ses lèvres frémissaient de fureur.

— Vous mériteriez que je vous envoie griller en enfer, Ian MacVane ! Si je m'écoutais, je vous écorcherais vif ! Avez-vous donc un bloc de pierre à la place du cœur ?

Le visage de Ian resta de marbre.

— En as-tu jamais douté ?

Les bras de Duffie retombèrent le long de son corps, mais il ne s'avoua pas vaincu pour autant.

— Peut-être, mais tout le monde n'est pas aussi insensible. Je ne vous laisserai pas détruire la réputation de cette fille. Vous n'avez pas le droit de lui enlever tout espoir de fonder un jour un foyer et d'être heureuse.

— Elle est heureuse maintenant, répliqua Ian avec un sourire cynique. Son amnésie est une seconde naissance. Ne dit-on pas heureux et innocent comme un bébé qui vient de naître ?

Duffie soupira.

— D'accord, elle a oublié son passé. Mais c'est de son avenir qu'il s'agit. Quel avenir aura-t-elle si vous la séduisez et lui faites miroiter des fausses promesses ? Quand on saura qu'elle a eu une aventure avec vous, plus aucun homme convenable ne voudra d'elle.

— Personne n'a besoin de le savoir.

Au fond de lui-même, Ian se sentait vaguement mal à l'aise. Il avait tort, mais il n'avait pas assez de conscience pour l'admettre.

— Elle le saura, répliqua Duffie avec obstination. C'est une créature douce et ingénue, incapable de faire du mal à une mouche.

— Pour Frances, c'est une conspiratrice et une criminelle. Oh ! pardonne-moi : une criminelle douce et ingénue !

Il se retourna vers la glace et se coiffa avec application.

— Tu préférerais peut-être la première solution que j'avais envisagée ?

— Quelle était-elle ?

— La remettre directement entre les mains des autorités. Pour moi, ce

serait beaucoup plus simple. Nos collègues ont des méthodes très efficaces pour faire parler un sujet récalcitrant — même s'il a perdu la mémoire.

Duffie battit des paupières et le sang se retira de son visage.

— Vous plaisantez, j'espère ? Sinon, vous n'auriez pas pris la peine de l'amener ici...

Ian posa son peigne sur le marbre de la toilette. Il avait passé la moitié de la nuit à essayer de convaincre les cosaques de rentrer à leur résidence et cette discussion commençait à le fatiguer.

— Je ne plaisante jamais. Tu as autre chose à me proposer ?

— Oui, répliqua le vieil Ecossais, la barbe en bataille et l'œil agressif. Pour une fois, vous tâcherez de vous conduire en honnête homme. Vous allez tenir votre promesse et épouser cette fille. Avec un peu de chance, vous réussirez à découvrir ses secrets. Et, au moins, vous échapperez au sort que je vous réservais. Etre écorché vif n'a rien d'une mort enviable, vous savez.

*« Nous nous sommes aimés, sir — Oh ! combien souvent !
 La tristesse et la honte succédaient parfois à notre égarement.
 Mais notre folie était si douce ! »*

ROBERT BROWNING.

Depuis que les donations avaient commencé à affluer, les pensionnaires de Bedlam ne recevaient plus autant de visites. Le Dr Brian Beckworth n'en éprouvait aucun regret. Au contraire. Il n'avait jamais beaucoup apprécié les gens bien intentionnés qui prenaient son établissement pour un zoo et emmenaient leurs amis « voir les fous » après un repas bien arrosé. Son surveillant en chef ne lui manquait pas non plus. Il avait donné congé à Larkin le jour même où Miranda était partie.

Plus personne ne payait son obole à la porte d'entrée, mais les virements anonymes versés sur son compte compensaient largement le tarissement de ces recettes infâmes. Bientôt, l'hôpital allait déménager dans des nouveaux locaux à Lambeth et le bon docteur quitterait sans regret ces bâtiments rongés d'humidité et infestés de vermine.

Depuis toujours, le Dr Beckworth s'était efforcé de faire de son établissement un lieu où l'on soignait des malades. Un lieu où les malheureuses créatures qui avaient perdu la raison avaient une chance de guérir — ou, au moins, de recouvrer une certaine paix intérieure.

La plupart de ses malades étaient sans espoir, mais quelques-uns avaient seulement besoin de soins et de compassion. Désormais, il avait le moyen de les leur offrir. Tout cela, grâce à Miranda.

Éprouvant un rare sentiment de plénitude, il sourit à Gwen qui venait de poser devant lui une tasse de thé et la dernière édition du *Times*. Voyant sa bonne volonté, il lui avait confié des petites tâches dans l'établissement et elle semblait avoir pris très à cœur ses nouvelles responsabilités.

— Fort et très chaud, comme vous l'aimez, sir, dit-elle en lui rendant son sourire.

Aujourd'hui, elle avait tiré soigneusement ses cheveux en arrière et son visage et ses mains étaient d'une propreté méticuleuse. Bientôt, il lui accorderait un régime de semi-liberté. Revoir des gens normaux, se confronter de nouveau à eux... L'expérience pourrait être bénéfique. En prenant des

précautions, naturellement.

Il but une gorgée de thé, émit un claquement de langue satisfait et déplia le *Times*. Gwen s'apprêtait à sortir, lorsque, soudain, ses yeux s'élargirent.

— Là ! s'écria-t-elle en pointant le doigt sur un portrait à la plume en première page du journal. Regardez, sir ! N'est-ce pas notre Miranda ?

Le bon docteur fronça les sourcils, posa son lorgnon sur son nez et examina le portrait attentivement. Il représentait une jeune femme avec des grands yeux sombres, légèrement en amande, et de longues boucles châtain clair. Au cas où cela aurait été nécessaire, la légende confirmait qu'il s'agissait bien de Mlle Miranda Stonecypher.

Le cœur du médecin s'arrêta de battre et une peur irraisonnée lui noua l'estomac.

— Qu'y a-t-il d'écrit, sir ? demanda Gwen en se penchant au-dessus du bureau.

Le Dr Beckworth s'éclaircit la gorge et lut le bref entrefilet qui accompagnait le portrait.

— Sa famille la recherche. L'auteur de l'annonce demande aux personnes qui l'auraient rencontrée de le signaler au journal. Une récompense est offerte. Il est précisé qu'elle a disparu depuis... la veille du jour où elle est arrivée ici.

— Mais ce n'est pas possible, protesta Gwen. M. MacVane est déjà venu la chercher.

Le médecin déglutit avec peine.

— Il a prétendu la connaître, mais je n'en ai jamais été totalement convaincu.

Des larmes jaillirent dans les yeux de Gwen.

— Il nous aurait trompés ? Il aurait enlevé notre pauvre Miranda ?

Un bruit de pas et un murmure de voix résonnèrent dans le couloir, mais le Dr Beckworth était trop accaparé par le portrait dans le journal pour pouvoir les entendre.

— Apparemment. Du moins, si j'en crois cette annonce.

Un doute horrible l'envahit. Avait-il confié cette pauvre fille à un inconnu ? A un homme qui lui voulait du mal ?

Il saisit une plume, la trempa dans son encrier et griffonna d'une main tremblante deux ou trois lignes sur une feuille de papier.

— Tenez, Gwen, vous allez donner cette lettre à un surveillant et lui demander de la porter au *Times*. Je vais écrire également un mot à M. MacVane. J'aimerais bien entendre ses explications.

Gwen hocha la tête.

Elle venait à peine de sortir par la porte de derrière, lorsque celle donnant sur le couloir s'ouvrit brutalement.

Le Dr Beckworth leva les yeux et reconnut tout de suite ses visiteurs. Deux gentlemen qui étaient déjà venus reluquer ses pensionnaires. Il les avait remarqués, car ils avaient accordé une attention particulière à Miranda et lui avaient posé de nombreuses questions à son sujet. Il avait noté également que

l'un des deux avait un fort accent français.

— Vous arrivez à propos, messieurs. Je viens justement d'envoyer un message au *Times*. J'espère...

— Où est-elle ? l'interrompit le Français.

La rudesse de son ton choqua le bon docteur, mais, néanmoins, il consentit à lui répondre.

— Elle est partie avec son fiancé — ou prétendu tel. Un Ecossais. Ian MacVane.

— Quand ?

— Jeudi. Vous comprenez donc ma surprise quand j'ai découvert cette annonce dans le journal de ce matin. Je...

Une main le saisit par les cheveux et, avant d'avoir eu le temps de comprendre ce qu'il lui arrivait, il se retrouva à genoux par terre.

— A qui avez-vous demandé de porter votre message au *Times* ? questionna le Français en lui enfonçant son pied dans le dos.

— Je... je l'ai confié à l'un de mes surveillants. Il... il est parti il y a une heure.

Il avait compris le danger et ne voulait pas qu'ils s'en prennent à Gwen.

Les deux hommes échangèrent quelques phrases rapides en français. Le médecin essaya de se défendre, mais il était âgé et n'avait jamais eu l'habitude de se battre. Ses pauvres bras frappaient dans le vide et pas un seul de ses coups n'atteignait son adversaire.

— Pou... pourquoi ? demanda-t-il d'une voix étranglée. Je... je ne vous ai rien fait.

La main qui le tenait par les cheveux lui tira la tête en arrière et exposa sa gorge. Une lame froide et acérée étincela. Un geste rapide de professionnel et le malheureux docteur se vida de son sang sur le plancher de son bureau. Il avait la réponse à sa question. Il mourait à cause de Miranda.

* * *

Les mains posées sur le bastingage, Miranda laissa son regard errer rêveusement sur les vagues écumantes de la mer du Nord. Elle rejeta la tête en arrière et remplit ses poumons d'air frais et salé. Le vent venait du sud. Une bonne brise régulière qui poussait les nuages et gonflait les voiles du *Shamrock*. Elle avait une connaissance approfondie des vents. Quelque part dans son autre vie, elle avait dû étudier la météorologie et les mouvements atmosphériques. Sa tête était pleine de mots savants, de chiffres, de calculs de vitesse... Néanmoins, elle n'avait aucune idée de la raison pour laquelle elle avait appris toutes ces choses.

— Pourtant, murmura-t-elle, je suis sûre de n'avoir jamais...

Elle ne termina pas sa phrase et Ian la regarda d'un air inquisiteur. Il était debout à côté d'elle, un plaid drapé en travers de son épaule. L'allure fière et majestueuse d'un chef de clan des Highlands. Un délicieux frisson parcourut

le dos de la jeune femme. Elle se sentait tellement ordinaire, tellement dépourvue d'attraits à côté de lui. Mais, en même temps, elle avait l'impression que sa seule présence la grandissait et la rendait plus belle. Le seul fait d'avoir réussi à conquérir son amour lui donnait le vertige.

— De n'avoir jamais... quoi ?

— ... de n'avoir jamais voyagé en bateau, répondit-elle, les yeux fixés sur les vagues qui se brisaient inlassablement contre l'étrave de leur brick. C'est une expérience nouvelle.

Au-dessus d'eux, les gabiers couraient sur les vergues et le long des échelles de corde. Elle croisa les bras et offrit en souriant son visage aux embruns et aux rayons du soleil.

— Une expérience enivrante. Tu...

Elle s'interrompt de nouveau en voyant la façon dont Ian la regardait.

C'était comme s'il avait voulu la dévorer vivante.

Son expression était à la fois possessive, tendre et farouche. L'avait-il toujours aimée ainsi, avec ce mélange de douceur et d'intensité ?

— Il y a quelque chose qui ne va pas ? questionna-t-il en lui caressant la joue du bout de ses doigts gantés.

Lui avait-il déjà dit pourquoi il portait toujours des gants ? Le lui demander était délicat et, en outre, cela lui donnait une touche mystérieuse et romantique.

— Non, répondit-elle. Je pensais seulement à la frustration que tu dois ressentir du fait de mon amnésie.

Au contact de sa main, une vague de chaleur coula dans ses veines et se répandit dans le creux de ses reins. Jusqu'où étaient allées ses caresses ? Avait-il déjà...

Malgré elle, elle rougit. Jamais elle ne pourrait se résoudre à lui poser une pareille question ! Elle en mourrait de honte.

— Tu sais, Ian, j'ai vraiment envie de me souvenir !

Il ne répondit rien.

— La nuit dernière, un pan de ma mémoire s'est ouvert, murmura-t-elle après un long silence.

Les yeux bleus de Ian s'éclairèrent, et sa main se crispa sur son bras.

— Oui ?

— Je crains que cela ne soit pas très important, confessa-t-elle en grimaçant un sourire.

Elle avait tellement peur de le décevoir !

— Ce matin, à mon réveil, je me suis rendu compte que je connaissais *l'Illiade* par cœur.

Les traits du visage de son compagnon se contractèrent légèrement.

— C'est charmant.

— En grec.

— Je n'ai jamais douté de l'étendue de ton savoir. Tu te tourmentes trop, ma chérie. Ton passé reviendra de lui-même — un jour ou l'autre.

— Et s'il ne revient jamais ?

— Nous recommencerons tout, depuis le début.

Elle se passa la langue sur les lèvres et le regarda longuement. Il exerçait sur elle une attraction dont la puissance l'étonnait un peu plus chaque jour. La noblesse de sa stature, le magnétisme de ses yeux, son sourire énigmatique, la douceur de ses doigts quand il lui caressait la joue...

— Est-ce cela l'amour ? demanda-t-elle impulsivement.

Il haussa les sourcils.

— Quoi donc ?

— Les sensations que j'éprouve quand tu es avec moi.

Pendant un bref instant, il eut l'air désespéré. Presque vulnérable. Mais, bien vite, il se reprit et une lueur amusée brilla dans ses pupilles.

— Nous n'avons encore jamais eu une conversation aussi... intime.

— C'est important pour moi, Ian. Très important.

Elle ne parvenait pas à détacher ses yeux de lui.

— Si tu veux, je vais te décrire ce que je ressens. Ainsi, tu pourras me dire si c'est vraiment de l'amour.

Elle posa une main sur la lisse du bastingage, afin de raffermir son équilibre.

— Cela m'arrive brusquement. Mes jambes se mettent à trembler et quelque chose de bizarre se passe en moi. J'ai envie de te toucher, de me suspendre à ton cou, de sentir l'odeur de ta peau, de... Pourquoi diable ris-tu de cette façon ?

Il ne fit aucun effort pour réprimer son hilarité.

— Dans ta bouche, c'est absolument adorable, mais ce n'est pas de l'amour, ma chérie. C'est du désir charnel, de la concupiscence, pour employer un terme cher aux hommes d'Eglise.

Piquée au vif, elle releva le menton et tapa du pied avec impatience. Il y avait autre chose. Il devait y avoir autre chose, car il était le seul homme qui provoquait en elle un pareil émoi. Pour en avoir le cœur net, elle avait testé ses réactions auprès des officiers et des marins du *Shamrock*. Son corps était resté parfaitement froid.

— Naturellement, je n'ai rien contre le plaisir charnel, ajouta-t-il avec un nouvel éclat de rire.

Sa gaieté était contagieuse et les lèvres de la jeune femme frémirent involontairement.

— Je t'en prie, insista-t-elle en recouvrant avec peine sa gravité. Ne te moque pas de moi. J'ai vraiment envie de savoir à quoi ressemblait mon amour pour toi. Serai-je capable un jour d'éprouver les mêmes sentiments ?

Il détourna les yeux, mais elle eut le temps de surprendre une lueur de culpabilité dans son regard. Son trouble ne dura que quelques fractions de seconde.

— Je comprends ton angoisse, ma chérie. Mais ta mémoire reviendra. J'en suis sûr.

— Peut-être, murmura-t-elle. Et si tu me montrais comment nous nous aimions, Ian ? Ce que nous faisons ?

Ses lèvres se contractèrent et il marmonna deux ou trois mots en gaélique.

— Tu ne sais pas ce que tu me demandes.

Elle suivit des yeux le vol d'une mouette, puis elle laissa son regard se perdre à l'horizon, comme si les vagues écumantes pouvaient apporter des réponses aux questions qu'elle se posait. Finalement, elle se retourna vers lui et sourit. Un petit sourire contraint et embarrassé.

— Aide-moi, Ian. Aide-moi à me souvenir.

— Je veux bien, mais je ne sais pas comment m'y prendre. Je ne peux pas te rendre ta mémoire comme cela, d'un coup de baguette magique.

— Alors, parle-moi. De tout et de n'importe quoi. D'après le Dr Beckworth, il suffit parfois d'un minuscule détail pour que le rideau se déchire.

Les yeux bleus de Ian se plissèrent.

— Quel genre de détail ?

— Des bribes de conversations, des expériences partagées.

Elle ne pouvait pas lui expliquer sa peur devant le gouffre noir et béant qui, parfois, s'ouvrait en elle et menaçait de l'engloutir. C'était comme s'il lui manquait une jambe ou un œil. Elle n'était pas complète et elle ne savait pas pendant combien de temps elle aurait la force de continuer à vivre ainsi.

— S'il te plaît...

Ses yeux l'implorèrent et, pendant quelques instants, il considéra en silence ses longs cheveux qui flottaient dans le vent.

— Je t'ai appris à danser la valse, dit-il finalement d'une voix mal assurée.

— La valse ? C'est une danse, n'est-ce pas ?

— Oui. Elle fait fureur à Londres cette saison. Ce sont le tsar et sa sœur, la grande-duchesse d'Oldenbourg, qui l'ont rendue aussi populaire. Donne-moi ta main...

Elle obéit et, de l'autre main, il lui prit la taille avec légèreté.

— Le rythme ressemble aux battements d'un cœur. Un, deux, trois... Un, deux, trois... Tu le sens ?

Il commença à fredonner une mélodie douce et nostalgique à son oreille.

— Tu as une belle voix.

Tout en continuant de fredonner, il l'entraîna sur le pont en évitant adroitement les glènes de cordage, les caisses et les tonneaux qui encombraient la dunette. Autour d'eux, les marins s'écartaient et les regardaient avec envie. Les yeux fermés, elle se laissait guider, en se faisant aussi légère que possible afin de compenser son inexpérience. Ils tournoyaient et virevoltaient, toujours plus vite... Elle avait l'impression de voler. La musique pénétrait en elle, jusqu'au plus profond de son être. Ils ne formaient plus qu'un seul corps et, malgré elle, elle ne put s'empêcher de s'émerveiller de la façon dont ils s'accordaient l'un avec l'autre.

— Il y a quelque chose de magique dans la danse, murmura-t-elle lorsqu'elle dut demander grâce, hors d'haleine et les jambes tremblantes.

Il la serra dans ses bras, tandis que sa main dessinait des petits cercles concentriques sur le bas de son dos.

— La danse est la jonction de deux êtres qui vibrent au même rythme, sans poursuivre d'autre but que leur plaisir physique mutuel.

Un sourire malicieux erra sur ses lèvres et un délicieux petit frisson parcourut la colonne vertébrale de la jeune femme.

— Il existe une seule autre circonstance au cours de laquelle tous ces facteurs sont réunis...

Elle recula brusquement, le visage écarlate.

— Ian !

— Oui, mon amour ? s'enquit-il en croisant les bras et en s'adossant avec nonchalance au mât d'artimon.

— A... avons-nous déjà...

Il rejeta la tête en arrière et un éclat de rire s'échappa de ses lèvres.

— Si tu avais oublié même cela, il n'y aurait vraiment plus d'espoir, ma chérie !

En voyant qu'elle ne riait pas, il prit ses mains dans les siennes et recouvra toute sa gravité.

— Tu peux avoir confiance en moi, Miranda. En dépit de toute ma frustration, nous n'avons encore jamais fait l'amour.

— Nous attendions, alors.

— Oui.

— D'être mariés ?

Il hésita brièvement.

— Oui.

— Mary Wollstonecraft ne croit pas au mariage.

Ian hocha la tête.

— J'ai lu ses ouvrages et je suis souvent d'accord avec elle. Se passer la corde au cou est une opération fort douloureuse, aussi bien pour les hommes que pour les femmes. La liberté est tellement plus agréable !

Une fois de plus, Miranda ne réussit pas à conserver son sérieux.

— Savez-vous que vous êtes une créature incroyablement désirable, mademoiselle Stonecypher ? murmura-t-il d'une voix rauque.

Et lui-même ? Se rendait-il compte de l'attraction qu'il exerçait sur elle ?

— Parle-moi encore. Si je parvenais à me souvenir d'un seul détail, je crois que tout redeviendrait comme avant.

— Ce n'est pas facile.

— Fais un effort. Je t'en prie.

— L'Orangerie à Hyde Park, peut-être ? suggéra-t-il.

— Il s'y est passé quelque chose d'important pour moi ?

— Oh ! oui ! Pour nous deux — notre premier baiser.

Les joues et le front de Miranda se colorèrent légèrement.

— C'est vrai, murmura-t-elle. Cela aurait dû me marquer.

— Tu ne t'en souviens pas ?

— Non.

Elle regarda fixement sa bouche.

— Je suis désolée.

— Il n'y a aucune raison.

Il lui prit la main et l'entraîna vers l'avant, derrière le grand foc, le seul endroit sur un bateau où l'on peut espérer trouver un peu d'intimité. Le vent gonflait les grand-voiles et son souffle régulier faisait craquer la coque et gémir le grément. Perchés sur le mât de beaupré, deux cormorans piaillaient et se disputaient âprement un poisson long et argenté — un hareng ou un maquereau.

— En fait, ce serait même plutôt une bonne chose.

— Une bonne chose ?

D'un mouvement rapide, il retira ses gants et les glissa dans la poche de sa veste.

La jeune femme se passa la langue nerveusement sur les lèvres.

— Je... je crains de ne pas savoir...

— Tu n'as aucune crainte à avoir, la rassura-t-il en souriant. D'ailleurs, pour le moment, tu joues ton rôle à la perfection. Il n'y a pas une seule fausse note !

— Comment cela ?

Le sourire de Ian s'élargit.

— Tu es belle. Plus belle et plus fraîche qu'une lande de bruyère scintillante de rosée au soleil levant. Que pourrais-je demander de plus ?

Sa voix était chaude et un peu rauque. Très doucement, il l'attira vers lui et la serra dans ses bras.

— Tu as le cœur qui bat bien vite, mon amour. Aurais-tu peur de moi ?

Elle secoua la tête.

— N... non.

Les mains de Ian remontèrent le long de ses bras et s'attardèrent sur ses épaules.

— Je... Etais-je aussi gauche et empruntée auparavant ?

— Oui. Rassure-toi. J'adorais ton innocence et ta pudeur ! D'un côté, tu étais une petite fille effarouchée et, de l'autre, la femme la plus intelligente et la plus cultivée que j'aie jamais rencontrée. Une femme capable d'en remonter aux plus grands savants de l'Académie royale !

Ses doigts remontèrent le long du cou de la jeune femme et plongèrent avec délices dans les boucles soyeuses de ses longs cheveux châtain.

— Et maintenant ? murmura-t-elle. Que dois-je faire ?

Il ne sourit pas, mais une lueur amusée brilla dans ses yeux.

— Rien. Garde seulement la tête en arrière. Oui, comme cela.

Il se pencha sur elle et ses lèvres effleurèrent ses paupières avec une merveilleuse douceur.

— Si tu es mal à l'aise, je peux m'arrêter, chuchota-t-il dans un souffle. Tout de suite, si tu le désires.

Elle sourit. Un sourire plein d'étoiles et de rêves.

— « Mal à l'aise » n'est pas vraiment l'expression qui correspond à ce que je ressens.

Il l'embrassa. A pleine bouche, cette fois-ci, et elle s'offrit à son baiser avec une ardeur et une passion dévorantes. Sa peau avait un goût et une fragrance enivrantes — un mélange de cuir et d'embruns auquel se mêlait l'effluve du cognac qu'ils avaient bu après le dîner. Elle avait envie de se fondre en lui, de...

Les mains de Ian glissèrent le long de son dos et de ses hanches, avant de remonter et de caresser ses seins avec une hardiesse qui la ravit.

— Oh ! oui...

Elle gémit et se lova autour de lui comme une liane.

Il était si viril, si fort.

Pendant un long moment, le temps sembla s'être arrêté, puis — tout à une fin ici-bas, même les choses les meilleures — il se redressa lentement et ses mains redescendirent avec légèreté sur sa taille.

Elle garda les yeux fermés, afin de ne pas briser le charme. Pas tout de suite. Pas maintenant.

— Miranda ?

Elle soupira et lui caressa le menton du bout des doigts. Il avait la peau rude et sa barbe commençait à pousser.

— C'était... indicible, Ian, murmura-t-elle. J'ai eu l'impression d'être sur un nuage. Ai-je réagi de la même façon, les fois précédentes ?

— Tu ne me l'as jamais dit.

Son ton était bourru, presque embarrassé.

— C'est bizarre, poursuivit-elle, mais, malgré tous mes efforts, je n'arrive pas à me souvenir de nos autres baisers. C'est terriblement frustrant. Pour moi, mais encore plus pour toi, sans doute. Oh ! Ian, je ne sais comment te remercier ! Tu es tellement gentil et patient avec moi !

Il lui prit la main et la porta à ses lèvres. A sa grande surprise, la jeune femme sentit un léger tremblement dans ses doigts.

— Avec toi, tout est si facile, Miranda. Trop facile, parfois.

Elle n'aurait pu le jurer, mais elle crut avoir décelé une pointe d'amertume dans sa voix.

* * *

Avoir mauvaise conscience était une sensation nouvelle pour Ian MacVane. Une sensation qui, décidément, n'avait rien d'agréable. Chaque nuit, dès qu'il se couchait, la torture recommençait.

Odieux. Il n'y avait pas d'autre terme pour décrire la façon dont il manipulait les sentiments d'une jeune femme naïve et crédule. Elle était peut-

être une criminelle et une conspiratrice, mais dans les affaires du cœur elle était aussi innocente qu'un bébé qui vient de naître.

« J'ai vraiment envie de savoir à quoi ressemblait mon amour pour toi... »

Non ! La torture était trop horrible. Si cela continuait ainsi, il allait devenir fou.

Sa confiance en lui avait quelque chose d'irréel. Une confiance aveugle, sans bornes. Elle était bien la première femme qui lui accordait une confiance aussi totale !

Elle voulait des souvenirs et il lui en donnait. Tous faux, naturellement. Le misérable produit d'une imagination qui ne s'était jamais embarrassée de sentiments.

Son propre passé ? Ian MacVane préférait l'oublier. Surtout dans certaines circonstances.

Alors, il brodait. Un tissu de mensonges plus grossiers les uns que les autres. Avec un peu de chance, il se produirait un déclic et elle recouvrerait la mémoire. Ensuite...

Souvent, il se demandait s'il n'aurait pas dû la livrer tout de suite à Frances. Cela aurait été tellement plus facile !

Frances n'avait pas été surprise par son initiative. Le jour de leur embarquement, elle lui avait même envoyé un message chiffré.

« Bravo, cher ami ! Vous êtes réellement un maître en matière de cruauté. Couchez avec cette fille, jouez avec ses sentiments. C'est la meilleure façon de l'obliger à se dévoiler — au propre et au figuré, si je puis me permettre ce trait d'esprit d'un goût un peu douteux. »

Il avait griffonné sa réponse au bas de la page.

« Quand je couche avec une femme, c'est pour mes propres raisons et non parce qu'on me l'a ordonné. »

Ses propres raisons ? Il aurait été bien en peine de les donner. Toute cette histoire le dégoûtait. Il aurait aimé se désengager, mais, maintenant, il était trop tard et il devait aller jusqu'au bout.

Heureusement, il n'était pas pressé par le temps. Le duc de Wellington se trouvait encore à Paris, en ambassade auprès du nouveau roi de France. Mais dès son retour en Angleterre, les partisans de Napoléon se mettraient à l'œuvre.

Ian avait juré de déjouer leur complot. Son honneur et sa réputation étaient en jeu et il ne prendrait aucun repos avant d'avoir arrêté ces dangereux criminels qui projetaient de mettre de nouveau l'Europe à feu et à sang.

Pour y parvenir, il ne reculerait devant rien.

Les mensonges, la trahison... S'il le fallait, il n'hésiterait pas à voler l'innocence de Miranda et à ruiner sa réputation. N'en déplaise à Angus

McDuff.

Il serra les poings et tambourina avec violence sur son oreiller. Non, il ne serait peut-être pas obligé de recourir à de telles extrémités. Elle allait recouvrer sa maudite mémoire. Avant que les choses ne soient allées trop loin.

Lorsque l'aube commença à grisailler, il renonça à trouver le sommeil. Avant Miranda, une seule autre femme l'avait empêché de dormir. Sa mère.

Pour des raisons à la fois semblables et très différentes.

A quoi bon remuer maintenant ces vieux souvenirs ? Il secoua la tête pour chasser ses idées noires et se leva. Duffie lui avait préparé une chemise blanche et une culotte de velours. Il effectua une toilette rapide et s'habilla.

La côte écossaise n'était plus très loin maintenant. Ils ne devraient pas tarder à jeter l'ancre.

L'Ecosse.

Son pays. Un pays chargé de souvenirs douloureux et amers. Ici, le petit monde paisible et insouciant de son enfance s'était métamorphosé, du jour au lendemain, en un horrible cauchemar. La mort, la honte, la folie... Tout cela à cause de l'avidité d'un seul homme. Un Anglais.

Ian avait fui et sa fuite avait ressemblé à une seconde naissance. Il avait tiré un trait sur son passé. Un trait définitif.

Etait-ce pour cela que Miranda exerçait une telle fascination sur lui ? Elle avait réussi à faire ce qu'il avait vainement tenté de faire pendant toute sa vie d'adulte. Oublier son passé.

Cependant, il n'avait aucune envie de l'imiter. Au cours de ses campagnes, il avait vu des hommes se réveiller après avoir oublié toutes les horreurs auxquelles ils avaient assisté et participé.

Sur le moment, cela lui avait semblé une bénédiction. Puis, des semaines ou des mois plus tard, leurs souvenirs étaient revenus. La nuit, d'abord. Les cauchemars avaient succédé aux crises de terreur et d'angoisse. Le jour, ils étaient tellement épuisés qu'ils ne parvenaient même plus à travailler ou à accomplir les gestes les plus élémentaires de la vie quotidienne. Ils étaient devenus des invalides. Etait-ce le sort qui attendait Miranda ?

Il enfila un gilet de laine et saisit ses gants. Avant de les mettre, il fléchit ses doigts plusieurs fois et examina longuement ses mains. Des mains larges et carrées qui convenaient tout à fait au fils d'un petit paysan écossais. Oui, mais le paysan avait été assassiné de sang-froid et son fils envoyé à Glasgow où, pour manger, on l'avait forcé à accomplir les tâches les plus rudes et les plus ingrates.

Lorsque son regard s'arrêta sur son doigt meurtri, Ian se mordit la lèvre jusqu'au sang. Un coup de grattoir. Pour toute compensation, on lui avait accordé une demi-journée de congé et une tranche de pain supplémentaire au repas du soir.

Oh ! Seigneur Dieu, si seulement il pouvait oublier ! Au lieu de cela, il se souvenait de chaque détail avec une clarté aveuglante. L'odeur de la suie et du sang, les jurons de son frère, ses propres hurlements. La pente vertigineuse du

toit, le vide et, tout en bas, la rue. Jusqu'au jour de sa mort, il verrait Gordie en train de tomber et entendrait ses cris de terreur.

Il serra le poing afin de masquer sa blessure, puis il se força à rouvrir la main. Aujourd'hui, pas de gants.

Ian MacVane rentrait en Ecosse comme il en était parti : mutilé et toute sa rage intacte.

6

« De quelque façon qu'on considère une personne, elle n'est jamais que ce qu'elle est. »

ROBERT BURNS.

Ses voiles ferlées, le *Shamrock* tirait paisiblement sur son ancre. Ils étaient enfin à terre. Robbie courait, sautait et riait aux éclats, sous le regard attendri de Miranda. Debout sur les rochers, Ian rêvait, les yeux perdus dans le vague. Il n'entendait rien, il ne voyait rien.

Quinze ans.

Après quinze ans d'exil, il était de retour chez lui. En Ecosse.

Que restait-il aujourd'hui de l'adolescent blessé et assoiffé de liberté qui s'était caché dans la cale d'un bateau de commerce afin de fuir Glasgow et ses cheminées noires et sinistres ?

Il n'aurait jamais imaginé que son pays lui avait autant manqué. Il remplit ses poumons d'air pur et l'essence même de la vieille nation celtique se remit à battre dans son cœur. Les Highlands, la terre âpre et rude qui lui avait donné le jour.

C'était ici qu'il avait connu ses plus grandes peines — et ses plus grandes joies.

Des images se bousculaient dans sa tête. Les longues courses à travers les landes de bruyère, les lièvres pris au collet, la grouse qu'il avait réussi à tuer avec son lance-pierres. Et puis, les truites pêchées dans les ruisseaux, les écrevisses qui se fauilaient sous les rochers... avec, au retour de ses escapades, les tartes aux myrtilles de sa mère et la voix chaude et bourrue de son père.

— Alors, mon petit gars, la pêche a été bonne ?

Il était si fier de montrer ses prises !

Le soir et le dimanche, il y avait le village. Les filles qu'il pourchassait avec ses petits camarades et les batailles rangées avec les « ennemis » des bandes rivales. Des batailles qui se terminaient souvent par des bleus et des culottes déchirées — au grand dam de sa mère.

Il y avait si longtemps de cela. Aujourd'hui, le petit garçon aux joues rouges était mort et Ian MacVane en connaissait le meurtrier.

Adder — une couleuvre en anglais. Monsieur Adder. Un jour, ou plutôt

une nuit, il avait étendu ses ailes noires au-dessus de Crough na Muir. Les paysans du village empiétaient sur sa propriété. C'était vrai. Personne n'aurait songé à le nier. L'ancien laird les avait laissés faire, par faiblesse. Hélas, il n'avait pas été seulement faible ! Il avait été joueur également et s'était ruiné en jouant aux cartes — pour le plus grand bénéfice d'Adder.

Ian remplit de nouveau ses poumons. Il avait une impression étrange, comme s'il tombait dans un abîme noir et sans fond. L'abîme de son passé. Un soir, Adder et une troupe de mercenaires avaient investi la chaumière des MacVane...

C'était un bruit presque imperceptible qui l'avait réveillé. Un bruit inhabituel, différent des autres bruits de la nuit. Dans l'étable, en dessous de sa chambre, les vaches respiraient paisiblement. Le bruit avait recommencé. Une sorte de sifflement qui ne ressemblait au cri d'aucun animal. Le chien avait été le premier à donner l'alarme. Par des aboiements forcenés.

Un coup sourd, un râle et les aboiements s'étaient tus. A ce moment-là, le père de Ian était déjà debout, sa fourche à la main, mais il était trop tard. Trop tard...

Miranda interrompit sa plongée vertigineuse dans le passé. En effleurant sa manche et en lui adressant un sourire faussement réprobateur.

— Je ne sais pas où tu étais parti, Ian, mais c'était au moins à l'autre bout de la terre. Et, si j'en juge par ta mine, l'endroit n'avait rien de plaisant.

Il se secoua et fit un effort pour lui rendre son sourire.

— Chercherais-tu à lire dans mes pensées ?

— N'ai-je pas toujours essayé ?

— Si. Bien sûr.

Seigneur Dieu, c'était trop absurde ! Inventer un passé commun, rêver à un avenir radieux...

Sa mission. Il devait se raccrocher à sa mission. La paix de l'Europe ne serait pas assurée tant que les partisans de Bonaparte continueraient de tramer leurs complots en Angleterre. Comment les Anglais pouvaient-ils être aussi aveugles ? Le Régent, Wellington et tous les Alliés étaient convaincus que Napoléon avait accepté sa défaite et se contenterait désormais du gouvernement de sa petite principauté de l'île d'Elbe. Mais Ian, lui, connaissait l'ambition de l'Empereur et la détermination de ses fidèles. Pour un tel homme, un exil ne pouvait être que temporaire. Il avait besoin d'une autre scène, d'un autre théâtre. Dans peu de temps, il serait de retour. Quelque part en France ou en Italie et, sur son passage, le peuple se rallierait à son drapeau.

Ian sentit une brusque impatience monter en lui. Il ferait mieux de hâter ce mariage et de rentrer à Londres. Le plus simple serait un mariage à l'essai, selon la vieille coutume écossaise. Une poignée de main et le tour serait joué.

— Tu as l'air fatiguée, ma chérie, dit-il en prenant avec douceur le bras de Miranda. A mon avis, tu aspires à une seule chose : dîner et te coucher dans un vrai lit.

Elle sourit de nouveau.

— Toi aussi, tu sais lire dans mes pensées.

Duffie et Robbie étaient partis devant avec la voiture à cheval sur laquelle avaient été chargés leurs bagages. Ian leva les yeux et regarda le chemin de terre qui serpentait entre les rochers. Il n'était jamais revenu à Crough na Muir, mais il savait que les gens ne l'avaient pas oublié.

Une partie de lui-même n'avait jamais quitté ce lieu magique.

Quelques minutes plus tard, alors qu'ils marchaient d'un bon pas, Miranda s'arrêta brusquement et le retint par le bras.

— Ian ?

— Oui, ma chérie ?

— A part ce que tu m'as dit, je n'ai aucun souvenir de mon passé. Mais je ne sais rien de toi, non plus...

« Et tu n'en sauras jamais rien », ajouta-t-il intérieurement. Sa douleur était encore trop vive pour qu'il ait envie de la partager — avec quiconque.

Il sourit et lui adressa un clin d'œil complice.

— J'ai été un petit garçon exemplaire. Un ange. Tu n'en as jamais douté, j'espère ?

Sur cette boutade, il lui prit la main et se remit en marche.

Miranda soupira.

— Un jour ou l'autre, je découvrirai la vérité, Ian MacVane.

« Pas dans cette vie », se dit-il amèrement.

Duffie et Robbie avaient claironné leur arrivée. Lorsqu'ils approchèrent des premières maisons, tous les villageois les attendaient, debout sur le pas de leur porte.

Crough na Muir...

Au Moyen Âge, ses habitants avaient bâti une enceinte pour se protéger contre les incursions des Vikings. Avec le temps, elle s'était écroulée et de chaque anfractuosité de ses gros blocs irréguliers jaillissait une profusion de fleurs sauvages — les longues hampes des digitales, ici un bouquet de marguerites, là un parterre de valérianes. Au milieu du bourg, le clocher de l'église pointait fièrement sa flèche vers le ciel. Une grande rue pavée bordée de maisons basses serrées frileusement les unes contre les autres et encore des fleurs. Sur les appuis de fenêtres, dans des vieux bassins en pierre, grimpant le long des façades...

Miranda s'arrêta une nouvelle fois.

Ian se retourna vers elle et la considéra d'un air inquisiteur.

— Il y a quelque chose qui ne va pas ?

— Non, murmura-t-elle en secouant la tête. C'est... c'est toute cette beauté. On dirait un tableau. Une fresque.

Pour Ian, Crough na Muir n'avait rien de poétique. C'était le petit village où, chaque jeudi, il avait accompagné son père pour vendre les œufs de leur ferme et acheter de la farine de seigle. Rien n'avait changé. Certes, le ciel bleu et les fleurs masquaient un peu la pauvreté des habitants. Comme un sourire

sur le visage rude et sans charme d'une paysanne.

Personne ne souriait maintenant. Tous les visages étaient tournés vers lui et le regardaient avec curiosité. La dernière fois qu'ils l'avaient vu, il avait les poignets attachés dans le dos et un soldat anglais le traînait au bout d'une corde. Comme une bête qu'on mène à l'abattoir.

Soudain, un vieil homme édenté s'avança vers eux en brandissant son bâton noueux.

— Par le Christ, c'est un miracle ! Je m'appelle Callum Grundy — j'étais un ami de ton papa et tu es son portrait tout craché. Jamais je n'aurais imaginé revoir un jour un MacVane à Crough na Muir ! ajouta-t-il en se grattant la tête sous son vieux béret aux bords élimés.

Ian lui rendit son sourire.

— Je suis content d'être de retour, Callum. J'étais loin, mais par les lettres d'Agnès je n'ai jamais cessé d'avoir des nouvelles de tout le monde.

Callum hocha la tête.

— Oui, tu es vraiment le portrait de ton père — Dieu ait pitié de son âme !

Tous les villageois étaient maigres et émaciés. Visiblement, la plupart d'entre eux ne mangeaient pas à leur faim et, s'il en jugeait par les haillons dont ils étaient vêtus, ils devaient avoir de la peine à se protéger contre les frimas de l'hiver. Sous un autre laird, ils auraient pu être presque prospères. Mais Adder les dépouillait sans pitié et, lorsqu'ils avaient versé les droits et les taxes dont ils étaient redevables, il leur restait à peine de quoi survivre.

Naturellement, il ne venait jamais en personne au village. La perception des fermages était effectuée par un régisseur, un homme dur et âpre qui n'hésitait pas à expulser un pauvre hère, simplement parce que la récolte avait été mauvaise et qu'il n'avait pas été en mesure de payer la totalité de son dû. Quant à l'ancien manoir, il était le plus souvent inhabité. Parfois, Adder le prêtait à des amis anglais. Des visiteurs qui, selon Agnès, ne faisaient rien, hormis boire et chasser la grouse.

Ian songea aux tours massives de l'ancienne forteresse et un vieux rêve resurgit dans son esprit. Était-ce à cause de la présence de Miranda à côté de lui ? Il n'aurait su le dire, mais, pendant un bref moment, il rêva qu'il était le laird de Crough na Muir. Un laird généreux et attentif, qui veillerait au bien-être de ses sujets et les accompagnerait dans tous les moments de leur vie. Il les regarderait grandir, assisterait à leur mariage, serait présent lors de chaque heureux événement et, finalement, les suivrait jusqu'à leur dernière demeure, dans le petit cimetière autour de l'église. Ne serait-ce pas mieux que de vivre dans une ville peuplée d'étrangers ? Ici, il avait une place. Sa place.

Un homme à la chevelure et à la barbe grises s'avança vers eux en traînant les pieds.

— Ce que j'ai entendu dire est-il vrai ? questionna-t-il en gaélique. Ian MacVane et sa fiancée viennent d'arriver ?

Beaucoup de villageois parlaient seulement le gaélique, et pour Ian, c'était un délice d'entendre la langue qui avait bercé son enfance. Cependant, il

répondit en anglais. Par égard pour Miranda.

— Oui, acquiesça-t-il. Mademoiselle Stonecypher va être bientôt ma femme.

Il n'avait aucune raison de sourire, mais il ne put s'en empêcher. Il devait avoir l'air stupide. L'idiot du village !

La nouvelle ne surprit personne.

Tam Alexander hocha la tête. Il était l'heureux propriétaire d'une barque et faisait traverser le loch Fingan aux voyageurs qui le désiraient.

— Ils reviennent toujours pour se marier, déclara-t-il doctement.

— Elle est jolie comme un cœur, commenta une femme.

Ian parcourut la foule des yeux et découvrit une silhouette frêle et un visage parcheminé.

Agnès.

Elle courut vers eux, les bras ouverts.

— Mon garçon, viens ici que je t'embrasse ! Et ta promise également ! Le ciel soit loué, tu es enfin de retour...

Les larmes aux yeux, elle les serra tour à tour sur sa poitrine.

— Cela faisait des années que j'attendais ce jour, murmura-t-elle pour le bénéfice de leurs seules oreilles. Oh ! Ian, j'ai tellement prié, tellement espéré... Et tu as enfin trouvé l'amour ! C'est trop merveilleux !

Il lui rendit son étreinte et fit un pas en arrière. Au cours de sa vie de soldat, il ne s'était pas toujours conduit d'une façon irréprochable, mais jamais encore il n'avait commis une pareille infamie. Duffie n'avait pas perdu de temps, car c'était lui qui avait mis ces idées romantiques dans la tête d'Agnès. Un mariage d'amour. Quelle absurdité ! Il devrait tout de suite mettre les choses au point, mais, en voyant la joie et la fierté qui brillaient dans les yeux d'Agnès, il n'eut pas le cœur de la détromper.

Miranda garda la main de la vieille femme dans la sienne.

— C'est si bon d'être ici.

— Duffie m'a beaucoup parlé de vous, *mo chridh*, poursuivit Agnès. Si vous avez besoin de guérir, l'amour de Ian sera encore le meilleur des médicaments.

Tous les villageois écoutaient en silence. Ils avaient assisté à l'anéantissement des MacVane et, maintenant, ils espéraient les voir prospérer de nouveau. Une vieille famille allait renaître... L'espoir et la foi. Deux notions qui, pour Ian, avaient perdu leur sens le jour où les hommes d'Adder l'avaient emmené.

Visiblement, Agnès croyait encore en un avenir radieux. Ian épia Miranda à la dérobée. Tous les regards convergeaient vers elle. Elle rougit et baissa les yeux avec modestie. Elle était vraiment adorable.

— Allons, Agnès, tu exagères, murmura-t-il d'un ton moqueur. L'amour ne guérit pas tout et...

Un cri strident et rauque l'empêcha de terminer sa phrase. Les villageois grimacèrent et baissèrent les yeux avec embarras.

— Seigneur Dieu !

Le visage très pâle, Miranda regarda vers la maison d'où le cri avait jailli. Une petite chaumière dont la façade n'était qu'un seul et énorme bouquet de roses.

— Quelqu'un s'est-il blessé ? questionna-t-elle d'une voix blanche.

L'estomac de Ian se noua. Oui, quelqu'un avait été blessé. Mais cela s'était passé il y a longtemps. Une blessure qui ne cicatriserait jamais.

— Ce n'est rien, ma chérie, répondit-il en posant une main apaisante sur son bras.

Tam hocha la tête et toucha machinalement le bord de son chapeau.

— Nous ferions mieux de te laisser, maintenant, mon garçon. Nous avons été contents de te revoir, surtout dans des circonstances aussi heureuses.

Des serrements de mains, quelques au revoir précipités. Un nouveau hurlement retentit. Un hurlement presque animal.

Aussitôt, les derniers badauds se dispersèrent pour aller vaquer à leurs occupations. Que pouvaient-ils faire d'autre ?

Le visage de Miranda s'empourpra.

— Vont-ils donc tous s'en aller ainsi ?

Elle se pressa contre Ian, comme s'il était le seul à être capable de la protéger.

— Ne devrions-nous pas aller secourir ce malheureux ?

Ian se mordit la lèvre et un sentiment de honte l'envahit. Elle avait une telle confiance en lui. Lui qui n'avait pas su défendre son père le soir où les hommes d'Adder l'avaient abattu comme un chien errant, lui qui n'avait pas été capable de sauver Gordon quand il était tombé du toit. Mais la mort de son père et de son frère n'était rien en comparaison des images atroces que ce cri avait fait resurgir dans sa mémoire.

Un flot de souvenirs l'assaillit soudain...

Tout tremblant et les yeux remplis de larmes, il était accroupi derrière une roue de charrette. Les cris des femmes et des enfants résonnaient dans la cour. La toiture de la ferme n'était plus qu'un immense brasier et des flammes énormes illuminaient le ciel au-dessus du village. Son père sortit de la maison, sa fourche à la main.

De l'autre côté de la cour, un soldat leva le canon de son mousquet.

Il aurait voulu crier, mais sa langue et sa bouche étaient comme paralysées. Instinctivement, il se recroquevilla sur lui-même. Le coup de feu claqua et son père tomba, face contre terre. Ensuite, les soudards s'en étaient pris à sa mère. Ils l'avaient pourchassée en riant et leurs mains sales lui avaient arraché sa robe...

— Quelque chose ne va pas, Ian ? questionna Miranda en tirant sur sa manche. Qui est dans cette maison ? Pourquoi hurle-t-il ainsi ? Pourquoi cela n'inquiète-t-il personne ?

« Oh ! si, quelqu'un s'en soucie, se dit-il intérieurement. Beaucoup trop, même. »

— Un jour ou l'autre, tu finirais par la rencontrer, répondit-il d'une voix morne, tout en l'entraînant vers la maison d'Agnès.

— Qui donc ?

— Ma mère.

* * *

La pièce était lumineuse et les murs venaient d'être blanchis à la chaux. Cela ne ressemblait en rien à Bedlam. Il n'y avait pas de barreaux aux fenêtres et un tapis recouvrait les dalles de granit du sol. Néanmoins, Miranda sentit un frisson glacé lui parcourir le dos.

Une femme était assise dans un fauteuil en osier. Ses yeux étaient très bleus. Aussi bleus et aussi profonds que ceux de Ian. Ils éclairaient un visage qui, autrefois, n'avait sans doute pas manqué d'un certain charme. Des traits réguliers, un nez droit, un front haut et fier... Oui, Mary MacVane avait eu un port de reine. Mais aujourd'hui, la peau de ses joues était ridée et une grimace amère tordait sa bouche. Ses cheveux ébouriffés et pleins de nœuds lui donnaient l'air d'une sorcière. Ou, plutôt, d'une folle.

Agnès lui parla en gaélique. Mary ne répondit rien. Elle semblait ne pas entendre ce qu'on disait. Les poutres étaient basses et Ian devait baisser la tête pour ne pas les heurter. Il alla vers sa mère et posa doucement la main sur le bras de son fauteuil. Miranda fut surprise par la tendresse qui émanait de son regard.

— Je suis revenu, maman, murmura-t-il en anglais. Et voici Miranda. Elle va devenir ma femme.

Mary MacVane resta aussi immobile qu'une statue de marbre. Ian lui toucha la main et lui parla longuement en gaélique. En le voyant ainsi, Miranda sentit son cœur se serrer. Il évoquait un pénitent à genoux devant un autel. L'homme fort et sûr de soi s'était métamorphosé en un petit garçon timide et sans défense.

Brusquement, elle fut frappée par sa tristesse. Une tristesse dont, jusqu'à présent, elle n'avait même pas soupçonné l'existence. Avait-elle espéré pouvoir un jour le guérir par la seule force de son amour ?

Quand il eut fini de parler, sa mère continua de regarder droit devant elle. Il déposa un baiser sur sa joue, puis il se redressa silencieusement. Elle était toujours aussi immobile, le visage dur et renfrogné.

Il recula lentement. Alors qu'il posait la main sur la poignée de la porte, elle ouvrit enfin la bouche. Pour l'abreuver d'injures.

— Je te maudis, Ian MacVane ! marmonna-t-elle d'une voix tremblante de fureur. Maudits soient ton nom et ton union avec cette *Sassenach*. Pour toi, c'est peut-être du passé, mais moi, je n'ai pas oublié et je n'oublierai jamais. Les *Sassenachs* m'ont tout pris. Fergus, ma pauvre petite Tina et mon honneur. Qu'ils aillent tous au diable et ta fiancée avec eux !

Miranda ne put réprimer un frisson d'horreur et de pitié. Comment une

mère pouvait-elle avoir des mots aussi durs pour son propre fils ?

Agnès revint dans la pièce, le visage très pâle et les yeux pleins de larmes.

— Cela suffit, Mary, dit-elle d'une voix autoritaire. Tu es fatiguée et tu as besoin de te reposer.

D'un geste de la main, elle demanda à Ian et à Miranda de se retirer.

— Tu ne devrais pas te mettre dans des états pareils, poursuivit-elle en soupirant. Cela allait si bien ces derniers jours... Tu aurais pu au moins faire un effort pour accueillir Ian d'une façon aimable !

Avant de sortir, Miranda jeta un dernier coup d'œil à la malheureuse. Mary s'était mise à marmonner en gaélique et elle se balançait mécaniquement, les bras croisés sur la poitrine. La pauvre femme vivait un véritable enfer. Un enfer que Miranda connaissait et comprenait.

Pourtant, son enfer à elle était différent. Mary était torturée par son passé, alors qu'elle, elle avait oublié le sien. Mais n'y avait-il pas une similitude cachée dans leur destin ? S'était-elle réfugiée dans l'oubli pour effacer de sa mémoire des événements trop horribles pour...

Agnès secoua la tête et ils laissèrent Mary à ses gémissements. Le petit logis où habitait Mary était relié à la maison principale par un porche de bois, fleuri et recouvert de chaume. En voyant le regard admiratif de Miranda, Agnès ne put réprimer un sourire.

— C'est un joli cottage pour une femme toute seule, n'est-ce pas ? Si Ian n'avait pas été là, jamais je n'aurais pu garder cette maison et entretenir ainsi ce jardin. Depuis qu'il est parti, il n'a jamais cessé de m'envoyer de l'argent. C'est un garçon tellement généreux !

Elle les fit entrer dans un salon propre et bien rangé. Ian était encore très pâle. Visiblement, les invectives de sa mère l'avaient profondément affecté.

— Tu sais, mon garçon, je ne t'ai pas menti dans mes lettres, déclara Agnès en soupirant. Elle allait beaucoup mieux depuis quelque temps et je commençais vraiment à espérer.

Ian baissa les yeux.

— Tant que je vivrai, elle ne pourra pas guérir. Ma seule présence suffit à lui rappeler ses tourments. C'était pour cela que je préférais rester éloigné.

— Allons, tu n'as aucune raison de te culpabiliser.

— Si, répondit-il amèrement. Je suis le seul survivant. Qui d'autre pourrait-elle blâmer ?

Agnès grimaça un sourire et les quitta pour se rendre dans la cuisine attenante. Duffie était allé se rafraîchir à la taverne du village et Robbie jouait dans le jardin. Il avait trouvé une mare et s'amusait à faire ricocher des galets sur la surface de l'eau.

Miranda s'approcha de Ian et leva vers lui un regard inquisiteur.

— Pourquoi ? questionna-t-elle. Pourquoi t'a-t-elle maudit ?

Il frissonna, comme si elle avait remué un couteau dans une plaie encore ouverte.

— Parce que je ne suis pas mort, ma chérie. Je n'ai pas su la protéger

lorsque notre ferme a été attaquée par des mercenaires à la solde d'un Anglais. Mon père a été tué ce jour-là et ma petite sœur abandonnée dans son berceau. J'entends encore ses cris dans ma tête.

Il serra les poings et se mordit la lèvre.

— J'aurais dû courir chercher du secours.

— Quel âge avais-tu, Ian ?

— Sept ans.

Des gouttes de sueur perlèrent sur son front.

— Seigneur Dieu, je n'avais encore jamais parlé de ces choses-là à quiconque. Jamais.

Miranda hésita. Son visage était tellement sombre, tellement fermé. Finalement, elle réussit à surmonter ses craintes et posa avec légèreté sa main sur son bras.

— Et ta mère ? demanda-t-elle d'une voix pleine de compassion. L'ont-ils blessée... déshonorée ?

La violence de sa réaction la surprit. Il la tira vers lui brutalement et ses yeux étincelèrent.

— Déshonorée ! répéta-t-il avec amertume. Le mot est faible. En Ecosse, nous avons l'habitude d'employer un langage plus cru. Elle a été violée et battue.

Elle se recroquevilla sur elle-même, comme s'il l'avait giflée, puis elle se rebella instinctivement. Après tout, elle n'avait commis aucun crime et il n'avait pas de raison de s'en prendre à elle de cette façon.

— Je sais ce qu'est un viol, Ian MacVane, et je vous saurais gré de ne pas me secouer comme un prunier.

Soudain, un éclair blanc déchira la pénombre qui enveloppait sa mémoire et une voix résonna dans sa tête.

« Ne lui faites pas de mal ! Elle ne sait rien... »

— Qu'y a-t-il ? demanda Ian en fronçant les sourcils.

La voix était repartie, aussi vite qu'elle était venue.

— Rien, murmura-t-elle.

Pour le moment, elle devait penser à Ian et oublier ses propres problèmes.

Elle posa les paumes de ses mains à plat sur son torse et fut surprise de sentir les battements de son cœur.

— Tu m'as dit que je n'avais jamais connu ma mère et je ne puis donc guère parler du lien qui t'unit avec la tienne. Cependant, quand elle t'a maudit, c'était sa folie qui parlait par sa bouche et non la femme qui t'avait donné le jour. Au fond d'elle-même, elle t'aime. Comme une mère peut aimer un fils.

— Qu'en sais-tu ?

Elle refusa de se laisser décontenancer par le ton acerbe de sa réplique.

— J'ai côtoyé la folie. Je connais les réactions qu'elle suscite. Je suis désolée pour toi, Ian, et j'aurais envie de t'aider, mais je crains de ne pas en être capable.

Il resta silencieux pendant un long moment et, peu à peu, le rythme des battements de son cœur se ralentit.

— Je ne sais comment tu as fait, Miranda, mais tu y es déjà parvenue, répondit-il avec une pointe d'incrédulité dans la voix.

* * *

— Emmène-moi visiter l'Ecosse.

La requête de Miranda arracha Ian à sa morne contemplation de la grande rue du village. Il tourna la tête et un sourire ironique erra sur ses lèvres.

— Visiter l'Ecosse, répéta-t-il en imitant l'accent londonien de la jeune femme. Voilà bien une préoccupation de *Sassenach* ! Un sentier au milieu d'une lande de bruyère, une maison en ruine, trois fleurs dans un vieux bassin et on pousse des cris d'extase : « Oh ! comme c'est pittoresque ! Comme c'est mignon ! »

Miranda s'esclaffa.

— Il me reste encore quelques notions d'histoire. L'Ecosse n'a pas toujours été considérée comme un pays calme et paisible. Vos Highlanders ont souvent mené la vie dure aux paysans du Yorkshire et du Northumberland.

Il étendit les bras.

— Et moi, comment me trouves-tu ? Suis-je mignon ?

La jeune femme l'examina de la tête aux pieds sans la moindre timidité.

— Mignon n'est pas exactement l'épithète qui convient, sir. Mais j'ai fait un très long voyage et, comme je dois devenir votre femme, il est normal que je demande à visiter mon futur pays.

Ian éprouva un bref sentiment de panique. Jusqu'où allait-il devoir poursuivre cette comédie ? Mais non, il n'avait aucune raison de s'inquiéter. Il lui fallait la mettre en confiance, apaiser ses angoisses. Ensuite, tout se débloquerait et ses souvenirs se remettraient à couler à flots dans sa mémoire.

Il lui prit la main et l'entraîna vers la porte.

— Viens. Je vais te montrer les alentours du village.

Ils sortirent de la maison en passant par la porte de derrière. Un gros bouquet de fleurs sauvages était posé sur l'appui de fenêtre du logis de Mary. En le voyant, Ian eut l'impression qu'un rayon de soleil illuminait son cœur. Un présent de Robbie. Il avait décidé d'aller en cueillir un bouquet chaque jour. A force de gentillesse, il réussirait à chasser les idées noires de Mary MacVane.

Le monde était tellement simple à travers les yeux d'un petit garçon.

Main dans la main, Ian et Miranda gravirent le sentier qui serpentait au-dessus du village.

— Crough na Muir signifie « collines au bord de la mer », expliqua Ian. Les vieux racontent que ce nom lui a été donné par des prêtres païens qui adoraient les arbres et les divinités de la forêt.

— Crough na Muir, répéta Miranda à voix basse. C'est un joli nom.

A mi-pente, Ian s'arrêta et lui montra un château de l'autre côté de la vallée.

— Innes Manor, dit-il sobrement.

A côté de la vieille forteresse du Moyen Age, les anciens lairds avaient fait bâtir une noble demeure en brique et en pierre grise du pays. Une multitude de cheminées, des hautes fenêtres, une façade recouverte de lierre... Innes Manor semblait être sorti tout droit d'un livre de contes.

— L'ancienne résidence du laird, ajouta-t-il.

— Qui y habite maintenant ?

— Personne. Celui qui a remplacé l'assassin y entretient parfois des invités. Pour des parties de chasse à la grouse.

— Le château de la Belle au bois dormant, murmura Miranda avec un sourire radieux. Je me demande ce que l'on ressent quand on habite dans une demeure aussi romantique.

Malgré lui, Ian l'imagina à Innes Manor. Dans le grand salon, en train de marcher sous les frondaisons centenaires du parc... Elle y serait tellement à sa place ! Une reine au milieu de sa cour.

— Tu en auras peut-être l'occasion, un jour ou l'autre.

— Nous.

— Pardon ?

— *Nous* en aurons peut-être l'occasion, corrigea-t-elle. Ne devons-nous pas nous marier bientôt ?

Un tel rappel suffit à lui remettre les pieds sur terre. « Simple bavardage sans conséquence », se dit-il intérieurement. Il y avait longtemps qu'il avait cessé de se poser des questions à propos de Miranda et, surtout, de ses propres intentions à son égard.

Ils continuèrent de monter en silence. Il n'avait pas mis ses gants aujourd'hui et, soudain, il vit qu'elle regardait son doigt mutilé.

— Ce n'est rien, dit-il.

Elle détourna les yeux et rougit.

— Je... je ne me souvenais pas de cette blessure.

— Un accident. C'est arrivé quand j'étais encore un gamin.

Pour une fois, il ne s'agissait pas d'un mensonge. Enfin, presque.

Il continua de lui tenir la main, bien qu'elle n'eût pas besoin de son aide. Sa robe nouée entre ses doigts, elle escaladait les rochers d'un pas ferme et résolu. Sa hardiesse lui plaisait. Il avait pendant trop longtemps courtoisé les beautés évanescences de Londres, avec leurs corsets et leurs perpétuels régimes. Par contraste, Miranda avait supporté sans broncher les rigueurs de leur voyage en mer et, grâce aux repas d'Agnès et à l'air vivifiant des Highlands, elle ne tarderait pas à être aussi robuste qu'une véritable Ecossaïse.

Dans la vallée, les vertes prairies ondulaient à l'infini. Les fleurs sauvages jaillissaient sous leurs pieds et s'accrochaient avec obstination à la moindre anfractuosité des rochers. Il conduisit Miranda jusqu'au Ben Ocelfa, le plus

haut sommet de la région. Là, ils trouvèrent un tapis d'herbe fine et légère, presque aussi lisse que le velours d'une table de billard.

Il desserra le col de sa chemise et offrit son visage aux rayons du soleil.

— Quand j'étais enfant, je croyais que cette montagne était le toit du monde.

Elle tourna sur elle-même, les bras étendus, comme si elle voulait embrasser toute l'immensité du paysage qui s'offrait à son regard.

— *C'est le toit du monde !*

Une myriade d'étoiles étincelait dans ses yeux. L'espace d'un instant, il oublia sa mission et les secrets qui se dissimulaient dans la mémoire de Miranda Stonecypher.

— Jamais je n'avais vu quelque chose d'aussi beau ! ajouta-t-elle avec conviction.

Il hocha la tête silencieusement.

Oui, l'Ecosse était belle lorsqu'elle était baignée, comme aujourd'hui, par un grand soleil radieux. Les montagnes, les vallées encaissées, les vertes prairies parsemées de fleurs sauvages, les eaux bleues et limpides du loch Fingan et, en arrière-plan, l'immensité argentée de la mer du Nord.

Mais toute cette splendeur ne pouvait pas effacer les terribles souvenirs qui le hantaient jour et nuit depuis tant d'années...

Une voix lui criait de courir. Gordon lui tenait la main. Il avait de la peine à le suivre. Soudain des cris horribles avaient retenti derrière eux. Ils s'étaient arrêtés net, les jambes tremblantes et le cœur battant à se rompre. C'était leur mère qui hurlait ainsi. Allaient-ils la tuer, elle aussi ? Il était trop tard pour fuir, maintenant.

Un soudard leur avait barré le passage. Il les avait saisis par le bras et les avait traînés au milieu de la cour.

— Que faisons-nous de ces deux morveux, monsieur Adder ?

Le chef des assassins lui avait semblé tellement grand, tellement fort, juché sur son grand cheval noir. La froideur de son regard lui avait glacé le sang. Comment un homme pouvait-il être assez insensible pour écouter sans broncher une femme supplier qu'on épargne au moins la vie de son bébé ?

— Il n'y a qu'à les envoyer à mon régisseur à Glasgow, avait-il répondu avec un haussement d'épaules. Ils feront une belle paire de petits ramoneurs.

Miranda toucha le bras de Ian et il revint aussitôt à la réalité.

— Une fois de plus, tu n'étais plus là. Qu'est-ce qui peut bien te tourmenter ainsi ? Regarde ce ciel, ce paysage... Tu ne m'en voudras pas trop si je dis que c'est pittoresque ?

Ian laissa échapper un éclat de rire.

— Non. Pas trop.

— En fait, ce n'est pas le mot qui convient. C'est majestueux. Sublime. Tu as vraiment de la chance d'être né dans un endroit aussi merveilleux.

De la chance... Son ironie involontaire avait quelque chose de grinçant, mais il n'eut pas le cœur de lui en vouloir. Elle était tellement fraîche,

tellement innocente. Et puis, sa présence, au moins, lui changeait les idées et l'aidait à ne pas trop penser au passé.

— Nous sommes bien ici, murmura-t-elle. Sommes-nous vraiment obligés de rentrer tout de suite à Londres ?

— Il le faut.

Lui aussi, il aurait aimé rester plus longtemps, mais ce n'était pas possible.

Vu de Crough na Muir, le complot des partisans de Napoléon lui semblait lointain et irréel. Des hommes avaient-ils vraiment formé le projet d'assassiner en même temps toutes les têtes couronnées de l'Europe ?

— Nous partirons juste après... la cérémonie. Une simple poignée de main, à la manière écossaise.

— Un mariage à l'essai, murmura-t-elle. J'ai entendu parler de cette coutume. Est-ce moi qui l'ai demandé ?

Un sourire affable barra le visage de Ian.

— Tu n'avais pas envie d'attendre, ma chérie.

— Mais pourquoi pas un vrai mariage ?

— Sans doute à cause de tes idées, répondit-il avec nonchalance. Tu ne voulais pas te lier définitivement. Aurais-tu oublié que tu étais une fervente adepte des thèses de Mary Wollstonecraft ? La liberté. Le droit à l'amour, mais sans les horribles chaînes imaginées par une société misogyne et phallocrate.

— Ainsi, notre hymen sera seulement provisoire. Si je conçois un enfant dans la première année de notre union, il perdurera. Sinon...

— ... sinon, tu seras libre.

— Libre, répéta-t-elle d'une voix rauque. Comme je le suis maintenant ? Sans argent et sans relations ? Ma mémoire m'a abandonnée et, à part toi, je ne connais personne.

Il détourna les yeux et laissa son regard suivre distraitement les méandres majestueux du loch Fingan. Tout bien pesé, il avait pensé qu'un mariage à l'essai serait préférable à un vrai mariage. Avec un vrai mariage, il n'y aurait pas d'issue, car il faudrait un acte du Parlement pour le dissoudre.

— Nous avons pris cette décision ensemble, ma chérie, dit-il en glissant son bras autour de sa taille. Tu trouvais cela tellement plus commode ! Pas de formalités, pas de bans à publier... Nous avons hâte d'être mariés et Agnès me pressait de revenir en Ecosse. C'était l'occasion ou jamais.

Il s'attendait à un mouvement d'humeur ou, au moins, à une grimace. Au lieu de cela, elle le gratifia d'un sourire tellement radieux qu'il en fut ébloui.

— Tu es le plus gentil des hommes, Ian.

Il faillit s'étouffer.

— Moi ? Gentil ? Séduisant, charmant, à la rigueur. Mais gentil ? Mademoiselle, je vous en prie !

Elle rit. Un éclat de rire pur et cristallin.

— Je suis très sérieuse. Comment pourrait-on qualifier autrement un

homme qui est prêt à braver les flots de la mer du Nord et les lois de son pays pour être plus vite auprès de sa promise ?

Ian jura intérieurement. L'œuvre de Duffie, une fois de plus. Il reconnaissait son style. Depuis leur départ de Londres, il n'avait pas cessé de mettre des idées romantiques dans la tête de la jeune femme.

— C'est vrai, concéda-t-il. Je suis vraiment impatient de t'épouser.

La réaction de son corps ajouta de la conviction à ses paroles. Non sans une certaine surprise, il se rendit compte que ce n'était pas tout à fait un mensonge.

Comment cela pouvait-il être possible ? En général, il n'éprouvait aucune sympathie pour les Anglais, même s'il leur devait sa fortune et sa réputation. Quant aux Anglaises, elles trouvaient encore moins grâce à ses yeux et il ne devrait ressentir que du dédain et du mépris pour Miranda Stonecypher. Pourtant, il n'y parvenait pas. Elle était peut-être une criminelle et une dangereuse conspiratrice, mais, pour le moment, il voyait en elle seulement une exquise jeune fille.

— Puis-je te parler franchement, Ian ? questionna-t-elle en levant vers lui son visage innocent.

Le vent jouait avec les mèches de ses cheveux. Adorable. Elle était tout simplement adorable.

— Oui, bien sûr, mon amour.

« Dis-moi tout ce que tu sais, Miranda, et ensuite je te rendrai ta liberté. »

Ses doigts jouaient machinalement avec les plis de sa robe.

— Je n'ai aucune peine à croire que cela s'est passé comme tu me l'as dit — notre rencontre, la façon dont je vivais, mon passé. Tu m'as tout décrit avec une telle précision que, parfois, j'ai l'impression de me souvenir.

Le cœur de Ian bondit dans sa poitrine. C'était si bon de faire semblant, d'imaginer qu'il avait aimé et qu'il avait été aimé. Sincèrement. Pour lui-même.

— Continue.

— Cependant, il y a une chose qui me rend perplexe. Je voudrais me souvenir de mon amour pour toi, mais je n'y arrive pas.

Elle leva son visage vers lui et il vit qu'elle était au bord des larmes.

— Quel genre de créature suis-je donc ? Pourquoi ne puis-je pas me rappeler la seule chose qui avait vraiment de l'importance pour nous ?

Ian la serra impulsivement dans ses bras.

— Je ne peux pas te l'expliquer, ma chérie, car je ne le comprends pas moi-même.

Il lui caressa le dos très doucement et appuya son front sur le sien.

— Mais cela a-t-il vraiment de l'importance ? Mes souvenirs sont assez vivaces pour nous deux. Notre amour était un véritable brasier. Nous brûlions l'un pour l'autre. Alors, pourquoi te tourmenter, *mo chridh* ? J'avais l'habitude de...

Il l'embrassa dans le cou et murmura à son oreille une suggestion coquine.

Elle retint son souffle.

— Ce... ce n'est pas vrai ?

— Si.

Les joues de la jeune femme s'enflammèrent et ses yeux se mirent à briller.

— Et je... je t'ai laissé faire ?

— Non seulement tu m'as laissé faire, mais tu as bien aimé. Et...

Cette fois-ci, il lui mordilla le lobe de l'oreille et lui raconta, avec force détails, certaines caresses dont il avait appris les secrets dans les alcôves d'une maison de débauche de Séville.

Elle sursauta et poussa un petit cri aigu.

— Vous êtes vraiment lubrique, Ian MacVane !

Il ouvrit la bouche mais, avant qu'il ait eu le loisir de lui répondre, elle se jeta dans ses bras.

— Quand vas-tu me montrer de nouveau tout cela ?

— Maintenant, si tu le désires.

Il se demanda s'il ne poussait pas le jeu un peu trop loin, mais il n'avait plus la force de s'arrêter.

— Oui. Oh ! oui !

Il se laissa tomber en arrière sur le tapis d'herbe verte et l'entraîna avec lui. Jamais encore il n'avait ressenti un plaisir à la fois aussi exquis et aussi immérité. La douceur de sa peau, le charme de ses courbes féminines...

— Seigneur Dieu, tu n'as aucune retenue ! murmura-t-il, tout étourdi par le fleuve de lave qui coulait dans ses veines.

— En ai-je jamais eu ?

— Non.

Sous la fragile étoffe de batiste de son corsage, les doigts de Ian rencontrèrent des petits tétons impertinents et gonflés de désir.

Les yeux mi-clos, elle se lova contre lui et, à son expression, il devina qu'elle avait senti la preuve physique et par trop tangible de son émoi.

Il sourit. Un sourire malicieux et narquois.

— Vous êtes une femme terriblement provocante, mademoiselle Stonecypher. N'avez-vous donc aucune pudeur ?

Elle redressa la tête et un éclat de rire cristallin s'échappa de ses lèvres.

— De la pudeur ? C'est un mot dont j'ai oublié la signification... si je l'ai jamais connue. Je crois, en effet, qu'il vaudrait mieux hâter notre mariage, monsieur MacVane. Sinon, nous allons faire des bêtises.

Elle se pencha vers lui et lui tendit sa bouche, les lèvres entrouvertes. Jamais encore aucune femme ne s'était offerte à lui avec une telle confiance, un tel abandon. Pourquoi n'en profiterait-il pas tout de suite, ici même ?

— Oh ! mon chéri, m'as-tu vraiment dit la vérité ? murmura-t-elle d'une voix rauque. Es-tu sûr que nous n'avons encore jamais fait l'amour ensemble ?

Au prix d'un effort surhumain, il réussit à reprendre sa maîtrise de soi et à

la repousser doucement, mais sûrement. Il ne devait pas céder à ses envies. Ce serait trop dangereux. Pour elle autant que pour lui.

— Oui, je t'ai dit la vérité, affirma-t-il avec une lueur espiègle dans les yeux. Sinon, tu t'en souviendrais. Je te l'assure !

« *Quand un homme se marie, ses ennuis commencent.* »

ANONYME.

Miranda avait réussi l'impossible. Elle lui avait fait voir l'Ecosse sous un jour nouveau. Pendant des années, Crough na Muir n'avait pas cessé de hanter ses cauchemars — une vision de l'enfer, la scène tragique sur laquelle s'était joué le destin de sa famille. Grâce à la jeune femme, le petit village avait recouvré ses ruelles pittoresques et la beauté sauvage et rude de ses maisons de granit.

Le lendemain matin, à l'aube, il quitta le cottage d'Agnès pour suivre le chemin creux qui conduisait au manoir des anciens lairds. Il marchait d'un bon pas, le cœur rempli d'une satisfaction sauvage. Callum lui avait raconté qu'Adder avait été obligé de vendre le château et ses terres. Le *Sassenach* avait sans doute subi des revers de fortune.

Malgré l'aspect négligé du parc, la vieille demeure possédait encore un air noble et majestueux. Les fleurs des champs avaient envahi les allées et, laissés à l'abandon, les rosiers des parterres s'étaient métamorphosés en vigoureux églantiers qui étaient partis à l'assaut des grilles et des piliers du portail.

Ian s'arrêta et se retourna pour contempler la vallée. Au loin, sur la mer, un trois-mâts battant pavillon anglais tirait des bords devant l'embouchure du loch Fingan.

Etre le laird. Embrasser tout ce paysage et se dire qu'on en était le maître...

Le vieux rêve de son enfance revint le tourmenter, à l'instar d'une blessure mal cicatrisée. C'était absurde. Espérait-il encore revenir vivre un jour ici ? Après tant d'années passées à Londres et sur tous les champs de bataille de l'Europe ? Non, c'était trop tard.

Un rêve. Un rêve futile qui ne se réaliserait jamais. Baissant les yeux, il contempla sa main mutilée. Il sentait encore son doigt. C'était tout à la fois une présence et une impression de manque. Contrairement à Miranda, il se souvenait avec précision de chaque instant de son passé.

« Tu le tiens solidement et, surtout, tu ne bouges pas. » La voix appartenait à Smudge, le neveu du ramoneur. Un gros garçon, un peu simple d'esprit et aussi fort qu'un bœuf. Son oncle lui avait dit de monter sur le toit et

de changer une mitre de cheminée. Elle était soudée à la brique par le goudron et, avec l'aide de Ian, il s'était mis au travail avec son ardeur habituelle. Il fallait décoller la mitre, sans qu'elle tombe sur le toit. Ian la tenait à pleines mains, tandis que le rustre maniait son lourd grattoir. Il l'enfonçait à grands coups dans les fentes et faisait ensuite levier.

« Attends, Smudge, tu vas me... » Il avait sauté en arrière, mais pas assez vite. La lame du grattoir l'avait touché à la main droite. Une douleur terrible lui avait traversé le bras. Il était tombé à plat ventre et avait regardé fixement son sang qui ruisselait sur le goudron. Son doigt sectionné était resté accroché à la lame du grattoir. Tout s'était mis à tourner autour de lui. Le toit presque à pic, la rue cinq étages plus bas...

Smudge avait grimacé et s'était excusé.

« Désolé pour ton doigt, mon gars. Je ne l'ai pas fait exprès. » Comme si cela changeait quelque chose !

Le cri rauque d'un corbeau fit sursauter Ian.

Seigneur Dieu ! Il transpirait à grosses gouttes, comme s'il venait de produire un effort surhumain. Il ferma les yeux brièvement, afin de ne plus voir sa main mutilée, puis il redescendit lentement vers le village.

En haut de la rue principale, des cris d'enfants attirèrent son attention. Des gamins jouaient avec un ballon de cuir. Robbie était parmi eux et Ian s'arrêta pour les regarder.

Oui, il avait eu raison de l'amener ici, loin des taudis de Londres et des employeurs sans scrupules qui obligeaient les enfants à grimper dans les cheminées. Robbie resterait à Crough na Muir et grandirait au bon air des Highlands.

— Espèce de sale petit morveux ! Cochon de *Sassenach* !

Les insultes arrachèrent Ian à ses pensées.

William et Jimmy Boyle marchaient sur Robbie, les poings fermés. Le gamin leur tourna le dos et tenta de s'enfuir, mais il glissa et tomba à plat ventre dans une flaque. Aussitôt, William et Jimmy se jetèrent sur lui. Robbie se releva et leur fit face bravement, mais les deux frères étaient de solides gaillards — les portraits tout crachés de leur père, le charron du village.

Ian s'apprêtait à aller séparer les combattants, lorsque, soudain, il vit sa mère sortir en courant du jardin d'Agnès. Echevelée et sa robe flottant dans le vent, elle avait l'air d'un ange exterminateur. En un tournemain, elle arracha Robbie à ses tortionnaires. Aussitôt les gamins du village reculèrent et certains s'enfuirent en se signant pour conjurer le mauvais sort.

Sur le moment, Ian resta bouche bée, puis il s'approcha prudemment, en priant le ciel pour qu'elle ne fasse pas de mal à Robbie. N'était-il pas un *Sassenach*, lui aussi, comme ceux qui avaient tué son mari et Tina ? Mais, lorsqu'il arriva auprès d'elle, Mary serrait l'enfant contre sa poitrine et lui parlait doucement pour le consoler.

— N'avez-vous pas honte ? s'exclama-t-elle en jetant un regard furieux aux frères Boyle. Il est encore tout petit. Il ne peut pas se défendre contre des

grands comme vous.

Elle tourna la tête et aperçut Ian. Elle le regarda fixement, les bras enlacés dans un geste protecteur autour de Robbie, et, l'espace d'un instant, les prunelles de ses yeux s'éclaircirent, comme si le brouillard de sa folie s'était dissipé.

Ian sentit son estomac se nouer. Allait-elle de nouveau le maudire et l'accuser d'avoir failli à son devoir ? Finalement, elle soupira et battit des paupières.

— Il est encore tout petit, répéta-t-elle. Il ne peut pas se défendre contre ces brutes.

Puis, aussi calme que n'importe quelle grand-mère, elle se redressa, prit Robbie par la main et l'emmena dans la maison.

Ian resta au milieu de la route, la bouche ouverte et l'air médusé. Lorsque la porte se fut refermée, un sourire se forma sur ses lèvres.

— Tout cela avant même le petit déjeuner ! murmura-t-il en secouant la tête.

La journée avait bien commencé.

« Et encore, ce n'est qu'un début », ajouta une petite voix au fond de lui-même.

Aussitôt, son sourire s'effaça.

Aujourd'hui était le jour de son mariage.

* * *

Depuis son arrivée en Ecosse, Miranda avait eu le temps de s'habituer à la présence de Ian. Sa confiance en lui — et dans ses talents amoureux — aurait dû l'exaspérer, mais, étrangement, elle ne parvenait pas à lui en vouloir.

Au contraire, même. Chaque fois qu'il la prenait dans ses bras, il faisait naître en elle un merveilleux émoi. Un émoi qui ne lui inspirait aucune honte.

Perdue dans ses pensées, elle suivait des yeux les villageois qui s'activaient à construire un feu de joie sur la place. Le feu de joie qu'ils allumeraient pour célébrer ses épousailles... Avant la fin de la nuit, elle serait la femme de Ian MacVane.

— Tu as l'air bien grave, ma chérie... C'est de mauvais augure.

Ian s'était approché d'elle par-derrière et avait murmuré à son oreille.

Elle frissonna et un picotement lui parcourut la colonne vertébrale. Elle avait envie de lui et son corps le lui disait, sans la moindre retenue.

— Je réfléchissais, expliqua-t-elle.

— Te souviendrais-tu de quelque chose ? questionna-t-il d'une voix brusquement tendue.

Elle secoua la tête.

— Je songeais seulement à la cérémonie de ce soir. Le mariage est un tournant capital dans la vie d'une femme et cela vaut bien un moment de recueillement.

Elle se retourna vers lui et faillit tomber à la renverse sur une pile de fagots.

— Oh ! Seigneur Dieu !

Son regard le parcourut de la tête aux pieds, depuis le sommet de son calot jusqu'à la pointe de ses chaussures.

Il se planta devant elle et pivota sur lui-même.

— Il y a quelque chose qui ne va pas ? Je peux encore me changer, si mon costume de mariage ne te plaît pas. Duffie est intraitable sur les traditions et il a exigé que je me mette en grande tenue. Il ne manque rien. Même pas l'épingle aux armes des MacVane !

— S'il y a quelque chose qui ne va pas ? murmura-t-elle dans un souffle. Oui, sans aucun doute ! Vous vous êtes rendu coupable d'un crime impardonnable, Ian MacVane.

Il haussa les sourcils d'un air étonné.

— Comment cela ?

— Il y a beaucoup de trous dans ma pauvre mémoire, mais il y a une règle dont je me souviens fort bien. Une règle impérative. Dans un mariage, le fiancé ne doit jamais éclipser sa promise !

Il inclina la tête sur le côté et lui adressa un sourire plein de séduction.

— T'éclipser ? Jamais je n'ai eu l'intention de...

— Ce n'est pas l'intention qui compte, l'interrompt-elle en mettant ses mains sur ses hanches et en le considérant avec une feinte sévérité. C'est le résultat. Tu aurais dû au moins me prévenir !

— Te prévenir ? De quoi donc ? s'enquit-il avec innocence.

— Que tu avais une aussi fière allure en kilt. On dirait... Rob Roy. Ou un héros d'une vieille légende celtique.

Il rit. Un éclat de rire joyeux et totalement dépourvu de culpabilité.

Il s'était lavé les cheveux et, sous son calot à la « Glengarry », ses longues boucles noires étincelaient dans la lumière du soleil. Une chemise blanche à poignets et à jabot de dentelle, une veste de velours noir à parements d'argent, une cravate assortie au tartan de son kilt, un long plaid accroché sur l'épaule et, bien entendu, les chaussettes de laine et le traditionnel *sporrán*, la gibecière en fourrure de vison, avec ses *tassels*, des petits glands de cuir ornés de motifs décoratifs.

— Et moi qui croyais être seulement ridicule ! s'exclama-t-il entre deux hoquets. Si mes amis de Londres me voyaient, ils en feraient des gorges chaudes ! Jamais je n'aurais pensé pouvoir t'éclipser avec ce vieux kilt battant sur mes jambes poilues et avec cette veste qui a appartenu à mon arrière-grand-père — Dieu ait son âme. Tu es tellement belle, tellement éblouissante...

Elle fronça les sourcils et scruta son visage, mais n'y découvrit aucune moquerie. Son admiration était sincère.

— Ton arrière-grand-père était-il un chef de clan ? questionna-t-elle avec curiosité.

— Oui, répondit-il sobrement. Il a perdu la plus grande partie de ce qu'il possédait dans ses querelles avec ses voisins, puis les Anglais sont venus et ont pris le reste. A sa mort, il a légué à son fils ce costume, son épée d'apparat, une paire de pistolets, son poignard et quelques parcelles de gloire.

Un sourire plein de tendresse éclaira le visage de la jeune femme.

— Finalement, je ne t'en veux pas trop. Mais, en te voyant habillé ainsi, je me suis brusquement rendu compte de la chance extraordinaire que tu m'offrais. Si tu le désirais, tu pourrais prétendre aux plus beaux partis de l'Ecosse et de l'Angleterre. La fille d'un duc, une grande actrice ou l'une de ces beautés prestigieuses qui font le charme des salons de Londres et d'Edimbourg.

Il lui prit la main et la porta à ses lèvres.

— Tu es tout cela à la fois, Miranda, et même plus encore, affirma-t-il avec conviction. Aurais-je oublié de te le dire ? Si c'est le cas, je suis vraiment impardonnable !

Elle avait envie de le croire, mais un doute lancinant subsistait au fond de son cœur. Qui était-elle ? Comment avait-elle su gagner l'amour d'un homme aussi sublime ?

* * *

Ian MacVane avait joué de nombreux rôles dans sa vie, mais jamais encore celui d'époux. Un rôle pour lequel il ne se sentait pas du tout préparé. Une heure avant la cérémonie, il tournait comme un lion en cage dans le salon d'Agnès.

Un an de sa vie. Il allait promettre un an de sa vie à Miranda Stonecypher. Et, si elle venait à concevoir un enfant, leur hymen se transformerait en un lien indissoluble.

Comment pouvait-il faire semblant d'aimer une femme, alors qu'il désirait seulement lui arracher les secrets enfouis dans les brumes de sa mémoire ?

C'était trop ignoble.

Lorsqu'il lui aurait volé son innocence et son honneur, jamais plus il n'aurait le courage de se regarder dans une glace.

Oui, mais il ne pouvait plus reculer maintenant.

Il en était là de ses pensées, lorsqu'un cavalier entra, porteur d'un message chiffré transmis par le sémaphore.

— M. Douglas, le gardien du sémaphore, m'a dit que vous me donneriez une demi-couronne pour ceci, déclara le porteur du billet.

Ian lui donna sa pièce et le congédia d'un signe de tête.

Quand il fut sorti, il déplia la feuille de papier et s'approcha de la lumière de la fenêtre.

Le message était daté de la veille, ce qui signifiait que le réseau de sémaphores fonctionnait d'un bout à l'autre de l'Angleterre.

Le nouveau système de communication était d'une surprenante efficacité.

De colline en colline, des hommes montaient la garde sur des tours de bois et échangeaient des signaux. Le brouillard et la nuit interrompaient souvent la transmission, mais quand le temps était clair la vitesse du système était époustouflante. Il tenait entre ses mains un message qui avait été envoyé de Londres quelques heures seulement auparavant ! Par la poste, il aurait fallu plus d'une semaine.

Le texte était laconique.

« Rentrez immédiatement. »

Il froissa la feuille de papier dans sa main et la jeta dans la cheminée.

Ainsi, son changement de programme n'avait pas reçu l'assentiment de Frances. Parfois, elle l'agaçait suprêmement avec ses perpétuelles interventions. Ne l'avait-elle pas chargé de séduire Miranda, de la mettre en confiance ? Faire l'amour avec elle n'était-il pas le meilleur moyen de lui arracher ses secrets ?

Elle ne comprendrait jamais son besoin de protéger la jeune femme et encore moins sa décision de sauvegarder son honneur en l'épousant. Par l'enfer, il ne la comprenait pas lui-même ! Mais elle devrait au moins s'abstenir de s'immiscer dans ses affaires. Jusqu'à présent, il avait toujours rempli avec succès les missions qu'on lui avait confiées.

Soudain un éclat de rire juvénile résonna derrière lui.

— Pardonnez-moi, sir, mais vous êtes trop drôle avec cette jupe !

Ian se retourna et découvrit Robbie qui le regardait, le visage hilare. Grâce au bon air de l'Ecosse et aux repas consistants d'Agnès, il avait déjà perdu un peu de sa pâleur londonienne.

— Je suis peut-être « drôle », sir, répliqua-t-il avec une feinte sévérité, mais cette jupe dont vous vous moquez a été portée de tous temps par les rois et par les grands seigneurs de ce pays, sans qu'aucun d'entre eux ne la trouve ridicule.

Le petit garçon considéra d'un air sceptique les genoux dénudés de son protecteur.

— Je ne vois pas quel avantage ils pouvaient y trouver.

Ian sourit et se souvint de la réaction de Miranda un peu plus tôt.

— Je suppose que les femmes écossaises ont leur part de responsabilité. Elles aimaient voir leurs maris dans cette tenue et comme c'étaient elles qui confectionnaient leurs vêtements...

Robbie fronça les sourcils et son jeune visage prit un air grave et pensif.

— Oui, peut-être... Je suppose que c'est pratique quand on a envie de faire pipi.

Ian éclata de rire et se dirigea vers la porte.

— Et toi, mon garçon ? Comment vont tes plaies et tes bosses ?

— Je ne les sens même plus, répondit Robbie en passant la main sur le magnifique bleu qui ornait sa pommette gauche. Grâce à mamie. Elle m'a défendu contre Jimmy et William.

Une boule se forma dans la gorge de Ian.

Mamie. Il l'appelait « mamie ».

— Je sais. Je l'ai vue.

— Après, elle m'a soigné et m'a posé des tas de questions à votre sujet.

Le cœur de Ian se mit à battre plus vite.

— Quel genre de questions ?

— A propos de votre maison de Londres et de tout cet argent que vous lui envoyez. Je lui ai dit de vous le demander directement.

Un large sourire barra le visage du petit garçon.

— Je parie qu'elle le fera.

Ian passa un bras protecteur autour de ses épaules.

— A ta place, je ne ferais pas trop de paris. Viens, on nous attend pour un mariage.

Au moment où ils s'apprêtaient à quitter le cottage, le rideau de la fenêtre de la chambre de Mary s'écarta et Ian aperçut fugitivement le visage de sa mère. Avait-elle seulement une idée de l'événement qui se préparait ? Savait-elle que son dernier fils encore en vie était sur le point de se marier ? Et, si elle le savait, sa haine pour lui s'étendrait-elle également à Miranda ?

Son visage se contracta douloureusement et, aussitôt, la petite main de Robbie se posa sur son bras.

— Tout ira bien, sir. Vous verrez.

Avant qu'il ait eu le temps de le retenir, le petit garçon lui échappa pour aller rejoindre un groupe de gamins. Au même moment, Duffie et trois ou quatre de ses compères rattrapèrent Ian et l'entraînèrent dans leur sillage. La bière avait déjà coulé à flots dans les tavernes et leurs plaisanteries grivoises l'accompagnèrent jusqu'au perron de l'église.

Entourée par Agnès et par les femmes du village, Miranda l'attendait en haut des marches.

Malgré lui, Ian marqua un temps d'arrêt. Il avait été sincèrement persuadé que sa beauté n'avait besoin d'aucun artifice mais, grâce aux bons soins d'Agnès, elle s'était littéralement métamorphosée. Cendrillon était devenue la plus délicieuse de toutes les princesses du royaume.

Une longue robe de soie vert pâle drapait son corps de déesse et affinait encore sa silhouette et la fluidité de ses courbes — ô combien féminines ! Sur sa tête, une couronne toute simple et toute légère, composée de pâquerettes et de fleurs de bruyère. Elle flottait sur ses cheveux, à l'instar d'une auréole de lumière. L'ovale parfait de son visage, ses grands yeux innocents, son front altier, le dessin de sa bouche... Une apparition divine. Une nymphe païenne. La douceur d'Aphrodite et la hardiesse d'une Diane chasseresse.

En la voyant ainsi, il retint son souffle et une vague de chaleur envahit son cœur. Une sensation tellement peu familière qu'il eut de la peine à lui donner un nom.

Le bonheur. Elle représentait le bonheur. Un bonheur qui, jusqu'à présent, lui avait semblé inaccessible.

Il se mordit la lèvre et revint, non sans peine, à la réalité. On lui avait

confié une mission. Une mission dans laquelle les sentiments ne devaient avoir aucune part. On ne lui avait pas demandé de tomber amoureux de Miranda Stonecypher et encore moins de voir en elle un être susceptible de lui apporter la joie, la paix intérieure et toutes les félicités de la vie auxquelles la plupart des hommes aspirent.

La porte de l'église s'ouvrit et Hamish Dunn les accueillit, les bras tendus.

— Soyez bénis, mes enfants.

Hamish était le forgeron du village, mais, lorsqu'une querelle s'élevait entre deux voisins, il faisait office de juge et, le dimanche, il revêtait ses habits de diacre et dirigeait les offices. Il avait ainsi présidé à tous les baptêmes, à tous les enterrements et à tous les mariages de Crough na Muir.

Ian gravit lentement les marches de granit et donna son bras à Miranda.

Lorsque tout le monde fut rassemblé dans l'église, Hamish s'éclaircit la gorge et ouvrit son livre de prières.

— Mes amis, nous sommes rassemblés aujourd'hui pour entendre les vœux de fidélité de Ian MacVane et de Miranda Stonecypher. Acceptez-vous, l'un et l'autre, de vous unir conformément à notre vieille coutume écossaise du *handfasting* ?

— Oui, je l'accepte, répondit Miranda d'une voix douce, mais ferme.

Ian la soupçonnait d'avoir conçu une vision romanesque — et totalement erronée — du mariage à l'essai. Il n'avait rien fait pour la détromper, car une telle vision ne s'accommodait que trop bien avec ses visées secrètes. En réalité, le *handfasting* se résumait souvent à un calcul froid et égoïste. C'était un moyen de s'assurer à bon compte de la fécondité d'une femme.

— Et vous, Ian MacVane ?

— Oui, je l'accepte.

Il savait exactement à quoi il s'engageait. Dans un an et un jour, ils recouvreraient leur liberté pleine et entière. A l'issue de ce laps de temps, ils pourraient soit se séparer, soit continuer de vivre ensemble. Sauf si Miranda venait à concevoir un enfant...

Hamish poursuivit d'une voix grave et solennelle :

— Y a-t-il quelqu'un parmi nous qui connaît une raison empêchant l'union de cet homme et de cette femme ? Si tel n'est pas le cas...

— *Attendez.*

Toutes les têtes se retournèrent vers l'entrée de l'église et des chuchotements assourdis parcoururent l'assemblée.

Ian pivota lentement sur lui-même. A côté de lui, Miranda s'était arrêtée de respirer. Il posa la main sur la poignée de sa dague, mais le contradictoire n'était pas un ennemi dont il pouvait se débarrasser à la pointe d'une lame.

Sa mère.

Il blêmit et se prépara à affronter ses malédictions. De nouveau, elle allait lui jeter au visage ses griefs. Il n'était qu'un lâche, un fils dénaturé qui n'avait rien fait pour la défendre et pour l'arracher à ses tortionnaires. Il aurait dû mourir avec les autres.

Mais elle ne proféra aucune imprécation et, lorsque sa surprise initiale se fut estompée, il comprit la raison de son silence. Robbie. Le petit garçon la tenait par la main et l'escortait fièrement, le visage rayonnant, comme si elle était vraiment sa mamie.

M. Je-me-Mêle-de-Tout. Ian lui avait bien recommandé de rester à l'écart de Mary. Au lieu de cela, il lui avait apporté des fleurs chaque jour et n'avait pas cessé de lui prodiguer ces petites marques d'attention auxquelles les personnes âgées sont si sensibles.

— Il est venu me chercher, expliqua Mary d'une voix tremblante. Le petit garçon. Il m'a fait voir des choses qui étaient enfouies au fond de ma douleur. Des choses qui étaient si loin... Il est si petit, si fragile. Toi aussi, tu étais tout petit, Ian, quand les soldats sont venus à la ferme.

Elle s'approcha de son fils et lui caressa la joue d'une main hésitante.

— Sois béni, mon enfant. Et ta fiancée aussi. Soyez bénis tous les deux.

L'émotion était trop forte. Le héros de la guerre d'Espagne, l'aventurier implacable, l'homme qui avait gravi les échelons de la gloire et de la fortune en écrasant sans pitié ses ennemis, Ian MacVane, le farouche Highlander, perdit son légendaire contrôle de soi et des larmes de gratitude embuèrent ses yeux. Elles roulèrent silencieusement sur ses joues, et sa mère les essuya avec sa main.

A côté de lui, Miranda pleurait également. Doucement, sans bruit.

Mary se tourna vers elle et lui tendit une nappe soigneusement pliée.

— Elle a été brodée par ma mère, expliqua-t-elle. C'est tout ce que j'ai pu sauver de mon trousseau. Le reste est parti en fumée, dans l'incendie de notre ferme. Des cendres. Toujours des cendres.

Son regard redevint vague et lointain, et elle recula en titubant, comme si l'effort qu'elle avait fourni pour venir à l'église avait miné irrémédiablement le peu d'énergie qui la soutenait encore.

Agnès réprima un sanglot et lui prit le bras.

— Viens, ma chérie, murmura-t-elle d'une voix pleine de sollicitude. Tu as besoin de te reposer. Ce n'est pas facile de revenir dans le monde des vivants, mais je savais qu'un jour tu y parviendrais.

Mary se laissa entraîner sans résister par sa sœur et par Robbie. L'âme en feu, Ian la suivit des yeux, tout en songeant à la terrible ironie du destin. Sa mère lui avait donné sa bénédiction juste au moment où il s'apprêtait à commettre la plus grande vilenie dont il se fût jamais rendu coupable.

Il prit la main de Miranda dans la sienne et s'engagea à la chérir et à l'aimer comme un mari doit chérir et aimer sa femme.

Pendant un an et un jour...

*« Il y a peut-être dans cette scène,
Quelque réminiscence,
Des jours où nous avons été heureux. »*

ALFRED BUNN.

Lorsque la brève cérémonie fut terminée, les villageois mirent les tonneaux en perce et levèrent leurs chopes à la santé des jeunes mariés. Pour l'occasion, Hamish avait sorti son violon et plusieurs cornemuses lui donnaient la réplique. Des tables garnies de victuailles avaient été disposées autour de la place de l'église et les gens dansaient la gigue et le rigaudon, ou battaient simplement la mesure avec leurs pieds et avec leurs mains.

Hors d'haleine et le visage rouge d'excitation, Miranda quitta ses partenaires pour partir à la recherche de Ian. Elle le trouva un peu à l'écart des autres, sa haute silhouette éclairée par les flammes du feu de joie.

— Ah, vous êtes là, monsieur MacVane ! s'écria-t-elle d'une voix joyeuse et pleine d'anticipation. Vous êtes marié depuis deux heures à peine et vous délaissez déjà votre femme ! Ne devriez-vous pas boire, danser, bondir avec les autres ? Moi, j'ai l'impression de renaître, comme si je n'avais jamais vécu jusqu'à présent. Et tout cela, grâce à vous.

Ian soupira et ses traits se contractèrent douloureusement.

— Je t'en prie, murmura-t-il, ne me rends pas responsable de ton bonheur.

— Mais si ! insista-t-elle. Si je chante et si j'ai envie de m'amuser, c'est à cause de toi. Tu m'as donné une raison de vivre et d'espérer.

Il n'avait pas cessé d'être pensif depuis le moment où sa mère lui avait donné sa bénédiction et elle ne voulait pas que son humeur morose gâche la fête.

— Dorénavant, je consacrerai tout mon temps et toutes mes forces à te rendre heureux !

Un sourire un peu las, mais plein de tendresse, erra sur les lèvres de Ian.

— Ah, Miranda... Tu es une femme obstinée, n'est-ce pas ?

— L'ai-je toujours été ?

— Depuis le premier instant où je t'ai rencontrée.

Il leva sa chope et la but d'un seul trait. Le violon de Hamish salua son exploit par un long trille, puis les villageois applaudirent et crièrent en

gaélique.

Miranda se retourna et contempla leurs visages brillants d'excitation. Une grande famille. La famille de Ian. La sienne, maintenant. Soudain, elle ressentit une étrange impression. Le gouffre béant qui s'était ouvert en elle la nuit de l'explosion était en train de se combler. Elle avait besoin de trouver des racines. Sa place était peut-être ici, parmi ces gens qui l'avaient accueillie et avaient su si bien réchauffer son cœur.

— Que disent-ils ?

Ian se mordit la lèvre.

— Il vaut mieux que tu ne le saches pas, répondit-il avec un éclat de rire étouffé.

— Pourquoi ?

Deux adolescents se balançaient d'avant en arrière en soupirant et en gémissant, au milieu d'un cercle de visages hilares.

— Il s'agit de moi, n'est-ce pas ? De nous ?

A cette pensée, une vague de chaleur se répandit dans les parties les plus intimes de son corps.

— Tu peux me le dire, Ian, murmura-t-elle en rougissant.

Son bras puissant et musclé s'enroula autour d'elle et l'attira contre son torse. La douceur soyeuse de sa chemise contrastait avec l'étoffe de laine rugueuse de son plaid et de son kilt... La sensation n'était pas déplaisante. Elle était même plutôt agréable.

— Tu le veux vraiment ?

Il haussa des sourcils inquisiteurs, puis il se pencha vers elle et mordilla le lobe de son oreille.

— ... Et risquer ainsi de gâcher la surprise ?

Il y avait tellement de promesses dans sa voix qu'elle en eut le souffle coupé. Elle avait trop envie de lui. Une envie instinctive, irrésistible. Peu lui importait si elle ne se souvenait pas de leurs étreintes passées. L'émoi qu'il faisait naître en elle lui suffisait. Un émoi aussi vieux que l'humanité. Parfois, elle avait même l'impression de l'avoir connu dans une autre vie, car une seule existence n'était pas suffisante pour l'aimer comme il méritait d'être aimé.

A la grande joie des habitants de Crough na Muir, elle se haussa sur la pointe des pieds et noua ses bras autour de son cou.

— Je t'aime, Ian, dit-elle à voix basse. Je t'ai toujours aimé et je t'aimerai jusqu'à mon dernier souffle.

Il marmonna quelque chose en gaélique, puis il s'empara de ses lèvres et l'embrassa avec une passion dévorante. Derrière eux, la foule sifflait et les encourageait en applaudissant.

— Au lit ! cria Tam Alexander.

Tous les autres reprirent en chœur.

— Au lit ! Au lit !

Les éclats de rire fusaient de tous les côtés, et deux ou trois jeunes gens,

encore plus effrontés que leurs camarades, se permirent des plaisanteries grivoises.

Ian releva la tête et regarda Miranda dans les yeux.

— Veux-tu que nous allions nous coucher ?

— Apparemment, c'est ce que tout le monde demande.

— Et toi, Miranda, tu le désires aussi ?

— Oui, répondit-elle dans un souffle. J'en ai envie autant que toi. Emmène-moi dans notre chambre, Ian.

Les villageois formèrent une haie d'honneur jusqu'au cottage. Ils auraient la maison pour eux seuls. Une nuit de complète intimité — le cadeau de mariage d'Agnès. Cette dernière dormirait avec Robbie, dans le pavillon de Mary.

Ian prit la main de Miranda et elle le suivit comme dans un rêve. A chaque pas, le bruit de la foule s'estompait et devenait de plus en plus lointain. Ils n'étaient plus que tous les deux, au milieu d'une île déserte. Sa haute silhouette la dominait et chacun de ses regards reflétait les plus merveilleuses promesses.

Elle se souvenait avoir lu des poèmes d'amour — avant son accident. Des poèmes dont, parfois, un vers isolé ou une tirade surgissait du fond de sa mémoire. Elle avait également contemplé des tableaux et écouté des musiques censées exprimer toute l'intensité des émotions qui peuvent exister entre un homme et une femme, mais aucune n'était comparable à ce qu'elle ressentait.

Ils s'arrêtèrent un instant devant la porte de leur chambre nuptiale. Elle avait les jambes lourdes et tout son corps vibrait de désir. Son époux était si beau, si viril, dans la pénombre du porche... Derrière eux, une voix cria à Ian de la prendre dans ses bras pour franchir le seuil. Il se pencha et la souleva avec la même aisance que le jour où il l'avait arrachée aux flammes de l'incendie.

Les villageois applaudirent et poussèrent des cris de joie.

Mais, au même moment, un bruit de sabots résonna sur les pavés. Un bruit inquiétant et inattendu. Des cavaliers. Des torches flamboyaient au-dessus de leurs têtes. Ils franchirent la porte fortifiée et remontèrent la rue principale au galop.

Ian jura entre ses dents et reposa Miranda à terre.

— Que se passe-t-il ? questionna-t-elle sans pouvoir dissimuler complètement sa frustration. Allait-on lui gâcher sa nuit de noces ?

— Que je sois damné si je le sais.

Les flammes du feu de joie baignaient le chef du détachement dans un océan de lumière dorée et faisaient étinceler ses longs cheveux blonds. Il portait une veste bleue à parements dorés, une culotte d'équitation moulante et des longues bottes à la Souvarof. Ses compagnons étaient armés de fusils et arboraient une mine qui n'avait rien d'engageant.

Ian pesta de nouveau.

— Robbie, où es-tu mon garçon ?

Le gamin accourut aussitôt, un morceau de gâteau à la main.

— Va auprès de ma mère et arrange-toi pour qu'elle reste à l'écart, ordonna-t-il. Tu t'en sens capable ?

Les yeux de Robbie s'arrondirent comme des soucoupes.

— Les soldats vont-ils nous faire du mal ? Ils vont mettre le feu au village ?

— Non, pas cette fois-ci, le rassura Ian. Même s'ils essayaient, ils ne le pourraient pas. Mais ma mère est trop fragile. Je ne veux pas que leur présence lui rappelle tout ce qu'elle a enduré autrefois.

Robbie hocha la tête et courut exécuter sa mission. Quelques instants plus tard, Miranda le vit qui entraînait Mary dans le jardin. Sans doute avait-il quelque chose à lui montrer — un hérisson ou une couleuvre. Elle pouvait faire confiance à son imagination.

Ian descendit les marches du perron et s'avança au milieu de la chaussée. Miranda le suivit, fascinée par le visage noble et altier du chef des cavaliers.

— Sois prudente, lui recommanda Ian en lui prenant le bras. Nous ne savons pas ce qu'ils veulent.

La jeune femme ne l'écoutait pas. Ses tempes battaient douloureusement, comme chaque fois qu'un pan de sa mémoire s'apprêtait à se dévoiler.

— Il ne me fera pas de mal, dit-elle à voix basse.

Certains des villageois commençaient à gronder.

— Allez-vous-en ! cria Hamish. Vous n'avez rien à faire ici !

L'air menaçant, le charron les apostropha avec virulence.

— Dites ce que vous avez à dire et repartez aussitôt ! Sinon...

— Miranda !

Le cri était sorti de la gorge de l'homme aux cheveux blonds.

Il courut vers la jeune femme et la serra dans ses bras possessivement. Il sentait le cuir et la transpiration — une odeur âcre, mais plutôt agréable.

— Ah, Miranda, je t'ai enfin retrouvée !

A côté d'elle, Ian laissa échapper un grondement de fureur et elle repoussa l'homme avec précipitation.

— Monsieur, je vous en prie !

L'Anglais était grand, avec un torse large et musclé. Non sans surprise, elle vit que ses yeux étaient embués de larmes.

Son visage ne lui disait rien. Pourtant, il connaissait son nom. Une sensation de froid l'envahit. Elle avait l'impression d'être dans un rêve. Un rêve qui appartenait à quelqu'un d'autre.

Elle poussa un petit cri et, la main sur la bouche, se blottit contre Ian. Elle aurait voulu qu'il la prenne dans ses bras, qu'il la protège, mais, au lieu de cela, il serrait les poings et regardait fixement l'inconnu.

— Qui diable êtes-vous, monsieur ? questionna-t-il d'une voix tremblante de colère.

L'homme ignore sa question. Toute son attention était concentrée sur la jeune femme.

— Miranda ? C'est bien toi... J'étais tellement inquiet ! J'ai traversé toute l'Angleterre pour te retrouver.

Son visage rayonnait de bonheur. Un visage qui respirait la franchise et la sincérité.

— Tu as l'air en bonne santé, ma chérie. Toujours aussi fraîche et adorable...

Ian grogna. Un grognement de tigre qui cherche à défendre sa proie.

La jeune femme posa la main sur son bras.

— Non, Ian. Je dois lui parler.

Ce battement dans sa tête... Elle leva les yeux vers l'inconnu et grimaça.

— Pardonnez-moi, sir, mais je ne sais pas qui vous êtes.

L'un des cavaliers se déplaça sur sa selle et s'éclaircit la gorge.

— Heu, hum... Souvenez-vous, milord. Ce que vous a dit cette gueuse à l'hôpital. Les trous de mémoire et tout le reste...

Gwen ? Avaient-ils parlé à Gwen ?

— Allez-vous-en ! ordonna Ian. Vous voyez bien qu'elle ne vous connaît pas !

Son ombre enveloppait la jeune femme, à l'instar d'une grande cape noire. Pour la protéger ou pour la retenir prisonnière ?

L'inconnu ignore délibérément son injonction.

— Ma chérie, tu ne m'as pas oublié... Ce n'est pas possible ! Je suis Lucas Chesney.

Lucas. Le nom résonna dans la tête de Miranda, mais n'y trouva aucun écho.

Il la saisit par les épaules et ses yeux plongèrent dans les siens avec une brûlante intensité.

— Je t'en prie, Miranda ! Lucas Chesney, le vicomte Lisle. L'homme que tu aimes. *Ton fiancé !*

Ian s'interposa, le visage rouge de fureur.

— Bas les pattes ! Lâchez tout de suite cette femme, ou sinon...

L'homme obéit et recula en trébuchant.

— Lucas Chesney, marmonna Ian comme si le nom lui disait quelque chose. Vous feriez mieux de prendre vos cliques et vos claques et de vous en aller au plus vite. Avant que la situation ne se gâte.

Les villageois se rapprochèrent, mais, aussitôt, les soldats braquèrent les baïonnettes de leurs fusils sur leurs poitrines.

Un éclair aveuglant traversa la mémoire de Miranda. L'entrepôt, les explosions... Tout brûlait autour d'elle, mais elle n'avait pas envie de lutter. La mort l'enveloppait dans ses bras décharnés. Une vision qui la laissa immobile et sans voix.

Lucas Chesney. Son fiancé. Elle ne savait plus qui croire.

La main posée sur la poignée de sa dague, Ian marcha résolument vers son adversaire.

— Cette dame vous a dit qu'elle ne vous connaissait pas. Vous avez fait

toute cette route pour rien et vous allez vous en retourner. Immédiatement.

Les lèvres de Chesney frémirent et ses yeux étincelèrent. Derrière lui, ses hommes échangeaient des coups d'œil nerveux.

— Miranda est ma fiancée et je suis venu la chercher.

— Qui vous a envoyé ? questionna Ian en relevant le menton avec défi. Comment avez-vous pu arriver jusqu'ici ?

Le chef des cavaliers se rengorgea et le considéra avec hauteur.

— Je suis le vicomte Lisle et je n'ai pas à répondre aux questions d'un jacobite en kilt !

Ian le saisit brutalement par les revers de sa veste.

— Nous sommes en Ecosse et jamais je n'accepterai que les *Sassenachs* viennent faire la loi ici !

Deux soldats se précipitèrent et s'interposèrent avec leurs fusils. Derrière eux, la foule se mit à gronder et plusieurs poignards sortirent de leurs fourreaux. La confrontation était imminente. Il suffisait d'une étincelle pour que la dispute se transforme en carnage.

La jeune femme regarda les deux hommes successivement puis, soudain, une vague de colère l'envahit. Une vague de colère aussi violente qu'inattendue.

— Allez au diable, tous les deux ! s'exclama-t-elle, d'une voix tremblante, mais de fureur cette fois-ci. J'ai peut-être perdu la mémoire, mais j'ai encore toute ma raison. Lequel de vous deux ment ? J'exige une réponse ! Tout de suite.

Ian se retourna vers elle et mit son bras possessivement autour de sa taille.

— Il vaudrait mieux que ce ne soit pas moi, ma chérie, car, si je puis me permettre de te le rappeler, nous venons de nous marier.

Malgré elle, son corps réagit à la caresse de sa main et son cœur se mit à battre plus vite. Néanmoins, elle le repoussa avec fermeté et leva les yeux vers Lucas. Une pâleur mortelle avait envahi son visage, et ses lèvres s'étaient mises à trembler.

— Miranda ! Oh ! Miranda... Je suis arrivé trop tard.

— Oui et non, monsieur Chesney.

— Qu'entends-tu par là ?

— Je vais vous le dire ! répliqua Ian d'une voix tonitruante. Vous allez remonter en selle et regagner l'Angleterre au triple galop !

Miranda préféra ne pas le regarder, de peur de voir faiblir sa détermination. Elle savait ce qu'elle devait faire et elle ne pouvait pas se permettre la moindre défaillance.

— Cela signifie, milord, que vous êtes, effectivement, arrivé trop tard pour m'empêcher d'épouser Ian MacVane — si tel était votre but en venant ici.

Lucas se passa la main nerveusement dans les cheveux.

— Mais, Miranda...

Elle l'interrompt en levant la main.

— Je n'ai pas terminé. Cela signifie également que vous n'êtes pas arrivé trop tard pour mettre fin à cette mauvaise comédie, si ç'en est une.

Lucas la considéra d'un air perplexe.

— Chérie, je ne comprends pas. Où veux-tu en...

Ian explosa de nouveau.

— Je vous interdis de vous adresser ainsi à ma femme, espère de maudit *Sassenach* !

— Il a raison, acquiesça Miranda avec une froideur irréaliste. Une telle familiarité est tout à fait incongrue et quant à vous, monsieur MacVane, ajouta-t-elle en se retournant vers Ian, je ne vous autorise pas non plus à vous arroger le droit de m'appeler « ma femme ».

Les yeux de Ian s'étrécirent dangereusement, mais elle refusa de se laisser impressionner.

— Depuis mon... hum, accident, j'ai eu le tort de me laisser influencer par les hommes que j'ai rencontrés. Ils prétendaient tous ne vouloir que mon bien ! Le gardien qui m'a vendue au surveillant de Bedlam, le Dr Beckworth, toi, Ian, et maintenant, vous, monsieur Chesney...

— Je suis ici pour t'aider, protesta Lucas. Pour te protéger contre ce misérable.

Elle soupira et secoua la tête.

— Vous n'êtes pas le premier à me tenir un tel discours.

Un sanglot s'étrangla dans sa gorge. Elle aurait voulu fuir, ne plus voir personne, aller se réfugier dans un trou sombre, comme un animal blessé.

— Je ne sais plus qui je dois croire et, désormais, je n'accorderai plus ma confiance à personne. Sauf à moi-même.

— Miranda...

Lucas se tordit les mains de désespoir.

— ... J'espérais pouvoir au moins te parler en privé. J'ai tellement de choses à te dire et...

— A quel sujet ?

— A propos de ton père. Il... il a été enlevé et tout laisse à penser qu'il est mort.

La jeune femme ferma les yeux. Son père. Quelle macabre ironie ! Elle distinguait une vague silhouette dans le gouffre noir et béant de sa mémoire. Une silhouette sans visage et sans nom.

— Ian me l'a dit.

— Il a été tué. On l'a assassiné !

Le cœur de la jeune femme s'arrêta de battre et une pâleur mortelle envahit son visage. Assassiné ! C'était trop horrible, mais étrangement elle ne parvenait pas à réagir normalement. Parce qu'on lui avait dérobé son passé. D'une façon ou d'une autre, sa vie était étroitement imbriquée avec celle de ces hommes, mais elle ne parvenait pas à déterminer lequel des deux la trompait.

— Si c'est vrai, dit-elle d'une voix ferme, je dois découvrir ce qui lui est

arrivé.

A cet instant, Duffie s'avança, le visage soucieux et empreint de compassion.

— Je vous en prie, murmura-t-il. Réfléchissez avant de prendre une décision.

Elle lui sourit et hocha la tête.

— Je vous le promets, monsieur McDuff. Pour le moment, je demande seulement à retourner à Londres. Je dois découvrir qui je suis, ce qui m'est arrivé et ce qu'il est advenu de mon père. Et démasquer par moi-même celui qui m'a menti, ajouta-t-elle en regardant successivement Ian et Lucas. C'est ce que j'aurais dû faire depuis le début.

La tête haute, elle passa devant Ian, puis se retourna vers lui.

— Si tout s'est passé de la façon dont tu me l'as raconté, je reviendrai auprès de toi — si tu veux encore de moi.

Le beau rêve s'était envolé. Il ne restait plus que la froide réalité.

Ian se mordit la lèvre.

— Tu as tort de lui faire confiance.

— Je ne fais confiance à personne. Pas plus à lui qu'à toi.

Impulsivement, il la prit par les épaules et se pencha vers elle.

— Tu m'as dit que tu m'aimais, lui murmura-t-il à l'oreille.

Elle eut l'impression d'être aspirée dans un tourbillon d'émotions contradictoires.

« Mon père a été assassiné, songea-t-elle. Ian le savait-il ? Si oui, pourquoi te l'a-t-il caché ? »

— Je l'ai dit, c'est vrai, concéda-t-elle d'une voix rauque.

— Alors, reste avec moi. Nous retournerons à Londres ensemble.

Il ne saurait jamais quel effort elle dut fournir pour s'arracher à son étreinte.

— Je dois partir. Il faut que je découvre la vérité.

Elle le quitta et s'avança au milieu des cavaliers. Sans un regard derrière elle.

Ian jura en gaélique.

— Le diable m'emporte ! Jamais je ne...

Il y eut un bruit sourd. Elle se retourna et le vit tituber en arrière en se tenant la mâchoire. La foule se referma autour de lui, tandis que Lucas Chesney se massait la main avec un sourire satisfait.

Miranda eut l'impression qu'une chape de plomb s'était abattue sur ses épaules. Elle continua son chemin, sans regarder à gauche ni à droite. Elle ne voulait pas voir la déception sur les visages des villageois. Ils l'avaient accueillie et reçue avec tellement de gentillesse... Pendant quelques jours, elle avait eu l'impression d'avoir retrouvé une famille. Et puis, il y avait Ian. L'émoi et le bonheur qu'elle avait ressentis dans ses bras. Oui, elle aurait pu être heureuse à Crough na Muir !

— Vous devriez vous sentir soulagé. Le destin est intervenu juste à temps pour vous empêcher de ruiner la réputation de cette petite.

Ian décocha un regard meurtrier à son factotum. Sa tête l'élançait douloureusement. Il avait passé la soirée à boire, mais toute la bière et tout le whisky de l'Ecosse n'auraient pas réussi à chasser de son esprit le visage de Miranda.

Pourtant, Angus McDuff avait raison. Il devrait se réjouir du départ de la jeune femme. Maintenant, il pouvait se laver les mains de l'affaire et laisser Frances terminer son travail. Il avait fait de son mieux et tous ses efforts n'avaient abouti à rien.

Soudain, un sourire cynique erra sur ses lèvres.

Cette chère Frances... Savait-elle que Lucas Chesney, l'homme qu'elle poursuivait de ses attentions depuis tant d'années, s'était amouraché de Miranda Stonecypher ?

Une grimace remplaça son sourire.

Bien sûr. Elle le savait sans doute depuis le début. Fanny savait tout. Cela expliquait pourquoi elle avait été tellement satisfaite de la mort supposée de Miranda.

— On ne lutte pas contre le destin, conclut Duffie avec son habituelle sagesse.

Ian soupira.

— C'est toi qui me dis cela ? Après m'avoir menacé de m'écorcher vif si je ne l'épousais pas ?

Angus McDuff se regarda dans la glace au-dessus de la table de toilette et tira en grimaçant sur les poils de sa barbe.

— Les circonstances étaient différentes. Vous vous apprêtiez à coucher avec elle dans le seul but de lui arracher ses secrets. Cela aurait été immoral.

— Le fait de coucher avec elle ?

Duffie s'esclaffa.

— Non, mais de la tromper aussi effrontément sur vos intentions. C'est cela qui aurait été immoral — si vous ne l'aviez pas épousée.

— La belle affaire ! Maintenant, je suis marié avec une femme qui ne veut pas de moi.

Une lueur amusée brilla dans les yeux de Duffie.

— La corde est autour du cou, mon garçon.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle.

— Drôle n'est peut-être pas le mot. Mais dans l'existence d'un homme, il y a parfois des retournements pleins d'humour. Je vous connais depuis longtemps. Il vous a toujours manqué quelque chose. Quelque chose d'essentiel dans la vie. Le bonheur.

Ian se leva brusquement et se mit à marcher de long en large.

— Le bonheur ! N'ai-je pas déjà tout ce qu'un homme peut désirer ?

L'argent, les honneurs, le respect des puissants, l'admiration des plus belles femmes de Londres...

— Et malgré tout cela, vous n'êtes pas heureux. Ou, plutôt, vous n'*étiez* pas heureux. Jusqu'à hier soir.

— Que diable veux-tu dire ?

— Miranda était sur le point de vous apporter ce à quoi vous aspiriez secrètement depuis si longtemps : l'amour, la tendresse. Et cette seule idée vous terrifiait.

Ian sentit ses oreilles devenir écarlates.

— Vieux fou ! Quand cesseras-tu donc de raconter des sornettes ?

— Votre mère vous a souri et vous a donné sa bénédiction. Nous l'avons tous vue. Elle n'a pas encore recouvré la raison, mais sa guérison est en bonne voie.

— Tu lis trop de romans.

— Vous étiez heureux d'épouser Miranda.

— Pourquoi ne l'aurais-je pas été ? répliqua Ian avec un haussement d'épaules agacé. Elle a un corps de déesse et je m'apprêtais à la mettre dans mon lit, lorsque nous avons été interrompus par cet imbécile de Chesney.

Angus McDuff sourit.

— Un imbécile qui possède une jolie droite. Cela dit — entre parenthèses —, vous aviez envie de cette fille, mais pas seulement pour coucher avec elle. Sinon, vous n'y penseriez déjà plus.

— Tout cela a l'air de beaucoup t'amuser.

— Oui, parce que vous allez devoir vous battre pour la reconquérir. Ce sera le combat de votre vie et, si vous le gagnez, la récompense sera plus grande que tout ce que vous avez jamais pu imaginer.

Ian finit de se laver le visage, puis il s'essuya longuement avec sa serviette, afin d'essayer de chasser les dernières traces de ses excès de la veille. Derrière lui, Duffie était assis sur le lit et souriait aux anges, comme un simple d'esprit.

— Vous devriez vous dépêcher. Le bateau va mettre à la voile avec la marée.

— Je suis au courant.

— Avez-vous réellement l'intention de la laisser partir ?

— Non ! répliqua Ian avec une véhémence qui le surprit lui-même. Elle est à *moi* !

Il acheva de s'habiller à la hâte et, quelques instants plus tard, il galopait vers la côte, juché sur le vieux cheval de chasse de Bruce Hume, l'apothicaire-médecin-rebouteux de Crough na Muir.

A peine visible à travers la brume matinale, le grand trois-mâts se balançait sur son ancre au milieu du loch. Ses voiles encore ferlées, il attendait la marée descendante pour rejoindre la haute mer.

Ian n'avait aucune idée de ce qu'il allait dire à Miranda. Accepterait-elle seulement de l'écouter ? Lucas Chesney avait peut-être déjà réussi à la

convaincre qu'il était un menteur et un imposteur.

Mais peut-être aussi avait-il échoué.

Miranda l'aimait. Elle le lui avait dit. « Je t'aime, Ian. Je t'ai toujours aimé et je t'aimerai jusqu'à mon dernier souffle. »

Non. Elle s'était laissé aveugler. Aucune femme sensée ne pouvait aimer Ian MacVane. Il lui avait menti et avait profité de sa faiblesse pour la séduire — en employant les artifices les plus vils et les plus grossiers.

Il ferait mieux de renoncer. Un jour ou l'autre, elle recouvrerait la mémoire. Jamais elle ne lui pardonnerait. C'était la voix de la raison, mais il n'avait pas envie de l'écouter. Miranda n'était plus seulement une énigme à résoudre. Elle avait pris trop d'importance dans sa vie. Duffie avait raison. Il se battrait pour la reprendre, jusqu'à la dernière goutte de son sang, s'il le fallait. Ne serait-ce que pour la protéger.

Lucas Chesney savait-il que des gens étaient à sa poursuite ? Des gens prêts à tout pour arriver à leurs fins ?

Soudain, un soupçon horrible lui traversa l'esprit et il eut l'impression qu'un coup de poignard lui transperçait le cœur. Et si le vicomte Lisle n'était pas ce qu'il semblait être ? Un espion à la solde de Bonaparte ? Tout était possible. Surtout de la part d'un homme aux abois.

Il jura et, sautant à terre, se précipita vers une barque amarrée au vieux ponton de bois du port de Crough na Muir.

* * *

Accoudée au bastingage, Miranda regardait fixement les vagues courtes et sèches qui se brisaient, l'une après l'autre, sur la coque du vaisseau. Un épais brouillard masquait la côte et elle avait l'impression d'être suspendue dans un monde irréel, peuplé de fantômes et de créatures fantastiques.

Elle avait passé une nuit sans sommeil et n'avait pas cessé de se tourner et de se retourner sur sa couchette en se demandant comment faire resurgir son passé du gouffre sans fond de sa mémoire. Lequel des deux mentait ? Ian ? Lucas ? Elle n'en avait pas la moindre idée. Une foule de souvenirs se pressaient dans sa tête, mais seulement des souvenirs récents.

C'était comme si elle était née le jour où Ian MacVane l'avait arrachée à l'univers sordide de la folie. Depuis ce moment-là, sa vie avait été intimement liée à la sienne. Son esprit avait dévoré tout ce qu'il lui disait, tandis que son cœur et son corps cherchaient dans sa force la sécurité et le réconfort qui lui avaient tant manqué dans le funeste établissement du Dr Beckworth.

« Je t'aime, Ian. Je t'ai toujours aimé et je t'aimerai jusqu'à mon dernier souffle. »

Sa déclaration revenait sans cesse la hanter et l'humilier. Son aveu avait-il été fondé sur un tissu de mensonges et de fourberies ?

Instinctivement, elle se raccrochait aux choses dont elle était sûre. La joie qu'elle avait ressentie dans ses bras. Ses larmes sur son visage quand sa mère

lui avait pardonné. Sa fierté quand il l'avait emmenée au sommet du Ben Ocelfa et lui avait montré son pays. L'accueil des villageois de Crough na Muir...

Et elle laissait tout cela derrière elle. Pourquoi ?

Parce qu'un inconnu beau et élégant avait fait naître en elle le désir de savoir ce qu'était devenu son père. Quels que soient les secrets qui se dissimulaient dans les sombres arcanes de sa mémoire, elle avait eu envie de Ian. Une envie irraisonnée, instinctive. Une pulsion primitive aussi réelle que les planches sur lesquelles étaient posés ses pieds.

— Nous lèverons l'ancre d'ici à une heure.

C'était la voix de Lucas. Une voix sonore et cultivée. La voix d'un homme du monde.

Miranda se retourna et appuya ses coudes sur la lisse du bastingage. Elle ignorait tout de Lucas Chesney, mais elle était intimement persuadée que jamais il ne l'entraînerait dans une valse endiablée sur le pont d'un bateau.

— Bonjour, milord...

Lucas Chesney lui adressa un sourire radieux.

— Oh ! Miranda, je t'en prie, ne sois pas aussi cérémonieuse avec moi ! Je te jure que je ne t'ai pas menti. Tu m'as vraiment promis de m'épouser.

Elle frissonna. Elle n'avait pas peur de lui, mais seulement du gouffre noir qui, à chaque instant, menaçait de l'engloutir.

— Ian MacVane m'a dit la même chose.

La bouche de Lucas se durcit.

— La canaille !

— Comment saurai-je que ce n'est pas vous le menteur, milord ? répondit-elle avec une grimace douloureuse. Cependant, il y a une chose que je ne comprends pas. L'un de vous deux ment. Pourquoi ? Quel intérêt a-t-il à vouloir m'épouser ?

Il leva le bras et lui effleura la joue très doucement, du bout des doigts.

— Tu es une femme très belle, Miranda. Et puis, tu es intelligente, douce...

Elle recula instinctivement. Les caresses et les mots d'amour ne faisaient qu'accroître sa confusion.

— J'ai peut-être une fortune cachée dont, l'un et l'autre, vous avez omis de me parler.

Lucas soupira et une ombre passa sur son visage.

— Sur ce point, il n'y a, hélas, aucun doute possible ! Ton père n'avait pas d'argent et tu n'as aucun oncle ou parent dont tu pourrais hériter. Du moins, pas à ma connaissance.

Elle rejeta la tête en arrière et laissa le vent soulever ses longs cheveux châtain.

— Racontez-moi votre version de la vérité. J'ai tellement envie de recouvrer mon passé ! Je n'ai aucun souvenir de vous et de tous les gens que j'ai pu connaître. Dites-moi pourquoi j'ai failli mourir dans l'explosion d'un

entrepôt et pour quelle raison c'est Ian, et non vous, qui a été là pour m'arracher aux flammes.

— Viens, je vais te dire tout ce que je sais.

Il lui prit les mains et la fit asseoir sur un banc rudimentaire, formé d'une planche posée sur des tonneaux remplis d'eau douce.

— Nous nous sommes rencontrés à Londres, à une exposition scientifique. Tu servais d'assistante à ton père pour une expérience aéronautique. Il avait conçu et fabriqué un ballon.

Elle ferma les yeux. Elle savait beaucoup de choses sur les ballons, mais cela n'avait rien d'une révélation. Elle connaissait également au moins trois langues étrangères, savait jouer du piano et était capable de réciter des tirades entières de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Cependant, elle n'avait aucune idée de la façon dont elle avait acquis une pareille érudition.

— Parlez-moi de mon père.

— Gideon Stonecypther était un homme très doué. Un rêveur et un inventeur de génie. Néanmoins, je n'ai jamais approuvé la façon dont il t'élevait. Il t'emmenait partout et t'aurait même, sans doute, laissée t'habiller en homme si tu l'avais désiré.

— Pourquoi dites-vous qu'il a été assassiné ?

— Votre appartement a été mis à sac. J'ai trouvé Midge...

— Midge ? l'interrompt-elle en haussant des sourcils interrogateurs.

— Votre domestique. Tu ne te souviens pas d'elle non plus ?

Elle frissonna.

— Non.

Le visage de Lucas Chesney se voila et une lueur horrifiée brilla dans ses yeux.

— Tu veux vraiment que je te raconte tout ?

— Oui. Il le faut.

— Midge était blessée et elle avait déjà perdu presque tout son sang lorsque je l'ai trouvée. Au prix d'un effort terrible, elle a pu me dire que ton père et toi, vous aviez été enlevés — peut-être tués.

Son visage était devenu pâle, presque blême. S'il ne disait pas la vérité, il était un acteur vraiment consommé.

— Vous... vous n'avez pas retrouvé le corps de mon père, n'est-ce pas ?

— Non.

— Et s'il était encore en vie ? S'il avait besoin de moi ?

Elle pressa les paumes de ses mains sur ses tempes.

— Oh ! mon Dieu, pourquoi ne puis-je même pas me rappeler son visage ? Je vous en prie, continuez.

— J'ai prévenu les autorités. Finalement, c'est une annonce dans le *Times* qui m'a conduit au Bethlehem Hospital.

— Vous avez mis une annonce dans le *Times* ?

— Non. Une personne anonyme leur a fait parvenir un portrait de toi et ils l'ont publié — un portrait assez ressemblant.

— Donc, il y a quelqu'un d'autre également qui me recherche.

— Quelqu'un qui te veut du mal.

— Pourquoi ne serait-ce pas mon père ?

Il soupira et secoua la tête.

— J'en doute. Il y a eu un autre meurtre. A Bedlam, cette fois-ci. Le Dr Beckworth a été tué dans son bureau. Son assassin lui a coupé la gorge.

Les mains de Miranda se crispèrent douloureusement.

— Mon Dieu...

— Tu le connaissais ?

— Oui. C'était un savant et un homme honnête. Du moins, je le pense.

— Sans doute. J'ai entendu dire qu'il avait accompli de grandes réformes et qu'il traitait ses pensionnaires avec bienveillance. Une seule d'entre elles a été assez lucide pour répondre à mes questions. Une certaine Gwen. Elle m'a dit qu'un noble et farouche Highlander était venu et t'avait emmenée. L'une de ses compagnes a même prétendu que c'était le bon prince Charles, le dernier prétendant des Stuart.

Un noble et farouche Highlander. On ne pouvait pas mieux décrire Ian MacVane, surtout quand on l'avait vu, comme elle, habillé en chef de clan. Il était si beau et si majestueux avec son kilt et son plaid sur l'épaule...

Elle se leva brusquement et se mit à marcher nerveusement de long en large. Elle devait maîtriser ses sentiments. Au moins pendant un certain temps — le temps de découvrir la vérité.

— Miranda, écoute-moi. J'ai encore tellement de choses à te dire. Je...

Un sifflement strident couvrit le reste des paroles de Lucas. En un instant, tout l'équipage fut sur le pont et, tandis que les gabiers grimpaient avec agilité dans les échelles de cordes, le bosco battait le rappel de ses hommes.

— Prêts à appareiller ! Paré à la manœuvre ! Au cabestan. Oh ! Hisse !

Les ordres fusaient de toute part.

Le cœur de la jeune femme se serra douloureusement. Elle abandonnait Ian derrière elle. Elle ne reverrait peut-être plus jamais les landes de bruyère, les montagnes sauvages et ces villageois de Crough na Muir qui l'avaient traitée comme si elle faisait partie de leur grande famille.

Les voiles commençaient déjà à se déployer lorsque, soudain, il y eut un nouveau coup de sifflet. Lucas se retourna et monta avec précipitation l'échelle conduisant à la dunette.

— Que se passe-t-il, Edgerton ?

— Une barque, milord, répondit le capitaine en lui montrant un esquif qui se dirigeait vers eux.

Miranda souleva sa robe et les rejoignit. Elle scruta les eaux paisibles du loch et, à travers la brume qui commençait à s'effiloche, elle aperçut une petite embarcation manœuvrée par un seul homme. Son cœur bondit dans sa poitrine. *Ian* ! C'était lui. Elle en était sûre. Il venait la chercher. Pour affirmer ses droits sur elle et lui prouver qu'il ne lui avait pas menti.

C'était de la folie ! Il n'avait aucun ami, aucun allié à bord de ce bateau.

Elle tourna la tête vers Lucas et une pâleur mortelle envahit son visage.

Le vicomte Lisle était debout derrière un peloton de soldats qui braquaient leurs fusils en direction de la barque.

— Attention, juste une salve d'avertissement !

Un cri horrifié s'étrangla dans la gorge de la jeune femme.

— Non ! Ian !

— Feu !

Trois flammes bleues jaillirent des canons des fusils et les détonations se répercutèrent à l'infini sur les parois abruptes des collines.

Miranda ferma les yeux et elle entendit une voix qui criait dans sa tête.

« C'est la seule façon de les arrêter, papa. Je dois détruire cet entrepôt... »

Quand elle rouvrit les yeux, un autre cauchemar l'attendait. La barque s'était arrêtée et ses rames pendaient le long de sa coque. Sur le banc de nage, Ian MacVane était recroquevillé sur lui-même, immobile et sans vie.

Un hurlement d'animal blessé s'échappa des lèvres de Miranda.

— Vous l'avez tué ! Vous l'avez tué !

*« Ruelles étroites et malodorantes,
Maisons de bois, promptes à s'enflammer,
Bandits, coupeurs de bourses, filles à soldats
Et partout, l'ombre sinistre du gibet. »*

Londres , ANONYME.

— Vous désirez quelque chose, madame ? Une tasse de thé, peut-être ?

Miranda releva la tête et battit des paupières.

— Pardon ?... Oh ! non, merci !

Le monde était gris, aussi gris que le brouillard qui avait servi de linceul à Ian MacVane quand il avait été abattu par les hommes de Lucas.

Trois jours. Cela faisait trois jours qu'elle était à Londres, mais cela aurait pu tout aussi bien être trois ans, tellement elle prêtait peu attention au temps qui passait. Elle n'avait même pas encore réussi à prendre la mesure de tout ce qu'elle avait perdu. Mariée et veuve le même jour. Le destin — déguisé en soldat anglais — lui avait enlevé l'homme auquel elle avait promis amour et fidélité.

Cela ressemblait à une pièce de théâtre — une tragédie. Mais, au centre de son chagrin et de sa confusion, une question restait sans réponse. Une question lancinante qui la tourmentait jour et nuit. Qui était Ian MacVane ?

Lucas lui avait promis de tout faire pour le découvrir. Après le drame, il avait battu sa coulpe et ses regrets avaient eu de tels accents de sincérité qu'elle avait été obligée de lui pardonner. Il n'avait pas voulu tuer Ian MacVane. Cela aurait dû être seulement une salve d'avertissement. Ne l'avait-il pas ordonné formellement à ses hommes ? Elle l'avait entendu, n'est-ce pas ?

Néanmoins, la mort de Ian avait creusé encore un peu plus l'abîme qui les séparait.

Elle était revenue à Londres pour percer les mystères de son passé, mais depuis son arrivée elle n'avait rien fait.

Elle errait sans but, terrifiée à l'idée qu'elle ait pu se tromper au sujet de Ian.

Comme elle n'avait pas d'autre endroit où aller, Lucas Chesney l'avait conduite à l'hôtel particulier de sa famille, une vaste demeure sombre et

humide, juste en bordure de la Tamise. Un mobilier vieillot, des tentures élimées, une chère fade et les radotages d'une vieille dame falote et effacée.

« Cette pauvre tante Dorcas », comme l'appelait Lucas, passait le plus clair de ses journées à dormir. Dans les rares moments où elle était éveillée, elle ressassait des vieilles histoires — du temps où elle était petite fille — et n'avait même pas cherché à savoir qui était Miranda. Un nouvel auditoire, cela suffisait à son bonheur.

— Elle fera un parfait chaperon, avait expliqué Lucas à la jeune femme, tout en se penchant pour déposer un baiser affectueux sur le front de la vieille dame. Sa présence sauvegarde ta réputation et tant qu'elle sera là personne ne pourra nous faire le moindre reproche.

Avec Lucas, tout devenait tellement naturel. Il contournait les problèmes, aplanissait les obstacles. Le contraire de Ian. Lui, il l'avait provoquée, l'avait obligée à se poser des questions difficiles. Et puis, surtout, il avait éveillé en elle des émotions si puissantes qu'elle en avait eu le vertige. Avait-elle été capable, avant son amnésie, de passions aussi extrêmes ?

C'était tellement plus simple de se laisser entraîner dans le sillage paisible et rassurant de Lucas.

Lorsqu'elle entendit la porte d'entrée s'ouvrir et se refermer, elle ne fit pas un geste pour se lever.

— Bonsoir, milord.

La voix du majordome, le digne et compassé Butler.

Tante Dorcas remua dans son fauteuil et émergea, brièvement, de son « petit » somme.

— Attention à la marche, Alfonso, marmonna-t-elle distraitement. Un accident est si vite arrivé !

Lorsqu'elle se réveillait, il lui arrivait souvent de s'adresser à son défunt mari. La force de l'habitude.

— Ne vous inquiétez pas, ma tante.

Lucas entra et, s'approchant de la vieille dame, déposa un tendre baiser sur sa main décharnée.

— Vous avez passé une bonne journée ?

Miranda garda les yeux fixés vers la fenêtre ouverte. Un soleil chaud et estival illuminait les maisons sur l'autre rive de la Tamise et une profusion de fleurs sauvages jaillissait sur les berges du fleuve, mais pour elle tout était gris. Une grisaille qui semblait vouloir engloutir le monde entier.

Lucas se retourna vers elle et lui sourit.

— J'avais espéré te trouver moins mélancolique, aujourd'hui, ma chérie... Elle fit un effort pour lever la tête.

— Pardonnez-moi, milord, mais je n'ai guère le cœur à être joyeuse. Surtout après avoir vu un être humain abattu de sang-froid devant mes yeux.

Les lèvres de Lucas frémirent.

— Ian MacVane était un homme dangereux, répondit-il d'une voix sifflante. J'ai passé les trois derniers jours à essayer de découvrir qui il était et

la raison pour laquelle il avait enlevé une jeune femme innocente et l'avait forcée à l'épouser.

— Il n'a exercé aucune contrainte sur moi, milord, murmura Miranda.

Il lui suffisait de fermer les yeux pour être de nouveau à Crough na Muir. La liesse des villageois, son cœur qui battait à se rompre, le bras de Ian autour de sa taille et les merveilleuses promesses qu'elle avait lues dans son regard...

Lucas lui prit les mains et les emprisonna dans les siennes. Des mains longues et aristocratiques, avec des ongles soigneusement manucurés. Des mains tellement différentes de celles de Ian.

— Je t'en prie, ma chérie, accepte au moins de m'écouter. J'ai parcouru tout Londres pour glaner des informations à son sujet. Les clubs bourdonnent de mille rumeurs. Sa réputation est détestable. Tous les témoignages concordent. C'était un homme dénué de scrupules. Un ambitieux capable de trahir ses propres parents pour parvenir plus vite à ses fins. Il t'a menti et a joué avec tes sentiments.

— Dans quel but ? Que pouvait-il gagner en m'épousant ?

— Je ne sais pas, avoua-t-il. Mais, à n'en pas douter, ses motivations étaient aussi noires que ses desseins à ton égard.

Elle se leva brusquement, le visage blême.

— Je refuse de vous croire !

Lucas soupira et secoua la tête.

— La vérité n'est pas facile à entendre, Miranda, mais tu dois l'accepter.

— La vérité..., répéta-t-elle d'une voix morne. Comment puis-je être certaine que ce n'est pas vous qui mentez, milord ?

— Alors, réfléchis à partir de ce dont tu es sûre. Si j'avais été ton mari, l'autre soir, rien ni personne n'aurait pu t'arracher à moi. MacVane t'a laissée t'en aller — sans même protester.

— Il a essayé de me rejoindre et l'a payé de sa vie, répliqua-t-elle sèchement.

Il haussa les épaules avec dérision.

— S'il t'avait vraiment aimée, il aurait au moins tenté de te retenir. Il ne s'est pas battu parce qu'il savait qu'un jour ou l'autre tu découvrirais son imposture.

Elle lui tourna le dos et regarda par la fenêtre. Non, il ne réussirait pas à la convaincre. Du moins, pas avec des belles paroles. Il lui fallait des preuves. Des preuves tangibles et irréfutables.

— Avez-vous appris autre chose sur lui ? questionna-t-elle après un long silence.

— Oui. Il s'est engagé à seize ans dans un régiment écossais commandé par le duc d'York. Les hasards de la guerre l'ont conduit sur tous les champs de bataille de l'Europe. En Allemagne, en Italie, puis en Espagne et en France.

Tante Dorcas soupira.

— La guerre... Tu te souviens, Alfonso ? On ne trouvait plus une seule

goutte de vin de Bordeaux à Londres. Ces maudits Français ! A cause d'eux, nous avons perdu toute notre fortune. Si tu m'avais écoutée...

Lucas lui tapota la main gentiment.

— C'est fini, ma tante. Nous sommes en paix maintenant.

Il lui servit un verre de cognac, s'en servit un également et se retourna vers Miranda.

— MacVane était réputé pour son caractère coléreux et pour son manque de discipline. Une tête brûlée qui se portait volontaire pour toutes les opérations dangereuses. Il aurait dû mourir cent fois, mais la chance a été avec lui et il a survécu à toutes ses blessures.

La jeune femme hocha la tête. Cela concordait avec ce qu'elle savait de Ian. Sa témérité, son mépris de la mort... N'avait-il pas sauvé Robbie au péril de sa vie ?

— Continuez, milord.

— En 1810, il a été recruté pour effectuer des missions de sabotage et d'espionnage derrière les lignes françaises. Des missions pour lesquelles il est devenu un expert en matière de déguisement. Il aurait même réussi à se faire passer pour un évêque ! Puis, une fois la paix signée, il est revenu à Londres où, depuis lors, il a mené une vie extravagante. Ses exploits militaires lui ont ouvert les portes des salons et des clubs les plus huppés. Au White's Club, tout le monde le connaissait. Il a gagné et perdu de véritables fortunes sur les tapis verts. D'après ce qu'on m'a dit, les femmes le trouvaient fascinant.

— Voilà une grande nouvelle ! commenta Miranda avec un sourire sans joie.

Lucas but une nouvelle gorgée de cognac.

— Aucun des hommes que j'ai rencontrés n'aurait accepté de lui faire confiance.

— Sauf les généraux de Sa Majesté, répliqua-t-elle froidement.

Le vicomte Lisle haussa de nouveau les épaules — avec toute l'élégance d'un grand aristocrate.

— Ils se sont servis de lui pour accomplir les besognes dont personne ne voulait. Ensuite, ils s'en sont débarrassés, car, pour autant que je sache, il n'appartenait plus à l'armée. Les gens que j'ai interrogés n'ont pas pu me dire ce qu'il faisait à Londres, mais il préparait sans doute quelque mauvais coup. Pour le compte de qui ? Je ne saurais le dire. Avec toutes ces têtes couronnées en ville, les complots fleurissent comme les coquelicots dans les champs de blé. Les mercenaires n'ont pas de conscience. Ils se vendent au plus offrant. Même si le plus offrant est le pire ennemi de leur patrie. D'ailleurs, j'ai oui dire qu'il haïssait les Anglais et se considérait avant tout comme un Ecossais.

— Après l'avoir tué, vous pourriez au moins respecter sa mémoire, milord, fit observer Miranda d'une voix blanche.

Le vicomte Lisle reposa son verre d'une main tremblante.

— Je ne l'ai pas tué, protesta-t-il. Il s'est agi d'un accident. Un horrible accident.

— Peut-être... Je ne sais plus.

Elle ferma les yeux et soupira.

— C'était mon mari. Il m'aimait et il est mort. Parce que vous vouliez l'empêcher de me parler. De plaider sa cause.

Les joues de Lucas s'empourprèrent.

— Il t'a menti honteusement ! Il n'a jamais été ton fiancé et je suis sûr qu'il ne t'avait jamais rencontrée avant l'incendie de ce maudit entrepôt. Je ne sais pas quelles étaient ses intentions à ton égard, mais je...

— Et les vôtres, Milord ? Quelles sont-elles ?

— Tu ne t'en souviens pas ? As-tu donc complètement oublié nos rendez-vous, nos longues promenades sur les berges de la Tamise ? Je te cueillais des fleurs sauvages, nous parlions de l'avenir. De notre avenir.

Elle le regarda en fronçant les sourcils.

Des yeux gris, des lèvres sensuelles, un air nonchalant et vaguement blasé... Rien. Son visage lui était aussi inconnu que celui de Ian lorsqu'il était venu la chercher à Bedlam.

— Non. Je suis désolée.

— Nous nous rencontrions en secret.

— Pourquoi en secret ?

Il baissa la tête et prit un air coupable.

— Jamais je ne me le pardonnerai, murmura-t-il en se passant la main nerveusement dans les cheveux. Tu comprends, pendant toute ma jeunesse, mon père m'a répété sans cesse que je devais faire un beau mariage. Je l'entends encore : « Surtout, mon fils, ne te laisse pas aveugler par tes sentiments. Pense à ta situation, à la situation et au rang de notre famille. Une dot et un noble lignage, voilà les seuls critères qui devront guider ton choix. »

— Au moins une fille de duc, renchérit tante Dorcas de sa petite voix fluette.

Il sourit. Un pauvre sourire, empreint de regret et de mélancolie.

— A la longue, je m'étais fait une raison. Puis je t'ai rencontrée. A partir de ce moment-là, j'ai su que jamais je ne pourrais me satisfaire d'un mariage de convenance.

Malgré elle, elle commençait à s'intéresser à lui. Il lui avait ouvert son âme et ce qu'elle voyait n'avait rien de méprisable.

— Je t'aime, Miranda, poursuivit-il d'une voix vibrante de sincérité. Je t'ai aimée dès le premier instant où je t'ai vue. Mais j'ai manqué de courage. J'ai eu peur des réactions de ma famille, peur qu'elle te rejette et te fasse payer cruellement ta pauvreté et tes origines modestes.

Il s'interrompit et secoua la tête avec découragement.

— Cela aurait été tellement plus simple si j'avais été seul au monde ! Mais, hélas, le destin en a décidé autrement ! Avec un beau mariage, je pourrais encore éviter le désastre. Offrir à mes sœurs la possibilité de faire leur entrée dans le monde, donner à mon petit frère l'éducation à laquelle il aspire et assurer une vieillesse paisible à mes parents.

Au fur et à mesure qu'il parlait, une vague de compassion envahit Miranda.

— J'aimerais les rencontrer... Mais n'avez-vous donc jamais envisagé une autre solution, Milord ? Pourquoi ne cherchiez-vous pas une situation, comme tant d'autres hommes de votre âge ?

Un sourire las erra sur les lèvres du vicomte Lisle.

— A quoi pensez-vous ? Une place dans une maison de commerce ?

— Oui.

— Pour ma famille, ce serait déroger. Une véritable trahison. Pire encore que...

Il ne finit pas sa phrase, mais il en avait assez dit pour que Miranda puisse la terminer à sa place.

— ... Pire encore que d'épouser une moins-que-rien, comme Miranda Stonecypher.

Il baissa la tête.

— Je suis désolé. Pour conquérir ton amour, je serais prêt à exercer n'importe quel métier, même le plus dur et le plus astreignant. Avant ton amnésie, nous en avons longuement parlé. Je pensais pouvoir t'aider à breveter ton nouveau modèle de ballon.

Son visage rayonna et une lueur de fierté brilla dans son regard.

— Tu es la femme la plus intelligente et la plus cultivée de toute l'Angleterre ! Chaque fois que je te le disais, tu rougissais... Ta modestie était tellement charmante, tellement délicieuse.

Un ballon.

Elle essaya de se souvenir. Était-elle déjà montée dans la nacelle de l'un de ces gigantesques aérostats qui avaient enfin permis à l'homme de réaliser le rêve d'Icare — se hisser au milieu des nuages ?

— Naturellement, tous tes plans étaient attribués à ton père. C'était même lui qui les signait.

Son père...

— Où sont ces plans ? questionna-t-elle. Si je les voyais, cela m'aiderait peut-être à recouvrer la mémoire.

— Ils ont été volés la nuit où... où tu as disparu.

Miranda ferma les yeux. Sa tête l'élançait douloureusement. Chaque fois qu'elle essayait de se rappeler, elle se heurtait à un mur noir et impénétrable.

— Mais cela n'a plus d'importance, ma chérie, poursuivit Lucas sur un ton enjoué. Nous pouvons nous en passer désormais. J'ai trouvé une autre solution pour sauver ma famille. Une solution honorable. Désormais, plus rien ne nous empêche d'unir nos vies.

— Vous allez un peu vite en besogne, milord.

Il sembla ne pas l'avoir entendue.

— J'ai fait la connaissance d'un gentleman, un certain Silas Addingham. En fait, il n'a rien d'un gentleman, mais c'est justement pour cela qu'il est aussi intéressant pour moi. Il a de l'argent, beaucoup d'argent, et aimerait être

introduit à la Cour. De mon côté, j'ai beaucoup de relations — des relations très haut placées.

— Et il serait prêt à vous payer pour un tel service ?

— Bien sûr !

— Cela prouve que, de nos jours, tout peut se vendre et s'acheter. Jusqu'où ira-t-on ? Fixera-t-on un prix à la vertu ? A l'honneur ?

Le vicomte Lisle grimaça un sourire.

— Il y a des façons plus prestigieuses pour gagner de l'argent, concéda-t-il. Je te l'accorde.

Elle baissa les yeux et regarda fixement ses mains.

— A propos de relations... Avons-nous... ?

Les joues de Lucas s'enflammèrent.

— Ma chérie ! Une demoiselle comme il faut ne devrait même pas songer à des choses aussi inconvenantes !

Elle avait posé la même question à Ian — et avait obtenu une réponse bien différente. Au fond d'elle-même, elle avait l'impression de n'avoir jamais été vraiment une demoiselle « comme il faut ».

— Si vous me connaissiez aussi bien, milord, vous devriez savoir que j'étais une adepte convaincue des idées radicales. Des idées qui seraient fort choquantes dans le monde où vous évoluez.

— Avec moi, mon amour, tu t'es toujours conduite en jeune fille modeste et réservée.

Miranda laissa échapper un éclat de rire sans joie.

— J'ai perdu la mémoire de mon passé, Lucas, mais mon esprit rebelle est intact.

— C'est si bon de t'entendre m'appeler par mon prénom...

Il se pencha sur elle et son parfum l'enveloppa — un mélange d'ambre gris et de cognac.

— Bonté divine, tu étais à moi, Miranda ! Tu étais à moi bien avant de connaître le nom de Ian MacVane.

La jeune femme eut l'impression d'être emportée dans un tourbillon vertigineux.

— Je ne m'en souviens pas. Qu'advient-il si mon passé reste à jamais enfoui dans ma mémoire ? Je ne suis plus la même personne, Lucas. Pourrai-je un jour vous aimer de nouveau comme vous affirmez que je vous ai aimé ?

— Il le faut !

Il déposa un petit baiser sur son front, et ses doigts lui caressèrent la joue avec une légèreté irréelle.

— Il y avait une telle confiance entre nous, Miranda, une telle complicité...

Derrière eux, tante Dorcas dodelinait de la tête, la bouche entrouverte.

— Seigneur Dieu, que pourrais-je te dire pour te convaincre ?

Soudain, une lueur brilla dans ses yeux.

— J'ai trouvé... Tu as une tache de naissance. Je peux te la décrire.

— Quoi ?

Ses doigts descendirent le long de sa gorge et s'arrêtèrent en frémissant sur la courbe de son sein gauche.

— Elle est ici. Juste à cet endroit. Une petite marque de la couleur et de la forme d'un pétale de rose. Tu m'as dit qu'à part moi personne ne l'avait jamais vue.

Elle recula brusquement, comme si le contact de sa main l'avait brûlée. Sa tête l'élançait de nouveau. Il avait raison. *Il avait raison.*

— Je dois partir, dit-elle en se dirigeant avec précipitation vers la porte. Même si vous êtes sincère, je ne peux pas me contenter de votre parole. Il faut que je voie par moi-même, de mes propres yeux.

— Miranda, attends ! Où vas-tu ?

— A l'entrepôt et à l'appartement où vous m'avez dit que j'habitais avec mon père.

— Mais... et nous ? Nos projets ? Notre mariage ?

La jeune femme se retourna vers lui et secoua la tête. Malgré elle, elle ne parvenait pas à effacer le souvenir de Ian MacVane. Le mari qu'elle avait perdu et qui avait emporté dans sa tombe les réponses aux questions qu'elle se posait.

— *Vos* projets, Lucas. Pas les miens. Je dois découvrir qui je suis réellement et, pour le moment, je n'ai absolument aucune envie de me marier.

Le poing du vicomte Lisle s'abattit sur le guéridon. Tante Dorcas sursauta dans son sommeil et ouvrit un œil — pour le refermer aussitôt.

— Sacrebleu, Miranda, je...

Une voix douce et suave l'interrompit.

— Quel langage, milord ! Ne vous a-t-on pas appris à ne pas jurer en présence d'une dame ?

Miranda se retourna et découvrit la femme la plus extravagante qu'elle ait jamais rencontrée. Des cheveux blonds, un petit bibi à voilette et une longue robe rose garnie d'une profusion de festons, de dentelles et de froufrous. Dans sa main gantée — une main toute menue —, elle tenait une ombrelle à demi ouverte. Rose également. Pour parachever le tableau, une petite bouche en forme de cœur et des grands yeux bleus de poupée en porcelaine.

— Je suis vraiment *méchante*, mon cher, poursuivit-elle en minaudant. Arriver ainsi juste au moment où cette douce enfant allait vous quitter. Vous êtes mademoiselle Miranda Stonecypher, n'est-ce pas ?

La jeune femme la considéra d'un air intrigué.

— Et vous, qui êtes-vous ?

Un gloussement amusé s'échappa des lèvres de l'inconnue.

— Je suis lady Frances Higgenbottom. Une amie *très chère* du vicomte Lisle.

— Cette chère Fanny, marmonna Lucas d'une voix acide. Quelle surprise !

Lady Frances gloussa de nouveau.

— Oh ! en matière de surprises, vous allez être gâté, milord !

Sur cette réplique, elle se retourna vers la porte et appela à voix haute :

— Entrez donc, mon cher ! Elle est bien ici ! Saine et sauve, comme vous l'aviez espéré.

Un bruit de bottes résonna sur le plancher du hall. Tante Dorcas ouvrit un œil, et un vague sourire éclaira son visage.

— C'est à cette heure que tu rentres, Alfonso ?

Un petit picotement parcourut la colonne vertébrale de Miranda. Elle retint son souffle et posa les mains machinalement sur le dossier d'une chaise.

La mine sombre et orageuse, Ian MacVane entra dans le salon. Il avait le bras gauche en écharpe et sa main droite était posée sur la poignée de son épée.

En découvrant Miranda, son visage s'éclaira.

— Ma petite femme... Je t'ai enfin retrouvée !

* * *

Son épée d'apparat battant contre ses mollets, Ian marchait de long en large devant la grille de Carlton House. Les fenêtres de la résidence du Régent étaient brillamment éclairées et, de temps à autre, une bouffée de musique et des éclats de voix joyeux parvenaient jusque dans la rue.

Adossé à un pilier de marbre, Duffie but une gorgée de whisky et le considéra d'un air amusé.

— Qu'attendez-vous pour entrer, sir ? N'avez-vous donc pas envie de voir si votre chère Fanny a tenu parole ? Si la chrysalide s'est métamorphosée en papillon ? Je trouve que c'est vraiment gentil de sa part d'avoir pris notre jeune Miranda sous son aile protectrice.

— Frances ne fait jamais rien seulement par gentillesse, grommela Ian.

Une semaine avait passé depuis qu'il avait retrouvé Miranda dans le salon du vicomte Lisle. Même maintenant, le souvenir de son visage pâle et défait hantait sa mémoire. Mais, surtout, il revoyait Lucas debout à côté d'elle, les yeux étincelants de fureur. S'il l'avait pu, il aurait volontiers étranglé lady Frances.

Fanny n'avait jamais caché ses intentions à l'égard de Lisle. Etre délaissée pour Miranda Stonecypher — la conspiratrice recherchée par tous les agents des services secrets de Sa Majesté —, quelle ironie !

Enfin, elle avait su au moins garder sa langue et ne pas dire comment il avait survécu.

C'était sa beuverie de la veille qui l'avait sauvé. Le tangage de la barque lui avait retourné le cœur, et les coups de feu avaient éclaté juste au moment où il se penchait par-dessus bord pour rendre le contenu de son estomac. L'une des balles avait labouré son épaule et les autres s'étaient perdues dans les eaux du loch. Ensuite, il avait fait le mort, afin d'éviter une seconde salve.

Ils avaient envoyé une chaloupe à sa recherche, mais il fallait plus qu'une escouade de *Sassenachs* pour retrouver un Highlander dans le brouillard.

— Elle ne lui a fait aucun mal.

Duffie parlait toujours de Fanny.

— Pas encore, concéda Ian.

En son for intérieur, il dut admettre qu'elle s'était montrée pleine d'attentions pour sa « rivale ». Elle l'avait accueillie sous son propre toit, à Biddle House, et traitée comme une invitée. Elle était même allée jusqu'à la présenter à la grande-duchesse d'Oldenbourg. Catherine Pavlovna, la sœur du Tsar de toutes les Russies, était la coqueluche de Londres et cédait le pas seulement à la princesse Caroline.

La grande-duchesse s'était prise d'amitié pour Miranda et cela avait suffi pour qu'elle soit invitée à toutes les soirées et à tous les dîners de la société cosmopolite qui était réunie à Londres pour célébrer la victoire des Alliés.

— On dit que le prince Frédéric de Prusse en est follement amoureux.

— De qui ?

— Comme si vous ne le saviez pas ! De Miranda, bien sûr. Ce matin même, il lui a envoyé des fleurs. Un bouquet somptueux. Je l'ai appris par les domestiques. Bien sûr, il n'est pas le seul. Ils sont tous à ses pieds.

— Et alors ? répliqua Ian avec un mouvement d'exaspération. En quoi cela me concerne-t-il ?

Duffie s'esclaffa.

— En rien, sir. Si ce n'est qu'elle vous a ensorcelé — comme tous les autres.

— C'est ma femme.

— Votre femme ! répéta-t-il avec dérision. Un mariage à la mode écossaise. Ici, il n'a aucune valeur. A ce compte, vous pourriez tout aussi bien prétendre être marié avec Fanny. Enfin, vous avez au moins une consolation, ajouta-t-il avec un clin d'œil. Notre joli vicomte a été également banni de sa présence.

— Miranda m'aide seulement à passer le temps, rétorqua Ian, autant pour lui-même que pour Duffie. J'ai une mission à accomplir et, lorsque je pense à elle, cela me change les idées.

Duffie ricana.

— Mon cœur saigne pour vous.

Ian haussa les épaules et considéra les fenêtres brillamment éclairées.

— Il y a autre chose qui pourrait saigner avant la fin de la nuit. Et ce serait autrement plus grave.

En quelques instants, il vit passer une bonne douzaine de hauts dignitaires. Le maréchal Blücher, le héros de la bataille de Leipzig, le duc de Wellington, le tsar Alexandre, le prince de Metternich et le prince Hardenberg, le chancelier du roi de Prusse. Sans parler du Régent qui paraissait au milieu de ses invités, accompagné par le duc de Gloucester et lord Liverpool, le chef du gouvernement.

Une occasion rêvée pour des assassins. Tous les ennemis de Napoléon buvaient, festoyaient et dansaient devant les fenêtres de salons éclairés par une myriade de lustres.

Ian regretta presque de ne pas avoir offert ses services au petit caporal corse. L'affaire aurait été réglée en un tournemain. Quelques bombes bien placées...

Soudain, un mouvement derrière un massif de rhododendrons attira son attention. Tous ses sens aussitôt en alerte, il fit un signe à Duffie et, l'un derrière l'autre, ils se glissèrent à pas de loup dans l'ombre des arbres, jusqu'à être assez près pour entendre le murmure d'une conversation.

— ... déjà un acompte. Si vous réussissez, vous recevrez le double et personne ne le saura.

L'homme qui parlait était grand et massif, mais l'obscurité était trop profonde pour pouvoir distinguer les traits de son visage. Ian fronça les sourcils. Sa voix ne lui était pas vraiment familière, mais il avait l'impression de l'avoir déjà entendue quelque part. Un souvenir vague et lointain.

— Surtout, évitez de commettre un faux pas, monsieur Addingham. Je ne voudrais pas regretter notre arrangement de ce soir. C'est ma réputation qui est en jeu.

Les yeux de Ian étincelèrent. Lucas Chesney !

Duffie lui donna un coup de coude dans les côtes.

— Notre séillant vicomte... Apparemment, il a trouvé un moyen pour redorer son blason. C'est intéressant.

Ian hocha la tête silencieusement.

Lucas poursuivit ses recommandations à mi-voix.

— L'essentiel est de ne pas vous trahir. Ils ne doivent pas savoir que vous êtes dans les affaires. Si vous voulez être accepté, parlez seulement de vos chevaux, de chasse au renard et de politique — éventuellement, distillez quelques petits potins inoffensifs.

Une bourse changea de mains et les deux hommes se dirigèrent vers le portail d'entrée de Carlton House.

Quand ils se furent suffisamment éloignés, Ian se redressa.

— Je suis d'accord, acquiesça-t-il. C'est intéressant. Néanmoins, cela n'a rien d'extraordinaire. Cet Addingham n'est pas le premier à acheter ainsi le droit de côtoyer les grands de ce monde.

Duffie grommela entre ses dents.

— Comment peut-on gaspiller son argent d'une façon aussi stupide ?

— C'est un jeu, répondit Ian. La vie aussi est un jeu. On perd ou on gagne, peu importe. L'essentiel est de jouer. Enfin, demain, tu te renseigneras sur ce M. Addingham. Tâche d'apprendre qui il est et d'où il tient sa fortune. Et, également, quels sont les termes exacts de son marché avec Lucas Chesney.

— A vos ordres, sir.

— Maintenant, si tu veux bien m'excuser...

D'un pas rapide, il franchit le portail et remonta l'allée d'honneur de Carlton House.

* * *

Le majordome s'inclina cérémonieusement.

— Monsieur MacVane !

Ebloui par la lumière, Ian marqua un temps d'arrêt. Une longue enfilade de salons s'ouvrait devant lui. Les lustres étincelaient de mille feux et se reflétaient à l'infini sur les dorures et dans les grandes glaces biseautées. Tout Londres et toute l'Europe étaient là. Jamais, dans l'histoire de l'humanité, autant de rois et de princes n'avaient été réunis en un même lieu.

De nouveau, son sixième sens le mit en alerte. Le danger pouvait venir de n'importe où. Il le sentait, il le devinait, mais ni le Régent ni aucun de ses invités chamarrés ne semblaient en être conscient.

Dans l'embrasure d'une fenêtre, trois cosaques devisaient, tout en gardant un œil vigilant sur les allées et venues de leur maître. Le tsar était le seul à avoir assez de bon sens pour ne jamais se déplacer sans ses gardes du corps.

Ian remonta son plaid d'un geste machinal et s'avança au milieu des couples qui dansaient une valse vive et enjouée. Sur son passage, les hommes s'écartaient, impressionnés par sa taille, et les femmes se dissimulaient en rougissant derrière leur éventail. Plusieurs fois, il surprit un soupir admiratif. Il avait toujours été amusé par l'effet qu'il produisait sur la gent féminine lorsqu'il se présentait à une soirée dans sa tenue de Highlander. Était-ce le kilt, la vision de ses jambes nues ? Il n'aurait su le dire, mais il en avait souvent profité outrageusement — en entraînant ses partenaires dans des coins sombres et en leur prodiguant des caresses dont aucune n'avait jamais songé à se plaindre.

Mais pas ce soir.

Ce soir, il avait envie de Miranda. Seulement de Miranda.

Où diable se trouvait-elle ?

Soudain, il l'aperçut. La tête renversée en arrière, elle tournoyait dans les bras experts de Lucas Chesney.

Ian ébaucha un sourire cynique. Sa leçon sur le pont du *Shamrock* n'avait pas été perdue. Jamais ballerine n'avait été aussi légère, aussi aérienne.

Il rejoignit le couple et tapota, sans trop de gentillesse, sur l'épaule de Lucas.

— Chacun à son tour, monsieur le vicomte. Moi aussi, j'ai le droit de danser avec ma femme.

Lucas se figea et, reconnaissant Ian, il serra possessivement Miranda contre lui. Ian frémit, mais il réussit à maîtriser sa fureur.

La jeune femme lui sourit.

— Bonsoir, Ian, dit-elle d'une voix légèrement essoufflée.

Il s'inclina.

— Si vous permettez, madame MacVane...

Lucas s'empourpra et posa la main sur la poignée de son épée.

— Il faudra d'abord me passer sur le corps, monsieur !

— Si vous le prenez ainsi, je ne serai que trop heureux de vous obliger, rétorqua Ian avec froideur.

Lucas fit un pas en arrière.

— Est-ce un défi, sir ?

Ian s'esclaffa.

— Cela dépend.

— De quoi ?

— De votre envie de mourir.

Le visage très pâle, Miranda tenta de s'interposer.

— Au nom du ciel, où voulez-vous en venir tous les deux ?

A cet instant, Frances apparut, affublée d'un ridicule petit chapeau à plumes.

— Oh ! ma chère, comme c'est excitant ! s'écria-t-elle, les yeux brillants et l'éventail en bataille. Ils viennent de se provoquer en duel !

« Ne laissez pas votre cœur galoper comme un cheval sauvage.

Domptez ses premiers élans, tenez-le en bride, sinon vous vous en repentirez jusqu'à votre dernier souffle. »

DR FORDYCE, *Conseils aux jeunes filles.*

Le visage blême, Miranda fit un effort pour ne pas regarder Ian. Une semaine plus tôt, lorsqu'il était entré dans le salon de Lucas, elle avait eu envie de se jeter dans ses bras et de couvrir son visage de baisers. Il était vivant ! Dieu soit loué.

Au lieu d'obéir à sa première impulsion, elle s'était souvenue des questions sans réponses soulevées par Lucas et avait réservé à Ian un accueil d'une froideur mesurée. Une froideur mesurée qui semblait lui avoir gagné l'estime de lady Frances. Sinon, pour quelle raison l'aurait-elle prise ainsi sous sa protection ?

Comme tant d'autres personnes qu'elle avait rencontrées depuis une semaine, Frances constituait une énigme. Sa façon de s'habiller et ses manières la rangeaient dans la catégorie des *merveilleuses* et des *incroyables*, mais sous cette apparence frivole et artificielle se dissimulait un esprit plein de finesse et débordant d'activité.

— Ils ne vont pas se battre vraiment en duel ? insista-t-elle en levant vers Frances un regard incrédule. Il s'agit d'une plaisanterie, n'est-ce pas ?

— Pas du tout.

— Les duels ne sont-ils pas interdits par la loi ? s'étonna-t-elle en jetant un coup d'œil vers le groupe de hauts dignitaires et d'officiers chamarrés qui entourait le prince Régent.

A l'instar de ses invités, Prinny s'était arrêté de parler et considérait la scène avec le plus vif intérêt. Nommé régent du royaume, en raison de la folie de son père, le roi George III, le prince de Galles n'avait rien changé à ses habitudes de débauché et de libertin. Pour lors, vêtu d'un habit rouge à parements dorés, il paraissait au milieu de ses hôtes, à la manière d'un paon repu et content de soi.

Un sourire grimaçant déforma les traits de Lucas.

— Dans ce palais, il n'y a qu'une seule loi. Le bon plaisir de notre souverain.

— Nous sortons ? s'enquit Ian d'une voix glacée.

— Tout de suite ?

— Pourquoi pas ? Auriez-vous peur, Votre Grâce ?

— Mais... Il fait aussi noir que dans un four !

Ian s'esclaffa.

— Cela devrait rendre notre *affaire* encore plus intéressante. D'ailleurs, tirer au jugé est votre spécialité, ajouta-t-il en soulevant légèrement son bras en écharpe.

Miranda saisit nerveusement la main de Frances.

— Ne pouvez-vous pas faire quelque chose ?

Lady Higgenbottom hocha la tête.

— Oui, trouver des témoins. Il leur faut des témoins et quelqu'un pour arbitrer le combat.

La jeune femme ressentit une brusque nausée.

— Ce n'était pas ce que je voulais dire, murmura-t-elle d'une voix blanche.

Tandis que Frances s'éloignait, elle aperçut le duc de Wellington qui buvait une coupe de champagne, très droit et très digne dans son uniforme militaire.

— Votre Grâce...

Elle ébaucha une révérence et leva vers lui son visage innocent.

— Vous avez vu des hommes se battre et mourir pour le salut de l'Angleterre. Allez-vous laisser deux gentlemen verser leur sang pour une cause aussi futile ?

Il l'étudia pendant quelques instants en silence.

— Une affaire d'honneur est une chose sacrée...

Puis, soudain, il se pencha vers elle et scruta son visage avec une telle intensité qu'elle ne put réprimer un frisson.

— Nous sommes-nous déjà rencontrés, mademoiselle ?

Les genoux de Miranda se mirent à trembler et elle dut faire un effort pour garder son équilibre.

— Vous ne la connaissez pas ? s'exclama Prinny. C'est notre mystérieuse fée. Son histoire est extraordinaire. Nul ne sait d'où elle vient et elle a perdu la mémoire lors d'un terrible accident. N'est-ce pas merveilleusement romantique ?

— C'est vrai ? Vous ne vous souvenez de rien ? questionna Silas Addingham.

De toutes les personnes qu'elle avait rencontrées dans ce tourbillon fou, il était la plus inquiétante. D'une correction exemplaire, il semblait vivre dans la crainte permanente de commettre un faux pas. Lucas lui avait demandé de se montrer gracieuse avec lui. Elle avait essayé, mais elle n'aimait vraiment pas la façon dont son regard l'épiait à la dérobée, lorsqu'il pensait qu'elle ne le voyait pas.

Dégoûtée par un pareil cynisme, elle s'éloigna du groupe de flatteurs qui

entourait le Régent. Ces gens pensaient seulement à s'amuser et le fait que deux hommes soient sur le point de s'entretuer leur était totalement indifférent.

Ou, plutôt, non. Ils en éprouvaient de l'excitation. Comme les Romains avant un combat de gladiateurs.

Le sang, la mort...

Tout en riant et en plaisantant, l'assemblée se déplaça dans les jardins pour assister au spectacle. Des grandes torches étaient allumées et se reflétaient sur les eaux lisses d'une vaste pièce d'eau.

Une paire de pistolets apparut, prêtée par le Régent lui-même. Duffie se porta volontaire pour seconder Ian. Quant à Lucas, il eut seulement l'embarras du choix. Six volontaires, au moins, se présentèrent pour lui servir de témoins.

Miranda tenta d'en appeler au maréchal von Blücher, un autre héros des guerres contre Napoléon.

— Vous devez arrêter ce duel. C'est de la folie !

— Toute violence est folie, répondit Blücher d'un ton sentencieux. Mais la folie et l'alcool ne sont-ils pas les seuls vrais refuges de l'homme ?

Ses yeux brillaient et les effluves de whisky dégagés par son haleine auraient suffi à repousser un nuage de moustiques. Lui aussi, il souriait par anticipation. Comme s'il n'avait pas vu assez de souffrances dans toutes les batailles auxquelles il avait participé !

Lady Frances prit le bras de la jeune femme et la tira à l'écart.

— Vous gaspillez votre salive. Personne ne vous écouterait.

— Vous aussi, vous vous en moquez, n'est-ce pas ? répliqua Miranda en se dégageant brusquement.

— Une crise de nerfs ne résoudra rien.

Les cosaques du tsar avaient délimité un emplacement sur la pelouse et maintenaient la foule à une distance raisonnable, afin d'éviter tout accident. Leur pistolet à la main, Ian et Lucas se saluèrent. Le maréchal von Blücher leur rappela les règles du combat — des règles immuables — et, dans un silence de mort, ils pivotèrent sur les talons, afin de se placer dos à dos.

Le cœur de Miranda s'arrêta de battre. Lucas personnifiait l'honneur et les vieilles traditions de la noblesse anglaise. Sombre et fascinant, aussi rude que son Ecosse natale, Ian représentait l'aventure — cette aventure contre laquelle les pasteurs mettaient si souvent en garde les jeunes filles dans leurs sermons du dimanche.

Lequel des deux mentait ? Lequel des deux avait-elle réellement aimé ? Auprès de Lucas, elle trouverait la sécurité. Une vie paisible et sans surprises. Avec Ian, elle se sentirait libre, passionnément femme... La seule chose dont elle était certaine, c'était qu'elle ne voulait pas qu'ils meurent. Ni l'un ni l'autre.

— ... sept... huit... neuf... dix ! Feu !

Lucas et Ian se retournèrent en même temps. Miranda vacilla, mais Frances la soutint et la tira en arrière.

Un éclair, une détonation. La jeune femme eut l'impression qu'une balle lui avait déchiré le cœur. Un sanglot s'échappa de ses lèvres et elle pressa les paumes de ses mains sur ses yeux. La foule retint son souffle.

— Mon Dieu ! Oh ! mon Dieu ! murmura Miranda en se forçant à ouvrir les yeux.

— Ian est toujours debout, commenta Frances. Il n'a pas été touché, mais...

Elle battit des paupières et, à la grande stupéfaction de Miranda, des larmes roulèrent sur ses joues.

— ... il n'a pas encore tiré et, maintenant, il peut prendre tout son temps pour viser. Ah, mon pauvre Lucas !

Sa voix se brisa et Miranda comprit brusquement que lady Frances était amoureuse de Lucas Chesney.

— Ian le manquera peut-être, lui aussi.

Frances secoua la tête.

— Ian MacVane ne rate jamais sa cible.

— Arrêtez ! s'écria Miranda en voyant que Ian levait son bras valide. Pour l'amour de Dieu, arrêtez ! Je suis la cause de cette querelle et c'est donc à moi de la résoudre.

Lucas resta immobile, la tête haute et les yeux fixés sur son adversaire. Des gouttes de sueur perlaient sur son front, mais son expression était résignée. Il avait perdu et devait faire bonne figure, jusqu'au bout.

Sans baisser son pistolet, Ian se retourna vers Miranda.

— Très bien, répondit-il avec un sourire insolent. Je m'en remettrai à ta décision, puisque tu le demandes.

— Quelle décision ? questionna la duchesse d'Oldenbourg en s'avançant au milieu du terrain.

Elle s'exprimait en français, la langue qui était alors en usage dans toutes les cours de l'Europe orientale.

Le tsar lui dit quelque chose en russe — un appel à la prudence, sans doute — mais cela eut seulement le don de l'irriter.

— Pourquoi n'avez-vous pas tiré, MacVane ? s'enquit le Régent d'une voix pâteuse. Ce n'est guère sportif de viser aussi longtemps. Au fait, quel est le mobile de cette querelle ?

Ian s'inclina respectueusement.

— Un mobile vieux comme le monde, Votre Altesse. L'amour. Mademoiselle Stonecypher m'a épousé, mais lord Lisle prétend avoir été fiancé avec elle avant notre mariage.

Lorsque l'excitation provoquée par ses paroles se fut un peu apaisée, il se retourna vers Miranda.

Il ne souriait plus et une lueur farouche brillait dans son regard.

— Alors, ma chérie, qui vas-tu croire ? L'homme auquel tu as promis amour et fidélité ou ce menteur qui est incapable de produire la moindre preuve pour étayer ses prétentions ?

Il baissa le bras et fit tourner avec nonchalance son pistolet dans sa main.

— Ce que je demande n'a rien de compliqué, ajouta-t-il en s'adressant à son adversaire. Il vous suffit, milord, de me présenter *une seule* personne qui soit capable de corroborer votre histoire. Ou de me donner *une seule* preuve irréfutable de vos prétendus droits sur ma femme.

Duffie se gratta la barbe nerveusement et dit quelque chose en gaélique, mais Ian ne prêta pas attention à ses simagrées.

Miranda retint sa respiration. Lucas allait-il oser mentionner sa tache de naissance ? A cette pensée, elle rougit jusqu'à la racine de ses cheveux.

Lord Lisle hésita, mais seulement une fraction de seconde.

— Non, répondit-il d'une voix tendue. Je ne puis fournir aucune preuve, sauf ma parole d'honneur.

La jeune femme poussa un soupir de soulagement. Mais son dilemme restait entier. Si seulement l'un des deux pouvait se découvrir... Ce serait tellement plus simple !

— Alors, pourquoi, fit observer Ian, une femme devrait-elle se soucier d'un homme qui, jusqu'à ce soir, a refusé de déclarer publiquement les liens qui les unissaient ?

Des murmures parcoururent de nouveau l'assistance.

Lucas se mordit la lèvre.

— Allez-vous tirer, oui ou non, sir ?

Ian s'esclaffa et tendit son pistolet à Duffie qui le rangea prestement dans sa boîte.

— Ce ne serait guère sportif, maintenant. Je le regretterai sans doute un jour, mais je n'ai encore jamais tiré sur un homme désarmé. Un scrupule que vous ne partagez pas, ajouta-t-il en replaçant ostensiblement son bras dans son écharpe.

* * *

L'incident établit solidement la réputation de Miranda. Pour tout le monde, elle était désormais une curiosité. Un coup de maître, commenta lady Frances. Quand on était une « curiosité », plus personne ne posait de questions sur vos origines ou sur votre famille.

— Sans parler de vos autres atouts, ajouta lady Frances avec une petite moue énigmatique. Votre beauté, votre charme, votre humour...

Elles étaient assises face à face dans l'un des salons de Biddle House. Frances avait entrepris d'apprendre à Miranda les règles du piquet et de la bonne société, en passant des unes aux autres sans transition, comme si le jeu et la vie formaient un tout indissociable.

— Surtout, lui conseilla-t-elle, votre visage ne doit jamais montrer ce qui est dans votre main — ou dans votre cœur.

— Pourquoi ?

— Parce que ce serait une marque de faiblesse. Dans notre monde, la

faiblesse est plus qu'un crime, c'est une faute.

— L'autre soir, pourtant, vous avez pleuré, lorsque vous avez eu peur de perdre Lucas.

Lady Frances rejeta en arrière ses cheveux blonds et nia avec un aplomb qui décontenança Miranda.

— Je n'ai jamais fait une chose pareille !

La jeune femme soupira.

— Si vous le dites...

Pendant quelques instants, elles jouèrent en silence, puis Frances releva brusquement la tête.

— A propos, quand vous déciderez-vous ?

— A quel sujet ?

— Entre Ian et Lucas.

Miranda la regarda fixement. Pendant un bref instant, elle eut l'impression que Frances savait lequel des deux hommes elle avait aimé avant de perdre la mémoire. Une impression absurde. Si elle l'avait su, elle aurait été la première à le clamer sur les toits. Elle adorait trop les petits potins pour être capable de garder un secret de ce genre. Qu'y aurait-elle gagné, d'ailleurs ?

On frappa discrètement à la porte et le majordome entra.

— Une livraison pour mademoiselle Stonecypher, annonça-t-il d'un ton cérémonieux.

Une cohorte de valets entra, chacun porteur d'un énorme bouquet de fleurs.

Tandis que Miranda écarquillait les yeux de surprise, d'autres serviteurs se présentèrent, les bras chargés de boîtes de chocolats, de bonbons et de fruits confits. Une jeune femme fermait la marche, le visage souriant et plein de modestie.

— Je suis Mariette Deschamps, se présenta-t-elle en esquissant une révérence. Votre nouvelle camériste.

— Mais, je n'ai pas besoin d'une...

— Monsieur a beaucoup insisté.

Mariette lui tendit une petite enveloppe. Miranda l'ouvrit et jeta un coup d'œil au message tracé d'une main ferme et aristocratique :

« Avec tout mon amour,

Lucas. »

Elle froissa avec embarras le billet, mais Frances avait déjà reconnu l'écriture.

— Il est inutile de vouloir m'épargner, dit-elle d'une voix cassante.

Un sourire pincé aux lèvres, elle se leva et alla à la fenêtre.

— L'imbécile ! marmonna-t-elle entre ses dents. Comment peut-on s'infatuer au point de ne plus être capable de raisonner ? Il ne peut pas se permettre des gestes aussi dispendieux.

La même pensée avait traversé l'esprit de Miranda.

Addingham. Elle ne voyait pas d'autre possibilité. Depuis la soirée chez le

Régent, elle avait songé plusieurs fois au mystérieux bienfaiteur de Lucas. Elle ne savait pas pourquoi, mais il lui inspirait une répulsion instinctive.

— Je ne puis accepter un tel présent, dit-elle à la jeune Française. Cela ne serait pas convenable.

Les lèvres de Mariette se mirent à trembler.

— Je vous en prie, mademoiselle, donnez-moi une chance. Vous n'aurez pas à vous plaindre de mes services, je vous le promets !

Miranda soupira.

— Je ne mets pas en doute tes capacités, Mariette. Et encore moins ta bonne volonté. Il ne s'agit pas de cela.

La servante croisa les mains avec modestie sur son tablier blanc.

— Si vous ne voulez pas me garder, je n'ai nulle part où aller.

— Alors, seulement pendant une semaine ou deux, accepta Miranda avec lassitude, après avoir échangé un regard avec Frances. Le temps que lord Lisle te trouve une autre place.

Les yeux de Mariette s'emplirent de gratitude.

— Soyez bénie, mademoiselle. Vous ne le regretterez pas.

* * *

Pendant le reste de la journée, la jeune femme évita le salon rempli de fleurs et se retira dans ses appartements — sous prétexte qu'elle devait installer Mariette et lui montrer les êtres.

— Dis-moi, y a-t-il longtemps que tu connais lord Lisle ? lui demanda-t-elle alors qu'elle défaisait sa valise dans la petite chambre adjacente à la sienne. As-tu servi dans sa famille ?

La jeune Française hocha la tête.

— Oui, mademoiselle. Je connais Sa Grâce depuis plusieurs années et j'ai été à son service. Mais, ensuite, il a été obligé de me congédier. Vous comprenez, il y avait mes gages à payer... Mais il s'est montré très bon avec moi. Il m'a trouvé une autre place. Chez M. Addingham.

De nouveau Addingham.

— Mais c'est lord Lisle qui t'a envoyée ici, n'est-ce pas ?

— Oui. Il s'agit d'un accord entre lui et M. Addingham.

Mariette sourit. Elle était vive, avec des gestes rapides et précis. En un tournemain, ses affaires furent rangées dans sa commode et elle se retourna vers sa nouvelle maîtresse.

— A propos, mademoiselle, vous devez sortir cet après-midi. Il est temps de vous préparer.

Tandis qu'elle s'affairait autour d'elle et l'aidait à choisir une robe d'extérieur, Miranda la regarda en fronçant les sourcils.

— Comment as-tu eu connaissance de cette invitation ?

— La carte était posée sur la table de l'entrée.

La jeune femme hocha la tête. Pourquoi Mariette n'aurait-elle pas lu une

carte laissée en évidence sur un guéridon ? Elle n'avait commis aucune indiscretion. La force de l'habitude, sans doute. Parmi ses attributions, une bonne camériste devait aider sa maîtresse à se souvenir de ses obligations sociales.

* * *

La grande-duchesse d'Oldenbourg avait convié Miranda à une promenade en calèche à Hyde Park.

C'était bizarre et pas vraiment agréable d'être entourée par une troupe de cavaliers en armes. Le comte Platov était très strict sur les questions de sécurité, et les rangs de ses hommes étaient si serrés que personne ne pouvait s'approcher du brillant équipage de la sœur du tsar.

La duchesse semblait avoir l'habitude de se promener ainsi et elle bavardait librement, en français, de ses aventures romantiques, de l'étroitesse d'esprit exaspérante de son frère, le tsar Alexandre, de ses voyages dans toute l'Europe et de son cher mari qui, hélas, l'avait quittée, alors qu'il était encore si jeune. Lorsque sa nouvelle amie la déposa devant la porte de la résidence de lady Frances, Miranda était sûre d'une chose : elle n'enviait vraiment pas le sort de la grande-duchesse !

A son entrée dans le hall de Biddle House, un valet s'approcha d'elle et lui présenta un plateau sur lequel était posé un petit coffret en argent.

— Pendant votre absence, on vous a apporté ceci, mademoiselle.

Miranda prit le coffret, le regarda d'un air intrigué et monta dans ses appartements.

Dès qu'elle ouvrit la porte de sa chambre, Mariette apparut et se mit à sa disposition.

— Mademoiselle a-t-elle besoin de quelque chose ?

— Non, lui répondit Miranda d'une voix distraite. Merci, Mariette. Tu peux disposer.

La jeune Française s'inclina brièvement et retourna dans ses quartiers.

Quand elle fut partie, Miranda s'assit sur le lit et ouvrit le coffret, pensant y trouver un bijou ou une autre folie de Lucas.

Au lieu de cela, elle découvrit un brin de bruyère en fleur. Lorsqu'elle le prit entre ses doigts et huma son parfum subtil et légèrement poivré, son cœur s'arrêta de battre. Pendant un bref instant, elle eut l'impression d'être de nouveau en Ecosse. Les landes verdoyantes, les montagnes âpres et sauvages, Crough na Muir où tout le monde lui avait souri et l'avait accueillie en amie. Cette Ecosse où Ian, les yeux remplis de promesses, lui avait juré amour et fidélité.

Des fausses promesses ?

Une feuille de papier accompagnait le présent. Ses doigts la déplièrent en tremblant. Il ne s'agissait pas d'une lettre mais d'une annonce découpée dans un journal. L'hôpital de Bethlehem venait de recevoir une nouvelle donation

anonyme. Grâce au généreux bienfaiteur, l'institution allait pouvoir s'installer définitivement dans ses nouveaux locaux de Lambeth. La donation avait été effectuée en souvenir du regretté Dr Beckworth.

A cet instant, Miranda sut qu'elle avait des souvenirs. Oui, elle se remémorait, avec une clarté lumineuse, chaque minute qu'elle avait passée auprès de Ian MacVane. Une profusion d'images l'assaillirent. Ian souriant à Robbie et lui donnant un nom et une famille... Ian agenouillé devant sa mère et lui offrant sa tendresse et son amour filial... Ian debout au sommet du Ben Ocelfa, resplendissant de toute la beauté des Highlands et partageant son émotion avec elle.

Bouleversée par l'intensité de sa nostalgie, elle se recroquevilla sur son lit et regarda fixement le mur devant elle. Dehors, le soleil jetait ses derniers feux et les ombres des arbres s'allongeaient démesurément sur la tapisserie. Elle avait peur de la nuit. Peur de s'endormir. Ces derniers temps, ses rêves avaient été remplis de mystère et de violence. Comme si sa mémoire du passé était sur le point de revenir.

Et c'était ce qu'elle craignait le plus.

* * *

Ian considéra Frances d'un air incrédule.

— Vraiment tous ? Prinny leur a demandé de venir *tous* poser pour ce portrait ?

Lady Higgenbottom soupira. Son maquillage ne parvenait pas à masquer complètement les cernes autour de ses yeux. Elle non plus, elle ne dormait pas. Pour quelle raison ? Parce qu'elle ne supportait pas la présence sous son toit du grand amour de Lucas Chesney ? A cette pensée, Ian éprouva une sombre satisfaction. Il ne lui avait pas pardonné la façon dont elle avait escamoté Miranda.

— Oui, acquiesça-t-elle. Notre cher souverain pense à la postérité. Jamais autant de grands de ce monde n'ont été réunis à Londres et il a chargé Thomas Lawrence de peindre une grande fresque afin d'immortaliser l'événement. En récompense, il lui a même promis des lettres de noblesse.

Ian jura entre ses dents.

Jusqu'à présent, ils n'avaient pas réussi à découvrir le moindre indice sur le complot qui se tramait dans l'ombre contre les Alliés. Miranda était leur seul espoir, mais, tant qu'elle n'aurait pas recouvré sa mémoire, elle ne leur serait d'aucune utilité.

— Parfois, je me demande si Prinny ne travaille pas secrètement pour Bonaparte. Ces bals, ces déjeuners champêtres et maintenant ce portrait... Se rend-il seulement compte des occasions qu'il offre ainsi à nos ennemis ?

Frances joua négligemment avec son ombrelle et lui lança un sourire plein de finesse.

— Enfin, voilà où nous en sommes. Mais vous ne m'avez même pas

demandé ce que devenait notre chère Miranda ?

Ian affecta une indifférence cynique. Il avait appris depuis longtemps à dissimuler ses sentiments. Cela valait mieux dans le monde où il vivait. A la limite, il était même préférable de ne pas avoir de sentiments du tout.

— S'il y avait du nouveau sur ce front, je suppose que vous m'en auriez parlé. Donc, notre mystérieuse conspiratrice est toujours une énigme — si tant est qu'elle ait jamais été une conspiratrice.

— C'est exact. Je n'ai pas eu plus de chance que vous. Néanmoins, je trouve que vous avez poussé la comédie un peu loin. Le *mariage*. Bonté du ciel, c'est... c'est tellement définitif.

— Pas en Ecosse, lui rappela-t-il.

Elle frissonna.

— Seigneur Dieu, vous me faites froid dans le dos, MacVane ! J'en viendrais presque à plaindre cette pauvre enfant.

Négligemment, elle tira sur l'une de ses longues boucles blondes.

— Je devrais peut-être employer la torture.

Ian refusa de mordre à l'hameçon.

— Cela vaut la peine d'essayer. La douceur ayant échoué, il ne nous reste plus guère que cette solution.

Frances soupira.

— Et si elle devient tout à fait folle ?

— Il y a un risque, acquiesça Ian. Je m'en remets à vous, Fanny. Dans ce genre d'affaires, vous vous trompez rarement. Cependant...

Il s'interrompt et détourna la tête.

— ... ne relâchez pas votre surveillance. Elle est sans défense. Regardez ce qui s'est passé à Bedlam. Visiblement, Beckworth n'a pas été en mesure de dire à ses agresseurs ce qu'ils voulaient savoir.

— J'ai trouvé que la camériste était un coup de maître, dit-elle, comme si elle pensait à voix haute.

Ian haussa les épaules.

— Lisle devrait savoir que ce n'est pas en dépensant de l'argent qu'il n'a pas qu'il réussira à impressionner Miranda.

Lady Frances s'esclaffa.

— Tous les gens du monde agissent ainsi. Se ruiner pour une fille n'est-il pas en soi une preuve d'amour ? Et, au moins, Mariette sait se servir d'un fil et d'une aiguille. Votre Macbeth ne fait rien, à part voler un morceau de gigot ou un reste de poulet lorsque mes serviteurs ont le dos tourné. Quand ce n'est pas le gigot tout entier ! Je n'avais jamais vu une bête aussi vorace. Au fait, où l'avez-vous trouvée ?

— Je l'ai gagnée à un jeu de Pharaon. C'est un animal magnifique, n'est-ce pas ?

Un large sourire barra le visage de Ian. Il imaginait le grand lévrier d'Ecosse bondissant dans la demeure de Frances et retournant à plaisir les parterres de fleurs de son jardin. Il avait envoyé le chien à Miranda en se

disant qu'il la protégerait. L'entente entre la jeune femme et Macbeth avait été immédiate. Un véritable coup de foudre.

Une brise légère bruissait dans les frondaisons des grands arbres du parc de St. James, un parc qui avait été redessiné et embelli en l'honneur des hôtes illustres du Régent.

Il chassa avec résolution Miranda de ses pensées. Pour le moment, il avait des problèmes plus urgents à régler.

— Maintenant, où et quand auront lieu les séances de pose pour cette fameuse fresque historique ?

* * *

— Je n'aurais voulu pour rien au monde manquer un tel événement !

A vrai dire, Miranda se serait volontiers dispensée d'assister à cette séance de pose. Elle n'avait aucun préjugé à l'égard des têtes couronnées et des héros de la guerre, mais, après avoir dîné, bavardé et dansé avec eux chaque jour ou presque depuis son installation à Biddle House, elle aspirait à un peu de repos.

Néanmoins, elle ne pouvait pas se permettre de refuser une invitation de la grande-duchesse d'Oldenbourg.

Arborant un sourire radieux, elle remercia le valet de pied qui s'était précipité pour lui ouvrir sa portière et rejoignit lady Frances et la sœur du tsar dans les vastes salons du palais de St. James.

Thomas Lawrence, le peintre pendant si longtemps décrié, courait en tout sens afin de placer ses personnages et veiller à l'harmonie de sa composition et aux effets de lumière. Aucun détail ne semblait pouvoir lui échapper, mais, parfois, il n'était pas facile d'accorder les robes des dames et les brillants uniformes des princes et des rois sans froisser quelque susceptibilité.

Quant à Prinny, il voletait d'un groupe à un autre, comme un gros papillon en quête de nectar.

Lorsqu'il aperçut Miranda, le prince Frédéric de Prusse se fraya aussitôt un chemin vers elle.

La jeune femme le vit et se pencha à l'oreille de Frances.

— Si vous voulez bien m'excuser...

Se faufilant derrière une escouade de cosaques, elle se réfugia dans l'embrasure d'une fenêtre qui, fort commodément, était munie d'un lourd rideau de velours.

Elle n'avait vraiment aucune envie de subir les assauts courtois — et un peu lourds — du Kronprinz !

Il ne l'avait pas vue. Désorienté par sa brusque disparition, il regarda autour de lui, puis s'éloigna à regret pour rejoindre un groupe d'officiers généraux de l'armée prussienne.

Le danger était passé.

Au moment où Miranda s'apprêtait à retourner auprès de Frances, un coin du rideau se souleva légèrement, révélant la silhouette d'un homme vêtu d'un

costume sombre. Elle avait déjà vu son visage quelque part. L'un des diplomates qui accompagnaient l'archiduc d'Autriche ? Peut-être.

— Ah, vous êtes là ? murmura-t-il en français, comme s'il la connaissait. Aimez-vous les violettes ?

— Elles reviendront au printemps, répondit-elle machinalement.

L'homme s'esquiva.

— Attendez !

Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, puis disparut par une porte dérobée.

Miranda tenta de le rejoindre, mais, lorsqu'elle arriva sur la terrasse, il n'y avait plus personne.

La scène avait duré quelques secondes à peine.

Elle pressa ses mains contre ses tempes. Son passé était en train de revenir. Par bribes. Comme les morceaux d'un puzzle. Un puzzle qui la terrifiait.

Les mots qu'elle avait échangés avec l'inconnu semblaient inoffensifs, mais, au fond d'elle-même, elle savait que les violettes étaient un symbole. Le signe de ralliement des fidèles de Bonaparte.

Napoléon Bonaparte, le tyran qui avait mis l'Europe à feu et à sang et causé la mort de millions d'innocents. L'Empereur vaincu qui rongea son frein, en exil dans sa minuscule principauté de l'île d'Elbe.

Mais l'ancienne Miranda, cette Miranda qui était tapie au fond d'elle-même et qui, parfois, lui faisait si peur, semblait savoir quelque chose.

Bonaparte devait-il revenir au printemps ?

Comment pouvait-elle connaître pareil détail, sans être complice d'un terrible complot ?

Elle s'efforça de se souvenir du visage de l'homme qui s'était approché d'elle. Des cheveux noirs, un visage pâle et inexpressif. Aucun trait particulier, à part une petite cicatrice sur le menton.

Elle se mit à marcher lentement dans le jardin. Dans quel but l'avait-il accostée ? Pour mettre à l'épreuve sa loyauté ? Pour voir si elle avait réellement perdu la mémoire ?

Sa réponse avait été instantanée et automatique. Une sorte de réflexe.

Un réflexe par trop révélateur.

Cette pensée lui donna la chair de poule.

L'air était tiède et chargé de toutes les fragrances des rosiers en fleur et des pieds-d'alouette. Il n'y avait aucun bruit, à part le murmure d'une fontaine dont l'eau se déversait en ruisselant sur un tapis de mousse avant de tomber, goutte à goutte, dans un grand bassin.

Elle s'assit sur la margelle et regarda fixement un chapelet de bulles d'air minuscules qui remontaient lentement du fond et venaient crever à la surface.

— Tu fuis la foule, mon amour ?

La jeune femme sursauta. Ian.

— Pourtant, poursuivit-il, j'avais l'impression que tu commençais à te

sentir à l'aise dans la compagnie des grands de ce monde.

Elle battit des paupières. Les cheveux noirs de Ian étincelaient dans le soleil et, pendant une seconde ou deux, elle fut hypnotisée par sa beauté. La beauté du diable...

— Qu'est-ce qui te fait penser une chose pareille ?

— En quelques jours, tu es devenue leur coqueluche. Ils t'adorent. Je croyais te connaître, mais je ne m'étais pas rendu compte que tu étais animée d'une telle ambition sociale.

— M'as-tu seulement connue ?

Elle aurait dû savoir qu'il ne mordrait pas à un hameçon aussi grossier.

— Ah, Miranda...

Il se pencha sur elle et effleura ses lèvres du bout des doigts.

— Pas autant que je l'aurais aimé.

Son cœur se mit à battre plus vite, mais elle était trop perturbée par sa rencontre avec l'inconnu pour avoir envie de livrer un assaut courtois avec Ian MacVane.

— Quelque chose vient de se produire, murmura-t-elle.

— Quoi donc ? questionna-t-il en s'appuyant négligemment contre la fontaine.

— J'ai été accostée par un homme qui m'a reconnue. Un homme qui me connaissait avant mon... accident.

Le visage de Ian resta impassible, mais elle sentit que tous ses muscles s'étaient tendus.

— Vraiment ?

— Oui. Notre rencontre a été très brève et nous avons seulement échangé deux ou trois banalités. Cependant, j'ai eu la certitude qu'il savait qui j'étais.

— A quoi ressemblait-il ? Décris-le-moi.

Elle haussa les épaules.

— Oh ! il s'agissait d'un homme tout à fait ordinaire ! Costume sombre, taille moyenne. Il n'avait aucun signe particulier, hormis une petite cicatrice au menton. Sur le moment, j'ai pensé à l'un des diplomates qui accompagnent l'archiduc d'Autriche, mais je peux m'être trompée. Il est parti très vite et je ne sais pas où il est allé.

— T'a-t-il appelée par ton nom ?

Elle secoua la tête.

Ah, si seulement sa mémoire pouvait revenir ! Ses tempes l'élançaient douloureusement. Elle se retourna et regarda de nouveau les petites bulles d'air qui s'accrochaient au rebord d'une grande feuille de nénuphar.

Puis, tout d'un coup, une lumière blanche jaillit dans son esprit. Sa gorge se noua et une pâleur mortelle envahit son visage.

— Je... je me souviens..., bredouilla-t-elle d'une voix étranglée.

Ian lui prit le bras.

— Oui, ma chérie ?

L'eau. Elle voyait quelque chose dans l'eau.

— Ils... ils ont jeté son corps dans le fleuve. Ils ont tué mon père et ont jeté son corps dans la Tamise.

Les images revenaient. Des visions erratiques qui jaillissaient comme un éclair du gouffre noir de son subconscient, puis disparaissaient presque aussi vite.

La silhouette martyrisée de son père. Les taches de sang sur les pavés irréguliers du quai. Le bloc de pierre attaché par une corde à sa cheville.

Ses yeux s'élargirent d'effroi. Elle aurait voulu crier, hurler, mais aucun son ne sortit de sa bouche.

Ian était là, aussi solide qu'un roc, les mains posées sur ses épaules.

— Parle, je t'en prie. Dis-moi tout ce dont tu te souviens.

— C'était la nuit. Il pleuvait. Il y avait du vent également, car les rideaux bougeaient. Ils... ils sont venus à l'appartement.

— Qui ?

— Je ne sais pas.

Des ombres menaçantes s'agitaient au fond du gouffre. Les battements redoublèrent. Elle avait l'impression que sa tête allait exploser.

— Ils... ils étaient trois. Leurs visages sont flous. J'entends leurs voix. Des voix rudes, agressives...

Sa respiration était saccadée, haletante, comme les bribes de souvenirs qui s'échappaient de sa mémoire.

— Ils ont battu mon père, l'ont battu jusqu'à ce qu'il se taise. Puis ils nous ont emmenés tous les deux dans une voiture.

Elle se frotta les poignets nerveusement. Elle sentait encore la brûlure de ses liens.

— Au moindre cri, ils nous tueraient tous les deux. L'endroit où ils nous ont enfermés ressemblait à un cachot. Une cave noire et humide. Puis l'attente a commencé. Chaque minute semblait durer une éternité. Mon père a repris connaissance et m'a parlé.

Sa voix, soudain, se mit à résonner dans sa tête. Une voix irréaliste, désincarnée.

« Ma chérie, tu dois oublier ce que tu as entendu. Tout ce que tu sais. Tous nos plans, tous nos projets. Tu ne sais rien. Rien. Oublie tout. Sinon, ils te tueront toi aussi... »

— Il m'a demandé de tout oublier... Tout. Il n'arrêtait pas de me le répéter, même pendant...

Sa voix se brisa.

— ... même pendant qu'ils le battaient. « Ferme les yeux, implorait-il. Ne regarde pas. Tu ne vois rien. Tu n'as rien vu ! »

Des larmes brûlantes roulaient sur ses joues.

— Cela a marché pendant quelque temps. Mais, maintenant, c'est en train de revenir et je ne sais pas pourquoi.

Les mains de Ian lui massèrent doucement les épaules.

— Ma chérie... Essaie de te souvenir encore. Y a-t-il eu autre chose ?

L'ont-ils de nouveau battu ?

— Oui. Ils pensaient l'avoir tué. Mais, alors qu'ils l'emmenaient, j'ai...

Elle s'interrompit. Une autre image venait de réapparaître. Une main qui sortait de l'eau grise de la Tamise, des doigts qui s'accrochaient à un pilier sous un ponton de bois.

Un cri s'échappa de ses lèvres.

— Ian, mon père est vivant !

« Une tête sans mémoire est une place sans garnison. »

NAPOLÉON 1^{ER}, *MAXIMES ET PENSÉES*.

Ian resta impassible, en dépit de la fureur meurtrière qui faisait rage dans son cœur. On l'avait obligée à regarder son père être battu à mort. Tout comme lui-même il avait vu mourir son propre père et son frère. Comment n'aurait-elle pas essayé d'échapper à de pareils souvenirs ?

Il la sentit trembler sous ses mains et sut que la violence des images qui surgissaient en elle pouvait lui faire perdre la raison. Très doucement, il l'attira dans ses bras et la serra contre son torse.

Pendant qu'il lui caressait les cheveux et lui murmurait des paroles apaisantes, son esprit ne resta pas inactif. La mémoire de Miranda était en train de revenir, par bribes, mais, jusqu'à présent, elle ne lui avait rien appris de ce qu'il cherchait.

— Te souviens-tu d'autre chose ? questionna-t-il en se raidissant involontairement.

A n'importe quel moment, maintenant, elle pouvait se souvenir qu'elle n'avait jamais connu de Ian MacVane et qu'elle ne lui avait donc jamais promis de l'épouser.

Cela ne devrait guère le tourmenter. Il avait menti à des rois, à des ambassadeurs et à des généraux. Sans parler des femmes qui, souvent, lui avaient donné beaucoup plus que ce que Miranda lui avait jamais donné.

Néanmoins, il ne parvenait pas à réduire au silence les affres de sa conscience. Il lui suffisait d'imaginer la désillusion de la jeune femme et son visage meurtri pour avoir une vision de l'enfer. L'enfer avec lequel il devrait vivre jusqu'à son dernier souffle — avant d'aller brûler pour l'éternité dans celui où régnaient Lucifer et les forces du mal.

— Après cela, ils m'ont emmenée... Je ne sais pas où exactement, dit-elle d'une voix étouffée. Je me souviens d'une petite pièce éclairée par une bougie. Par la fenêtre, j'apercevais les mâts d'un bateau. J'étais assise sur une chaise. Puis... puis les questions ont commencé.

— Les questions ?

— Au sujet de nos recherches. Les vols en ballon. L'utilisation du vent et des courants ascendants. Les fusées... Mon père et moi, nous avons effectué

des travaux très avancés dans ces domaines.

— Je ne comprends pas, murmura Ian. Pourquoi se sont-ils débarrassés de ton père pour, ensuite, t'interroger à sa place ?

Elle s'écarta de lui et il ne chercha pas à la retenir. Surtout, il ne devait pas la brusquer. Elle avait l'air si fragile. Un rien suffirait pour que son esprit bascule de nouveau dans l'oubli ou dans la folie.

— C'est ma faute, murmura-t-elle avec un sourire amer. Entièrement ma faute. J'ai cru bien faire en disant la vérité. Je pensais le protéger. J'espérais qu'ils le libéreraient et concentreraient leurs efforts sur moi.

— Pourquoi sur toi et pas sur ton père ?

— Parce qu'il ne savait rien. Les informations qu'ils désiraient se trouvaient dans ma tête. Il s'agissait d'un accord entre lui et moi. Dans le monde où nous vivons, il est inconcevable qu'une femme puisse avoir des capacités intellectuelles supérieures — ou même égales — à celles d'un homme. Vis-à-vis de ses collègues, j'étais donc seulement son assistante. J'avais accepté ce rôle, par nécessité, mais souvent il en éprouvait une profonde culpabilité. Il avait l'impression de me voler mes inventions.

Elle leva vers lui son visage baigné de larmes.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit, Ian ? Pourquoi ne m'as-tu pas parlé de nos projets ?

— Parce que je ne les connaissais pas.

Ce qu'il faisait était odieux, mais il était trop tard pour reculer maintenant.

— Tu étais une fille très secrète...

Il prit un mouchoir dans sa poche et lui tamponna les yeux doucement.

— Allons, ma chérie, tu n'as aucune raison de te sentir coupable.

— Si. J'aurais dû deviner qu'ils le tueraient lorsqu'ils apprendraient qu'il ne savait rien.

— Ces hommes... Tu ne connais pas leurs noms ? Tu ne te souviens pas d'un détail qui permettrait de les reconnaître ?

Elle fronça les sourcils et réfléchit pendant quelques instants, les yeux fermés. Ian retint son souffle. Son désespoir la rendait encore plus adorable. Il jouait avec le feu. Ses yeux allaient-ils se rouvrir pleins de haine et de mépris ? Jamais il ne le supporterait.

Au lieu de cela, elle secoua la tête et ses lèvres laissèrent échapper un profond soupir.

— Tout est tellement confus dans ma tête.

— Comment as-tu réussi à leur échapper ? Qu'es-tu allée faire dans cet entrepôt ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Je *devais* y aller. Il le fallait absolument. Mais la raison...

— Ce bâtiment contenait des fusées et des explosifs, déclara-t-il lentement, tout en scrutant attentivement son visage. Je l'ai appris plus tard, par un article dans le *Times*.

— Alors, j'ai sans doute voulu détruire ces explosifs — ou autre chose qui

s'y trouvait caché.

Elle sourit. Un sourire empreint d'une profonde lassitude.

— Nous devrions rentrer, suggéra-t-elle en glissant la main sous son bras. Frances et la grande-duchesse vont s'inquiéter si elles ne me voient pas revenir.

— Oui, tu as raison.

Ils marchèrent pendant quelques instants en silence, puis elle soupira de nouveau.

— Enfin, maintenant, je sais ce que je dois faire, dit-elle d'une voix ferme.

— Quoi donc ?

— Retrouver mon père !

* * *

— S'il le désire, personne ne peut l'empêcher de réclamer ses droits conjugaux...

Miranda leva les yeux et considéra Frances d'un air interrogateur.

— Vous voulez parler de Ian ?

— Bien sûr ! Vous avez un seul mari, du moins à ma connaissance. Savez-vous que vous avez de la chance ? ajouta-t-elle avec une pointe d'amertume dans la voix. Peu de femmes peuvent se permettre de papillonner ainsi entre deux hommes aussi extraordinaires — sans parler de vos autres admirateurs.

Les doigts de Miranda se crispèrent sur sa plume.

— Je ne papillonne pas. Je serais même très heureuse si on voulait bien me laisser tranquille. Toutes ces attentions sont souvent fastidieuses.

Macbeth se leva en s'étirant et posa son museau sur ses genoux. Elle lui caressa la tête affectueusement. Ses grands yeux marron exprimaient une telle bienveillance, une telle confiance.

Un cadeau de Ian.

Lucas et Ian semblaient se livrer à une sorte de surenchère dont elle était l'objet — bien involontaire. Les fleurs, les chocolats, Mariette...

Les présents de lord Lisle se distinguaient par leur magnificence princière, mais ceux de Ian venaient du cœur. Un brin de bruyère, la donation à l'hôpital et, maintenant, ce chien.

Malgré sa taille impressionnante, Macbeth était aussi doux qu'un agneau. Il avait tout de suite adopté Miranda. Au grand dam de Frances.

Lady Higgenbottom grimaça et considéra l'animal avec une animosité mal déguisée.

— Comment pouvez-vous supporter ce monstre velu ? Il sent mauvais et je suis sûre qu'il a des puces !

— Peut-être, mais il possède aussi de nombreuses qualités, répondit Miranda en grattant le chien derrière l'oreille. Je n'ai pas besoin de m'interroger sur sa loyauté.

— J'espère que vous ne vous posez pas de questions sur la mienne ?

La jeune femme sourit.

— Je faisais allusion seulement à la gent masculine.

Elle avait raconté à Frances tout ce dont elle s'était souvenue, cet après-midi, dans le parc du palais de St. James, et sa protectrice lui avait promis de l'aider à retrouver son père.

Elle se frotta les yeux, puis considéra les feuilles de papier posées sur le bureau.

— Vous avez trouvé quelque chose d'utile ?

— Non. J'ai bien peur d'avoir perdu mon temps — et de vous avoir fait perdre le vôtre.

L'idée était la sienne — coucher par écrit tous les faits dont elle se souvenait dans l'espoir qu'un détail la conduirait à son père. Après deux heures de laborieuses écritures, elle avait seulement réussi à mettre bout à bout des phrases décousues et, finalement, elle n'était pas plus avancée que lors de sa conversation avec Ian.

Ian. Il n'apparaissait nulle part dans le puzzle encore si incomplet de son passé. Il était entré dans sa vie le jour où il l'avait arrachée aux flammes de l'entrepôt et, depuis lors, il n'avait plus jamais quitté ses pensées, mais, malgré tous ses efforts, aucun souvenir de lui n'avait surgi du gouffre noir de sa mémoire.

Pour le moment, elle avait un problème plus urgent à résoudre. Son père. S'il avait survécu, il devait se cacher quelque part. Mais où ? Elle commençait à cerner peu à peu sa personnalité. Un savant. Pas un génie, sans doute, mais un homme brillant et cultivé. L'un de ses sujets de recherche favoris avait été les communications à longue distance.

Elle plongea sa plume dans l'encrier et écrivit un mot sur la page blanche devant elle.

— Sémaphores, lut-elle à voix haute.

Frances la considéra d'un air intrigué.

— Que voulez-vous dire ?

— Les travaux de mon père concernaient, au moins en partie, l'utilisation et le perfectionnement des sémaphores.

— Vraiment ? Comme c'est intéressant.

— Moi, je ne trouvais pas cela particulièrement passionnant. Une lubie, comme tant d'autres. Je l'ai aidé à construire une tour de bois dans le jardin...

Sa main écrivit deux lettres machinalement. Un « H » et un « W ». Sans liaison entre elles.

— Dans quel jardin ? insista Frances.

— Je ne sais pas. J'ai commencé à écrire quelque chose, puis tout est redevenu noir.

Elle se massa les tempes et grimaça douloureusement.

— C'est vraiment trop frustrant !

— Vous êtes fatiguée, ma chérie, murmura Frances d'une voix pleine de

sollicitude. Il est tard. Vous devriez monter vous coucher. Je suis sûre que demain matin vous aurez les idées beaucoup plus claires.

La jeune femme hocha la tête et se leva.

— Vous avez raison. Je n'arrive plus à rien. Tu viens, Macbeth ?

Elle souhaita bonne nuit à son hôtesse et quitta les lambris dorés du grand salon de Biddle House.

Bien qu'elle n'en fût pas certaine, elle avait la conviction de ne pas être une conspiratrice. La guerre lui faisait trop horreur pour qu'elle ait eu envie de mettre en danger la paix des peuples de l'Europe. Peut-être, mais, d'une façon ou d'une autre, elle avait été mêlée à un complot. Et, à cause de ce complot, des inconnus avaient enlevé son père et l'avaient battu — peut-être même tué.

Une vague de fureur et d'impuissance l'envahit et la submergea. Des images horribles se succédaient dans sa mémoire. Son malheureux père ligoté, torturé, traîné par terre... Comment avaient-ils pu s'attaquer aussi sauvagement à un vieil homme sans défense ?

Sa vision se troubla et elle dut se raccrocher à la rampe en fer forgé. Macbeth s'assit à côté d'elle, le museau levé et la queue frétilante.

Elle avait l'impression d'être aspirée dans une sorte de tourbillon. Maintenant, les images s'entremêlaient sans rime ni raison. La main de son père accrochée au pilier du ponton, la salle commune de Bedlam, le sourire étincelant de Lucas, l'incendie de l'entrepôt, l'intensité du regard de Ian MacVane. Elle était dans ses bras et il l'emportait comme un butin vers leur chambre nuptiale...

Frances avait raison. Elle était épuisée et la rivalité de Lucas et de Ian ajoutait encore à la confusion de son esprit. Ils l'attiraient tous les deux, chacun à sa façon. Lucas la charmait par la perfection de ses manières, par son aisance dans le monde et la vivacité de son esprit. Mais, en même temps, elle était fascinée par le côté sombre et ombrageux de Ian. La force, la passion, la violence... En Ecosse, elle n'avait pas douté un seul instant de ses sentiments à son égard. Oui, elle l'avait aimé ! Maintenant, elle savait qu'un jour ou l'autre elle allait devoir choisir entre eux et que ce choix serait douloureux.

Lucas n'arrêtait pas de lui parler de leur passé, des tendres sentiments qu'ils avaient partagés, de leurs espoirs et de leurs rêves. Ian, lui, n'évoquait même plus leurs anciennes relations. Comme s'il pensait qu'elle devait le croire sur parole.

Elle ne le pouvait pas. Il lui fallait affirmer son indépendance. Elle recouvrerait son passé et ne laisserait aucun homme décider à sa place de son avenir.

Elle se remit à monter lentement, marche après marche. A intervalles réguliers, des bustes d'hommes illustres ornaient les parois de marbre de l'escalier. Leurs yeux lisses et blancs la regardaient et éveillaient en elle de nouveaux souvenirs. Elle connaissait chacun d'entre eux — Isaac Newton, Alexander Pope, Voltaire, Carl von Linné...

Sa tête se remit à vibrer douloureusement tandis qu'un lointain dialogue

avec son père lui revenait à l'esprit...

« — Un jour, cette invention te rendra célèbre, papa. Tu le sais, n'est-ce pas ?

» — Et ce sera une injustice, ma chérie. Une injustice ! L'honneur devrait t'en revenir. Mais je me demande si tu as bien songé à toutes les implications de ta découverte.

» — Que veux-tu dire, papa ?

» — Quelqu'un ne pourrait-il pas l'exploiter à des fins dangereuses ? S'en servir pour faire le mal et non le bien ?

» — Oh ! allons, papa, aucune personne sensée ne voudrait faire une chose pareille ! »

La jeune femme frissonna. Quelle était cette fameuse découverte ? Quand et où avait-elle eu cette conversation avec son père ? Elle n'aurait su le dire, mais, apparemment, sa terrible prédiction s'était réalisée.

En haut de l'escalier, la flamme de l'unique chandelle posée sur le pilastre de la rampe se reflétait sur le parquet ciré du palier. D'un geste machinal, elle posa la main sur la poignée de la porte de sa chambre.

La queue toute droite, Macbeth dressa les oreilles et gémit.

— Allons, sois un peu patient. Ai-je jamais oublié de te donner à manger ?

Elle lui avait mis une assiette sur le balcon et Mariette était chargée de la remplir chaque soir avec des restes de la cuisine — des restes souvent fort consistants.

La jeune femme poussa le battant et entra. Un courant d'air l'accueillit et elle constata, non sans surprise, que la pièce était plongée dans l'obscurité. D'habitude, Mariette laissait toujours une chandelle allumée.

Macbeth eut un grognement sourd.

— Mariette ? Où es-tu ? appela la jeune femme en avançant à tâtons. Mariette ?

Le plancher craqua.

Juste au moment où Miranda se tournait vers la fenêtre, une masse sombre se jeta sur elle. Elle n'eut pas le temps de crier, ni même de réfléchir. En un instant, elle se retrouva plaquée le dos contre le mur. Deux mains l'immobilisèrent et nouèrent brutalement quelque chose autour de son cou. La respiration coupée, elle tenta de résister, mais sa robe la gênait et ses coups de pied frappaient dans le vide.

Non, non, non...

Cent livres de muscles déchaînés bondirent sur l'agresseur de la jeune femme. La pression sur son cou se relâcha et elle réussit à se dégager. Des jurons, des bruits d'étoffe déchirée et des cris de douleur se mêlèrent aux grondements du chien.

Le combat ne dura que quelques fractions de seconde. Une ombre qui s'enfuit, une porte-fenêtre qui claque...

Les jambes tremblantes, Miranda sortit sur le balcon. Macbeth la suivit et posa ses pattes sur la balustrade.

— Ne bouge pas, lui ordonna-t-elle d'une voix rauque.

La main posée sur la tête du chien, autant pour se rassurer que pour l'apaiser, elle scruta les massifs du jardin, mais l'homme qui avait essayé de la tuer était déjà loin.

« Presque tous nos malheurs dans cette vie proviennent des idées fausses que nous nous faisons sur les choses qui nous arrivent. »

STENDHAL.

Ian rêvait de nouveau qu'il volait.

Crough na Muir. Il fuyait, poursuivi par un nuage sombre qui menaçait de le rattraper et de l'engloutir. Dans un dernier effort pour lui échapper, il s'élançait au-dessus de la falaise et s'élevait dans les airs.

Derrière lui, les maisons du village s'éloignaient et devenaient minuscules. Il planait au-dessus de l'océan et ses ailes l'emportaient vers un endroit chaud et lumineux. Là-bas, aucun soldat anglais ne pourrait l'atteindre. Plus jamais il n'entendrait leurs rires odieux, plus jamais il ne verrait leurs sourires cruels, et il serait hors de portée de leurs fusils et de leurs baïonnettes.

Mais il s'approcha trop près du soleil dont la chaleur, bientôt, devint insupportable. Il transpirait, puis sa peau commença à rougir. Il brûlait. Les plumes de ses ailes s'enflammèrent et il tomba comme une pierre dans les eaux blanches et froides de la mer du Nord.

Il ouvrit la bouche pour hurler, mais aucun son n'en sortit. Sa gorge était glacée. Ses mains essayèrent de s'agripper à quelque chose, mais elles ne rencontrèrent que le vide.

La voix de Duffie lui parvint, lointaine et assourdie.

— Vous devriez arrêter le whisky, sir. L'alcool rend votre sommeil agité.

Ian se frotta les yeux et s'assit sur son lit. Le soleil entraît à flots par la fenêtre ouverte et inondait son visage de lumière.

— Pourquoi fais-je sans cesse le même rêve ? marmonna-t-il. Voler ! Quelle absurdité.

Pendant qu'il se lavait la figure, Duffie posa sur le guéridon le plateau de son petit déjeuner.

— A cause de votre peur du vide, sans doute.

Ian haussa les épaules et barbouilla ses joues et son menton de mousse à raser.

— Quelle sagacité ! Je suis ébloui.

— Elle n'a pas peur du vide, elle. C'est une véritable savante. L'autre jour

encore, elle parlait des travaux de Lavoisier et d'un autre chimiste dont j'ai oublié le nom. Il existerait de nombreux gaz plus légers que l'air et elle suggérerait d'utiliser l'un d'entre eux pour gonfler un ballon.

Ian n'eut pas besoin de lui demander de qui il parlait.

— Voler en ballon ! bougonna-t-il. C'est tout juste bon à amuser ces messieurs de la Cour. Et encore, à condition qu'il fasse beau et qu'il n'y ait pas trop de vent.

— Elle n'est pas de cet avis. D'après elle, avec un lest suffisant et une bonne connaissance des courants ascendants, on pourrait traverser la Manche en moins de deux heures et, même, aller d'une seule traite de Paris à Londres. Ce serait une véritable révolution.

Il but une gorgée de café et s'essuya la bouche soigneusement.

— A propos, elle désire vous voir ce matin.

Ian jura. La lame du rasoir lui avait entaillé le menton. D'un geste brusque, il saisit sa serviette et l'appliqua sur la coupure.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit tout de suite ?

— Je n'y pensais plus, répondit Duffie d'une voix placide. Vous vous êtes bien coupé, on dirait. Il faudrait peut-être faire un pansement ?

Ian lui jeta un regard meurtrier.

— Non, cela ira comme cela.

En quelques instants, il finit sa toilette et s'habilla. Moins de dix minutes plus tard, il était à cheval, accompagné par Duffie qui, visiblement, trouvait fort amusante une telle précipitation.

— Vous avez l'air bien pressé...

— Oui, répliqua Ian. Mais pas pour la raison à laquelle tu penses. Elle s'est peut-être souvenue de quelque chose d'important.

Il y avait une autre raison. Jamais aucune femme n'avait su faire battre son cœur comme Miranda. Quand il était auprès d'elle, il ressentait un merveilleux sentiment de paix et de plénitude. Comme si la vie, tout d'un coup, prenait un autre sens et n'était plus cette lutte perpétuelle qu'il avait connue depuis sa plus tendre enfance.

Ils trottèrent pendant un moment en silence, puis il secoua la tête.

— Cela rend vraiment un homme idiot, Duffie.

— Quoi donc ?

— Le mariage.

Duffie s'esclaffa.

— Vous voulez parler de l'amour, sir ?

Ian laissa échapper un grognement agacé.

— Vieux fou !

— Vous avez un faible pour elle. Même si vous refusez de l'admettre.

— J'ai surtout une mission à exécuter. Une mission dont dépend le sort de l'Europe. Sa mémoire est en train de revenir. Finalement, je la crois innocente. Dans cette affaire, elle a seulement été une victime.

Duffie hocha la tête.

— J'en ai toujours été persuadé.

— Pourquoi ne me l'as-tu jamais dit ?

— Vous ne m'auriez pas cru. Au fait, vous a-t-elle donné des informations au sujet de ses ravisseurs ?

— Non. Elle ne connaît pas leurs noms et ne sait pas à quoi ils ressemblent. Elle ne se souvient pas non plus de ce qu'ils voulaient, ni de l'endroit où ils l'ont emmenée.

Le vieil Ecossais grimaça.

— Avec cela, nous irons loin.

Ian avait l'impression de buter contre un mur. Mais, à force de patience et de gentillesse, la mémoire de Miranda commençait à revenir. S'était-elle souvenue de quelque chose pendant la nuit ou à son réveil ? Cela expliquerait pourquoi elle voulait le voir.

Une peur horrible lui noua l'estomac. Allait-elle lui jeter au visage son imposture ? Lui annoncer qu'elle n'avait jamais connu de Ian MacVane et qu'il lui avait honteusement menti ?

La jeune femme l'attendait dans le grand salon de Biddle House. Elle était seule et, comme à son habitude, Macbeth somnolait, couché à ses pieds.

— Bonjour.

Elle leva la tête, mais aucun sourire n'éclaira son visage.

— Asseyez-vous.

Le cœur de Ian s'arrêta de battre. Elle ne l'avait pas tutoyé. Ses pires craintes allaient-elles se réaliser ?

— Qu'y a-t-il ? Tu t'es souvenue de quelque chose ?

— La nuit dernière, un homme a essayé de me tuer, répondit-elle d'une voix blanche.

— On a essayé de te... Mais, bonté divine, pourquoi ne m'as-tu pas fait appeler ?

— J'ai envoyé quelqu'un vous prévenir. On lui a répondu que vous étiez sorti.

Ian serra les mâchoires. Sorti. Le whisky. Les tripots. Il n'avait pas été là lorsqu'elle avait eu besoin de lui. Comme autrefois, avec sa mère. Mais, cette fois-ci, il n'avait aucune excuse. Il n'était plus un petit garçon, mais un homme — un homme qui n'aurait jamais dû baisser sa garde.

— Lucas est venu, lui. Il a passé tout le reste de la nuit ici — dans la chambre à côté de la mienne.

Ian était trop furieux contre lui-même pour pouvoir retourner son ire contre son rival.

— Notre divin vicomte a parfois son utilité, commenta-t-il simplement. Que s'est-il passé, ma chérie ? Je t'en prie, raconte-moi.

— Un homme est entré dans ma chambre par la fenêtre du balcon. Il a tenté de m'étrangler.

Elle se pencha en avant et passa la main affectueusement dans les poils ébouriffés du lévrier d'Ecosse.

— Macbeth l’a mis en fuite. Il l’a bien mordu. Plusieurs fois, même. Je crois qu’il s’en souviendra pendant longtemps. Tu es un bon gardien, tu sais, mon chien...

Elle leva les yeux et examina d’un air soupçonneux le visage de Ian.

— Comment vous êtes-vous fait cette coupure au menton ?

Ian laissa échapper un juron.

— En me rasant ! Cela peut arriver à tout le monde, non ?

Miranda soupira.

— Je n’ai plus confiance en personne. Si on a cherché à me tuer, c’est pour m’empêcher de parler. Or vous êtes la première personne à avoir appris que ma mémoire commençait à revenir.

— Seigneur Dieu ! Tu ne vas tout de même pas me dire que...

A cet instant, la porte s’ouvrit et Lucas entra dans le salon.

— Elle n’a pas besoin de le dire ! l’interrompit-il sèchement. Les faits parlent d’eux-mêmes.

— Quels faits ?

Lord Lisle mit la main dans la poche de sa veste et en sortit une cravate de soie blanche.

— C’est avec ceci qu’on a essayé de l’étrangler. Miranda l’a trouvée par terre après la fuite de son agresseur.

Les lèvres de Ian frémirent et le sang se retira de son visage. Il arracha la cravate des mains de Lucas et l’examina. Un examen superflu. Il l’avait tout de suite reconnue, mais, néanmoins, il la retourna pour vérifier le monogramme brodé en fils d’or. « I.D.M. » Ian Dale MacVane.

Il froissa la cravate dans sa main gantée et, pendant quelques instants, resta silencieux. Jamais encore il ne s’était trouvé dans une situation pareille. Un mystérieux ennemi lui avait volé l’une de ses cravates et s’en était servi pour... pour tenter d’étrangler Miranda !

Ce même ennemi, sans doute, qui les avait enlevés, elle et son père, et avait ensuite tué le Dr Beckworth.

— C’est ridicule ! marmonna-t-il. Complètement ridicule ! Je ne suis pas idiot, tout de même ! Si j’avais voulu t’étrangler — ce qui est une hypothèse absurde —, j’aurais employé un autre moyen. Sûrement pas, en tout cas, une cravate avec mon monogramme ! Pourquoi pas laisser ma carte de visite en plus ?

Miranda grimaça un sourire.

— C’est peut-être absurde, concéda-t-elle en portant la main à sa gorge, mais je n’ai pas rêvé. Quelqu’un a bien essayé de me tuer.

En découvrant les marques violacées sur son cou, Ian éprouva de nouveau un sentiment de culpabilité — auquel se mêlait une fureur d’autant plus violente qu’elle était impuissante. S’il avait tenu cet individu entre ses mains, il l’aurait volontiers...

— Duffie ! appela-t-il sans se retourner.

Angus McDuff apparut aussitôt, comme par magie. Ecouter aux portes

avait toujours été l'une de ses occupations favorites.

— Sir ?

— Va chercher mes affaires. Je vais m'installer ici pendant quelque temps.

— Très bien, sir.

— Il n'en est pas question ! s'exclama Lucas avec hauteur. Je suis déjà là et votre présence serait parfaitement superflue. Miranda a besoin de quelqu'un en qui elle puisse avoir totalement confiance. C'est mon cas, mais je n'en dirais pas autant de vous.

— Vraiment ? ironisa Ian. Pourtant, c'est Macbeth qui l'a défendue. Le chien que je lui ai donné. Où se trouvait votre petite Française pendant ce temps-là ? A-t-elle donné l'alerte ? S'est-elle précipitée à son secours ? Non, Lisle, vous ne réussirez pas à m'évincer. J'ai au moins autant que vous le droit de la protéger.

— Pourquoi ? Parce que vous l'avez abusée avec vos mensonges ? Parce que vous avez profité de sa faiblesse pour la forcer à vous épouser ?

Miranda battit des paupières. Son expression resta impassible, mais Ian sentit qu'une tempête couvait dans son cœur.

— Je ne l'ai pas forcée. Elle vous l'a dit elle-même.

Lucas haussa les épaules.

— Vis-à-vis de la loi anglaise, votre mariage ne vaut rien. Une parodie ! Une vulgaire parodie. Sans publication de bans, sans témoins... Une cérémonie à la sauvette.

— Attention, Lisle, ne me poussez pas à bout. C'est à vous de partir. Pas à moi.

Lucas s'esclaffa.

— Le beau mari que voilà ! Mais, peut-être, avez-vous réussi également à forcer votre chemin jusqu'à son lit...

Le poing de Ian jaillit et atteignit son rival au menton. Lucas chancela, mais ne céda pas d'un pouce.

— Sale vermine écossaise !

Les yeux de Ian étincelèrent.

— Je savais bien, l'autre jour, que je regretterais de vous avoir laissé la vie sauve !

— Arrêtez tous les deux !

Miranda se leva d'un bond et s'interposa entre eux.

— Si vous avez l'intention de vous conduire de cette façon, je ne vous autoriserai ni l'un ni l'autre à rester ici. Je préférerais encore demander une escouade de cosaques à la grande-duchesse d'Oldenbourg !

Ian tenta de protester.

— Quelqu'un ne veut pas que tu te souviennes de ton passé, ma chérie. C'est à moi de le démasquer.

La jeune femme releva le menton avec défi.

— Non, monsieur MacVane. Cette tâche me revient et je n'ai besoin de personne pour l'accomplir. J'ai perdu la mémoire, mais j'ai encore toute ma

tête — ne vous en déplaie. L'un d'entre vous est peut-être un meurtrier, ajouta-t-elle en regardant les deux hommes successivement.

Un sourire dangereux erra sur les lèvres de Ian.

— Alors, il vaudrait mieux pour toi que tu saches exactement qui est qui.

Elle rejeta la tête en arrière et lui rendit son sourire.

— Je n'ai pas peur.

Elle était plus forte de jour en jour. Les événements de la nuit précédente auraient conduit beaucoup de femmes au bord de la crise de nerfs, mais ils avaient seulement renforcé sa détermination. Elle faisait front devant le danger et refusait de se laisser impressionner.

— Vous pourrez rester tous les deux, dans la mesure où vous accepterez de cohabiter en paix.

— C'est impossible ! s'exclama Lucas. Vis-à-vis du monde, ce serait un véritable suicide.

— En la matière, vous êtes un expert, commenta Ian avec ironie.

— Oui, concéda Lucas. Et je n'en éprouve aucune honte.

— Un expert bien payé pour ses « services »...

Le visage de lord Lisle devint écarlate. Il ouvrit la bouche, mais ne trouva rien à répondre.

— Ne vous inquiétez pas, Votre Grâce, le rassura Ian avec une nonchalance pleine de mépris. Je ne trahirai pas votre petit secret. Pas tout de suite, du moins.

Lucas se passa la main nerveusement dans les cheveux.

— Je n'ai jamais rien caché à Miranda. Elle connaît mes problèmes et sait de quelle façon j'ai entrepris de les résoudre. Tout ce que j'ai fait, je l'ai fait pour le bien de ma famille et personne ne peut me le reprocher.

Sa famille. Une flèche empoisonnée qui toucha Ian en plein cœur. En dépit de ses ennuis financiers, Lucas pouvait offrir une famille à Miranda. Une vraie famille, prête à l'aider et à la soutenir — au moins moralement. L'affection des siens ne valait-elle pas plus que tous les trésors de la terre ? Certes, sa mère lui avait pardonné, mais cela ne remplacerait pas les années perdues, les cauchemars et les nuits interminables pendant lesquelles ses accusations avaient résonné sans cesse dans sa tête.

— C'est vrai, acquiesça Miranda. Vous ne m'avez rien caché, milord, mais, de mon côté, je crois vous avoir dit que je me moquais du qu'en-dira-t-on. D'ailleurs, je ne pense pas m'en être jamais souciée. Cependant, si vous restez ici, vous devrez vous plier aux règles que j'ai édictées. Alors, quelle est votre réponse ?

— C'est bon, marmonna Lucas. Mais vous oubliez la cravate...

Ian haussa les épaules.

— Moi aussi, je suis d'accord. A condition qu'il reste hors de ma vue, ajouta-t-il avec un signe de tête en direction de Lucas. Je suis patient, mais il y a des limites !

Miranda sourit. Un sourire froid et ironique. Elle avait appris beaucoup de

choses au contact de Frances.

— Votre présence me sera vraiment d'un grand réconfort... J'espère seulement que vous ne vous entretenez pas pour avoir le privilège d'être le premier à voler à mon secours.

* * *

Miranda ne parvenait pas à trouver le sommeil. Elle pensait à son père. Il était peut-être encore vivant. Oui, il était vivant ! Elle en avait la conviction. Il devait se cacher quelque part, afin d'échapper aux hommes qui voulaient le tuer. Mais où ?

Elle se tourna et se retourna dans son lit, puis elle repoussa ses couvertures et se leva brusquement. Non, elle ne réussirait pas à dormir. Après avoir enfilé une robe de chambre, elle alla jusqu'à la porte et jeta un coup d'œil furtif dans le couloir. Depuis le soir où son mystérieux agresseur avait tenté de l'étrangler — avec la cravate de Ian — les appartements voisins du sien étaient tous les deux occupés.

A droite, Lucas. A gauche, Ian.

Elle aurait dû se sentir flattée. Beaucoup de femmes aimeraient être protégées par deux gentlemen aussi attentionnés et aussi séduisants. Deux gentlemen qui, l'un et l'autre, avaient leurs entrées dans les cercles les plus huppés de Londres.

Au lieu de cela, elle avait l'impression d'être écartelée et son cœur était en lambeaux. Par moments, elle était certaine que Lucas disait la vérité. Leurs longues promenades, main dans la main, leurs projets, leur amour tendre et discret... Mais, ensuite, elle songeait à Ian et à la façon dont son corps vibrait quand il la prenait dans ses bras. Elle était alors persuadée qu'il était le seul homme qu'elle ait jamais pu aimer.

Le couloir était plongé dans l'obscurité. Pendant un moment, elle resta immobile, rongée par son envie de parler à quelqu'un.

Elle pourrait aller réveiller Frances... Non. Lady Higgenbottom n'apprécierait guère d'être dérangée au milieu de la nuit — surtout pour un motif aussi futile. La vision de son hôtesse avec des rouleaux dans les cheveux, un masque d'argile sur le visage et un bandeau de soie noire sur les yeux acheva de la dissuader. Jamais elle ne lui pardonnerait de l'avoir surprise dans un pareil accoutrement.

Lucas ? Il l'écouterait avec patience et compassion. Mais, pour le moment, elle n'avait pas besoin de compassion. Il lui fallait des réponses.

Ian.

Prenant son courage à deux mains, elle longea le couloir sur la pointe des pieds et frappa discrètement à sa porte.

Il ouvrit immédiatement, comme s'il l'avait attendue. Pendant une seconde ou deux, elle le regarda en silence, à la fois attirée et un peu choquée par sa tenue négligée : sa chemise blanche froissée et largement ouverte, sa

cravate dénouée, ses pieds nus...

S'enfuir ?

Ce serait ridicule. Elle n'avait rien d'une oie blanche et avait déjà vu des spectacles autrement plus inconvenants. Ian ne l'effrayait pas. Au contraire. Il la fascinait. Un don Juan cynique et désinvolte, qui se moquait de la morale et de l'opinion des autres — mais, en même temps, un être capable d'une infinie tendresse quand il croyait qu'on ne le regardait pas.

Il tenait un verre de whisky à la main. Lorsqu'il s'écarta pour la laisser entrer, quelques gouttes du liquide ambré s'en échappèrent et lui éclaboussèrent la main.

— Entre...

— On dirait presque que tu m'attendais.

Tandis qu'il refermait la porte derrière elle, elle traversa la chambre et s'adossa à la cheminée. Quelques braises rougeoyaient dans l'âtre et une chandelle allumée était posée sur un guéridon.

— Je savais que tu étais debout.

Elle fronça les sourcils.

— Comment cela ?

— J'ai entendu ton lit craquer quand tu t'es levée et, ensuite, le parquet s'est mis à grincer.

Le cœur de Miranda tressaillit. Il entendait tous les mouvements qu'elle faisait dans sa chambre !

— Qu'en as-tu conclu ?

L'expression de Ian se durcit.

— Veux-tu vraiment le savoir ?

— Oui...

— J'ai eu peur. Je t'ai imaginée dans les bras de Lucas.

Malgré elle, la jeune femme rougit. Il remplit un verre de whisky et le lui mit dans la main.

— Mais tu es là et je suis pleinement rassuré. Pourquoi es-tu venue me voir ? C'est le milieu de la nuit, ajouta-t-il d'un ton délibérément provocant.

Elle soupira.

— Ce n'est pas pour ce que tu imagines... ou, plutôt, ce que tu espères. Je n'arrête pas de penser à mon père. Je me dis sans cesse que je devrais faire quelque chose. Aller quelque part. Mais où ? Je n'ai pas la moindre idée de l'endroit où il se cache — s'il est en vie, bien sûr.

Il s'approcha d'elle et lui caressa la joue avec une étrange douceur.

— Tu réfléchis trop, ma chérie. J'ai essayé de trouver une explication à la façon dont tes souvenirs reviennent. Dis-le-moi si je me trompe, mais j'ai l'impression qu'ils surgissent d'une manière inattendue, quand tu t'y attends le moins. Alors, à quoi bon te creuser la tête ? Détends-toi, essaie de penser à autre chose et tout rentrera dans l'ordre.

— Tu as sans doute raison.

Il l'avait observée. Il avait cherché à comprendre ce qui se passait en elle.

Pourquoi ? Parce qu'il ne pouvait pas supporter qu'elle ait oublié les liens qui les unissaient jadis ? Mais, peut-être, était-ce tout le contraire. Il craignait qu'elle ne se souvienne et ne se rende compte qu'il n'y avait jamais rien eu entre eux. Que tout avait été mensonge, duperie...

C'était ridicule ! Il la connaissait mieux qu'elle ne se connaissait elle-même.

— Pardonne-moi ma brutalité, Miranda, mais, si ton père a survécu, pourquoi n'a-t-il pas cherché à te contacter ?

— Il a peut-être essayé. Londres est une grande ville et je ne vois pas comment il aurait l'idée de venir me dénicher ici. A moins qu'il ne soit retombé entre les mains de nos ennemis...

Un frisson glacé lui parcourut le dos et sa main se crispa sur son verre.

— Il peut aussi avoir voulu me protéger.

Elle ferma les yeux et essaya de l'imaginer. Elle ne parvenait même pas à se souvenir de son visage !

Papa. Elle l'avait toujours appelé papa. Elle distinguait vaguement les basques élimées d'une veste noire. Une réminiscence du temps où elle était encore une petite fille.

« — Ne pourrions-nous pas rester encore un peu avec lady Montfort, papa ? Elle a toujours été si gentille avec nous.

» — Je crains de l'avoir froissée, ma chérie, et, en outre, nous avons déjà beaucoup abusé de... »

L'explication fut interrompue par un bruit de verre brisé.

« — Allez-vous-en, Gideon Stonecypher et, surtout, ne remettez plus jamais les pieds dans cette maison ! »

Miranda grimaça et rouvrit les yeux. Elle n'aurait su dire pourquoi, mais la présence de Ian la réconforta.

— Si j'en juge par les bribes de souvenirs qui me sont revenues, mon père a eu une vie sentimentale assez agitée, dit-elle avec un sourire involontaire.

— Te souviens-tu de ses amies ? questionna Ian. De leurs noms ou, au moins, de leurs prénoms ? Il s'est peut-être réfugié chez l'une d'entre elles.

— Lady Montfort, répondit-elle. Cela te dit quelque chose ?

— Oui. Une honnête fortune et un caractère irascible. Elle est morte il y a deux ou trois ans.

— Je pense qu'il la connaissait. Il y a longtemps, quand j'étais toute petite.

— Personne d'autre ?

Miranda secoua la tête.

— Non, mais elle n'a pas dû être la seule. J'en ai la conviction. Ah, Seigneur Dieu...

Elle soupira et se laissa tomber sur une chaise.

— Pourquoi, *pourquoi* ai-je tout oublié de cette façon ? C'est incompréhensible. Y a-t-il quelque chose de détraqué en moi ? Ne vais-je pas perdre la raison également ?

Ian la rejoignit et s'accroupit à côté d'elle. D'un geste machinal, elle finit son whisky. Il posa son verre sur le manteau de la cheminée et prit doucement son visage entre ses mains.

— Non, Miranda, il n'y a rien de détraqué en toi. Tu as déjà fait beaucoup de progrès. Le reste viendra. Ce n'est qu'une question de temps. Surtout, tu ne dois pas te culpabiliser. Jamais.

Elle aurait voulu lui en dire plus, lui avouer ses craintes — *toutes* ses craintes — mais elle ne trouva pas les mots pour les exprimer. La flamme de la chandelle dessinait des arabesques sur son visage. Il y avait une invitation dans ses yeux, dans l'incurvation de ses lèvres... Comme attirée par un aimant, elle se pencha en avant. Juste un baiser — pour voir s'il aurait le même effet dévastateur que ceux qu'ils avaient échangés à Crough na Muir.

Une tempête. Un cyclone. Jamais, même dans ses rêves les plus fous, elle n'avait imaginé des sensations aussi sublimes. Ses lèvres avaient un goût de nectar et elle les buvait avec une soif dévorante, comme si elle venait de traverser un désert torride. Un grognement rauque s'échappa de la gorge de Ian, quelque chose qui ressemblait à un avertissement, mais elle n'en tint aucun compte. C'était trop bon ! Elle avait la tête légère, si légère... A cause du whisky qu'elle avait bu, sans doute.

Lovant ses bras autour de son cou, elle s'abandonna à son étreinte. Il y avait trop longtemps qu'elle patientait, trop longtemps qu'elle attendait ce moment.

— Tu veux continuer ce supplice ? murmura-t-il dans un souffle.

— Oui, s'entendit-elle répondre sans la moindre hésitation.

— Alors, tu as cinq secondes pour me demander d'arrêter.

— Qu'arrivera-t-il, une fois ce délai passé ?

— Ensuite, plus rien ne pourra me retenir, même pas une armée de cosaques.

— Cela veut dire qu'il me reste cinq secondes avant de subir les derniers outrages ?

Elle passa ses doigts avec délices dans ses cheveux. Leur contact doux et soyeux avait quelque chose de merveilleusement intime.

— Trois, maintenant.

— Deux, répondit-elle, stupéfaite de sa propre hardiesse.

— Un... Tu ne m'as pas dit d'arrêter, ma chérie.

— Je sais. J'ai envie que tu continues.

Elle l'embrassa de nouveau, avec une telle passion qu'il en eut le souffle coupé.

Lorsque leurs lèvres se séparèrent, elle leva vers lui un regard brillant de désir.

— Cela te contrarie ? s'enquit-elle. Tu préférerais ne pas aller plus loin ?

Pour toute réponse, il la souleva dans ses bras et l'emporta vers le grand lit à baldaquin.

— Je n'ai jamais refusé de relever un défi, madame MacVane !

Elle enfouit son visage dans sa chemise.

— Je sais... même au péril de ta vie. Tu crois que l'on peut mourir d'amour ?

— Peut-être, mais c'est la mort la plus douce à laquelle on puisse rêver.

Il la déposa sur le lit et ses doigts entreprirent fébrilement de dénouer les attaches de sa robe de chambre. Lorsque les pans de satin s'écartèrent, il retint son souffle et ses yeux s'élargirent.

— Il y a quelque chose qui ne va pas ? questionna-t-elle d'une voix candide.

— Je... je croyais que tu étais encore habillée, bredouilla-t-il.

— Surprise ! murmura-t-elle en rougissant légèrement. Je te plais ainsi ?

Son manque total de pudeur avait quelque chose de délicieux. Jamais encore il n'avait rencontré une femme à la fois aussi hardie et aussi ingénue ! Sa modestie s'était-elle envolée avec le reste de son passé ? Cela n'avait plus d'importance. Plus rien n'avait d'importance maintenant.

— Oui. Tu es la plus merveilleuse des surprises !

Il se pencha sur elle et couvrit de baisers son visage et ses épaules. Sa peau était si blanche, si fine... Les yeux mi-clos, elle noua ses bras autour de son cou et s'offrit sans retenue à ses caresses.

Il la sentait vibrer de désir et, si elle avait été une autre femme, il aurait jeté ses vêtements à l'autre bout de la chambre et aurait pris tout de suite son plaisir, sans se poser de questions. Mais c'était Miranda. C'était la nuit de nocces qu'ils auraient dû avoir en Ecosse.

Du bout des doigts, il effleura ses seins. Il tremblait ! Comme un écolier lors de son premier rendez-vous amoureux. Il ne se lassait pas de les admirer. Ils étaient fermes, impertinents... S'enhardissant, il enveloppa leurs rondeurs dans les paumes de ses mains et les pétrit doucement. Un soupir s'échappa des lèvres de Miranda.

— Oh ! Ian...

Elle gémit de plaisir et, lentement, il laissa glisser sa main sur sa hanche et sur son ventre. Lorsque ses doigts s'insinuèrent entre ses cuisses, elle se cambra instinctivement.

— Je... j'ai peur..., balbutia-t-elle.

Il s'arrêta aussitôt. S'il y avait une chose qu'il ne voulait surtout pas, c'était risquer de l'effrayer.

— Peur ? répéta-t-il. De moi ?

— Non. Peur de ne pas savoir. Si j'ai déjà fait cela auparavant, je n'en ai pas le moindre souvenir. Même pas une vague réminiscence.

Il ne put s'empêcher de sourire. Elle était encore plus ingénue qu'il ne l'avait imaginé !

— As-tu envie de retourner dans ta chambre ?

— Tu plaisantes, n'est-ce pas ?

Son désir, maintenant, était par trop tangible, presque douloureux.

— Pas du tout. Mais s'il n'est pas librement consenti, l'amour entre un

homme et une femme devient un viol. Je te respecte trop pour ne pas te laisser entièrement libre de ton choix.

— N’as-tu pas dit tout à l’heure qu’une fois en train plus rien ne pourrait te retenir ?

Il soupira et déposa un baiser sur son front.

— Simple façon d’affirmer ma virilité, ma chérie. Les hommes sont ainsi, tu sais. Toujours un peu bravaches. Je ne voudrais pas que tu souffres à cause de moi, Miranda. Que tu éprouves ensuite des regrets.

— Jusqu’à présent, je ne regrette rien. Au contraire.

— Vraiment ?

— Oui. Continue.

La main de Ian s’insinua de nouveau entre ses cuisses.

— Comme ceci ?

Elle soupira.

— Oh ! oui !

Il enfouit son visage dans son cou et lui mordilla le lobe de l’oreille, tandis que ses doigts poursuivaient leur exploration. Une exploration toujours plus intime, toujours plus brûlante.

— Tu aimes que je te touche ?

Pour toute réponse, elle déboutonna sa chemise et ses mains lui rendirent caresse pour caresse.

— Toutes ces cicatrices..., murmura-t-elle en tressaillant légèrement. Tu as été souvent blessé.

— La guerre. J’ai eu de la chance, finalement, surtout quand je pense à mes amis qui sont morts et à ceux, plus nombreux encore, qui sont revenus mutilés.

— M’as-tu déjà parlé de tes batailles ?

— Pas encore.

— Tu me les raconteras ?

Un rire moqueur s’échappa de ses lèvres.

— Oui. Un jour, tu me reprocheras de radoter ! Mais pas maintenant. Pour le moment, nous avons autre chose à faire.

— Des choses dans ce genre ? questionna-t-elle en glissant la main sous sa ceinture.

Il retint son souffle.

Son audace ne le choqua pas, car elle était dépourvue de toute provocation. L’audace naturelle d’une jeune femme libre et sans complexe — comme son idole, Mary Wollstonecraft. Elle avait envie de lui et le lui montrait, sans cette fausse pruderie dans laquelle se complaisaient tant de personnes de son sexe.

Il se redressa et, en quelques gestes rapides, acheva de se déshabiller.

Quand il se pencha de nouveau sur elle, elle battit des paupières et considéra ouvertement les attributs de sa virilité.

— Mon Dieu...

Elle n'était pas effarouchée. Au contraire. Son ton admiratif était le plus beau compliment qu'un homme puisse recevoir.

— Tu n'en attendais pas moins, n'est-ce pas ? murmura-t-il avec une pointe d'humour.

Leurs lèvres se joignirent pour un long baiser plein de feu et de passion.

— Viens...

Les jambes de Miranda s'écartèrent pour l'accueillir. Il bascula sur elle et s'enfonça dans son intimité avec une lenteur torturante. Malgré la violence de son désir, il ne voulait pas risquer de lui faire mal.

Finalement, ce fut elle qui s'impatia. Son corps se cambra et elle se lova comme une liane autour de lui. C'en était trop ! Il plongea en elle. Elle poussa un petit cri étranglé et ses mains se crispèrent sur les épaules de son amant.

Il avait senti une brève résistance. Une résistance qui ne le surprit pas, car il n'avait jamais douté de sa virginité.

Pendant quelques instants, ils restèrent immobiles.

— Oh ! Ian, murmura-t-elle d'une voix tremblante, c'est...

— Oui ?

— C'est ce dont j'avais envie chaque fois que je te regardais.

Sa franchise acheva d'embraser Ian, mais, en même temps, un horrible sentiment de culpabilité envahit son cœur. Il l'avait trompée sur son passé et, maintenant, il lui volait sa virginité. Comment pourrait-il jamais se faire pardonner sa duplicité ? Pour le moment, il devait au moins essayer de ne pas la décevoir.

Il commença à bouger en elle, très lentement.

— Je veux te donner du plaisir, Miranda, murmura-t-il contre ses lèvres. Tout le plaisir qu'un homme peut donner à une femme.

— Ian ?

— Mon amour ?

Il parvenait à peine à parler, tellement il était consumé de désir. C'était comme si leurs corps voulaient fusionner l'un avec l'autre.

— Tu as réussi.

— Quoi donc ?

— C'est en train de venir.

Elle poussa un petit cri inarticulé et rejeta la tête en arrière.

— Oh ! mon Dieu... Je jouis !

Il la couvrit de baisers et de caresses. Il lui devait au moins cela. Ce n'était pas grand-chose en comparaison de tous les mensonges qu'il lui avait prodigués, mais il n'avait pas d'autre moyen de lui montrer la sincérité de ses sentiments.

Crescendo... Ils vibraient à l'unisson, à l'instar de deux violons maniés par des doigts de magiciens.

— Ian, Ian...

Les yeux fermés, elle répétait son nom à l'infini. Jamais encore il n'avait

éprouvé des sensations aussi intenses, aussi ineffables. Une merveilleuse ivresse l'envahit. Son corps exultait. Puis, dans un ultime assaut, la délivrance arriva et il retomba sur elle, hors d'haleine et le cœur battant à se rompre.

— Mon amour...

Lorsqu'ils eurent repris leur souffle, il se retira doucement et elle se blottit contre lui en ronronnant comme une chatte satisfaite.

Pendant un long moment, ils restèrent ainsi, tendrement enlacés et heureux, simplement, d'être l'un avec l'autre. Une brise tiède et légère jouait avec les rideaux et emplissait la chambre de toutes les fragrances parfumées du jardin.

— Il est tard, murmura-t-il finalement.

— Oui... mais je suis tellement bien.

— Nous devrions peut-être dormir, maintenant ?

— Tu veux que je retourne dans ma chambre ?

— Non. Moi aussi, je suis bien. Et puis, nous sommes mariés, madame MacVane. Nous ne commettons aucun crime en passant la nuit ensemble.

Un rire mutin s'échappa des lèvres de Miranda.

— Cela pourrait être embarrassant si nous nous mettions brusquement à nous conduire en mari et femme. Surtout pour notre hôtesse.

— Tu crois ?

— Oui. Il serait plus sage d'en rester là. Pour le moment, du moins.

— Alors, tu ne vas pas finir la nuit avec moi ?

Il était étrangement déçu. Dormir auprès d'elle, sentir la chaleur de son corps contre le sien...

— Je parlais au conditionnel, murmura-t-elle en minaudant.

— Vraiment ?

Malgré son envie de la garder avec lui, il comprenait ses raisons et ne voulait surtout pas la forcer.

Elle s'étira avec délices et se frotta sensuellement contre lui.

— Oh ! très bien ! Si je suis de trop...

— Tu veux me l'entendre dire, n'est-ce pas ?

— Quoi donc ? s'enquit-elle en le regardant avec innocence.

— Que j'ai envie que tu restes.

« Cette nuit et toutes les autres nuits, jusqu'à notre dernier souffle », ajouta une petite voix tout au fond de son cœur.

— Et tu en as envie ?

Il la retourna sur le dos et la prit de nouveau, sans préliminaires, cette fois-ci. Les yeux de Miranda s'élargirent brièvement, puis elle referma les bras autour de sa taille.

— Si j'en ai envie, Miranda ? Tu as besoin de me le demander ?

« *Fou, méchant et dangereux.* »

LADY CAROLINE LAMB.

Le lendemain matin, Miranda descendit l'escalier d'un pas léger. En l'espace d'une nuit, sa vie s'était métamorphosée. Elle avait l'impression de s'être épanouie, à l'instar d'un bouton de rose sous la caresse des rayons du soleil. Comment allait-elle se comporter vis-à-vis de Lucas et de Frances ? Jamais elle ne parviendrait à les tromper, à leur faire croire que rien ne s'était passé entre elle et Ian.

Elle s'arrêta sur le palier, la main posée sur la rampe en fer forgé, et s'efforça de calmer les battements de son cœur. La situation risquait d'être fort embarrassante. Elle en avait été consciente, mais, sur le moment, elle n'avait pas pu résister au plaisir de s'endormir dans les bras de Ian. La passion les avait engloutis, emportés dans un tourbillon. Oui, c'était exactement l'impression qu'elle avait ressentie. Elle s'était fondue en lui et, à son réveil, la chrysalide était devenue papillon.

Jamais elle n'avait connu une expérience à la fois aussi merveilleuse et aussi terrifiante.

Du moins, elle le *croyait*. D'autres moments aussi ineffables se cachaient peut-être dans les sombres arcanes de sa mémoire.

Ah, si seulement elle pouvait se souvenir de son amour pour Ian et des instants si précieux où ils avaient été ensemble !

Il lui suffisait de fermer les yeux pour être de nouveau dans ses bras. Le contact tiède et viril de son corps, son odeur, le goût de sa peau, ses mains qui glissaient sur les muscles de son torse... Elle entendait encore sa voix rauque de désir, les mots doux qu'il lui chuchotait à l'oreille.

Son corps réagit comme s'il l'avait caressée. Elle retint sa respiration et sentit une vague de chaleur monter dans ses reins, tandis que ses jambes se mettaient à trembler.

Elle ne parvenait même plus à maîtriser ses pensées et ses émotions !

Agacée par son manque de contrôle de soi, elle se mordit la lèvre et, lâchant la rampe, finit de descendre l'escalier d'un pas rageur.

Dès son entrée dans la salle à manger, ses pires craintes se matérialisèrent. Lucas leva vers elle un regard de cerf aux abois, tandis que Frances la

considérerait avec un sourire à la fois complice et vaguement narquois.

Miranda hésita. Quelle attitude adopter ? Nier, jouer l'innocence, ou avouer tout de suite sa défaite ?

Elle soupira. La bataille était perdue d'avance.

— Mentir ne servirait à rien, déclara-t-elle en s'asseyant et en se servant une tasse de thé. C'est Mariette, n'est-ce pas ? Elle vous a déjà tout raconté ?

Elle songea brièvement à la petite Française. Sa gentillesse, sa dévotion et son insatiable curiosité. Une autre énigme.

Lucas croisa les mains au-dessus de sa tasse.

— Merci de ta franchise, répondit-il sèchement. C'est déjà une consolation.

Le ton de sa voix l'atteignit en plein cœur, comme une flèche empoisonnée. Elle l'avait profondément blessé. Avait-il mérité un pareil traitement ? C'était une bien piètre récompense pour la patience et la compréhension qu'il n'avait pas cessé de lui montrer. Mais, surtout, il l'aimait... Un amour dont elle ne pouvait guère mettre en doute la sincérité.

— Je...

Frances reposa sa tasse d'un mouvement agacé.

— Oh ! pour l'amour du ciel, essayez de redescendre sur terre, mon ami ! Après tout, elle est mariée avec MacVane.

Lucas avala avec peine. Les articulations de ses mains étaient blanches, presque transparentes.

— Ce qui me trouble le plus, Miranda, c'est qu'il n'y a plus rien dans tes yeux quand tu me regardes. Comme si la lueur que j'y ai vu briller si souvent avant ton accident s'était éteinte définitivement. Tu étais à moi... Nous étions fiancés. Et maintenant, j'ai l'impression qu'il t'a enjôlée. Ce n'est pas seulement ton cœur et ton esprit que tu as perdus, mais également ton âme.

Miranda frissonna de nouveau.

Emportée dans un tourbillon. Engloutie. Elle détourna les yeux et se servit une assiette d'œufs au bacon.

— Je sais seulement que je l'ai épousé de mon plein gré. Si un jour je découvre que j'ai été trompée...

Elle ne réussit pas à terminer sa phrase. La seule pensée de devoir renoncer à Ian lui était trop intolérable.

— Quand tu ouvriras enfin les yeux, murmura-t-il d'une voix sourde, je pourrai seulement te plaindre, car il sera trop tard pour nous deux. S'il n'est pas *déjà* trop tard, ajouta-t-il en regardant tristement devant lui.

— Allons, mon ami, ne soyez pas aussi sinistre ! protesta Frances. J'ai horreur des mines d'enterrement au petit déjeuner ! Il n'y a rien de mieux pour gâcher une journée.

Une lueur brillait dans ses yeux. Une lueur qui en disait long sur le fond de ses pensées.

Miranda n'avait plus faim. Elle grignota distraitemment un morceau de bacon croustillant et but une gorgée de thé. Sa main tremblait et, soudain, ses

tempes se mirent à battre douloureusement. Tout tournait autour d'elle... Boire. Elle avait la gorge si sèche... Elle porta la tasse à ses lèvres, mais, quand elle voulut la reposer, elle lui échappa et se brisa en mille morceaux.

Le bruit résonna dans sa tête et déclencha une véritable explosion. Des images et des mots jaillirent de toute part, mais, au lieu de s'éparpiller, ils se rassemblèrent et s'emboîtèrent les uns dans les autres, comme les pièces d'un puzzle.

« Goûte donc à la confiture de prunes, ma chérie, disait la voix distraite et attentionnée de son père. C'était celle que ta mère préférait. »

La respiration de Miranda devint saccadée, haletante. Elle manquait d'air. Elle étouffait. Elle sentit une main sur son épaule, entendit Frances donner un ordre à un serviteur, suivi par un bruit d'eau qu'on versait dans un verre.

— J'ai soif...

Elle but avidement et rouvrit les yeux. Frances était penchée sur elle, une leur inquisitrice dans le regard.

— Alors ?

— Mon père. Je me souviens...

Lucas lui prit la main et la serra nerveusement dans la sienne.

— Et moi, ma chérie ? Tu te souviens de moi ? Tout est-il clair maintenant ?

Sa certitude la troubla profondément. L'avait-elle aimé ? Avait-il été réellement son fiancé ? Si c'était le cas, Ian...

Elle secoua la tête.

— J'ai vu seulement mon père. Je crois savoir où il a pu aller se cacher.

— Où ? demanda Frances d'une voix insistante.

— Je peux voir l'endroit, je peux le décrire, mais je ne me souviens pas du nom.

Elle retira sa main de celle de Lucas et se massa les tempes.

— Un manoir avec une tour carrée. Des vieilles pierres, du mortier qui se délite. Un puits au milieu d'une cour envahie par les mauvaises herbes. Des pieds-d'alouette, un rosier grimpant, un pommier en fleur... Et derrière, des collines basses et des moutons qui paissent sur une lande dépourvue d'arbres.

— Cela pourrait être n'importe où en Angleterre, fit observer Frances.

— Quelque part au bord de la mer ? suggéra Lucas.

— Non, mais il y a une mare ou un lac...

Lord Lisle se leva brusquement.

— Il faut que je m'en aille.

Miranda se leva également et chercha à le retenir.

— Attendez ! Si vous savez quelque chose au sujet de...

— Ce n'est pas impossible, mais je ne suis sûr de rien. Si c'est le cas, cela prouvera une fois pour toutes que c'était moi ton fiancé. Et non Ian MacVane.

Il sortit avec précipitation, juste au moment où Ian entraît, les cheveux encore humides de ses ablutions matinales. Il sentait le savon et le linge propre, et sifflotait joyeusement.

— Bonjour, mesdames, dit-il en s'inclinant jusqu'à la taille. Où courait donc notre divin vicomte ? Jamais je ne l'avais vu aussi pressé.

Frances soupira.

— Oh ! épargnez-nous au moins vos sarcasmes, MacVane !

Il adressa un clin d'œil à Miranda. Un clin d'œil qui suffit à rappeler à la jeune femme toute l'intimité qu'ils avaient partagée.

— Tu rayannes littéralement ce matin, ma chérie.

Malgré elle, la jeune femme rougit.

— Je t'en prie, n'en rajoute pas.

Cette nuit, elle avait crié son nom, s'était livrée à ses caresses et avait exploré son corps avec ses mains et avec sa bouche. Sans la moindre retenue. Mais le pire était qu'elle brûlait de recommencer.

Il s'assit avec nonchalance et se servit une tasse de café.

— J'ai beaucoup lu dans mon existence et je crois être un homme relativement intelligent et cultivé, mais il y a une question à laquelle je n'ai jamais trouvé de réponse. Que veulent donc les femmes ?

Miranda lui jeta un regard noir.

— Tu n'es pas drôle.

— Elle a recouvré une partie de sa mémoire, ajouta Frances.

Ian se figea, sa fourchette en l'air. Miranda eut l'impression qu'il avait pâli, mais elle n'aurait pu en jurer, car le soleil entraînait à flots dans la salle à manger et inondait de lumière son visage et ses cheveux.

Presque aussitôt, il se reprit et attaqua avec appétit ses œufs au bacon.

— Vraiment ? Cela t'a appris des choses intéressantes, ma chérie ?

Elle le regarda fixement pendant une seconde ou deux. Il était de nouveau parfaitement impassible. Contrairement à Lucas, il n'était pas pressé de savoir si elle s'était souvenue des relations qu'ils avaient eues — ou pas eues — avant son accident. Mais, après tout, cela n'avait rien d'extraordinaire. Ne lui avait-elle pas déjà donné cette nuit toutes les preuves d'amour qu'il pouvait espérer ? Ah, si seulement elle était sûre qu'il...

Puis un autre visage s'imposa à son esprit. Le visage d'un homme aux tempes grises et au regard perpétuellement distrait. Avait-elle le droit de penser à ses problèmes sentimentaux, alors que la vie de son père était en danger ?

— Il s'agissait de mon père, dit-elle dans un souffle.

Elle ferma les yeux et refoula avec peine ses larmes.

— J'ai retrouvé son visage, je le vois marcher et se pencher sur moi en souriant. Je peux même entendre sa voix et sentir...

Elle s'interrompit et se mordit la lèvre.

— Quoi donc ?

— ... sentir son amour pour moi.

Des larmes roulèrent sur ses joues et elle ne fit rien pour les retenir.

— Oh ! mon Dieu, j'ai eu tellement peur que personne ne se soit soucié de moi dans le passé ! Mais mon père m'a aimée. J'en suis sûre, même si mes

souvenirs sont encore incomplets.

— Y a-t-il autre chose ? questionna Ian après avoir échangé un regard avec Frances.

Miranda mit son visage dans ses mains.

— Ma chérie...

Il se leva et prit ses mains dans les siennes avec une infinie douceur.

— Est-ce tout ce dont tu t'es souvenue ?

— Non. J'ai eu la vision d'un vieux manoir. Avec une tour, un puits et, derrière, des collines parcourues par des troupeaux de moutons. Avec un dessin, ce serait peut-être plus facile...

Frances demanda à un serviteur de leur apporter du papier et de l'encre, et la jeune femme se mit au travail avec application.

Quand elle eut terminé, Ian prit la feuille et regarda son œuvre d'un œil critique.

— Thomas Lawrence n'a rien à craindre de ta part, commenta-t-il en lui adressant un clin d'œil complice. Cela ressemble un peu aux maisons fortifiées qui ont été construites le long de la frontière écossaise.

La jeune femme secoua la tête — sans se demander d'où pouvait lui venir son étrange conviction.

— Non. Je pencherais plutôt pour les Cotswolds ou pour un comté de l'Ouest. Le paysage est moins rude, moins désolé que dans le Northumberland.

Il examina longuement le dessin.

— Qu'y a-t-il ici, tout au bord ?

Elle haussa les épaules.

— Je ne sais pas. Un poteau indicateur, peut-être. Ma main l'a tracé machinalement, sans même que je m'en rende compte.

Frances se pencha au-dessus de la table et étudia elle aussi le dessin.

— Un poteau indicateur... C'est exactement ce qu'il nous faudrait. N'est-ce pas la lettre « H » ici ?

— Peut-être.

La jeune femme ferma les yeux et tenta de remettre en place dans son esprit toutes les pièces du puzzle. Elle voyait bien le poteau, mais le nom qui y était inscrit était flou. Un nom en deux parties.

« Où es-tu papa ? Je t'en prie, dis-le-moi... »

— « H », murmura-t-elle. Qu'est-ce qui commence par *H* ? Hackforth, Halifax, Hagworthingham.

— Hever, Humberstone, continua Frances.

— Honeybourne, ajouta Ian. Horncastle, Hildersley... Cela ne nous mènera nulle part.

Miranda plongeait avec frustration la pointe de sa plume dans l'encrier et rajoutait distraitemment quelques détails à son dessin. Ici, une fenêtre, là un portail.

H. High.

Sa plume dépassa le bord de la feuille de papier et fit une marque sur la nappe. Elle la regarda fixement, sachant qu'elle devrait s'excuser, mais un nouvel éclair avait jailli du fond de sa mémoire.

High Wybourne.

« Attention, Miranda, c'est un homme dangereux. Il essayera de te convaincre du contraire, mais tu ne dois pas lui faire confiance. Jamais. »

Elle laissa tomber sa plume, comme si elle lui avait brûlé les doigts et se leva brusquement. Immédiatement, Ian se précipita vers elle.

— Tu es toute pâle, ma chérie. Qu'y a-t-il ?

Elle ouvrit la bouche pour lui raconter ce dont elle venait de se souvenir, mais, au dernier moment, l'avertissement de son père résonna dans sa tête.

L'avait-il mise en garde contre Ian MacVane ? A cette pensée, son cœur s'arrêta de battre. La nuit dernière, elle s'était donnée à lui corps et âme, sans même qu'il ait eu besoin de gagner sa confiance.

Elle revit brièvement le regard blessé de Lucas quand elle était entrée dans la salle à manger. Puis elle entendit de nouveau l'intonation de sa voix. Il était persuadé que c'était de *lui* qu'elle allait se souvenir.

— Je ne me sens pas très bien, murmura-t-elle. Je crois que je vais monter dans ma chambre et m'allonger un peu.

— Bien sûr, mon amour, acquiesça-t-il en l'escortant jusqu'au pied de l'escalier. Tu es épuisée après toutes ces émotions.

— J'arriverai bien à monter seule.

Il lui caressa la joue, et la tendresse de son geste la toucha jusqu'au plus profond d'elle-même. Toutes les images de ce qu'ils avaient fait ensemble la nuit précédente surgirent dans sa mémoire et la submergèrent. La passion partagée, la communion de leurs corps et de leurs âmes... Tout cela n'avait-il été qu'une illusion ? Était-il possible de trouver un bonheur aussi parfait dans les bras d'un homme qui ne l'aimait pas sincèrement ? D'un homme qui avait joué avec ses sentiments et lui avait raconté un tissu de mensonges ?

— Aurais-tu des regrets, ma chérie ?

— Et toi ?

— Non.

Elle appuya impulsivement sa joue contre la paume de sa main. Elle avait tellement envie de le croire !

— Je vais être franche avec toi également, Ian. Je ne sais pas.

— Également ?

Elle fit un effort pour soutenir son regard.

— Je n'ai rien caché non plus à Lucas.

— Tu lui as *tout raconté* ? s'exclama-t-il en se passant la main nerveusement dans les cheveux.

— Je lui ai épargné les détails, bien sûr, répondit-elle avec une pointe d'humour dans la voix. Il était inutile de retourner le couteau dans la plaie.

Il la regarda avec incrédulité et marmonna quelque chose en gaélique.

— Je n'avais aucune raison d'avoir honte, ajouta-t-elle avec des larmes

dans les yeux. Mais, maintenant, j'ai peur, car je ne sais pas si je peux avoir confiance en toi.

Il la saisit par les épaules et la regarda avec une gravité inhabituelle.

— Tu n'as pas à avoir peur, ma chérie. T'ai-je jamais donné une raison de douter de la sincérité de mes sentiments ?

Elle préféra ne pas lui répondre.

— Pardonne-moi, mais je dois monter, maintenant, murmura-t-elle en se dégageant doucement.

Elle gravit l'escalier sans un regard derrière elle — afin de ne pas céder à la tentation. Elle connaissait trop la force d'attraction de ses yeux et de ses lèvres.

Une fois dans sa chambre, elle s'adossa à la porte et poussa un long soupir.

Presque aussitôt, Mariette apparut.

— Mademoiselle a besoin de quelque chose ?

— Oui. Tu pourrais peut-être emmener Macbeth faire une promenade. Je suis fatiguée et je n'ai pas le courage de le faire moi-même.

Elle attendit que la servante soit sortie, puis jeta un coup d'œil dans le couloir. La voie était libre. Elle redescendit par l'escalier de service et quitta la maison sans avoir rencontré personne. Elle devait mener son enquête toute seule. C'était la vie de son père qui était en jeu.

* * *

— Partie ! s'exclama Lucas d'une voix tellement tonitruante que son cheval prit peur et fit un écart.

Il tira brutalement sur ses rênes pour remettre l'animal aux ordres.

— Que diable voulez-vous dire ?

Ian apaisa sa propre monture en lui caressant l'encolure et considéra son rival avec un flegme qui ne reflétait guère la tempête qui faisait rage dans son cœur. Il avait galopé jusqu'à Blackfriars, en espérant trouver un indice dans l'appartement où Miranda et son père avaient habité. Mais, à l'entrée de Stamford Street, il avait rencontré Lucas — juste au moment où ce dernier s'apprêtait à mettre pied à terre.

Pour ne rien arranger, une épée battait contre la jambe de lord Lisle.

— A ma connaissance, ce que je vous ai dit ne souffre guère une autre interprétation, répliqua-t-il avec une ironie glacée. Elle est partie. A pris la poudre d'escampette. S'est enfuie sans laisser d'adresse.

Les yeux de Lucas étincelèrent. Il avait les cheveux en bataille et, visiblement, il avait beaucoup de peine à garder son sang-froid.

— Bonté divine, ce n'est pas possible ! Comment avez-vous réussi à la perdre de cette façon ?

— Personne ne m'avait chargé de la surveiller, répliqua Ian avec un haussement d'épaules.

— Ainsi, elle vous a quitté...

La voix de Lucas laissa transparaître une sombre satisfaction.

— C'est parce qu'elle a recouvré la mémoire, n'est-ce pas ?

Ian resta imperturbable. Il avait songé à cette éventualité, lui aussi, mais il refusait de croire qu'elle ait pu s'en aller ainsi, sans même lui avoir donné la possibilité de s'expliquer.

Lucas continua, sur un ton acerbe et méprisant.

— Elle a découvert que vous lui aviez menti depuis le début et qu'elle ne vous connaissait pas avant son accident.

Un sourire ironique erra sur les lèvres de Ian.

— Je vous trouve bien affirmatif, milord.

Les mains de Lucas se crispèrent sur ses rênes.

— Elle ne m'a jamais parlé de vous ! Nous nous étions fiancés secrètement et elle m'avait promis amour et fidélité.

Ian s'esclaffa.

— Tellement secrètement que vous n'avez parlé d'elle à personne ! Pourquoi ? Aviez-vous honte de la présenter à votre famille et à vos amis ?

Lucas blêmit, mais, au lieu d'avoir pitié de lui, Ian retourna le couteau dans la plaie.

— Vous la connaissiez peut-être, je vous l'accorde, mais je doute fort des sentiments qu'elle nourrissait à votre égard. En outre, elle n'a pas la moindre reminiscence de vos prétendues fiançailles. C'est le genre de chose que l'on n'oublie pas, pourtant.

— Elle ne se souvenait pas de vous, non plus, MacVane !

— En êtes-vous sûr ? Croyez-vous qu'elle aurait accepté de m'épouser si, tout au fond de son subconscient, elle n'avait pas su lequel de nous deux disait la vérité ?

Sa question acheva de drainer le peu de couleur qui restait encore sur les joues de Lucas.

« Touché ! » se dit Ian intérieurement. Il avait réussi à introduire un germe d'incertitude dans l'esprit de son rival.

— Je ne doute pas que vous l'ayez amusée, Lisle, poursuivit-il inexorablement. Elle avait même, peut-être, de l'affection pour vous — l'affection que toutes les femmes éprouvent pour les bellâtres insignifiants et inoffensifs. Mais, cette nuit, c'est à ma porte qu'elle est venue frapper. Pas à la vôtre.

Lucas jura et tira son épée d'un geste brusque.

— Sale menteur ! Maudit bâtard d'Écossais ! Je vais te faire payer cette ignominie !

— Que je sois écossais, il n'y a aucun doute, répondit Ian avec une feinte nonchalance. Menteur, je ne le nie pas non plus, car pour les hommes de notre condition le mensonge est une arme sans laquelle nous deviendrions des proies trop faciles pour nos adversaires. Mais bâtard... Voilà une insulte que je saurais difficilement tolérer.

Il se caressa le menton distraitement, comme s'il se demandait quelle attitude adopter, mais, en fait, il pensait à la dague dissimulée à l'intérieur de sa botte. Il lui suffirait d'une fraction de seconde pour s'en saisir et la lancer à la volée.

Le coup serait mortel. Il le savait, car son existence de mercenaire lui avait appris à agir rapidement et sans pitié. Cependant, la mort de lord Lisle ne lui rapporterait rien — sauf des ennuis et l'inimitié tenace de lady Higgenbottom.

— Non, finalement, je ne vais pas vous tuer. Cela ne servirait à rien. Mais, s'il vous plaît, remettez votre épée au fourreau. Ma patience a des limites et j'ai horreur des rodomontades. Surtout quand elles sont aussi inutiles...

Lucas le considéra d'un air éberlué.

— Vous refusez de vous battre ?

— Avez-vous vraiment envie de recommencer ? Ma première leçon ne vous a pas suffi ?

Lucas jura et rengaina son épée. Ian fit un effort pour ne pas sourire. Dans d'autres circonstances, ils auraient pu être amis. Le vicomte Lisle ne manquait pas de courage et il comprenait sans peine pourquoi Frances en était aussi follement amoureuse. Grand, élégant, une courtoisie exquise... Il possédait toutes les qualités requises pour faire battre le cœur d'une débutante.

— A propos, que faites-vous ici, Lisle ?

— La même chose que vous, je suppose. J'essaie de trouver des réponses.

— Savez-vous où est situé ce manoir dont a parlé Miranda ?

Lucas soupira.

— Si je le savais, je ne serais pas ici, répondit-il en mettant pied à terre et en attachant sa monture à un anneau.

Après une brève hésitation, Ian l'imita et le suivit dans l'entrée de l'immeuble.

— La camériste de Miranda vous a servi d'informatrice, n'est-ce pas ?

— Mariette ?

— Oh ! allons...

Ian sortit de sa poche une feuille de papier pliée en quatre.

— Tout à l'heure, je l'ai surprise en train d'écrire ce billet. Ne vous était-il pas destiné ?

Lucas s'arrêta et examina la missive en fronçant les sourcils.

— Cela n'a ni queue ni tête, marmonna-t-il en secouant la tête. Non, je ne vois vraiment pas ce que cela veut dire.

Ian le crut. Décidément, le vicomte Lisle n'avait pas le profil d'un conspirateur.

— Il s'agit d'un message chiffré, expliqua-t-il. Apparemment, Miranda n'a pas dit à Mariette où elle allait.

Une nouvelle preuve de la perspicacité de la jeune femme. Elle avait perdu la mémoire, mais gardé toutes ses autres facultés intellectuelles.

Ils entrèrent dans l'appartement et entreprirent une fouille méthodique. Le

corps de Midge avait été emporté par la police, mais les argousins de Bow Street avaient laissé les lieux dans l'état où ils les avaient trouvés.

L'ouvrage de Miranda était posé sur l'accoudoir d'un fauteuil. Distraitement, Ian relut la légende : « Un père est le plus doux des maîtres d'école. »

Il grimaça involontairement. Elle était une femme — un être fragile et sensible qui avait subi un choc terrible — mais ils l'avaient traitée comme un objet. Un puzzle dont il fallait remettre les pièces en place. Elle était beaucoup plus que cela. Tellement plus.

Il essaya de l'imaginer assise devant la petite cheminée, occupée à broder, tout en devisant avec son père de...

Il se figea brusquement. La scène représentée sur l'ouvrage avait quelque chose d'étrangement familier. Un vieux manoir, une tour carrée, des collines...

Tout en bas, dans un coin, une inscription en lettres minuscules attira son regard : *H. Wybourne, 19 avril 1814.*

High Wybourne. Il savait où elle était allée.

Tout droit dans la gueule du loup, si son instinct ne le trompait pas.

Ian jeta un coup d'œil en direction de Lucas. Le vicomte Lisle tenait dans ses mains un châle de laine bleue. Son visage exprimait une profonde mélancolie. Il avait aimé Miranda. Sincèrement. Même si son sentiment n'était pas partagé.

Il décida de lui faire confiance. Son aide lui serait utile. Il s'était battu en Espagne et était capable de se servir d'une épée ou d'un pistolet.

— Je sais où elle est, dit-il simplement. Vous pouvez venir avec moi, si vous en avez envie, milord. Mais n'oubliez pas une chose : c'est moi qui donne les ordres.

* * *

Miranda se pencha en avant et toucha l'épaule du cocher du tilbury.

— Arrêtez-vous ici, s'il vous plaît.

— Mais, nous sommes au milieu de la forêt, mademoiselle...

— Je le sais.

La jeune femme soupira et tira une pièce de la petite bourse que lui avait donnée Frances quelques jours auparavant. « Juste au cas où. » Lady Higgenbottom n'avait pas précisé sa pensée et Miranda n'avait pas éprouvé le besoin de lui demander la raison d'une telle générosité.

— Attendez-moi ici, ordonna-t-elle après avoir glissé la pièce dans la main du cocher. Je n'en aurai pas pour très longtemps.

L'homme hocha la tête.

— Bien, mademoiselle.

Elle mit pied à terre et, serrant son châle autour de ses épaules, elle s'enfonça à travers les arbres.

Quelques instants plus tôt, elle avait aperçu une vieille tour carrée au bout d'un chemin de terre et, derrière, des collines basses et dénudées.

Elle avait tout de suite reconnu l'endroit. Un antique manoir à deux ou trois miles de High Wybourne.

Des ronces se prirent dans ses jupes. Elle les releva et continua sa progression tant bien que mal. Les alentours ne lui étaient pas familiers, mais elle savait qu'elle était déjà venue ici. A quelle occasion ? Dans quel but ?

Elle n'en avait pas la moindre idée. Elle fronça les sourcils, mais son esprit resta désespérément vide.

Pourquoi son père se serait-il réfugié dans ce manoir ? Mais, d'abord, s'y trouvait-il vraiment ? Après le pillage de leur appartement et le meurtre de Midge, quelle raison avait pu le pousser à venir se cacher dans cet endroit dont ses tortionnaires connaissaient probablement l'existence ? Des tortionnaires qui n'avaient pas hésité à le jeter dans la Tamise à demi mort.

Un froid glacial l'envahit.

Pour protéger un secret ou pour la protéger, *elle*.

Normalement, elle ne courait aucun risque en allant frapper directement à la porte. Normalement... Mais, au contact de Ian, elle avait appris la prudence.

Parvenue à la lisière de la forêt, elle attendit, le dos appuyé contre un tronc d'arbre. Au-dessus d'elle, une ombre noire s'éleva et la fit sursauter, mais il s'agissait seulement d'une chouette que sa présence avait dérangée.

Une fenêtre était éclairée, tout en bas de la tour. Il y avait quelqu'un !

A l'horizon, le soleil jetait ses derniers feux. Dès que l'obscurité fut complète, elle se redressa. Le moment d'agir était arrivé. Alors qu'elle posait la main sur la grille du portail, un visage surgit dans sa mémoire. Le visage d'un homme souriant qui s'avavançait, les bras tendus, vers son père. D'emblée, elle avait éprouvé une aversion instinctive à son égard.

Pourquoi ? *Pourquoi* ?

Tout en restant dans l'ombre, elle se glissa à pas de loup jusqu'à la fenêtre. Un murmure de voix lui parvint, mais elle ne pouvait pas voir à l'intérieur, car les vitres étaient couvertes de poussière et de buée. Elle se pencha en avant pour écouter.

— Que signifient donc ces gribouillis ? Sacrebleu, vous allez parler, oui ou non ?

Un ton impatient, autoritaire.

— Je vous l'ai expliqué au moins une douzaine de fois ! C'est pour calculer la trajectoire.

La voix de son père. Il était vivant ! Elle aurait voulu crier, danser de joie, mais c'était encore trop tôt. Beaucoup trop tôt.

— Non. Il manque quelque chose : *la formule*. Celle sans laquelle nous n'arriverons à rien. Votre charmante fille pourrait peut-être nous aider, Gideon.

Le sang de Miranda se glaça dans ses veines. Puis, soudain, une vision

jaillit devant ses yeux. Une courbe accompagnée d'explications et de signes algébriques. Des équations mathématiques se formaient souvent dans sa tête, sans qu'elle sache à quoi elles correspondaient, ni de quelle façon elles se reliaient les unes avec les autres.

— Elle ne sait rien, insista son père. Je vous l'ai déjà dit. Si elle a prétendu le contraire, c'était seulement pour que vous arrêtiez de vous acharner sur moi.

Il mentait. Il mentait pour la protéger.

— Elle est votre point faible, Gideon. Sans ce portrait que vous avez fait mettre dans le *Times*, nous n'aurions jamais su que vous étiez vivant.

La voix avait un accent. Vaguement français, mais avec une intonation différente.

Les jambes tremblantes, Miranda s'appuya contre le mur. Les pierres avaient gardé un peu de la chaleur du soleil, mais cela ne suffit pas à la réchauffer. Ses tempes vibraient douloureusement et des vagues de souvenirs l'assaillaient l'une après l'autre, avec une violence inégale.

L'inconnu interrogeait son père au sujet de la fusée. *Leur fusée*. Au début, cela avait commencé comme un jeu. Une sorte de pari. Un pari follement excitant, qui avait eu pour but d'améliorer la fusée Congreve, afin de la transformer en un outil efficace et performant. Une fusée dont les mineurs, par exemple, ou les ingénieurs des Ponts et Chaussées pourraient se servir pour provoquer des explosions à distance sans mettre leur vie en danger.

Mais naturellement, les hommes qui voulaient les plans de cette fusée la destinaient à un usage bien différent.

Des hommes prêts à tout pour parvenir à leurs fins.

« Tu ne sais rien de ce projet. Tu ne sais rien... »

Son père n'avait pas cessé de l'exhorter à voix basse dans l'obscurité de la cave où leurs tortionnaires les avaient enfermés.

Elle réprima avec peine un éclat de rire hystérique. Elle avait perdu la mémoire parce qu'il le lui avait ordonné !

Lorsqu'il avait révélé le plan de sa fusée, Gideon Stonecypher avait enfin été reconnu par la communauté scientifique. L'inventeur farfelu, le touche-à-tout méprisé par ses pairs, s'était d'un seul coup métamorphosé en génie. Mais un génie dont le nom risquait de s'inscrire un jour en lettres de sang dans l'histoire de l'humanité.

Sa fusée possédait un avantage susceptible de révolutionner l'artillerie et de la rendre encore plus dévastatrice. Simplement parce qu'elle pouvait être pointée avec précision sur une cible.

Les fusées Congreve étaient déjà utilisées depuis quelques années, mais sans grand succès, car leurs trajectoires étaient imprévisibles. Elles explosaient n'importe où et servaient seulement à créer de la peur et de la confusion dans les rangs adverses — quand elles ne tombaient pas au milieu des troupes amies.

Gideon et Miranda n'avaient même pas réfléchi à la possibilité d'une

utilisation guerrière de leur invention. Ils avaient seulement cherché à résoudre un problème, de la même façon que lorsqu'ils avaient travaillé sur la prévision météorologique ou sur la conception de ballons capables de traverser la Manche.

Seigneur Dieu ! Les ballons...

L'armée s'était également intéressée à leurs idées dans ce domaine. Elle se souvint du jour où leur première proposition était arrivée — une proposition officielle, sur un parchemin couvert de tampons et de signatures prestigieuses.

En pacifiste convaincu, son père l'avait déchirée, ainsi que toutes celles qu'ils avaient reçues par la suite. Puis quelqu'un leur avait rendu visite. Quelqu'un qui avait refusé de se satisfaire d'une réponse négative.

Miranda entendit un bruit sourd, suivi par un gémissement. Une sainte colère se répandit dans ses veines et l'embrasa tout entière. Pendant combien de temps allaient-ils continuer de le torturer de cette façon ?

Devait-il mourir pour la protéger ? Cette maudite fusée était son invention, pas la sienne. Elle avait gardé le secret par affection pour lui, afin de lui en laisser la gloire. Une gloire qui avait été le rêve de sa vie.

Un geste noble et généreux qui s'était transformé en cauchemar.

Le sauver. Il lui fallait trouver un moyen de l'arracher à ses tortionnaires.

Le cœur battant à se rompre, elle se glissa le long du mur. Pour le moment, son seul avantage était la surprise. Si seulement elle pouvait se souvenir de la disposition des lieux... Brusquement, une lueur jaillit dans son esprit. Il y avait une autre entrée ! Une petite porte basse à l'arrière de la tour.

Elle hésita. Les voix à l'intérieur s'étaient tues. C'était trop calme, presque comme si...

Trop tard. Une branche craqua derrière elle et, presque aussitôt, une main de fer se referma sur son poignet.

— Bonsoir, chère amie. J'attendais justement votre visite.

La jeune femme cria et tenta de se débattre, mais son agresseur l'immobilisa brutalement et la poussa sans ménagement à l'intérieur de la pièce.

En la voyant, son père devint très pâle et ses lèvres se mirent à trembler.

— Non... Miranda... Non...

— Papa !

Elle se précipita vers lui, les yeux pleins de larmes.

— Tu es vivant !

Puis elle se retourna et se força à regarder leur ravisseur. Un visage étroit, des cheveux noirs, un sourire sarcastique...

— Vous perdez votre temps, dit-elle avec fermeté. Il ne connaît pas la formule.

— Voilà qui est fort amusant.

La voix de l'inconnu était nonchalante, presque affable, comme s'il participait à une réunion mondaine.

— L'inventeur de la fusée Stonecypher n'en connaîtrait pas la formule !

— Il n'en est pas l'inventeur.

Il haussa les sourcils et la considéra d'un air narquois.

— Qui est-ce, alors ? Vous ?

Gideon grimaça et s'agita sur sa chaise.

— Elle ne sait rien. Rien. Rien...

Miranda lutta pour ne pas sombrer de nouveau dans le gouffre noir de l'oubli. Brusquement, elle comprit la raison de son amnésie. La suggestion, l'hypnose. Des mots, toujours les mêmes, répétés à l'infini et sur un ton monocorde. Non, elle devait réagir ! Il lui fallait toutes ses facultés, si elle voulait sauver son père et se sauver elle-même.

— Je sais exactement ce que vous cherchez et je suis prête à vous le donner. Mais seulement si vous acceptez de satisfaire à mes exigences.

D'un mouvement rapide, leur ravisseur passa derrière Gideon, le saisit par les cheveux et lui tira brutalement la tête en arrière.

— Vos exigences ? questionna-t-il en appuyant la pointe d'un poignard sur sa gorge. Je suis désolé, chère amie. Mais peut-être ne vous ai-je pas bien entendue ?

*« Souvenir, souvenir...
 Une petite maison au bord de l'eau,
 Précieux écrin de mes rêves d'enfant.
 Une fenêtre ouverte,
 Un rayon de soleil,
 Un oiseau dans ma main... »*

ANONYME.

Un cri monta dans sa gorge. Elle serra les dents pour l'empêcher de sortir. Surtout, ne pas laisser voir la terreur qui lui nouait l'estomac. C'était l'une des premières leçons que lui avait enseignée Ian : « Ne jamais montrer que tu as peur. Sinon, tu es perdue. »

Leur ravisseur avait l'air de la connaître. Peut-être était-il l'un des trois hommes qui avaient tué Midge et mis à sac leur appartement ?

— Miranda, je t'en prie, sauve-toi ! l'exhorta son père d'une voix tremblante. Duchesne ne m'épargnera pas, même si tu...

Son tortionnaire le fit taire d'un revers de la main. Le malheureux cracha du sang et une quinte de toux secoua son corps frêle et maladif. Miranda serra les poings. Rester calme, ne pas agir avec précipitation... Au prix d'un terrible effort sur elle-même, elle réussit à contenir son indignation.

Quelque chose d'extraordinaire était en train de se produire en elle. La haine et la peur se combinaient à la fureur pour former un mélange explosif — un volcan sur le point d'entrer en éruption. Elle ne se souvenait pas de ce Duchesne, mais elle n'avait pas oublié la haine qu'il lui avait d'emblée inspirée.

« Sers-toi de ta colère, Miranda. Ne la laisse pas te dévorer. »

— Lorsque vous arrêterez de tourmenter un vieillard fragile et impuissant, nous pourrons peut-être parler d'une façon plus raisonnable, en adultes, dit-elle d'une voix glaciale.

Duchesne la regarda d'un air stupéfait. Son père lui-même battit des paupières et en oublia le poignard sur sa gorge. Apparemment, l'ancienne Miranda ne les avait impressionnés ni par son sang-froid ni par sa détermination.

L'étonnement de Duchesne ne dura que quelques fractions de seconde.

— Bien. Voyons alors si nous pouvons nous entendre. Vous affirmez que vous pouvez me donner ce que je cherche. Moi, j'ai la vie de votre père entre mes mains. Marché conclu ?

— Marché conclu, acquiesça-t-elle.

Elle tira une chaise et s'assit devant le bureau. Au même moment, le voile noir qui enveloppait son passé s'entrouvrit de nouveau.

« J'ai rencontré un homme très intéressant, ma chérie. Un spécialiste du chiffre et des communications par sémaphores. M. Duchesne, un Genevois qui vient d'arriver en Angleterre... »

Ainsi, c'était de cette façon que ce Duchesne s'était insinué dans leur existence. Un savant dévoyé qui s'était laissé fasciner par le mirage de l'argent et du pouvoir.

D'une main ferme, elle saisit une plume, la trempa dans l'encrier et commença à écrire sur une grande feuille de papier tellière.

— Voici la façon dont on calcule la trajectoire d'une fusée.

Sa main glissait d'elle-même, comme si c'étaient ses doigts et non sa tête qui contenaient la mémoire de ses travaux. Une longue suite d'équations apparut devant ses yeux et elle ne put s'empêcher de s'émerveiller en se rendant compte qu'elles étaient le produit de son esprit. Oh ! Seigneur Dieu, était-elle vraiment capable de résoudre des problèmes mathématiques aussi compliqués ?

— C'est ce que vous vouliez, n'est-ce pas ?

Duchesne quitta son père et s'approcha pour regarder par-dessus son épaule.

— J'espère pour vous qu'il ne s'agit pas d'une nouvelle ruse.

La jeune femme sentit le souffle de son haleine dans son cou et tous ses muscles se tendirent. *Agir...* Sa main qui tenait la plume s'approcha de l'encrier. Maintenant ! En une fraction de seconde, elle saisit le flacon, se retourna et jeta son contenu dans les yeux de Duchesne.

— Maudite diablesse !

Aveuglé, il trébucha et un chapelet de jurons s'échappèrent de sa bouche. Ses grands bras s'agitaient en tous sens, comme ceux d'un sémaphore, et au passage la lame de son couteau déchira la manche du corsage de la jeune femme. Elle recula et, profitant de ses mouvements désordonnés, elle lui fit un croche-pied. Puis, saisissant un tabouret, elle frappa de toutes ses forces.

Il jura de nouveau et se redressa. Elle n'avait même pas réussi à l'étourdir. Brièvement, elle revit le théâtre de marionnettes de Hyde Park. Le voleur qui assommait le gendarme avec un bâton... Cela lui avait semblé tellement facile !

« — Papa, pouvons-nous rester et regarder les marionnettes ? »

Sa petite main était dans la main de son père et elle levait vers lui ses grands yeux innocents.

« — Ah, ma chérie, je n'ai même pas un penny pour payer l'entrée.

» — Sommes-nous pauvres alors, papa ?

» — Parfois, je le crains.

» — Je prendrai soin de toi, papa. Quand je serai grande, je travaillerai et nous ne serons plus jamais pauvres ! »

Duchesne était de nouveau debout et menaçant. La rage et la peur revinrent en force dans le cœur de la jeune femme. Non, elle ne se laisserait pas capturer encore. Elle voulait vivre ! Aimer, être libre...

Elle l'attendit, avec la froide détermination d'un soldat chevronné, et, lorsqu'il fut à sa portée, elle abattit le tabouret sur son bras.

Il y eut un bruit sec. Duchesne poussa un cri et lâcha son couteau. Le visage rouge de fureur, il se jeta sur elle, mais elle esquiva sa charge et frappa de nouveau. Cette fois-ci, il resta à terre. Pour combien de temps ? Elle saisit le couteau et courut délivrer son père.

— Vite, papa ! Allons-nous-en avant qu'il ait repris ses esprits.

Derrière elle, Duchesne poussa un grognement sourd.

Gideon Stonecypher n'avait pas dit un mot, tellement il était éberlué. Elle le prit par le bras et l'entraîna dehors.

— Tu peux courir ? questionna-t-elle après avoir refermé la porte à clé.

— Je... je crois, bredouilla-t-il.

— Un tilbury nous attend dans la forêt. Tu y arriveras ?

Il boitait et grimaçait de douleur à chaque pas.

— Je... je l'espère.

À l'intérieur de la tour, Duchesne jurait et secouait la porte. Il ne lui faudrait pas longtemps pour l'enfoncer. Heureusement, il y avait des barreaux à la fenêtre.

Quand ils furent assez loin, elle s'arrêta un instant pour permettre à son père de reprendre son souffle.

— Ça ira ?

— Oui. Seigneur Dieu, Miranda, je n'en reviens pas. Tu as été stupéfiante. Une amazone ! Une walkyrie ! Que t'est-il donc arrivé ?

— Tu ne le devineras jamais, répondit-elle avec un bref sourire, tout en l'entraînant de nouveau à travers les bois.

Parviendraient-ils à échapper à Duchesne ? Heureusement, ils avaient l'obscurité pour eux. Un avantage, mais un inconvénient également, car les branches lui griffaient le visage — sans parler des ronces qui s'accrochaient sans cesse dans ses jupes.

Quelques instants plus tard, ils parvinrent à l'endroit où elle avait demandé au cocher de l'attendre.

Personne. Le tilbury n'était plus là.

L'un des jurons favoris de Ian s'échappa de ses lèvres.

— Quel langage, ma chérie ! s'exclama Gideon. Où as-tu donc appris des mots pareils ?

Un sentiment de panique envahit la jeune femme et elle se mordit la lèvre jusqu'au sang.

— Maintenant, nous n'avons plus aucun moyen de...

Elle s'interrompit brusquement. Il y avait eu un bruissement de feuilles dans le sous-bois derrière eux.

Duchesne. Il avait retrouvé leur trace.

Il faisait trop sombre pour qu'elle puisse voir son père, mais elle savait qu'il n'aurait pas la force d'aller beaucoup plus loin. Se battre. Il n'y avait pas d'autre solution. Malgré son bras cassé, le Genevois restait un adversaire redoutable.

En outre, il devait être enragé.

Il y eut un nouveau froissement de feuilles. Puis, presque aussitôt, une ombre se détacha de l'obscurité et bondit sur elle.

Elle ouvrit la bouche pour crier, mais une main gantée la bâillonna.

* * *

En sentant son corps souple et tendre se débattre sous lui, Ian ne put réprimer une pensée lascive. Cela tournait à l'idée fixe, à l'obsession !

— Du calme, ma chérie, lui murmura-t-il à l'oreille. C'est seulement moi, Ian.

Aussitôt, elle s'arrêta de bouger. Il retira sa main de sa bouche et desserra son étreinte.

Il attendait un sourire de gratitude, ou, au moins, un soupir de soulagement, mais, au lieu de cela, elle l'injuria copieusement et fit pleuvoir sur lui une grêle de coups de poing rageurs.

— Sale bâtard ! Maudit jacobite ! Tu m'as fait une peur bleue. J'ai encore les jambes toutes tremblantes.

— J'adore quand tu es en colère. Tes yeux qui étincellent, ton...

Elle tapa du pied avec exaspération.

— Tu crois que c'est le moment de faire de l'humour ? Mon père et moi, nous venons à peine d'échapper à la mort.

— Ton père ?

Elle lui tourna le dos et appela à voix basse :

— Papa ? Où es-tu ? Parle-moi.

— Il est ici, murmura la voix grave et aristocratique de Lucas.

— Ça va, ma chérie, répondit Gideon. Je n'ai rien. Qui sont ces gentlemen ? Des amis ?

— Oui. Ne t'inquiète pas.

En entendant la voix du vieil homme, Ian se figea. Gideon Stonecypher. Une inquiétude sourde l'envahit. Miranda lui avait-elle parlé de son fiancé ? Allait-il révéler son imposture, pointer sur lui un doigt...

Au même instant, un hennissement attira leur attention. Un cavalier. Sa silhouette se détachait en ombre chinoise à travers les arbres. Il tenait une lanterne à la main et, visiblement, il cherchait quelque chose ou — plutôt — quelqu'un.

Ian se redressa, tous ses sens en alerte. Surtout, pas de précipitation. Ils

devaient essayer de le capturer vivant. Il se retourna vers Lucas pour le mettre en garde.

— Ne tirez pas !

Trop tard. Un éclair, une détonation, l'odeur âcre de la poudre...

— Toujours la détente aussi facile, marmonna-t-il entre ses dents.

Le cavalier n'attendit pas son reste. Il lâcha sa lanterne et s'enfuit au triple galop.

— Il n'ira peut-être pas loin, dit Miranda. Il a un bras cassé et je lui ai lancé de l'encre dans les yeux.

— Il s'appelle Duchesne, ajouta Gideon. Henri Duchesne.

Lucas soupira.

— Comment ai-je bien pu le manquer ? A cette distance, je mets presque toujours ma balle dans le mille !

Ian lui jeta un regard noir.

— L'exercice n'est pas la guerre, milord, répliqua-t-il sèchement. Ne vous a-t-on point appris que l'on ne devait jamais tirer avant d'avoir vu le blanc des yeux de l'ennemi ?

* * *

Comme l'heure tardive et l'état d'extrême fatigue de Gideon Stonecypher ne rendaient pas envisageable un retour immédiat à Londres, ils décidèrent de passer la nuit dans une auberge. Heureusement, Ian ne se déplaçait jamais sans une bourse bien pleine et la vue de son or fit merveille. L'aubergiste les accueillit avec force courbettes, leur donna ses meilleures chambres et envoya réveiller son cuisinier qui, en un tournemain, leur prépara un dîner improvisé. Un bon feu, un solide ragoût de campagne et le vieux savant reprit quelques couleurs.

— Alors, tu as perdu la mémoire ? questionna-t-il en finissant son verre de vin chaud.

— Oui, acquiesça Miranda. Comment pourrais-je t'expliquer ce qui m'est arrivé ? C'est tellement incompréhensible ! Je me suis retrouvée dans un entrepôt en flammes au bord de la Tamise et j'avais tout oublié. Je ne savais même plus qui j'étais !

— Alors, cela a marché ! s'exclama son père d'une voix tout excitée.

La jeune femme fronça les sourcils.

— Qu'est-ce qui a marché ?

— Le mesmérisme, l'hypnose ! Ce n'est pas seulement un divertissement de salon. J'ai réussi à te convaincre d'oublier ce que tu savais. C'est stupéfiant !

— Connais-tu aussi le remède ? Le moyen de me rendre la mémoire ?

Il soupira et, comprenant son désarroi, il posa une main apaisante sur la sienne.

— Hélas, non, ma chérie ! Anton Mesmer n'a pas vécu assez longtemps

pour le découvrir, mais, d'après ses travaux, une amnésie provoquée de cette façon n'est jamais irréversible. Les souvenirs reviennent d'eux-mêmes au bout d'un certain temps. Il suffit d'être patient.

Miranda grimaça.

— Pourquoi, papa ? Savais-je quelque chose que je devais absolument oublier ? Était-ce pour ma sécurité ?

Gideon hocha la tête.

— Tu les avais entendus parler de leur complot. Un complot tramé par les amis de Napoléon.

Tous les muscles de Ian se tendirent.

— Étiez-vous présent également lors de cette conversation ?

— Oui, mais mon français est très mauvais. Je n'ai jamais été doué pour les langues — contrairement à Miranda. J'ai pu saisir seulement quelques mots, alors qu'elle a tout compris.

Ian les regarda l'un après l'autre et son cœur se serra douloureusement. Un père et sa fille. Des larmes brillaient dans les yeux de Gideon, mais les prunelles de Miranda étaient vides, comme si elle s'adressait à un inconnu.

Assis à l'autre bout de la table, Lucas était resté muet pendant toute la durée du repas. Un mutisme assez compréhensible : il était sans doute furieux contre lui-même à l'idée d'avoir laissé échapper Duchesne.

Tant que Miranda n'aurait pas recouvré la mémoire, ils ne sauraient rien du rôle joué par le Genevois et ignoreraient aussi pour qui il travaillait.

— Ils ne s'appelaient pas par leurs noms, poursuivit Gideon. Et, à part Duchesne, je ne les avais jamais rencontrés.

— Je vous en prie, insista Ian, essayez de vous souvenir. Le moindre détail peut avoir de l'importance et nous aider à les démasquer.

— L'un d'entre eux, le seul des trois qui n'avait pas d'accent, portait un sobriquet étrange...

Gideon Stonecypher fronça les sourcils.

— Attendez, je crois que cela va me revenir... Ah oui, la Couleuvre !

Le visage de Ian resta impassible, mais il eut l'impression qu'un fer rouge lui déchirait les entrailles.

— La Couleuvre, répéta Miranda. *The adder*, en anglais.

— Cela a-t-il une importance ? s'enquit Lucas.

Des cris résonnaient dans la tête de Ian. Les cris de son père et de son frère, mais, surtout, les hurlements terrifiés de sa mère. *The adder*. M. Adder. Il s'agissait sans doute d'une simple coïncidence, mais cela suffit à raviver toutes les plaies de son enfance.

— Nous en saurons plus à notre retour à Londres, dit-il après un long silence.

Gideon hocha la tête distraitement. Depuis un moment, il n'arrêtait pas de regarder fixement Miranda.

— C'est bizarre, ma chérie. Tu es la même, mais, en même temps, tu es différente.

— Que veux-tu dire, papa ?

— Avant, tu ne t'exprimais guère. Tu vivais dans ton petit monde à toi et ne sortais presque jamais de tes livres. Maintenant, tes yeux brillent et ton visage exprime une fraîcheur, une vitalité... Comme une rose qui, d'un seul coup, s'est épanouie. Raconte-moi. Tu as sûrement mille choses à me dire.

En quelques phrases succinctes, la jeune femme lui relata tout ce qui lui était arrivé — en omettant les passages qui auraient pu choquer le vieil homme : son séjour à Bedlam, le voyage en Ecosse et son mariage.

Ian sut tout de suite où elle voulait en venir et il s'y prépara mentalement. Le moment de vérité était arrivé.

Il entendit un bruit sec et baissa les yeux machinalement. Sa chope de bière s'était brisée dans sa main. Heureusement, elle était vide. Il se mordit la lèvre et grimaça un sourire embarrassé.

— Je suis maladroit, marmonna-t-il en se levant. Je vais appeler l'aubergiste pour...

— Non, l'interrompit la jeune femme. Cela peut attendre. Je veux que tu sois là ; vous aussi, milord, ajouta-t-elle à l'intention de Lisle.

Lucas se redressa sur sa chaise, tandis que Ian se rasseyait avec une feinte nonchalance, comme si briser une chope entre ses mains était une chose qui lui arrivait couramment.

— Tu es sûr que tu n'es pas trop fatigué, papa ? Si tu as envie d'aller te coucher...

Gideon lui sourit et secoua la tête.

— Ça ira, ma chérie. Je ne serai pas fâché de retrouver un vrai lit tout à l'heure, mais ta compagnie est un plaisir. Et puis, nous avons tellement de choses à nous dire !

La jeune femme rougit et se déplaça nerveusement sur sa chaise.

— Papa, je... T'ai-je déjà parlé de... de ma vie privée ?

Le sourire du vieil homme s'élargit.

— Tu as toujours prétendu ne pas en avoir. Tes études et tes recherches absorbaient tout ton temps — c'est ce que tu affirmais, du moins.

Il soupira et son visage s'assombrît légèrement.

— A vrai dire, tu as toujours été très secrète. C'était ma faute, bien sûr. L'égoïsme des hommes... Je pensais trop à moi-même et à mes travaux pour pouvoir t'accorder l'attention que tu méritais. La petite fille a grandi, sans que je m'en aperçoive et, un jour, je me suis rendu compte que tu étais devenue une femme. Une femme réservée, toujours un peu distante. Même à mon égard. Nous parlions pendant des heures de philosophie ou de mathématiques, mais tu ne me confiais jamais tes sentiments.

Elle baissa les yeux et ses mains se crispèrent nerveusement.

— Ce n'est pas possible, murmura-t-elle. Cette froideur, cette indifférence à l'égard de son propre père. Seul un monstre...

Sa voix se brisa.

Devant la profondeur de son désespoir, Ian dut faire un effort terrible sur

lui-même pour ne pas se lever et la prendre dans ses bras. Elle souffrait. Une souffrance intense, presque tragique. Comment avait-elle pu changer aussi radicalement en si peu de temps ? Avec lui, elle s'était montrée tellement libre, tellement spontanée, tellement confiante... Trop confiante, peut-être.

Elle releva la tête et grimaça un sourire.

— Je suppose qu'il est inutile de poursuivre cette conversation. Mon idée était absurde et...

— Non, ma chérie, l'interrompit Gideon. Tu n'as aucune raison de te culpabiliser. S'il y a eu un monstre dans cette affaire, c'est moi et seulement moi. D'ailleurs, si tu ne me parlais pas de tes affaires personnelles, cela ne veut pas dire que je ne m'y intéressais pas.

Les yeux de Miranda s'écarrillèrent.

— Alors, tu... tu savais...

— Bien sûr ! Je ne t'ai jamais suivie ou espionnée, mais je n'étais pas aveugle non plus. J'attendais seulement que tu m'en parles ou que tu me le présentes.

Miranda avala avec peine.

— Ainsi, je ne t'ai jamais dit son nom...

Gideon soupira de nouveau.

— Non. Je suppose que tu craignais ma réaction. Tu avais peut-être imaginé que j'aurais peur que tu m'abandonnes. Les filles se font tellement d'idées... Je t'assure que je l'aurais accueilli comme un fils et ne me serais jamais permis de te faire le moindre reproche. J'ai toujours eu les idées très larges dans ce domaine. Pour moi, tu avais le droit de suivre les inclinations de ton cœur et je n'avais pas à intervenir dans ton choix — quel qu'il fût.

Il regarda successivement Lucas et Ian, puis un sourire amusé erra sur ses lèvres.

— Alors, tu peux me le dire, maintenant. Qui est-ce ? L'un de ces deux gentlemen ?

Miranda ploya la nuque. Ian crut d'abord qu'elle pleurait mais, lorsqu'elle rejeta la tête en arrière, il vit qu'elle riait. Un fou rire inextinguible. Lucas se raidit et prit une expression choquée. Visiblement, le vicomte Lisle ne concevait même pas qu'une dame convenable puisse se laisser aller à un tel accès d'hilarité en public !

Ian se mordit la lèvre. Il comprenait l'humour de la situation, mais percevait également que la jeune femme était au bord de la crise d'hystérie.

— Voilà justement où est le problème, expliqua-t-elle en s'essuyant les yeux avec sa manche. J'ai perdu la mémoire ! Si j'ai eu un grand amour dans ma vie, je l'ai complètement oublié.

Gideon la considéra d'un air perplexe.

— Tu ne le leur as pas demandé ?

— Si, répondit Ian à sa place. L'ennui, c'est que lord Lisle et moi, nous prétendons tous les deux avoir été ce fiancé.

— Il ment ! s'exclama Lucas.

Un nouveau fou rire secoua Miranda.

— Et si vous disiez tous les deux la vérité ? J'étais peut-être l'une de ces filles légères et frivoles qui s'amuse à jouer avec les sentiments de plusieurs hommes à la fois. Avez-vous seulement songé à cette éventualité, hmm ?

Ian aurait aimé la secouer, la rappeler à la réalité, mais, au lieu de cela, il affecta un air amusé et vaguement blasé.

— De toute façon, ma chérie, le problème n'a plus d'importance, puisque nous sommes mariés.

Le vieux savant se redressa brusquement et renversa le reste de son verre de vin chaud sur la nappe.

— Mariés ! Comment cela ? Qui est cet homme ? A-t-il au moins les moyens de subvenir à tes besoins ? Qui sont ses parents, sa famille ? Je...

— Je m'appelle Ian MacVane, l'interrompt Ian avec fierté. Ma famille n'est pas illustre, mais je ne crois pas avoir à rougir d'elle ou de ce que je suis. Votre fille m'a accompagné en Ecosse et elle a bien voulu m'accorder sa main.

— Illégalement ! Contre sa volonté ! s'écria Lucas en saisissant les bras de la jeune femme. Mon amour, je t'en supplie ! Réfléchis, essaie de te souvenir ! Je suis l'homme que tu avais choisi. Il n'est pas encore trop tard. Tu as déjà réussi à te faire accepter dans la société. Bientôt, plus rien ne s'opposera à notre mariage. Tu seras la vicomtesse Lisle, l'épouse d'un lord.

Sa voix se mit à trembler et des larmes d'émotion jaillirent dans ses yeux.

— Nous avons partagé un rêve, Miranda. Le plus beau des rêves ! Ne le laisse pas s'évanouir, je t'en prie...

Les dernières traces d'humour disparurent du visage de la jeune femme et ses yeux étincelèrent de colère et de frustration.

— Cette épreuve m'aura au moins appris une chose, murmura-t-elle. A ne jamais laisser un homme s'insinuer dans ma vie. *Quel qu'il soit !*

Ian sentit ses yeux se poser sur lui. Elle s'attendait à une déclaration passionnée, semblable à celle de Lucas, mais il était trop las, trop fatigué des mensonges et des faux-semblants.

— Je n'ai rien à dire.

Il se leva et quitta la table, mais, sur le pas de la porte, il se retourna et regarda Miranda droit dans les yeux.

— Sauf une chose. Je t'aime et tu es ma femme. Tout le reste est du passé.

Sur ces mots, il sortit et gravit l'escalier, la tête haute et le cœur battant à se rompre.

Sa chambre n'avait rien de luxueux, mais elle était pourvue d'un grand lit moelleux et toutes les fragrances de la nature en fête entraient par la fenêtre ouverte. Cependant, malgré sa fatigue, il savait qu'il serait incapable de dormir. Aujourd'hui ou demain, dans quelques jours au plus tard, Miranda remettrait en place les dernières pièces du puzzle. Elle saurait alors qu'il lui avait menti et tout serait fini entre eux. Irrémédiablement.

Et puis, il y avait Gideon. Un personnage à la fois curieux et attachant.

L'image même du vieux savant distrait et perdu dans ses rêves. Visiblement, il adorait sa fille — tout en étant dépassé par son intelligence. Quelle satisfaction il avait dû ressentir au contact d'une élève aussi prodigieuse ! Une élève jamais rassasiée, toujours assoiffée de connaissance...

Ce soir, il était trop fatigué pour répondre à ses questions, mais, dès demain, il le soumettrait à un interrogatoire en règle. Lui, au moins, il n'avait pas perdu la mémoire. Pour le moment, son esprit était encore confus, mais, après une bonne nuit de sommeil, il devrait pouvoir leur fournir des informations.

A propos de la « Couleuvre », notamment. Adder... le nom infâme résonna de nouveau dans sa tête et se mêla à la vision d'un serpent tapi sous un rocher et prêt à bondir sur la première proie qui aurait le malheur de passer à sa portée.

Il posa sa chandelle sur le guéridon, puis alla à la fenêtre et contempla les collines qui ondulaient doucement, baignées par la lumière argentée de la lune. Un paysage si calme, si paisible, tellement loin de la violence des passions humaines.

Il dénoua sa cravate, puis l'enleva et la jeta sur le dossier d'une chaise.

Ouf ! Il respirait déjà mieux.

Le complot, sa mission... Le moment n'était-il pas venu de faire le point ? Il se passa la main dans les cheveux et tenta de mettre de l'ordre dans ses idées. Toutes les informations étaient là, à portée de main. Il le pressentait, mais il ne parvenait pas à les rassembler dans une hypothèse cohérente.

Finalement, il secoua la tête et s'appuya contre le montant de la fenêtre. A quoi bon se leurrer ? S'il y avait eu seulement cette énigme à résoudre, il serait déjà couché et endormi. En privé, il pouvait bien l'admettre. Son vrai problème se trouvait ailleurs et il avait un nom.

Miranda.

Seigneur Dieu, il avait *besoin* d'elle ! Et il était sur le point de la perdre.

Dans toute sa vie d'aventurier, jamais encore Ian MacVane n'avait éprouvé une peur aussi incoercible.

* * *

Miranda se pencha et embrassa son père sur le front. Un geste un peu gauche, presque embarrassé. Le vieil homme dormait paisiblement et, en le regardant, elle sentit une vague de tendresse monter en elle.

« Mon père, se dit-elle intérieurement. Tu es mon père. »

C'était comme si un miracle s'était produit dans son cœur.

Il était la preuve tangible et vivante de l'amour qu'il lui avait prodigué pendant tant d'années. Peu importaient les zones d'ombre qui obscurcissaient encore son passé. Elle se souvenait des choses essentielles. Sa douceur, lorsqu'il l'aidait à s'habiller et à lacer ses chaussures. Ses mains qui nouaient un ruban dans ses cheveux. Toutes les gâteries et tous les petits présents qui

avaient fait bondir son cœur d'enfant. Il avait été à la fois son père et son maître d'école. Il lui avait appris à lire, à compter et, le soir, maintes fois, elle s'était endormie dans ses bras.

Une boule dans la gorge, elle se leva et se dirigea à reculons vers la porte.

Pourquoi avait-elle eu des secrets pour son propre père ?

A cette pensée, une sourde inquiétude s'insinua dans son esprit et elle revit fugitivement l'homme en noir qui l'avait accostée lors de la séance de pose de Thomas Lawrence. Avait-elle vécu une double vie ? Une dangereuse conspiratrice se cachait-elle derrière la fille obéissante et modeste de Gideon Stonecypher ?

Le plus horrible était encore son incertitude. Et, sur ce point, aucun des trois hommes qu'elle connaissait ne pouvait lui être de la moindre utilité.

Ce soir, cependant, elle avait au moins appris une chose : à faire confiance à son instinct.

Aussi, en sortant de chez son père, elle passa sans s'arrêter devant sa chambre et se dirigea résolument vers le fond du couloir. Numéro 4. Fugitivement, elle songea à l'homme qui se trouvait derrière la porte. Que faisait-il ? Marchait-il de long en large en se demandant si elle allait venir le rejoindre ?

La simple honnêteté exigeait qu'elle lui fasse part de sa décision. Tout de suite. Avant d'être de nouveau en proie aux doutes lancinants qui l'avaient si souvent tourmentée.

Elle frappa. Un petit coup léger et discret. Le battant pivota et un visage apparut. Un visage sombre et fermé, mais dont la beauté aristocratique fit battre le cœur de la jeune femme.

La bouche sèche, elle leva les yeux vers lui et rassembla tout son courage.

— Bonsoir, Lucas. Puis-je entrer ?

« *Chaque pièce est une mascarade.* »

MLLE MITFORD.

Ian aurait volontiers claqué la porte de sa chambre, mais il réussit à se maîtriser et à la refermer doucement.

Jamais encore il n'avait été blessé aussi profondément dans son orgueil. Entendant un bruit de pas dans le couloir, il avait entrebâillé le battant — juste au moment où Miranda entraînait dans la chambre de Lucas Chesney. La scène passait et repassait devant ses yeux, à l'instar d'un cauchemar dont il ne parvenait pas à se réveiller.

Il saisit une flasque de whisky dans la poche de sa veste et la but d'un seul trait, mais l'alcool réussit seulement à lui brûler la gorge. S'enivrer ne servirait à rien.

Elle était allée rejoindre Lucas. Leur nuit d'amour et de passion n'avait pas suffi à la retenir — ni même la tendresse qu'il lui avait ensuite prodiguée.

Elle avait recouvré la mémoire.

— La comédie est terminée, marmonna-t-il en marchant de long en large.

Puis, soudain, il s'arrêta devant la fenêtre et regarda fixement le ciel étoilé.

— *Terminée*, répéta-t-il d'une voix sourde.

Après tout, il n'aurait pas pu imaginer un meilleur dénouement. Il n'ignorait pas les risques qu'il prenait en l'emmenant en Ecosse. Un jour ou l'autre elle se souviendrait et se rendrait compte de son imposture.

Oui, mais à ce moment-là il se croyait incapable de souffrir pour une femme — quelle qu'elle soit.

Et puis, cela ne ressemblait guère à Miranda. Rejoindre Lucas, sans rien dire... Non. Elle devrait être ici, dans cette chambre, en train de l'insulter et de lui jeter son mépris au visage. Il l'avait honteusement trahie, avait abusé de sa confiance.

Pourquoi ne se sentait-il pas coupable ? Il lui avait dérobé sa virginité et avait compromis son mariage avec un membre prestigieux de l'aristocratie. Pire encore, il avait gâché le seul grand amour de sa vie.

Il avait fait tout cela, mais, étrangement, il ne regrettait rien. Pourquoi ? Parce que le vicomte Lisle était au bord de la faillite et recourait à des artifices

honteux pour subvenir aux besoins de sa famille ? Ce serait trop mesquin. Il y avait une autre raison. Au fond de lui-même, il ne parvenait pas à croire qu'elle ait pu être réellement amoureuse de Lucas.

Il serra les dents et inspira profondément. Au cours de son existence, il avait souvent été meurtri dans sa chair, mais jamais encore il n'avait éprouvé une pareille torture.

Malgré lui, il pensa de nouveau à leur nuit d'amour, aux caresses qu'ils s'étaient données l'un à l'autre, à leur merveilleuse complicité... Auprès d'elle, il avait ressenti des choses qu'aucun mot ne pouvait exprimer. Une joie indicible, le bonheur parfait, une vision du paradis.

Il grimaça et secoua la tête.

A quoi bon retourner le fer dans la plaie ? Il avait triché et maintenant il en payait le prix. Un juste châtiment pour une conduite infâme.

Il retira sa veste et l'accrocha d'un geste brusque à la patère de la porte.

C'était sa faute. Il aurait dû depuis longtemps se dégager de cet imbroglio et reprendre ses bonnes vieilles habitudes. Observer les gens de loin, profiter de leurs faiblesses et rire cyniquement de la vaine agitation du monde. L'amour vénal, l'argent, les honneurs...

Une existence vide et sans but. Il se demanda pourquoi il ne s'en était jamais rendu compte auparavant.

Parce qu'il n'avait pas connu autre chose ?

Peu importe. Son ancienne vie était préférable à cet horrible supplice.

On frappa à la porte. Un petit coup discret, presque timide.

— Qu'y a-t-il encore ? grommela-t-il d'une voix furieuse.

La cravate dénouée et les cheveux en bataille, il tourna la poignée et ouvrit brutalement.

Aussitôt, il se figea et il lui fallut plusieurs secondes pour recouvrer la parole.

— Miranda ?

La jeune femme prit une profonde inspiration et entra dans la chambre de Ian.

— Je ne sais pas si j'ai eu raison de faire ce que j'ai fait, dit-elle, mais c'est fait et j'en suis soulagée.

Une seule chandelle éclairait la pièce. Ian se trouvait dans une demi-obscurité, mais elle nota que les traits de son visage étaient tendus.

— Que veux-tu dire ?

Le ton glacial de sa voix la surprit. Pourquoi cette distance, cette réserve ? Parfois, elle avait de la peine à le comprendre. Il était tellement imprévisible, tellement difficile à connaître.

— Je viens d'aller voir Lucas.

Ian posa un coude sur la cheminée et affecta une attitude faussement nonchalante.

— Vraiment ?

— Afin de lui dire que je ne pouvais pas l'avoir aimé avant mon accident

parce que...

Une boule se forma au fond de sa gorge et elle se passa nerveusement la langue sur les lèvres.

— Parce que je t'aime, *toi*.

— Seigneur Dieu...

Son manque de réaction piqua la jeune femme dans son orgueil, mais, néanmoins, elle releva le menton et se força à le regarder droit dans les yeux.

— Tu n'as rien d'autre à me dire ?

— Comment Lucas a-t-il accepté ta décision ?

Elle avala avec peine. Jamais elle n'oublierait l'expression blessée du vicomte Lisle et la lueur meurtrière qui avait brillé dans son regard.

— Il a répété de nouveau que j'étais en train de commettre la plus grande erreur de ma vie. Pour lui, tu es un aventurier sans foi ni loi — un don Juan cynique et blasé qui se lassera de moi et finira par m'abandonner.

Elle sourit et traversa la chambre pour le rejoindre. Malgré la froideur de son accueil, elle ne ressentait aucune appréhension.

— J'ai refusé de le croire. Il ne pouvait pas dire la vérité. Ce serait trop cruel, après la nuit que nous avons passée ensemble.

D'un mouvement rapide, il la prit dans ses bras et la serra possessivement contre lui.

— Pourquoi as-tu confiance en moi, Miranda ? murmura-t-il d'une voix rauque. Pourquoi ?

Au lieu de l'effrayer, sa violence l'enivra. Elle ressemblait trop à un défi, à une provocation.

Comme si elles étaient mues par une volonté indépendante de la sienne, ses mains glissèrent le long du torse de Ian et elle s'émerveilla de la dureté frémissante et sculpturale de ses muscles.

— Ce n'est pas en toi que j'ai confiance, mais dans les sensations que j'éprouve quand je suis dans tes bras.

Il marmonna quelque chose en gaélique — un juron, sans doute — puis sa bouche s'empara de la sienne, avec une telle fougue qu'elle en eut le souffle coupé.

Le cœur de Miranda battait à se rompre et chacun de ses battements la renforçait dans sa conviction. Lucas était sans doute un homme sincère et honnête, mais, quand elle avait dansé avec lui, elle n'avait éprouvé aucun désir, aucun émoi. Ian était le seul grand amour de sa vie — passé, présent et futur.

— Il faudra que tu m'apprennes le gaélique, murmura-t-elle, tout en répondant avec passion à ses baisers. C'est trop frustrant quand je ne comprends pas ce que tu dis.

— Il s'agissait d'un dicton. Tu veux que je te le traduise ?

— Oui.

— « Il n'y a pas plus grande folie que de s'en remettre aux plaisirs des sens. »

Elle rit et, se levant sur la pointe des pieds, elle lui mordilla le lobe de l'oreille.

— Tu penses que je ne suis pas sérieux, n'est-ce pas ?

— Je ne sais jamais quand tu es sérieux ou quand tu ne l'es pas.

— Je suis *toujours* sérieux.

— Moi aussi.

Elle fit un pas en arrière et dénoua les attaches de sa robe.

— Miranda...

Pour toute réponse, elle continua de se déshabiller. Lorsque son jupon et son corsage eurent rejoint sa robe à ses pieds, elle leva vers lui un regard plein d'innocence.

— Tu disais ?

L'ardeur du désir qu'elle lut dans ses yeux lui fit éprouver une délicieuse sensation de puissance.

— Rien.

Il la souleva dans ses bras et l'emporta, comme un butin, comme une prise de guerre. Ses gestes manquaient de douceur, mais, de nouveau, elle n'avait pas envie de douceur. Il la déposa sur le lit, jeta ses vêtements aux quatre coins de la chambre et la recouvrit de son corps avec l'impatience d'un étalon qui couvre une jument en période de monte. Dominateur, possessif, mais en même temps attentif à ses moindres désirs et à ses plus petits changements d'humeur.

Un amant imprévisible. Il plongeait en elle, puis s'attardait avec une torturante lenteur, jusqu'à embraser ses sens et lui arracher des cris inarticulés. Ses mains et sa bouche semblaient être partout à la fois. Elle tremblait, se cambrait, l'enlaçait avec ses jambes, lui rendait caresse pour caresse, baiser pour baiser...

Elle allait mourir. Elle était morte.

Mourir de plaisir.

Tout au fond d'elle-même, une petite voix se demanda s'il n'y avait pas un danger dans la violence des sensations qui jaillissaient dans ses reins. L'amour qui brûlait en elle n'avait rien de gentil. C'était un feu destructeur, une folie.

Brièvement, elle songea à Bedlam et à ses malheureuses compagnes.

Non...

Il s'enfonça en elle, comme s'il voulait la marquer au fer rouge, afin qu'elle lui appartienne à jamais. Ses mains emprisonnaient ses seins, sa bouche dévorait ses lèvres... Un tourbillon de volupté et de passion.

Un cri s'échappa de ses lèvres et il retomba sur elle, haletant et le front en sueur.

— Mon amour...

Pendant quelques minutes, ils restèrent ainsi, immobiles et silencieux, puis, très doucement, il se retira et bascula sur le côté.

— J'ai peur, Ian, murmura-t-elle en se blottissant contre lui.

— Chuut.

Il l'embrassa et l'enveloppa dans ses bras. Pour la protéger ou pour la garder prisonnière ? Sa colère avait disparu, remplacée par une merveilleuse tendresse.

— De quoi as-tu peur ?

— Que cela ne puisse pas durer. Que quelque chose nous sépare...

Au lieu de la rassurer, il l'embrassa une nouvelle fois et la serra plus fort contre lui.

— Alors, profitons du moment présent, tant que nous le pouvons encore.

— Ce n'est pas la réponse que j'aurais voulu entendre, Ian MacVane.

— Je ne suis pas capable de prédire l'avenir, ma chérie, dit-il en enroulant distraitemment une mèche de ses cheveux autour de son index. Le monde continue de tourner autour de nous et j'exerce un métier dangereux. Chaque jour, de nouveaux événements se produisent. Souvent, je ne sais même pas de quoi le lendemain sera fait — ou, même, si j'aurai un lendemain. Ainsi va la vie.

— Pourquoi ? questionna-t-elle en faisant glisser ses doigts sur son torse. Pourquoi ? Tu me l'as peut-être dit auparavant, mais je l'ai oublié et j'aimerais tellement comprendre.

— Comprendre quoi ?

— La raison pour laquelle tu as choisi de vivre ainsi.

Il rit — un rire triste et sans joie.

— Non, tu ne me l'as pas demandé. Personne ne me l'a jamais demandé.

— Alors, raconte-moi, Ian. J'ai envie de savoir.

Sous sa main, elle sentit les battements de son cœur. Des battements puissants et réguliers.

— Cela n'a rien de très intéressant, tu sais.

— Après que les Anglais eurent incendié la ferme de tes parents, tu as été envoyé à Glasgow, n'est-ce pas ?

Elle revit fugitivement la paisible vallée de Crough na Muir et imagina ses maisons livrées au pillage et ses habitants pourchassés par une soldatesque brutale et grossière.

— Oui. Si je voulais manger, je devais travailler — grimper comme un singe dans les cheminées. Des boyaux dans lesquels seul un enfant pouvait se glisser. Douze heures par jour à trimer comme un forçat et, pour tout salaire, une soupe et un quignon de pain. Cependant, mon frère et moi, nous sommes vite devenus trop grands pour effectuer ce genre de tâche.

— Qu'avez-vous fait ensuite ?

Il haussa les épaules.

— Toutes les corvées pénibles ou dangereuses. Nous n'arrêtons pas de courir sur les toits, pour changer une mitre ou resceller une embase — quand nous ne charriions pas les seaux de suie et de gravats. Gordon y a perdu la vie. Moi, j'ai eu de la chance : j'y ai seulement laissé un doigt.

Impulsivement, il dissimula sa main meurtrie, mais elle la prit dans la

sienne et l'obligea à l'ouvrir.

— Tu n'as pas besoin de le cacher, tu sais, dit-elle en la portant à ses lèvres. Il n'y a pas de blessures honteuses, sauf pour celui qui les a infligées.

Il grimaça un sourire.

— Tu as sans doute raison, mais c'est plus fort que moi.

— Et ton frère, comment cela est-il arrivé ?

— Il est tombé d'un toit. Sous mes yeux. Trois étages. Ses hurlements de terreur résonnent encore dans ma tête.

Les yeux de Miranda s'embruèrent. Comment des hommes pouvaient-ils avoir le cœur de traiter ainsi des enfants ? Le monde était vraiment trop dur, trop cruel.

— C'est du passé, lui rappela-t-il en prenant son visage dans ses mains.

Elle hocha la tête et essuya ses larmes avec le revers du drap.

— Peut-être, murmura-t-elle, mais je ne puis m'empêcher de souffrir à l'idée de ce que tu as enduré.

— Ces épreuves ont forgé mon caractère, car, naturellement, j'ai juré de venger Gordie. Un serment solennel prononcé sur son cercueil.

— Tu l'as fait ?

— Non. J'ai perdu la trace d'Adder. Il a vendu les biens qu'il possédait à Crough na Muir et toutes mes recherches pour le retrouver sont restées vaines. Cependant, je ne désespère pas. Il paiera un jour pour tous les maux qu'il a infligés à ma famille.

— Est-ce seulement une coïncidence si l'un des conspirateurs s'appelle la « Couleuvre » ?

— Je ne sais pas. Du moins, pas encore. J'ai souvent rêvé de lui planter un couteau dans le ventre...

Miranda frissonna.

— Tu n'es pas un meurtrier, Ian.

Un éclat de rire s'échappa de ses lèvres. Un rire lugubre et grinçant.

— Pourtant, c'est le métier pour lequel je suis le plus doué — à en croire certaines personnes, du moins.

Elle se blottit dans ses bras et le caressa avec une telle hardiesse qu'il eut un haut-le-corps et retint son souffle.

— Il y a une autre activité pour laquelle tu es encore plus doué, Ian, murmura-t-elle en rougissant. Une pour laquelle aucun juge ne te condamnera à la pendaison.

— Gourgandine !

Il la retourna sur le dos et ils firent de nouveau l'amour. Sans passion ni violence, cette fois-ci. Puis, lorsque leurs sens furent apaisés, ils restèrent pendant un long moment immobiles et silencieux.

— Ian ?

— Oui, mon amour ?

— Tu n'as pas fini de me raconter ton histoire...

Sa main reprit ses caresses et il enfouit son visage dans sa poitrine.

Elle le repoussa, doucement, mais avec fermeté.

— Non, je veux savoir.

— J'ai oublié où j'en étais.

— Après... l'accident de Gordie. Comment as-tu survécu ensuite, sans même ton frère pour t'aider et te soutenir ?

— Je me suis enfui. Après avoir traîné pendant un jour ou deux sur le port, j'ai réussi à monter sur un navire en partance pour les Indes. En qualité de passager clandestin. Une expérience qui, contrairement à ce que tu pourrais penser, a beaucoup contribué à mon éducation. La cale était pleine de caisses. Comme je m'ennuyais à mourir dans le minuscule réduit où je m'étais caché, j'ai soulevé leurs couvercles. Elles contenaient des livres. Une montagne de livres ! La bibliothèque d'un lord qui venait d'être nommé gouverneur du Pendjab. C'est ainsi qu'en contournant l'Afrique j'ai fait la connaissance de tous les grands romanciers et philosophes de notre époque. A la lueur d'une chandelle que j'éteignais au moindre bruit. Une caque de harengs fumés pour me nourrir, un baril d'eau douce, de la lecture... Après les toits de Glasgow, j'étais comme un coq en pâte.

Miranda sourit malgré elle en l'imaginant plongé dans tous ces doctes volumes.

— Tu ne t'es pas fait prendre ?

— Non, grâce à Dieu. Je préfère ne pas penser au sort que l'on m'aurait réservé. A Bombay, je me suis esquivé discrètement en empruntant une chaloupe qui était amarrée à l'arrière du navire. Une fois à terre, je me suis débrouillé en exerçant mille petits métiers. Puis un sergent recruteur m'a remarqué et j'ai troqué mes haillons contre un bel uniforme rouge à parements dorés. Je ne savais pas ce qui m'attendait. La guerre... Les marches forcées, les charges, baïonnette au canon. Les pathans et les sikhs sont des guerriers redoutables. A leur contact, j'ai appris à me servir d'un sabre et à ne jamais manquer ma cible avec un pistolet. Dans la vie, on a parfois une seconde chance. Au combat, jamais.

La jeune femme frissonna.

— Après toutes ces aventures, c'est un miracle que tu sois devenu un gentleman aussi accompli.

— Ce que j'ai fait n'a rien d'extraordinaire, tu sais. Je ne voulais pas mourir, voilà tout. C'est dans la nature humaine. L'instinct de survie...

Elle se tourna sur le côté et regarda son visage buriné par les épreuves et la souffrance.

— Je crois que cet instinct est plus développé chez toi que chez la plupart des gens, Ian. Mais cela n'est pour moi qu'une cause d'inquiétude supplémentaire.

Il s'appuya sur son coude et fronça les sourcils.

— Pourquoi ?

— Tu prends plaisir à mettre ton existence en danger. Je l'ai remarqué maintes fois. C'est comme si cela t'amusait, te distrayait... une sorte de jeu.

Le risque est devenu ta raison de vivre.

— Vraiment ? Pour quelle raison ferais-je une chose aussi insensée ?

— Si je te le dis, tu vas te mettre en colère.

— Dis-le-moi quand même.

Elle hésita.

— Je... Il y a quelque chose que tu refuses d'admettre, même en ton for intérieur. Tu as envie de retrouver la paix, la sérénité. Tu as porté pendant trop longtemps un fardeau trop lourd pour tes épaules.

Sa main s'arrêta de la caresser.

— Tu vois ? Je t'ai mis en colère.

— Non, ma chérie.

Elle retint son souffle. Il disait qu'il l'aimait, mais pouvait-elle avoir confiance dans ses paroles ?

— Ian ?

— Oui ?

— Tu as tellement souffert, tu t'es tellement battu... Crois-tu être encore capable d'aimer ?

Pour toute réponse, il l'attira dans ses bras et la bâillonna de ses lèvres.

* * *

Au matin, Gideon Stonecypher se déclara suffisamment remis pour voyager en voiture jusqu'à la propriété de campagne de lady Frances Higgenbottom. Non sans un certain soulagement, Miranda monta avec lui, tandis que Lucas et Ian chevauchaient à côté de leur berline de louage. Elle avait envie d'être seule avec elle-même. Non pas parce qu'elle éprouvait une quelconque honte à avoir passé la nuit dans les bras de Ian, mais parce qu'elle avait besoin de prendre un peu de recul, de réfléchir à l'intensité presque douloureuse de l'intimité qu'elle avait partagée avec lui.

Elle pensait à Lucas, également, et à son incrédulité quand elle lui avait annoncé sa décision. Ce matin, il était d'une humeur exécrable. Elle le voyait dans la froideur de son regard et dans la brusquerie de ses mouvements, chaque fois qu'il tirait sur ses rênes. Pendant le petit déjeuner, il n'avait pas dit un mot et n'avait même pas touché à son assiette d'œufs au bacon.

Ian ne s'était pas montré très bavard, non plus. Par contre, il avait mangé avec un appétit féroce. Une conséquence de leurs ébats de la nuit, s'était dit la jeune femme avec un sourire involontaire.

Confortablement installé en face d'elle, son père somnolait, bercé par le balancement régulier de la voiture. Elle appuya la tête contre le capitonnage de cuir et souleva un coin du rideau pour regarder à l'extérieur. Le ciel était couvert et ils traversaient un paysage monotone, avec des collines basses qui ondulaient jusqu'à l'horizon.

« Souviens-toi, se dit-elle. *Souviens-toi !* »

Peine perdue. Le gouffre noir refusait de s'entrouvrir. Le fait d'avoir

retrouvé son père n'avait pas provoqué le déclic escompté. Elle savait qu'il était son père. Quand elle le regardait, elle éprouvait ce mélange d'affection et d'exaspération qu'elle avait toujours ressenti à son égard, mais elle n'avait aucune réminiscence des années qu'ils avaient passées ensemble.

Il lui avait parlé, non sans un certain embarras, de son enfance vagabonde. Leur impécuniosité chronique et leurs déménagements perpétuels, au gré des mécènes, plus ou moins généreux, qui consentaient à les accueillir. Il avait aimé beaucoup de femmes, mais aucune d'entre elles n'avait résisté pendant longtemps à son tempérament volage. Bien entendu, il n'avait pas eu les moyens de l'envoyer dans une institution privée. De ce fait, son éducation comportait beaucoup de lacunes — même si, dans certains domaines, elle était plus savante que nombre d'académiciens. Elle était probablement la seule jeune fille de toute l'Angleterre à connaître le calcul intégral et à être capable de converser en grec ancien — mais, par contre, elle n'avait jamais appris à faire une révérence.

De songerie en songerie, elle finit par s'endormir, elle aussi. A 1 heure, ils s'arrêtèrent dans un relais de poste pour changer de chevaux et se rafraîchir. Puis ils se remirent en route et, au coucher du soleil, ils arrivèrent à Bantry Hall, la résidence de campagne de lady Higgenbottom.

Quand ils descendirent de voiture, leur hôtesse se précipita vers eux et les accueillit avec son habituelle exubérance.

— Miranda ! Lucas ! Ian... Quelle merveilleuse surprise ! Et vous êtes monsieur Stonecypher, je suppose ? Aucune autre visite n'aurait pu me faire un plus grand plaisir !

« *La vérité est un flambeau qui luit dans le brouillard sans le dissiper.* »
 HELVÉTIUS, *MAXIMES ET PENSÉES*.

Après le dîner, Gideon Stonecypher argua de la fatigue du voyage pour se retirer dans sa chambre. Pendant le repas, Frances l'avait questionné sur ses ravisseurs — avec beaucoup de diplomatie — mais le vieux savant n'avait pu lui donner aucune information supplémentaire.

Miranda l'accompagna jusqu'à sa chambre et, quand il fut couché, elle se pencha pour l'embrasser sur le front et lui souhaiter bonne nuit.

— Je suis tellement contente de t'avoir retrouvé, papa.

Pendant un bref instant, il sembla complètement éberlué par son geste d'affection. Était-ce donc si inhabituel ? L'ancienne Miranda ne l'avait-elle jamais embrassé avant de monter se coucher ? A cette pensée, son cœur se serra et une froideur glaciale l'envahit.

Il sourit et lui tapota la main gentiment.

— Tout ira bien, ma chérie, murmura-t-il. Un jour, tout ira bien. J'en suis sûr.

Il inspira profondément, puis un soupir s'échappa de ses lèvres.

— J'aimerais seulement...

— Quoi donc ?

— ... que tu te souviennes de ce que tu as entendu.

Elle s'assit sur le rebord du lit et secoua la tête.

— Malgré tous mes efforts, ma mémoire reste désespérément vide.

Il lui pressa la main et une ombre mélancolique passa sur son visage.

— Tout cela est bien étrange !

— Que veux-tu dire, papa ?

— Ton amnésie... Par certains côtés, je suis presque devenu un étranger pour toi, mais, par d'autres, j'ai l'impression que nous n'avons jamais été aussi proches.

Elle battit des paupières et sa gorge se noua.

— Étais-je donc aussi insensible, papa ?

— Non... seulement distraite. Absorbée par tes études. Parfois, je me suis demandé si ce n'était pas intentionnel. Une sorte de fuite.

— De fuite ? répéta-t-elle en fronçant les sourcils.

— Oui. Comment te dire... Tu avais peur de tes propres émotions, de t'attacher durablement à quelque chose ou à quelqu'un. Par ma faute, sans doute. A cause de moi, tu as eu une éducation tellement décousue — ballottée d'un endroit à un autre, sans jamais aucun point de repère. Pendant longtemps, je me suis reproché de n'avoir pas su te transmettre cet esprit de famille et ces valeurs morales qui constituent le fondement de notre société. Mais maintenant...

Il s'interrompit et une lueur brilla dans son regard.

— Maintenant quoi ?

— Tu les as apprises. Je ne sais pas comment, mais je l'ai vu dans la façon dont tu te soucies des gens autour de toi. Tu t'es ouverte au monde, épanouie.

— C'est peut-être une conséquence de mon amnésie, suggéra-t-elle en souriant. Ainsi, elle aura eu au moins un effet bénéfique. A propos, je voulais te demander quelque chose, papa...

— A quel sujet, ma chérie ? questionna-t-il en réprimant avec peine un bâillement.

— Il y a quelque temps, j'ai eu une vague réminiscence. Tu me mettais en garde contre quelqu'un. Un homme. Pourrais-tu me dire de qui il s'agissait ?

Le vieux savant fronça les sourcils et bâilla de nouveau.

— Attends que je réfléchisse... Ce devait être l'un de nos ravisseurs. Quand nous étions prisonniers dans cette cave au bord de la Tamise. Il nous avait promis la vie sauve, si tu consentais à l'aider.

— A l'aider à faire quoi ?

— Je ne sais plus, avoua-t-il avec une grimace douloureuse. Je crois que j'étais déjà à demi inconscient. Ils m'ont tellement battu.

— Oh ! papa...

Les yeux de Miranda s'embuèrent de larmes.

— C'est fini, maintenant, ma chérie, l'apaisa-t-il en lui tapotant la main. C'est fini.

Ils bavardèrent encore un peu, puis il s'endormit et Miranda le quitta pour redescendre dans le salon où Frances, Ian et Lucas se distrayaient en jouant aux cartes.

Elle observa la partie pendant quelques instants en silence, puis un sourire moqueur erra sur ses lèvres.

— Ian triche. Je l'ai vu tirer une carte de sa manche.

— Moi ? protesta-t-il avec une feinte candeur. Ce n'est pas vrai.

Il battit des cils et lui adressa un petit baiser du bout des lèvres.

Son père avait raison. Le passé n'avait plus d'importance. Elle avait appris à aimer et à se soucier des autres, grâce à Ian. Tout à l'heure, elle serait de nouveau dans ses bras... A cette pensée, un délicieux petit frisson lui parcourut les reins. C'était si bon d'aimer et de se savoir aimée.

— Décidément, c'est un vice ! s'exclama Lucas en jetant ses cartes avec dégoût au milieu de la table. Tricher, alors qu'il n'y a même pas d'enjeu. Autant jouer avec le diable !

— Tricher est un art, mon cher, murmura Frances avec un gloussement amusé. Un art auquel la vie nous contraint. Vous devriez être le dernier à l'ignorer.

Sur cette pique, elle alla s'asseoir au piano et les premières notes d'une valse vive et joyeuse s'égrenèrent sous ses doigts.

Aussitôt, Ian se leva et s'inclina cérémonieusement devant Miranda.

— M'accorderez-vous cette danse, madame MacVane ?

Eblouie par son sourire, la jeune femme lui tendit la main.

— Si vous me le demandez, monsieur mon mari...

Il la prit dans ses bras et ils virevoltèrent avec légèreté sur le parquet du salon, passant et repassant devant Lucas qui les regardait, l'œil sombre et les joues blêmes.

Les portes-fenêtres étaient ouvertes. Ils sortirent et continuèrent de valser sur la terrasse, autour des lauriers-roses et entre les piliers d'une pergola. Le parfum entêtant des géraniums, la fragrance légère et subtile des bignonias... Un nuage s'effilochait sur le disque argenté de la lune et une myriade d'étoiles étincelaient sur la voûte du ciel. Jamais elle n'aurait pu imaginer un endroit plus romantique !

— Je t'aime, Ian. Je t'aime tellement que je ne trouve pas de mots pour l'exprimer.

Il s'arrêta de danser.

— Miranda...

— La force de mon amour te rend mal à l'aise, n'est-ce pas ? Je ne sais pas pourquoi. Je le comprendrai peut-être quand je recouvrerai ma mémoire. Mais j'ai pensé qu'ici, dans le noir, je pouvais te le dire.

Il soupira et la regarda avec un mélange d'exaspération et de tendresse.

— Seigneur Dieu, tu es si belle, si...

Il jura en gaélique, puis, brusquement, il se pencha sur elle et l'embrassa avec une violence irrationnelle, comme si elle était sur le point de mourir ou de partir pour un voyage dont elle risquait de ne pas revenir. Les yeux fermés, elle s'abandonna à l'ardeur brûlante de son baiser.

— Une partie de moi-même a envie de ne jamais se souvenir, avoua-t-elle lorsque leurs lèvres se séparèrent.

— Pourquoi ?

— Parce qu'aucun souvenir ne pourrait être plus doux que ce que je ressens maintenant dans tes bras.

— Alors, ne te souviens pas, dit-il d'une voix rauque. Laisse les fantômes du passé là où ils sont. Pour toujours.

Elle trouva le conseil bizarre, mais, avant qu'elle ait eu le temps de lui demander une explication, un bruit de pas résonna sur les dalles de pierre de la terrasse.

Ils se retournèrent. Lucas s'avavançait vers eux à grands pas rageurs, suivi par Frances qui trottnait derrière lui, le visage décomposé. La tête haute et le buste très droit, le vicomte Lisle affichait une expression méprisante et

dédaigneuse. Où avait-il appris à se tenir ainsi ? A Eton ?

Eton. Elle fronça les sourcils. Pourquoi était-elle aussi certaine que Lucas était un ancien élève d'Eton ?

« Ma chérie, si les professeurs d'Eton avaient possédé seulement un dixième de ton savoir, l'Angleterre régnerait vraiment sur le monde. »

C'était la voix de Lucas. Une voix qui avait surgi du fond de sa mémoire.

Elle vacilla et son dos rencontra le torse large et solide de Ian.

— Il y a quelque chose qui ne va pas, ma chérie ? questionna-t-il en la retenant par les épaules.

— Non. Ce n'est rien... juste un souvenir.

— J'aurais voulu épargner Miranda, ne pas la blesser, dit Lucas d'un ton étrangement calme, mais les choses sont allées trop loin, MacVane, et je n'ai pas le droit de garder plus longtemps pour moi la preuve de votre perfidie.

Les mains de Ian se crispèrent. Miranda retint son souffle. Elle se sentait embrouillée, désorientée. Il y a quelques instants à peine, elle dansait dans les bras de l'homme qu'elle aimait. Puis, cette voix avait résonné dans sa tête et, maintenant, Lucas brandissait devant ses yeux une feuille de papier.

Elle la regarda fixement et d'autres bribes de conversation jaillirent dans son esprit...

« — Ne t'inquiète pas, ma douce Miranda. Je t'imagine fort bien dans un salon. Tu apprendras très vite les manières des gens du monde et je suis sûr que tu n'auras aucune peine à devenir la plus charmante des hôteses.

» — Mais, Lucas, pourquoi aurais-je envie de devenir une dame ? Je ne suis pas faite pour ce genre de vie. Les conversations de salon m'ennuient à mourir.

» — Je t'en prie, ne sois pas têtue ! Lorsque nous pourrons enfin... »

Une partie d'elle-même refusait d'entendre, comme si tout cela n'était qu'un mauvais rêve.

Ian prit la feuille de papier, mais Lucas la lui arracha des mains.

— Non, MacVane. Elle doit lire cette lettre elle-même. Ainsi, elle saura de quelle façon ignoble vous l'avez traitée !

La jeune femme s'écarta de Ian et quelque chose se recroquevilla en elle-même, comme si elle pressentait qu'elle allait être blessée au plus profond de sa chair. Saisissant la missive d'une main tremblante, elle s'approcha de l'une des portes-fenêtres et la parcourut des yeux à la lueur vacillante des lustres du salon.

Au début, elle ne comprit pas la signification des mots qu'elle lisait, comme s'ils avaient été écrits dans une langue étrangère. Puis, tout d'un coup, il y eut un déclic dans sa tête. Le message était codé ! Un code que son père avait souvent employé — créer et déchiffrer des codes était l'un des passe-temps favoris de Gideon Stonecypher.

Elle avait reconnu immédiatement l'écriture de Frances. Une écriture fine et élégante, mais avec une touche autoritaire qui trahissait la personnalité cachée de lady Higgenbottom.

Sans le moindre effort, l'esprit de Miranda trouva la clé et effectua rapidement les calculs nécessaires — d'une façon presque automatique.

Son regard resta fixé sur la dernière phrase.

« Couchez avec cette fille, jouez avec ses sentiments. C'est la meilleure façon pour l'obliger à se dévoiler — au propre et au figuré, si je puis me permettre... »

En bas de la page, il y avait la réponse de Ian, griffonnée d'une main ferme et assurée :

« Quand je couche avec une femme, c'est pour mes propres raisons et non parce qu'on me l'a ordonné. »

Elle lut et relut le message, en cherchant chaque fois une autre explication aux mots qui étincelaient en lettres de feu devant ses yeux.

Il n'y en avait pas et, finalement, elle dut admettre qu'elle tenait la vérité dans ses mains. Ian ne l'avait jamais connue avant son accident. Il l'avait séduite dans le but de découvrir le secret qui se cachait dans les replis de sa mémoire — avec l'intention de l'abandonner dès qu'il aurait atteint son objectif.

Le *handfasting*, une vieille coutume écossaise. « C'est toi-même qui as choisi ce compromis. A cause de tes idées... » Mensonge ! Il avait eu une raison cachée pour ne pas vouloir d'un vrai mariage. Une raison inavouable.

Au prix d'un terrible effort sur elle-même, elle réussit à lever la tête et à le regarder en face.

— Tu n'as jamais été mon fiancé, dit-elle lentement. Tu ne m'avais jamais vue avant mon amnésie et, pourtant, tu as tout fait pour me persuader que nous nous étions aimés.

Elle fit une prière pour qu'il l'interrompe, mais il resta obstinément silencieux.

— Tu m'as épousée afin de me manipuler et de m'arracher les informations dont tu avais besoin.

« Je t'en supplie, murmura une petite voix dans son cœur. Défends-toi. Dis-moi que je me trompe. »

Au lieu de cela, il resta muet et impassible. C'était peut-être cela encore le plus cruel. Qu'il soit capable d'affronter ses accusations sans la moindre trace de remords.

Lucas s'avança vers elle, les bras tendus.

— Viens, ma chérie. Je suis désolé d'avoir dû t'infliger un tel choc, mais il n'y avait pas d'autre moyen pour te convaincre de l'imposture de MacVane.

Les mains de la jeune femme se crispèrent sur la feuille de papier.

— C'est vrai, murmura-t-elle d'une voix lointaine. Nous nous sommes connus, tous les deux.

Le visage du vicomte Lisle s'illumina.

— Enfin, mon amour ! Tu te souviens.

Son cri de joie ne trouva aucun écho dans le cœur de Miranda.

— Oui, acquiesça-t-elle. Nous nous étions disputés, ce soir-là, n'est-ce

pas ?

Le sourire de Lucas s'évanouit. La silhouette de Ian se déplaça derrière lui, sombre et vaguement menaçante. Miranda aurait voulu lui crier de s'en aller, mais, étrangement, les mots refusèrent de franchir le seuil de ses lèvres.

— Une querelle d'amoureux, affirma Lucas. Pour un motif futile, sans doute. Tellement futile que je l'ai moi-même oublié. Nous...

— Tu as déchiré mon corsage.

Impulsivement, elle croisa les bras, comme si sa poitrine était dénudée.

— C'est de cette façon que tu as vu ma... ma marque de naissance.

Des menteurs. L'un et l'autre ! Comment avait-elle pu se montrer aussi crédule, aussi stupide ?

— Il s'est agi d'un accident sans conséquence, protesta Lucas. Un mouvement malencontreux. Vraiment rien du tout, ma chérie. Toi et moi, nous nous aimions profondément et...

— Laissez-la terminer, milord, l'interrompt Ian. Vous vouliez qu'elle se souvienne, non ? De tout. Pas seulement de ce qui vous arrange.

Même si elle avait essayé, elle n'aurait pas pu endiguer le flot d'images qui, vague après vague, menaçait de la submerger. Des images d'une intensité presque physique. Pour le moment, cependant, leur signification lui échappait. Elle se revoyait face à face avec Lucas, furieux l'un contre l'autre et se jetant au visage des phrases cinglantes.

— Nous nous disputions à propos de l'une de tes connaissances, poursuivit-elle en s'efforçant de remettre à sa place chaque fragment du puzzle encore incomplet de la scène. Je t'ai demandé ce qu'il était pour toi et tu m'as seulement répondu qu'il t'avait promis de t'empêcher de perdre le reste de tes biens et de finir en prison pour dettes.

Le visage écarlate, Lucas regarda subrepticement par-dessus son épaule, comme s'il était horrifié à l'idée que Ian et Frances aient pu entendre son secret.

— Il s'agissait d'une affaire personnelle et tu étais furieuse parce que tu ne comprenais pas la nature de notre transaction.

Miranda soupira et secoua la tête.

— Seigneur Dieu, je ne sais même pas où se termine la vérité et où commencent les mensonges.

Elle se mit à marcher de long en large. La fraîcheur de la nuit commençait à tomber et elle frissonna. Si jamais elle cessait de réfléchir et de parler, elle fondrait en larmes et ne pourrait plus s'arrêter.

Les souvenirs, eux, affluaient toujours...

« — Ma chérie, je te demande presque rien. Juste une toute petite chose et Silas se chargera du reste.

» — Dix-sept barils de poudre ? Tu appelles cela une toute petite chose, Lucas ? »

Silas. M. Addingham, avec ses sourires et ses ronds de jambe obséquieux.

Elle saisit l'une des lianes qui s'enroulaient autour des piliers de la

pergola et se retourna brusquement vers Lucas.

— Il s'agissait d'Addingham, n'est-ce pas ? Il cachait quelque chose dans l'entrepôt. C'est pour cela que j'ai allumé cet incendie. Pour détruire ce stock de poudre !

Lucas tomba à genoux devant elle.

— Je t'en supplie, Miranda, pardonne-moi. Je n'avais pas la moindre idée des projets de Silas. Il m'avait dit avoir besoin de cette poudre pour donner un feu d'artifice en l'honneur des personnages illustres qui devaient se réunir à Londres cet été. Cela n'avait rien d'extraordinaire. Il était riche et désirait impressionner favorablement le Régent à son égard. Je n'y ai vu aucun mal. En échange, il m'avait promis l'argent dont j'avais besoin pour éviter une faillite honteuse à ma famille. Je n'avais pas le choix.

Il secoua la tête et soupira.

— Il m'a berné et a exploité ma faiblesse. Je n'ai commis aucun crime. Je te le jure !

Ian se dirigea d'un pas résolu vers la maison, mais, délaissant Miranda, Lucas se redressa d'un bond et lui barra le passage.

— Où allez-vous, MacVane ? questionna-t-il d'une voix blanche.

— Ne l'avez-vous pas deviné, milord ? Vous nous avez enfin donné la clé de l'énigme et le moment est venu de mettre fin aux dangereux agissements de Silas Addingham — en le traduisant devant la justice.

— Non ! s'exclama Lucas. Vous...

— Je conçois aisément votre peur, Lisle, l'interrompt Ian d'un ton glacial. Addingham fera sans doute tout son possible pour vous entraîner dans sa chute. Afin de se venger. La trahison...

— Je ne suis pas un traître ! s'exclama Lucas avec véhémence. Je me suis battu en Espagne et j'ai même été cité plusieurs fois pour ma bravoure au combat.

Ian haussa les épaules.

— Personne n'a jamais songé à mettre en doute votre courage. Ce qui est en cause, c'est votre légèreté et votre manque de jugement. Des travers qui pourraient bien être considérés comme une complicité passive. Vous êtes-vous seulement demandé d'où provenait l'argent dont Addingham vous gratifiait si généreusement ?

— Non, bien sûr. Pourquoi me le serais-je demandé ? La fortune personnelle de...

— Silas Addingham est un homme ruiné, déclara Frances d'une voix très calme. J'ai fait enquêter sur sa situation financière.

— L'argent passait par lui, poursuivit Ian, mais il provenait de l'île d'Elbe.

« L'île d'Elbe, songea Miranda. Napoléon... l'Empereur exilé. »

Ian se remit en marche vers la maison.

— Attendez !

Lucas haletait, comme s'il venait de courir.

Malgré elle, Miranda continuait d'être fascinée par leur beauté. Ils étaient si grands, si forts, si... virils. L'un blond, l'autre brun, tous les deux aussi corrompus que des anges déchus.

— Je sais autre chose à propos d'Addingham.

— Lucas, non...

Ni l'un ni l'autre ne prêtèrent attention à l'intervention de Frances.

— J'écoute.

— Addingham n'est pas son vrai nom. J'ai découvert la vérité par hasard, en voyant une lettre qui lui était adressée. Il m'a expliqué qu'il en avait changé à la suite d'une mauvaise querelle avec des gens influents en Ecosse. Je n'ai pas très bien compris de quoi il s'agissait, mais il m'a donné une forte somme pour ne pas révéler son secret. En fait, il s'appelle Adder.

Adder.

Une pâleur mortelle envahit le visage de Ian et ses yeux étincelèrent.

Miranda frissonna.

— Non, Ian, murmura-t-elle. Non... Lucas dit peut-être la vérité, mais tu as sûrement compris où il voulait en venir. Il cherche à t'inciter à commettre un acte irréfléchi. Tuer Addingham, afin qu'il emporte ses secrets dans sa tombe.

Ian se retourna vers elle et la considéra avec une froideur qui lui glaça le cœur.

— Peut-être, concéda-t-il, mais je ne vois pas en quoi cela peut t'importer maintenant.

La jeune femme se mordit la lèvre. Elle avait de la peine à croire que quelques minutes seulement auparavant ils dansaient dans les bras l'un de l'autre. Quelques minutes qui avaient suffi à changer le cours de sa vie.

Ian ébaucha un mouvement en direction du salon. Impulsivement, elle le retint par la manche. Il regarda fixement sa main, sans un mot, et, finalement, elle laissa retomber son bras.

— C'est vrai, dit-elle d'une voix rauque. Il n'y a plus aucune raison pour que je me soucie de toi. Néanmoins, j'ai une chose à te dire. Je comprends ta haine pour Adder, mais il y a un moment où il faut savoir tirer un trait sur le passé. Regarder vers l'avenir. Si tu le voulais, tu pourrais ne plus être un simple mercenaire à la solde des Grands. Ce ne sont ni les honneurs ni l'argent qui te rendront heureux.

Il haussa les épaules et un sourire sarcastique déforma les traits de son visage.

— Merci pour tes conseils, marmonna-t-il. Même si je ne vois pas pourquoi tu me les donnes. Après tout, je pourrais aller au diable, que cela te serait totalement indifférent. Je me trompe ?

Pour toute réponse, elle baissa les yeux et sa main froissa nerveusement la lettre qui lui avait révélé sa trahison.

Addingham... Adder... Il aurait dû le deviner. C'était tellement évident ! Debout dans ses étriers, Ian galopait vers la tour du sémaphore, le cœur débordant d'une joie sauvage. Il tenait sa vengeance. Mais une vengeance au goût amer. Que lui resterait-il, lorsque Adder serait mort ? Rien. Cela ne rendrait la vie ni à son père ni à son frère, et les cris de sa mère continueraient à hanter ses cauchemars.

Sa première réaction avait été de courir ventre à terre jusqu'à Londres et de tuer Adder sur-le-champ — « la bête immonde », comme il le surnommait dans ses crises de rage.

Puis il avait pensé à la conspiration et s'était dit qu'il était plus judicieux de prévenir Duffie.

Attendre était trop risqué. Adder pouvait agir à n'importe quel moment et, s'il ne parvenait pas à prévenir cet attentat, ce serait l'Europe tout entière qui serait bientôt à feu et à sang.

Il sourit. Un sourire contraint et dépourvu d'humour. Il pouvait faire confiance à Duffie. Pour la plupart des gens, Angus McDuff était un vieux serviteur inoffensif, mais Ian connaissait son efficacité.

En un tournemain, il mettrait Adder hors d'état de nuire et ferait procéder à l'arrestation de ses complices.

Le sémaphore.

Ian sauta de sa monture et, laissant l'animal brouter l'herbe du bas-côté de la route, il se précipita vers l'échelle de bois de la tour. Le guetteur prit sa feuille de papier et la parcourut des yeux.

— Qui est le destinataire, sir ?

— M. McDuff. Ministère des Affaires étrangères.

Le temps était clair et, dans quelques heures tout au plus, son message parviendrait à Duffie. L'affaire était réglée.

Tout en regardant l'opérateur manœuvrer les bras de l'appareil, Ian s'efforça de remettre à leur place les dernières pièces du puzzle. Pourquoi diable Adder avait-il pris le risque de se mêler à un complot aussi dangereux ?

Frances lui avait fourni la réponse à cette question. Les hommes comme Adder ne servaient qu'un seul maître : l'argent. Ayant perdu sa fortune au jeu — un juste retour des choses —, il avait vendu son âme au plus offrant. En l'occurrence, les partisans de Napoléon.

Et puis il y avait Miranda. Quel était son rôle exactement dans cette affaire ? Pourquoi Adder l'avait-il pourchassée avec un tel acharnement ?

Il ne tarderait pas à le découvrir.

Mais cela n'avait rien d'urgent. L'essentiel était d'abord de mettre Adder et ses complices sous les verrous. Les services de Frances avaient les moyens de les faire parler et leurs aveux éclaireraient les points encore obscurs de la conspiration.

Miranda.

La voix douce et cristalline de la jeune femme résonna dans sa tête.

« Il faut savoir tirer un trait sur le passé. Regarder vers l'avenir. Si tu le

voulais, tu pourrais ne plus être un simple mercenaire à la solde des Grands. Ce ne sont ni les honneurs ni l'argent qui te rendront heureux. »

Un brusque vertige le saisit et il dut faire un effort pour revenir à la réalité.

La page était tournée. Elle le lui avait fait savoir assez clairement et se bercer d'illusions ne le mènerait à rien.

Sa mission était terminée.

Bientôt, on lui en confierait une autre et, dans le feu de l'action, il oublierait Miranda.

Du moins, il l'espérait.

Bantry Hall

— Nous sommes pressés, Joseph !

— Bien, madame.

Dès que la berline eut franchi le portail, le cocher fit claquer son fouet et les quatre chevaux de l'attelage prirent le galop. A l'intérieur, Miranda se raccrocha tant bien que mal à la poignée de la portière. Dans le coin à côté d'elle, Gideon somnolait déjà, le menton ballottant sur sa poitrine.

— Je ne sais pas si nous réussirons à rattraper Ian, déclara Frances d'une voix soucieuse, mais cela vaudrait mieux pour tout le monde.

La pâleur de ses joues transparaissait à travers son maquillage et, contrairement à son habitude, son humeur n'avait rien d'enjoué ou de désinvolte. Pendant le déjeuner, ses yeux n'avaient pas croisé une seule fois le regard de Miranda — sauf par accident.

— Pourquoi avez-vous donné cette lettre à Lucas ? questionna Miranda après un long silence. Je croyais que vous l'aimiez.

— C'est vrai, murmura Frances avec un sourire amer. Je suis assez folle pour l'aimer. Mais pas d'un amour égoïste et exclusif. Je voulais qu'il soit heureux. Même si pour cela je devais le perdre.

— Après ce qui s'est passé hier soir, je ne vois pas comment aucun d'entre nous pourrait être un jour heureux.

— Auriez-vous préféré continuer à vivre dans le mensonge ?

— Non. Bien sûr que non.

Elle se laissa retomber en arrière et ferma les yeux. La nuit dernière, elle n'avait pour ainsi dire pas dormi et, maintenant encore, des mots et des phrases sans suite se bousculaient dans sa tête. La trahison de Ian. Les demi-mensonges de Lucas. Ses complaisances intéressées à l'égard d'Addingham. Sa propre responsabilité dans l'incendie de l'entrepôt... Seigneur Dieu, où cela allait-il se terminer ?

— Et vous, Frances ? murmura-t-elle. Quel est votre rôle dans toute cette affaire ?

Un long soupir s'échappa des lèvres incarnates de lady Higgenbottom.

— Cela a commencé avec mon père — paix à son âme. Avant sa mort, il dirigeait les services secrets de Sa Majesté. Mais, pour ce faire, il possédait

une arme secrète.

— Quoi donc ?

— Moi.

Frances soupira de nouveau et agita négligemment son éventail.

— Mon apparence physique a été mon premier handicap. J'ai toujours ressemblé à une poupée. D'abord une poupée en porcelaine et maintenant une poupée de salon. Quand j'étais petite, c'était une vraie malédiction. Toutes les vieilles dames me prenaient dans leurs bras et me faisaient peur avec leurs cris d'admiration. « Oh ! qu'elle est chou ! Qu'elle est mignonne ! Un vrai petit ange ! » En plus, elles sentaient mauvais et me piquaient horriblement avec leur barbe ! Puis, un jour, j'ai surpris une conversation entre deux hommes. Pour eux, j'étais un objet, une potiche incapable de comprendre ce qu'ils disaient. L'un était un agent français et l'autre un obscur officier d'état-major. Ils s'apprêtaient à conclure une transaction. Une bourse d'or en échange de l'itinéraire de la flotte de Nelson, ni plus, ni moins. Avec, en prime, le nom de chaque vaisseau, son armement et son rôle d'équipage. Naturellement, j'ai tout raconté à mon père et cela lui a valu les félicitations de l'amirauté. Après ce premier succès, il m'a associée à son travail et, ensuite, j'ai pris sa succession.

Miranda la regarda fixement.

— Ainsi, vous appartenez aux services secrets...

— Oui. Et c'est pour cela que je dois empêcher Ian de commettre une bêtise. S'il tue Addingham avant que nous ayons pu le faire parler, ce sera une catastrophe, car nous n'aurons plus aucun moyen de parvenir jusqu'à ses complices. En outre, un attentat contre le Régent et ses invités signifierait pour moi une disgrâce immédiate.

Elle se pencha en arrière et ferma les yeux.

— Parfois, j'aimerais pouvoir arrêter, me retirer à la campagne. Cultiver des fleurs et avoir des enfants. Un rêve bien étrange. Vous ne trouvez pas ?

Miranda sentit une boule se former au fond de sa gorge.

— Non.

Des images surgirent de nouveau de son passé. Son père était dans la cour, devant les restes calcinés d'une expérience qui s'était soldée par un échec. Un de plus. Six mois de travail partis en fumée. Quand elle avait couru vers lui, il l'avait prise par la taille et fait tourner en riant aux éclats.

« Il faut toujours regarder le bon côté des choses, lui avait-il expliqué après l'avoir reposée à terre. Grâce à cet échec, je vais pouvoir te consacrer le reste de cette merveilleuse journée d'été. Que dirais-tu si nous allions en ville ? La tournée des boutiques, un déjeuner dans une auberge, une promenade en barque... »

— Un tel désir n'a rien d'étrange, Frances, affirma-t-elle. Au contraire. La vie est courte et le bonheur n'est pas une affaire de puissance ou de richesse.

— Le bonheur... Comment pourrais-je être heureuse maintenant que j'ai perdu Lucas ? A supposer qu'il ait jamais éprouvé autre chose que de

l'indifférence à mon égard.

Miranda sourit.

— Vous pouvez encore conquérir son cœur. Mes souvenirs sont incomplets, mais je suis néanmoins sûre d'une chose : il n'y a jamais rien eu de vraiment profond entre lui et moi. De l'amitié, certes, un peu d'affection, mais rien de plus.

Frances grimaça.

— Peut-être, mais il continue de se consumer d'amour pour vous ! murmura-t-elle avec une pointe de jalousie involontaire. Et qui pourrait l'en blâmer ? Vous êtes tout ce que je ne suis pas. Vous êtes si belle, si...

— Vous aussi, vous êtes belle ! protesta Miranda.

— Seulement agréable. Dans peu de temps, ma silhouette s'alourdira et mon visage deviendra commun, pour ne pas dire rebutant. Vous, au contraire, chaque année vous rendra encore plus éblouissante. Mais ce n'est pas seulement l'apparence, Miranda. Vous êtes tellement brillante, tellement fascinante... Vos yeux étincellent d'intelligence. Ce n'est pas pour rien si la moitié des généraux et des princes en visite à Londres seraient prêts à se damner pour un seul de vos regards.

— Tandis que l'autre moitié papillonne autour de vous, lui rappela Miranda. A chacune des réceptions où nous sommes allées, vous avez toujours été très entourée — et pas seulement par des douairières et de vieux barbons !

Lady Higgenbottom secoua la tête.

— Ils imaginent tous que je suis une créature vaine et frivole. Je suis sûre que pas un seul n'a jamais envisagé une relation durable avec moi ! C'est ma faute, bien sûr. J'ai créé délibérément mon personnage et maintenant j'en suis prisonnière.

— Rien ne vous empêche d'en sortir ! s'exclama Miranda. Il vous suffit de leur laisser entendre le rôle que vous avez joué depuis tant d'années. A votre façon, vous avez été aussi utile à l'Angleterre que le duc de Wellington !

Frances secoua la tête.

— Ce n'est pas possible. Je deviendrais une exclue et plus personne n'accepterait de me faire confiance.

— Lucas serait prêt à vous aimer, affirma Miranda en se souvenant de la façon dont plusieurs fois elle l'avait surpris en train de regarder leur hôtesse. Jusqu'à présent, il s'y est refusé à cause, justement, de votre apparente frivolité. Et puis, il y avait votre fortune. Je crois qu'il avait honte de sa pauvreté et craignait de passer pour un chasseur de dot.

Frances se mordit la lèvre.

— Quel idiot ! murmura-t-elle avec amertume. Comme si l'argent avait de l'importance pour moi ! Et, par vanité, il a préféré s'acoquiner avec cette canaille d'Addingham — au risque de finir ses jours en prison. C'est vraiment trop absurde.

— Lorsque la vanité masculine est en jeu, il semble n'y avoir aucune

limite à la bêtise, renchérit Miranda.

Pendant quelques instants, elles restèrent silencieuses et, malgré elle, Miranda songea à Ian. La dernière fois qu'elle l'avait vu, son visage était d'une pâleur mortelle et une lueur meurtrière brillait dans ses yeux.

— Croyez-vous que Lucas restera fidèle à Addingham ? demanda-t-elle à Frances.

— J'espère qu'il a compris où se trouvait son intérêt, répondit lady Higgenbottom d'une voix morne. Sinon, je ne pourrai plus rien pour lui. Il deviendrait le complice d'un conspirateur et d'un meurtrier — un crime passible de la pendaison.

— Que pensez-vous qu'il fera s'il rattrape Ian ?

— A mon avis, il n'a nullement l'intention de le rattraper. Ce serait tellement plus simple si Ian tuait Addingham dans un accès de fureur ! Il n'y aurait plus personne pour l'accuser.

Miranda regarda ses mains et, soudain, une image se forma dans son esprit. C'était le soir de l'incendie. Lucas serrait ses mains dans les siennes et le suppliait...

Frances fronça les sourcils.

— Vous êtes bien pâle, tout d'un coup. Il y a quelque chose qui ne va pas ?

— Oui, murmura la jeune femme d'une voix étranglée. Le complot... C'est encore flou dans ma tête. Lucas voulait obtenir autre chose de moi. En plus des barils de poudre.

— Les plans de votre fusée ?

— Oui, mais ce n'était pas tout.

Elle ferma les yeux afin de pouvoir mieux se concentrer.

— J'étais bouleversée, horrifiée... Addingham avait formé un projet absolument démentiel. J'en ai oublié les détails, mais je me souviens de ma réaction. Pour moi, Lucas avait perdu la tête.

— Dieu du ciel, de quoi s'agissait-il ? Un bombardement de Carlton House ?

— Je ne sais pas. Il faut que je réfléchisse. Cela va peut-être me revenir.

Elle tira le rideau et inspira profondément. Dans quelques heures, ils seraient à Londres. Elle devait se souvenir. Il le fallait absolument !

Au loin, une mince colonne de fumée grise s'élevait du sommet d'une colline. Sur le moment, elle n'y prêta pas attention. Elle faisait partie du paysage, à l'instar des petites fermes isolées et des moutons dans les prés clos de haies ou de murets.

Puis, alors que leur voiture parvenait en haut d'une côte, elle en comprit brusquement la signification.

— Mon Dieu !

Frances regarda à la fenêtre et ses yeux s'élargirent d'incrédulité.

— Oh ! non, Miranda, ce n'est pas possible !

— Si. C'est bien une tour de sémaphore qui est en train de brûler.

*« L'amour finit parfois en amitié,
Mais rarement l'amitié en amour. »*

ANONYME.

Ian entendit le bruit des sabots et les grincements des roues de la voiture, mais il ne se retourna pas pour voir qui était arrivé. De toute façon, il était trop tard.

La main en visière afin de se protéger du soleil, il leva la tête pour contempler le désastre. La fumée lui piquait les yeux et lui irritait la gorge. Les flammes avaient fini de consumer la plate-forme. Les bras du sémaphore, à demi calcinés, pendaient lamentablement le long des piliers. Le message qu'il avait envoyé s'était arrêté ici. Définitivement.

— Ian !

Miranda. Il était persuadé qu'il ne la reverrait jamais. Avec son habituelle efficacité, Frances se chargerait de l'annulation de leur mariage et veillerait à les établir confortablement, elle et son père. Le temps passerait et, à force de persuasion, le vicomte Lisle parviendrait peut-être à reconquérir son amour. En tout cas, cela ne concernait plus Ian MacVane.

Alors, pourquoi ne parvenait-il pas à tourner la page ? Il se retourna et la vue du visage radieux de la jeune femme fit bondir son cœur dans sa poitrine. La douceur passionnée de ses baisers, son corps souple et fragile dans ses bras, la magie de son sourire... Non, jamais il n'oublierait les merveilleux instants de bonheur qu'il avait passés auprès d'elle.

Au même instant, un cavalier apparut, lancé au triple galop. Lucas. Il décocha un regard meurtrier à Ian et arrêta sa monture à côté de la portière de la berline.

— Il y a peut-être encore du danger, mesdames. Vous feriez mieux d'attendre à l'intérieur de la voiture. Nous allons...

— Il n'en est pas question ! l'interrompit Frances en mettant pied à terre. Nous ne sommes ni l'une ni l'autre de petites mijaurées et j'entends enquêter moi-même sur cette affaire.

Lucas resta bouche bée. Il n'avait sans doute jamais vu lady Higgenbottom prendre les choses en main avec une telle autorité.

— Vous avez envoyé un message par sémaphore ? demanda-t-elle en

s'adressant à Ian.

— Oui, ce matin.

— Vous pensez qu'il a eu le temps de passer avant cet incendie ?

— J'en doute.

Contournant le nuage de fumée, afin de ne pas être asphyxié, Ian s'approcha avec prudence de l'embase de la structure de bois. La chaleur était atroce et il devait se protéger le visage avec les bras. Encore quelques pas... Soudain, il entendit un gémissement étouffé.

— Grand Dieu !

La tête baissée, il courut jusqu'au blessé et le prit dans ses bras. L'odeur de sang et d'étoffe brûlée était horrible. Les lèvres du malheureux remuèrent, mais aucun son ne sortit de sa bouche.

En un instant, Ian eut l'impression d'être replongé dans la guerre. Les villes en flammes, les champs de bataille couverts de morts et d'agonisants.

Il s'agissait de l'opérateur, sans doute.

Une lueur suppliante brilla dans ses yeux déjà vitreux. Elle semblait dire : « Je souffre trop. Que cela finisse. Vite... » La prière de tous les hommes qui savent qu'ils vont mourir.

Une bouffée de rage impuissante envahit le cœur de Ian. C'était trop absurde !

Un dernier soubresaut et la lueur s'éteignit. La Faucheuse avait achevé son œuvre. Il porta le cadavre à l'écart des flammes et le déposa doucement dans l'herbe. Puis il s'agenouilla à côté de lui pour murmurer une brève prière. Il se sentait responsable, même si son message n'avait pas été la cause directe de la mort de cet infortuné.

Lucas fut le premier à recouvrer la parole.

— Vous croyez qu'il s'agit d'un accident ?

— Vous n'êtes tout de même pas stupide à ce point, Lisle ! répliqua Ian d'une voix mordante. C'est un attentat ! On a tué cet homme délibérément, dans le seul but d'interrompre la transmission.

— Comment pouvez-vous en être aussi sûr ? insista Lucas. Il n'a pas plu pendant des semaines et...

— Oh ! Seigneur Dieu, épargnez-nous vos hypothèses ridicules, Lucas, l'interrompit Frances. Vous seriez prêt à dire n'importe quoi pour protéger votre bienfaiteur, même lorsque les faits vous crèvent les yeux. Je n'arrive pas à croire que vous ayez préféré vous acoquiner avec un meurtrier, alors qu'il vous aurait suffi de m'épouser pour régler définitivement vos problèmes financiers.

Des larmes de frustration roulèrent sur ses joues. Des larmes qui surprirent et émurent Ian. Pauvre Fanny. Elle avait tout ce que l'argent pouvait offrir — tout, sauf la seule chose qu'elle désirait vraiment.

Lucas resta silencieux pendant un long moment.

Méritait-il d'être à jamais condamné ? se demanda Ian en le considérant avec pitié. Pressé par sa famille, par la société et par son propre sens de

l'honneur, le vicomte Lisle avait commis une erreur, mais il n'était pas un traître et encore moins un criminel.

— Quand j'ai rencontré Addingham, je ne savais rien de son passé, dit Lucas d'une voix blanche. Il avait l'air d'un parvenu — le type même du bourgeois enrichi qui rêve d'être admis à la Cour. Comment aurais-je pu imaginer qu'il était un dangereux conspirateur ?

— Vous n'avez éprouvé aucun doute ? Même pas quand vous avez appris qu'il se dissimulait sous un faux nom ? questionna Ian avec incrédulité.

Lucas secoua la tête.

— Non, avoua-t-il. J'étais aux abois... Son argent était trop providentiel pour que je m'interroge sur ses motivations. Mais maintenant, je suis prêt à vous aider et à unir mes forces aux vôtres pour faire échouer son plan diabolique — s'il a réellement l'intention de commettre cet odieux attentat.

Ian hésita. La raison du revirement de Lucas était par trop évidente. Il cherchait à sauver la face et, afin de ne pas être impliqué dans le complot, il n'hésiterait pas à tuer Addingham de sa propre main. Pour l'empêcher de parler.

— D'accord, acquiesça-t-il. Un allié de plus n'est jamais inutile, surtout lorsqu'on a affaire à un ennemi aussi implacable.

Lui aussi, il souhaitait la mort d'Addingham. Si le vicomte Lisle voulait se charger du travail, grand bien lui fasse ! Seul le résultat importait et il n'irait pas lui disputer un tel honneur. Contrairement à ce que pensaient beaucoup de gens, il n'avait jamais eu un tempérament de meurtrier. S'il avait tué des hommes, c'était seulement par nécessité — pour défendre sa vie ou obéir à un ordre.

Lucas accepta la main qu'il lui tendait et, au même moment, deux paysans arrivèrent en courant.

— Seigneur Dieu, c'est Tomkin Blackwell ! s'écria le plus jeune en tombant à genoux à côté de l'opérateur.

Son compagnon secoua la tête et se signa.

— Paix à son âme. C'était le fils du bedeau. Un jeune gars sérieux et honnête. Le pasteur lui avait appris à lire et à écrire... Et maintenant il est mort. Sa pauvre mère... Jamais elle ne s'en remettra.

— Il s'agit d'un incendie volontaire, déclara Ian. Un véritable meurtre. L'un d'entre vous a-t-il remarqué des allées et venues suspectes ?

Le vieux paysan se gratta la tête.

— Je ne sais pas... Il y a bien ce cavalier. Un étranger, avec un bras en écharpe...

— Duchesne, murmura Miranda.

— C'était il y a longtemps ? questionna Ian.

— Oh ! non ! Deux heures, peut-être. Vous croyez que c'est lui ?

— Oui, mais il doit être loin maintenant.

— En train de galoper pour aller prévenir Addingham, marmonna Frances. En voiture, vite !

— Où courez-vous ainsi ? demanda Lucas d'un air éberlué.

— A Londres ! répondit Miranda par-dessus son épaule. Le message de Ian n'est pas arrivé là-bas. Nous n'avons pas une minute à perdre.

Pendant que le cocher faisait faire demi-tour à son attelage, Ian monta sur le marche-pied de la berline.

— Vous avez compris l'enjeu maintenant, n'est-ce pas Miranda ? C'était la paix de toute l'Europe qui était en péril ! Et elle l'est encore. Vous deviez absolument recouvrer votre mémoire. Il fallait que je sois à chaque instant avec vous... que je parvienne à gagner votre confiance.

— Sans doute, répondit la jeune femme avec froideur. Mais, pour cela, aviez-vous vraiment besoin de briser mon cœur ?

— Non, concéda-t-il en soupirant.

— Au galop, Joseph !

Ian sauta à terre et, la tête basse, regagna sa monture.

Biddle House

Après avoir changé deux fois de chevaux, ils étaient arrivés à Londres à la tombée de la nuit. Bien entendu, Mariette avait disparu. Sans tambour ni trompette.

Le lendemain matin, Gideon Stonecypher entra dans la salle à manger d'un pas alerte et sourit à Miranda et à son hôtesse.

— Mon lit était excellent, madame, et je vais déjà beaucoup mieux, annonça-t-il en s'asseyant. Je me sens d'humeur à conquérir le monde !

— Ne vous donnez pas cette peine, mon cher, répondit Frances tout en continuant d'ouvrir son courrier. Napoléon a déjà essayé et il a seulement réussi à transformer l'Europe en un champ de ruines. Grâce à Dieu, il est en exil désormais et ne peut plus faire de mal à personne.

Miranda se figea. Ne plus faire de mal...

La voix de Lucas résonnait de nouveau dans sa tête.

« Cela ne peut pas faire de mal, ma chérie. Tu devrais être flattée de l'intérêt que M. Addingham porte à tes travaux. »

L'intérêt que M. Addingham portait à ses travaux... Quels travaux ?

Elle repoussa sa chaise et se leva pour aller regarder à la fenêtre. Une myriade de gouttelettes de rosée constellaient la pelouse et étincelaient de mille feux sous l'effet des rayons du soleil. Un soleil radieux dans un ciel d'un bleu aussi limpide que le bleu d'un saphir des Indes.

Quelle belle journée pour un pays comme l'Angleterre !

Une pensée qu'elle avait déjà eue *avant*.

D'une main distraite, elle caressa la tête de Macbeth. Derrière elle, la porte de la salle à manger s'ouvrit devant Lucas. Il avait le visage d'un homme qui n'a pas dormi de la nuit.

— Addingham est introuvable, annonça-t-il d'une voix lasse.

Ian leva les yeux et fronça les sourcils.

— Comment cela ?

Lucas soupira.

— Je suis allé dans tous les clubs et tous les tripots qu'il fréquente habituellement. Personne ne sait où il est.

— Avez-vous pu obtenir d'autres informations ? s'enquit Frances.

— Oh ! rien de bien intéressant ! répondit le vicomte. Londres semble s'être vidée de tous ses hôtes de marque et le prince régent a demandé à l'évêque de Chichester de célébrer une messe d'action de grâce afin de remercier le ciel pour notre victoire sur le *tyran*.

Frances prit une feuille imprimée et la lut à voix haute :

— Gloire à Dieu. Le bandit corse est vaincu. Les forces du bien ont triomphé et, bientôt, le nom même de Bonaparte sombrera dans les oubliettes de l'histoire, balayé par la bise, à l'instar d'une rose de Noël — sitôt ouverte, sitôt envolée.

« Il reviendra au printemps. »

Miranda se retourna brusquement.

— Lucas, le soir de l'incendie, tu m'as dit qu'Addingham s'intéressait à mes travaux. Te souviens-tu de quels travaux il s'agissait ?

Le vicomte Lisle hocha la tête.

— Oui. Il était passionné par tes recherches sur les forces éoliennes et sur la navigation aérienne.

Les forces éoliennes. La navigation aérienne.

La jeune femme échangea un regard avec son père. Le puzzle, peu à peu, commençait à prendre forme.

— C'était l'un de mes grands projets, déclara le vieux savant. Les voyages en ballon. Miranda avait déjà effectué des essais de navigation. Afin d'apprendre à utiliser les courants qui animent l'atmosphère d'une façon régulière.

— Nous avons fait deux tentatives, acquiesça la jeune femme. Chaque fois, couronnées de succès.

Gideon fronça les sourcils.

— Euh... pas exactement, ma chérie.

— Comment cela ?

Il éluda sa question avec un geste de la main.

— Cela n'a pas d'importance maintenant.

Miranda revit dans sa tête les pages de notes qu'elle avait prises. Des courbes, des calculs, des graphiques... Où diable se trouvaient-elles ? Entre les mains d'Addingham ?

Frances poursuivait avec méthode l'inventaire de son courrier. Délaissant une facture, elle saisit une grande enveloppe cachetée à la cire rouge et l'ouvrit avec son coupe-papier. Aussitôt, un parfum de violette se répandit dans la pièce.

Une fragrance légère et suave qui donna la nausée à Miranda.

— Dieu du ciel !

Frances se leva d'un bond.

— Qu'y a-t-il ? questionna Ian.

— Une invitation... à une ascension en ballon.

* * *

La propriété était à une demi-journée de route au sud de Londres. Dans la compétition frénétique à laquelle toute l'Angleterre se livrait pour procurer des distractions originales à ses illustres visiteurs, Addingham avait marqué un point.

Tout le monde avait répondu à son invitation. S'élever dans les airs en ballon. Comment aurait-on pu refuser une expérience aussi excitante ?

S'élever était une chose, mais encore fallait-il se diriger. Miranda avait calculé que l'on pourrait tenir un cap, en profitant des vents d'altitude et en jouant avec le lest et avec les courants ascendants.

Tandis qu'ils galopaient à bride abattue sur la route de Brighton, la jeune femme regarda son père d'un air inquisiteur.

— Papa, comment Addingham a-t-il bien pu avoir connaissance de nos expériences ?

Le vieux savant se passa la main nerveusement dans les cheveux.

— J'ai bien peur que ce ne soit par ma faute, ma chérie, avoua-t-il en grimaçant. Tu connais mon impatience. Un jour, elle me conduira à ma perte. J'ai envoyé les résultats de nos travaux à la Société royale d'aéronautique et ils les ont publiés.

— Ainsi, tout le monde a pu les lire, commenta Frances.

— Oui, concéda Gideon. Je n'ai même pas imaginé qu'un fou songerait à faire un mauvais usage de quelque chose d'aussi inoffensif qu'un ballon.

— Ce n'est pas seulement le ballon, murmura Miranda comme si elle se parlait à elle-même.

Ils étaient arrivés.

Un portail monumental et, de chaque côté, des grilles noires aux pointes acérées qui couraient à perte de vue à travers les bois et les champs. Le train de vie princier d'Addingham avait de quoi surprendre — surtout pour un homme ruiné. Une nouvelle preuve de la puissance et de la détermination de ses commanditaires.

— Que voulez-vous dire ? questionna Frances.

Miranda ne prit pas le temps de le lui expliquer. Avant même que la voiture se fût arrêtée, elle ouvrit la portière et sauta à terre en relevant le bas de sa robe. Ian. Il était le seul à être capable de l'aider.

* * *

Ian les avait précédés et tentait de convaincre le prince de Galles.

Le visage écarlate, Prinny marchait de long en large sur la terrasse de la

somptueuse résidence d'été — une demeure qui, jadis, avait été bâtie pour George Villiers, duc de Buckingham, le favori de Jacques I^{er} et de Charles I^{er}, et, incidemment, l'amant de cœur de la reine de France, Anne d'Autriche.

— Ai-je bien compris ce que vous me demandez, MacVane ? Je devrais annuler cette réception ? Renvoyer chez eux tous les invités ? Insulter notre hôte en portant contre lui une folle accusation ? Et sur la foi de quoi ? Le témoignage d'une malheureuse qui, il y a peu de temps encore, avait perdu la mémoire et était internée à Bedlam !

Ian retint avec peine la réplique cinglante qui était déjà sur ses lèvres. Mal conseillé et considéré par ses sujets comme un débauché, le prince de Galles ne disposait que d'une marge de manœuvre fort étroite. D'autant plus que ses différends avec la reine Caroline avaient encore amoindri sa popularité. Plusieurs fois, des pierres avaient même été jetées sur son carrosse. Dans ces conditions, le moindre faux pas risquait de lui être fatal.

— Pas seulement, Votre Grâce. Vous avez ma parole, également. La parole d'un homme qui a sauvé un régiment à Buçaco.

— Je n'ai jamais mis en doute votre courage, répliqua Prinny avec impatience. Vous êtes un homme efficace et je vous sais gré de votre dévouement. Pendant tout cet été, j'ai accepté de me plier à vos recommandations en matière de sécurité, mais là, vous exagérez. Vos allégations sont vraiment trop invraisemblables. Nous serions les invités d'un meurtrier, d'un dangereux conspirateur ! Non, si je suivais votre avis et renvoyais tout le monde à Londres, les journaux se gausseraient de moi. J'ai déjà assez de problèmes comme cela, sans y ajouter le ridicule. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, je dois aller présider une cérémonie.

Tandis qu'il s'éloignait, Ian jura entre ses dents. Le fat ! L'imbécile ! Il devrait s'en laver les mains et laisser ce paon vaniteux courir vers son destin. Après tout, sa mort ne serait pas une grande perte pour le royaume.

Puis il tourna son regard vers les jardins et il se mordit la lèvre. Des couples se promenaient dans les allées, accompagnés par des enfants qui jouaient avec des cerceaux ou se poursuivaient en riant dans les labyrinthes de buis et entre les arbres des charmilles.

Ce n'était pas seulement la vie de Prinny qui était en jeu.

A droite du palais, au milieu d'une vaste pelouse, un grand ballon bleu et jaune se balançait doucement dans la brise. Ses amarres n'avaient pas encore été larguées et, tout autour, une foule chamarrée de princes et de dignitaires attendait avec impatience le moment où il s'élèverait dans les airs.

Debout dans la nacelle, Silas Addingham paraissait, un sourire triomphal aux lèvres.

Adder.

Ian serra les poings et une lueur meurtrière étincela dans ses yeux. Après tant d'années, il tenait enfin sa revanche. L'assassin de son père et de son frère allait payer pour ses crimes. Maintenant. Devant toutes les têtes couronnées

de l'Europe.

Mais, au même moment, son regard fut attiré par une tache de couleur de l'autre côté de la pelouse. La robe relevée jusqu'aux genoux, une femme courait, comme si elle avait le diable aux trousses.

Miranda.

* * *

Des cosaques, à pied et à cheval, montaient la garde autour de la grande tente sous laquelle étaient rassemblés les dignitaires. La vue de tous ces hommes en armes aurait dû apaiser les craintes de Ian, mais, dans son projet diabolique, Adder avait sans doute tenu compte de leur présence.

Agir. Il devait agir vite et discrètement. Pourvu qu'Adder n'ait pas remarqué Miranda ! Il courut et réussit à intercepter la jeune femme derrière le pavillon de toile.

Elle était hors d'haleine et son visage était écarlate, mais jamais elle ne lui avait semblé aussi belle. Un jour, peut-être...

Non. Se leurrer ne servirait à rien. Pourquoi lui pardonnerait-elle ?

— Où cours-tu ainsi ? questionna-t-il en s'efforçant de maîtriser ses émotions.

— Ian ! s'exclama-t-elle d'une voix haletante. Enfin, je te retrouve ! Leur plan... Ma mémoire est revenue !

— Vite, raconte-moi. Il n'y a pas une seconde à perdre !

— Addingham a fabriqué des fusées et les a équipées avec les instruments de navigation que j'ai inventés. Elles sont pointées sur ce pavillon.

Elle se tordit les mains de désespoir et une lueur d'épouvante brilla dans son regard.

— Tous ces gens vont peut-être mourir... à cause de moi ! Maintenant, je comprends pourquoi je suis entrée dans cet entrepôt. Je voulais détruire ces engins du diable — mais il avait les plans et il a dû en fabriquer d'autres.

Des cris et des éclats de rire jaillirent de la foule. Une foule joyeuse et inconsciente du danger qui planait au-dessus d'elle.

Attiré comme par un aimant, le regard de Ian se dirigea vers la nacelle où, le visage réjoui, Adder continuait à se pavaner. Courir à travers la pelouse... Étrangler cette vermine...

Miranda dut deviner son combat intérieur, car elle le retint en posant la main sur son bras.

— Le ballon doit permettre la fuite d'Addingham. Il essaiera d'atteindre la côte et, peut-être, de traverser la Manche, afin de rejoindre ses complices, les partisans de Bonaparte.

Un grognement rauque s'étrangla dans la gorge de Ian.

— Non, je l'en empêcherai !

Les doigts de la jeune femme se crispèrent.

— S'il te voit approcher du ballon, il t'abattrà sans sommation. Nous

devons d'abord trouver les fusées et les neutraliser. C'est plus important que ta vengeance.

Il baissa les yeux vers elle et, au prix d'un terrible effort sur lui-même, il parvint à recouvrer son sang-froid. Elle avait raison. Agir avec précipitation ne résoudrait rien. Il réussirait seulement à se faire tuer.

— Sais-tu où elles sont ?

— Pas exactement, mais je connais leur trajectoire et leur rayon d'action. Si mes calculs sont exacts, elles devraient être...

Elle pivota sur elle-même et pointa le doigt avec détermination vers une sorte de belvédère.

— Là-bas. Viens !

Elle se remit à courir et Ian la suivit sans la moindre hésitation. Il avait confiance en elle. Une confiance absolue. En son for intérieur, il ne put s'empêcher de s'émerveiller de son esprit de décision. Malgré toutes les terribles épreuves qu'elle venait de subir, elle restait la femme la plus extraordinaire qu'il ait jamais rencontrée.

Une longue allée, un petit escalier de pierre...

Miranda ne s'était pas trompée. Les fusées se trouvaient bien là, disposées avec une précision géométrique entre les piliers de marbre d'une colonnade grecque.

Seules leurs pointes dépassaient des pots de géraniums dans lesquels elles étaient dissimulées. Peintes de couleurs vives, elles semblaient faire partie du décor, à l'instar des lanternes suspendues tout autour de la balustrade.

Au moment où ils mettaient le pied sur la dernière marche, une mince colonne de fumée jaune s'éleva derrière la colonnade. La mèche était allumée.

Instinctivement, Ian marqua un temps d'arrêt. Si les fusées étaient allumées, il devait y avoir quelqu'un pour les surveiller. Un complice d'Adder.

— Miranda, attention ! cria-t-il d'une voix rauque.

Trop tard.

La scène se déroula comme dans un rêve ou, plutôt, un horrible cauchemar.

Alors que la jeune femme se précipitait vers la colonnade, une ombre noire jaillit et la saisit par la taille.

— Un pas de plus et elle est morte !

Le bras qui la tenait prisonnière portait une attelle.

Duchesne.

A la vue du couteau sur la gorge blanche de Miranda, une pâleur mortelle envahit le visage de Ian.

— N'obéis pas, Ian, dit-elle d'une voix tremblante, mais résolue. Il cherche seulement à t'intimider.

Le Genevois s'esclaffa.

— Belle et courageuse ! commenta-t-il. Une véritable petite héroïne. Mais, hélas, seuls les dieux sont immortels !

Ian MacVane s'était assez battu pour savoir qu'il ne plaisantait pas.

La mèche continuait de se consumer en crépitant et en dégageant une fumée jaune et âcre.

— Je t'en prie, Ian, éteins-la et donne l'alarme, supplia Miranda. Il me coupera la gorge, même si tu ne le fais pas.

Ian réprima un rugissement de fureur. Echanger la vie de la femme qu'il aimait contre celles d'étrangers dont il n'avait que faire — même s'ils gouvernaient le monde. Non ! Il ne pouvait pas prendre une décision aussi cruelle.

Des larmes roulèrent sur les joues de Miranda.

— Ian ! La mèche, je...

— Cela suffit ! l'interrompit sèchement Duchesne. Je ne suis pas d'humeur à...

Il y eut un éclair et un point rouge apparut au milieu de son front, suivi presque simultanément par une détonation. Les yeux de Duchesne s'écarrillèrent et son regard devint vitreux, inexpressif. La pression de son couteau s'était relâchée. Il glissa le long du cou de la jeune femme et tomba par terre, tandis que le Genevois se tassait sur lui-même. Miranda poussa un cri et échappa d'un bond à son tortionnaire qui, n'étant plus soutenu, s'effondra au milieu d'une mare de sang. Ian avait déjà le pied sur la mèche.

— Vite, Miranda ! cria-t-il. Regarde s'il n'y en a pas une autre !

Avant qu'elle ait eu le temps de réagir, une voix résonna derrière elle.

— Ce n'est pas la peine. Mes gens s'en sont déjà occupés.

Les doigts crispés dans les plis de sa robe, Miranda se retourna et découvrit le visage de son sauveur.

Lucas.

Plusieurs hommes l'accompagnaient — les mêmes que ceux qui étaient déjà avec lui le soir où il était venu la chercher à Crough na Muir. C'était il y a si longtemps... Ils avaient capturé deux prisonniers. Mariette et un homme vêtu de noir.

Miranda les regarda avec incrédulité.

— Mariette... L'inconnu qui m'a accostée à la séance de pose...

Le vicomte Lisle tenait à la main un pistolet encore fumant.

— C'était risqué, mais je n'avais pas le choix, dit-il en le rendant à Duffie.

Ian s'agenouilla pour examiner le cadavre de Duchesne.

— Joli coup, apprécia-t-il. Heureusement que vous n'avez pas été aussi précis le jour de notre duel.

— Si vous avez eu la vie sauve, ce n'est pas à cause de ma maladresse, MacVane, répondit Lucas avec un sourire contraint. Les pistolets étaient chargés à blanc. Ordre de Prinny. Notre cher Régent ne voulait pas voir le sang couler sur la pelouse de son palais. Je l'ai su après, par hasard.

Miranda s'avança vers lui, le visage pâle et les jambes tremblantes.

— Merci, Lucas, murmura-t-elle simplement. Vous êtes arrivé à temps.

Il se pencha avec raideur et l'embrassa sur le front.

Le monde semblait s'être figé. Ian se mordit la lèvre. Son cœur battait à grands coups désordonnés dans sa poitrine.

Un sourire radieux illumina le visage de la jeune femme et elle rejeta avec coquetterie ses cheveux en arrière.

— C'est tout, milord ? Vous étiez moins emprunté autrefois...

Duffie ouvrit la bouche pour protester, mais Ian l'arrêta d'un geste de la main.

Lucas rougit et, se penchant de nouveau, déposa un autre baiser sur le front de Miranda — un baiser tendre et affectueux, cette fois-ci.

— Est-ce mieux ainsi ? questionna-t-il en lui rendant son sourire.

— Oui, acquiesça-t-elle avec un bref éclat de rire. C'est exactement la façon dont vous m'embrassiez *avant*. Je viens juste de m'en souvenir. Comme de tout le reste, d'ailleurs...

— Comme de tout le reste ? répéta Lucas en haussant un sourcil inquisiteur.

— Oui. Nos promenades au bord de la Tamise, nos discussions... Je refaisais le monde et vous m'écoutiez avec une merveilleuse indulgence. Vous étiez tellement attentionné, tellement charmant ! Chacun de nos rendez-vous correspondait à une fête pour moi et quand...

Ian pivota sur les talons et s'éloigna à grands pas. Il n'avait pas besoin d'écouter plus longtemps. Il en avait assez entendu. Miranda était perdue pour lui. A jamais.

— Ian !

Il se boucha les oreilles. Non, il ne se retournerait pas. Cela ne servirait à rien. Elle avait recouvré la mémoire — et son fiancé. Son véritable amour. Son seul amour.

Exit Ian MacVane.

Mais, avant de quitter la scène, il lui restait une dernière tâche à accomplir : venger sa famille.

Sur la pelouse, le ballon continuait à se balancer paisiblement. Ses amarres n'étaient pas encore larguées. S'il se hâtait, il parviendrait à empêcher la fuite d'Adder.

* * *

— Où va-t-il ? Que lui arrive-t-il tout d'un coup ?

Trop éberluée pour pouvoir réagir, Miranda suivit des yeux la haute silhouette de Ian. Son cœur se serra. Elle avait l'impression d'être délaissée, abandonnée. Machinalement, elle porta la main à sa gorge et sentit la trace froide du couteau de Duchesne. Elle frissonna involontairement, mais toutes ses pensées étaient dirigées vers Ian. Pourquoi s'était-il enfui de cette façon, sans un mot, sans même...

— Vous vous le demandez ? répliqua Duffie d'une voix bourrue. C'est assez compréhensible pourtant ! Essayez de vous mettre à sa place...

Comment croyez-vous qu'il a interprété la petite scène qui vient de se passer entre vous et Sa Grâce ?

— Qu'ai-je donc dit de si extraordinaire ? s'étonna-t-elle en se retournant vers Lucas. Je me suis souvenue de mes promenades avec lord Lisle, de mon amitié et de mon affection à son égard...

Lucas se passa la main nerveusement dans les cheveux.

— Seulement de l'amitié et de l'affection ?

— Oui, affirma-t-elle. De ma part, du moins. Le soir où nous nous sommes querellés, ce n'était pas seulement à cause d'Addingham. Maintenant, je revois la scène aussi clairement que si c'était hier. Vous m'aviez demandé ma main et j'avais refusé. Nous ne pouvions pas nous accorder ensemble. Vous aviez besoin d'une femme-objet, d'une maîtresse de maison qui saurait recevoir vos invités et tenir avec grâce son rang dans le monde. Un rôle pour lequel je ne me suis jamais sentie aucune vocation.

— Je vous aimais, Miranda.

— Sans doute, mais il faut être deux pour réussir un mariage. Allons, Lucas, pourquoi refusez-vous d'ouvrir les yeux ? Votre bonheur n'est pas avec moi, mais avec une autre. Une autre qui possède tout ce que je n'ai pas : l'éducation, l'argent, une place dans le monde...

Lucas s'esclaffa.

— Frances ? Vous me vantez son éducation ?

— Deux sur trois, ce n'est déjà pas mal ! lui fit observer Duffie avec philosophie. La plupart des hommes doivent se contenter de beaucoup moins.

Le vicomte Lisle hocha la tête.

— Je sais. J'espère seulement qu'elle me donnera une chance de me... Dieu du ciel !

Miranda et Duffie suivirent la direction de son regard.

— Le ballon !

« Mieux vaut mourir l'épée à la main que dans une retraite indigne. »

MARIE LETIZIA BONAPARTE.

Miranda parvint au pavillon des dignitaires au moment où Addingham larguait les dernières amarres et jetait par-dessus bord un sac de lest. Ses gestes étaient frénétiques. Les gestes d'un homme affolé qui ne connaissait rien à la manœuvre d'un ballon.

La nacelle s'éleva, puis retomba et bondit de nouveau. Un coup de vent rabattit l'aéronef brutalement et le poussa vers la lisière de la forêt. La foule retint son souffle. Allait-il s'écraser dans les arbres ? Pourquoi leur hôte, ce bon M. Addingham, se conduisait-il d'une façon aussi extravagante ? Il n'avait même pas prévenu le Régent de son départ !

Addingham jeta un autre sac de lest — juste à temps. Autour de Miranda, les gens criaient et, soudain, elle comprit la raison de leur excitation. Un homme était resté accroché à une corde qui pendait sous la nacelle.

Duffie se signa et proféra un chapelet de jurons en gaélique.

Ian !

Le cœur de Miranda s'arrêta de battre. Le vent tournoyait et une rafale renvoya le ballon au-dessus de la pelouse de démonstration. De nouveaux cris jaillirent de la foule et il y eut un commencement de panique. Comme hypnotisée, la jeune femme vit Addingham tirer un canif de sa poche et commencer à scier le filin auquel était accroché Ian.

— Non... Non !

Une angoisse horrible l'étreignit. Jamais encore elle n'avait su vraiment ce que signifiait le mot « terreur ». Même lorsque la lame du couteau de Duchesne était appuyée sur sa gorge.

— Mon Dieu, je vous en prie, épargnez-le ! murmura-t-elle d'une voix blanche.

Ian grimpait le long du filin, une main après l'autre, avec toute la puissance de ses bras, tandis que ses jambes se balançaient dans le vide.

Le vide ! Lui qui avait le vertige, qui ne pouvait plus monter sur un toit depuis qu'il avait assisté à la chute dramatique de son frère.

Allait-il parvenir à se hisser dans la nacelle avant qu'Addingham ait réussi à couper la corde ?

Soudain, elle revit le moment où Ian les avait quittés, quelques instants auparavant. Il avait cru qu'elle s'était souvenue de son amour pour Lucas !

Quelle dérision ! Avant de rencontrer Ian MacVane, elle n'avait même pas su ce que voulait dire le mot « amour ». Il lui avait tout appris. La tendresse, la passion, le don de soi...

Et maintenant, il allait mourir. Il ne saurait jamais à quel point elle l'aimait, tout ce qu'il signifiait pour elle. Sans lui, elle n'aurait plus de raison de vivre, plus de raison d'espérer.

Un sanglot s'étrangla dans sa gorge.

Poussé par le vent, le ballon remonta, mais, presque aussitôt, le poids de Ian le fit redescendre. La nacelle tangua et, perdant l'équilibre, Addingham tomba en arrière. Quelques secondes de répit.

Si seulement Ian pouvait ramener le ballon assez près du sol !

Addingham s'était relevé. Voyant le danger, il largua un autre sac de sable.

La main de Ian avait réussi à agripper le bord de la nacelle.

Autour d'elle, l'agitation était à son comble, mais elle ne voyait rien et n'entendait rien tant son attention était accaparée par la lutte de vitesse qui se livrait au-dessus de sa tête.

Addingham se jeta sur la corde et acheva de la sectionner d'un coup sec.

Un hurlement déchira les oreilles de Miranda. Elle reconnut vaguement le son de sa propre voix.

La nacelle se balançait dangereusement. Les deux mains de Ian tenaient solidement le rebord.

Addingham leva de nouveau le bras.

* * *

« Gordie, prends ma main » !

Le cri avait surgi du fond de sa mémoire. Suspendu dans le ciel de l'Angleterre, Ian revit le visage terrifié de son frère, ses yeux exorbités et sa main tendue désespérément vers la sienne.

Un grognement de fureur résonna au-dessus de lui. Il releva les yeux brièvement, juste assez pour voir le canif d'Adder étinceler dans la lumière du soleil. Il déplaça sa main — un geste réflexe, totalement irraisonné. La lame lui frôla le poignet et se planta jusqu'à la garde dans l'osier de la nacelle.

La peur constituait le plus précieux de ses alliés — en affolant Adder et en renforçant sa propre détermination. Il refusait de mourir de cette façon. Ce serait trop injuste ! S'il devait périr, il entraînerait au moins Adder avec lui.

Il commit l'erreur de regarder en bas. La beauté du spectacle l'envoûta, lui fit presque oublier son vertige. Le palais de pierre blanche et de brique, les pièces d'eau, la symétrie des jardins à la française, les labyrinthes de buis, les parterres de fleurs... Les gens couraient en tout sens. Des fourmis aux couleurs chatoyantes, avec, çà et là, les petits ronds bleus, rouges ou jaunes

des ombrelles. Et, tout autour, l'écrin vert sombre de la forêt. Au loin, il aperçut une grande étendue opalescente. La Manche.

Aucun homme, ou presque, n'avait jamais contemplé un panorama aussi féerique ! Cependant, il ne lui consacra que quelques fractions de seconde. C'était sa vie qui était en jeu.

Un coup de reins, un rétablissement et il bascula à l'intérieur de la nacelle. Entre-temps, Addingham avait réussi à dégager la lame de son canif. Mais Ian possédait une arme bien plus puissante. Vingt années de haine et de fureur inassouvies.

D'un seul coup, il se retrouva plongé dans le passé. A une seule différence : aujourd'hui, il n'était plus un petit garçon de sept ans, mais un homme rompu à toutes les disciplines militaires et aguerri par les combats au corps à corps.

A part son embonpoint, le bourreau de sa famille n'avait pas changé et Ian reconnut immédiatement le regard cruel et glacial du cavalier vêtu de noir qui avait commandé l'attaque de la ferme de ses parents.

Adder bondit, la pointe de son canif dirigée vers la poitrine de Ian. Ce dernier évita sa charge et roula sur le côté. En se relevant, il entendit un sifflement sinistre au-dessus de sa tête et leva les yeux machinalement. Le générateur de gaz vibrait d'une façon bizarre et des étincelles jaillissaient entre ses tuyères en cuivre.

Il pâlit. Si jamais le ballon venait à s'enflammer... Mais, pour le moment, il avait un problème plus urgent à résoudre.

La lame du canif lui avait entaillé la main, et la manche de sa chemise était rouge de sang.

— Une égratignure, commenta-t-il d'un ton railleur. C'est bien de posséder une arme, mon cher, mais encore faut-il savoir s'en servir. Malgré tous vos efforts, vous ne serez jamais qu'une outre vaniteuse et maladroite.

Adder jura et son visage devint écarlate.

— Ce n'est que partie remise ! hurla-t-il. Je vais te crever la peau, sale bâtard ! Maudit jacobite !

— Quel langage ! ironisa Ian tout en surveillant le canif du coin de l'œil. Où sont passées vos belles manières d'homme du monde ?

Adder jura de nouveau et se jeta en avant. Pas assez vite. D'un mouvement fulgurant, Ian réussit à lui saisir le poignet. Un grognement sourd s'échappa des lèvres de l'Anglais. Il s'arc-bouta, à la manière d'un lutteur. Sous l'effort, les veines de son cou saillirent et des gouttes de sueur perlèrent sur son front.

— J'aurais dû te couper la gorge moi-même à Crough na Muir, marmonna-t-il entre ses dents.

La surprise de Ian dut transparaître sur son visage, car Adder ricana.

— Cela t'étonne, n'est-ce pas ? Le dernier rescapé du clan des MacVane... Une race de vaincus, condamnés à élever des moutons et à gratter un lopin de terre pour ne pas mourir de faim. Et vous osiez empiéter sur ma

propriété !

Les yeux de Ian étincelèrent.

— Seul un lâche peut s'en prendre ainsi à des gens désarmés. Un lâche et un traître à sa propre patrie. Combien vous a payé Bonaparte pour cet attentat ?

— Beaucoup d'argent, rétorqua Adder. Plus que tu ne pourrais jamais en imaginer !

— De l'argent dont vous ne profiterez pas.

Lentement, mais sûrement, Ian lui tordit le poignet en arrière. Une grimace douloureuse déforma les traits d'Adder et il couvrit son ennemi d'invectives.

— On aurait dû me payer pour avoir débarrassé la terre d'une pareille vermine humaine ! Tous les Ecossais sont des pourceaux, des fils de... Dis-moi, MacVane, comment se porte ta mère ? A-t-elle...

Il n'eut pas le loisir de terminer sa phrase. Ses yeux se révoltèrent et un hurlement bestial jaillit de sa bouche. Son bras s'était brisé en deux. Ian saisit le canif qui était tombé de sa main et le lui planta dans le ventre avec un han de bucheron.

— Justice est faite ! s'exclama-t-il avec une joie sauvage.

* * *

Dans l'infime partie de son cerveau qui fonctionnait encore, Miranda se rendit compte que toute la haute noblesse de l'Europe regardait le combat entre les deux hommes.

— Pour l'amour de Dieu, fais quelque chose, Arthur ! cria d'une voix aiguë lady Wellington.

Le général en chef des armées alliées leva les yeux vers le ciel et secoua la tête avec impuissance. Ses lèvres tremblaient et une lueur horrifiée brillait dans son regard. En dépit de toutes les batailles qu'il avait livrées, Wellington était resté un être humain et il ne pouvait pas contempler sans émotion une lutte aussi titanesque.

— Je ne savais même pas qu'Addingham et MacVane se connaissaient, commenta le prince de Galles. Et voilà qu'ils se comportent comme des ennemis mortels ! Tout cela est vraiment une énigme pour moi.

— Une de plus, Votre Grâce, répondit Frances avec une nonchalance blasée dont l'ironie échappa complètement au Régent.

Immobile et silencieuse, Miranda suivait avec angoisse toutes les péripéties du combat entre les deux hommes. Les traits de son visage étaient tendus à l'extrême et son cœur battait si fort dans sa poitrine qu'elle avait l'impression qu'il allait éclater.

Lucas rejoignit le petit groupe, mais il resta à l'écart de la jeune femme. Il sentait intuitivement que, s'il la touchait, elle se briserait comme une statue de cristal.

Le beau vicomte la regarda pendant un instant, puis il soupira et fit un pas vers Frances qui, aussitôt, s'accrocha à lui comme à une bouée de sauvetage.

Gideon Stonecypher était là, lui aussi. Timidement, il s'approcha de sa fille et posa la main sur son bras.

— Je suis désolé, ma chérie, murmura-t-il d'une voix hésitante. Si j'avais su ce que voulait Addingham, j'aurais peut-être pu arrêter cette folie.

— Rien n'est encore perdu, affirma Miranda avec conviction. Ian est solide. Il le maîtrisera et réussira à ramener le ballon au sol. J'en suis sûre !

Le vieux savant grimaça et se tordit les mains de désespoir.

— J'admire ta confiance, mais je crains que cela ne soit pas suffisant. Il y a une chose que je n'ai plus le droit de te cacher... à propos du ballon. Encore une fois, je t'aurai trahie...

— *Il va tomber !*

— Non, il remonte ! Il va passer au-dessus des grilles.

L'un des deux hommes s'était relevé. La nacelle était loin maintenant, mais Miranda reconnut tout de suite les larges épaules et la haute stature du vainqueur.

— Ian !

Un cri de joie s'échappa de ses lèvres.

— Il est sauvé ! Oh ! mon Dieu, merci d'avoir exaucé mes prières !

A côté d'elle, son père soupira.

— Le ciel t'entende, ma chérie.

Elle se retourna vers lui et fronça les sourcils.

— Tu as l'air bien pessimiste, papa. Tu crois...

En voyant la mine coupable du vieux savant, elle comprit brusquement qu'il y avait un autre motif à son inquiétude. Un motif qu'il n'avait jamais osé lui avouer.

— C'est le ballon, n'est-ce pas ? questionna-t-elle d'une voix blanche.

— Oui, admit-il sans oser la regarder en face. J'ai découvert une faille dans nos plans. Les tuyères en cuivre entrent parfois en vibration et, comme elles sont très près les unes des autres, cela génère un frottement. A la longue, il peut en résulter des étincelles.

Miranda joignit les mains.

— Oh ! Seigneur Dieu...

* * *

A bord de la nacelle, Ian regardait d'un air morne le corps sans vie de Silas Addingham. Gordie était vengé, mais sa joie s'était évanouie aussi vite qu'un éclair de chaleur.

La mort d'Adder ne changeait rien.

Elle ne lui rendrait ni son père ni son frère et, même si elle parvenait à guérir, sa mère n'oublierait jamais la nuit terrible où sa vie avait basculé dans l'enfer.

Et elle ne lui rendrait pas non plus l'amour de Miranda.

Le beau rêve était terminé. Il lui avait menti et avait trahi sa confiance. Pire encore, il lui avait volé son innocence.

Il se redressa et, soudain, une nouvelle angoisse le saisit. Le vent rabattait le ballon vers les frondaisons des arbres. Il allait s'écraser !

Que faire ? Lâcher du lest. Vite !

Il saisit Adder à bras-le-corps et le fit basculer à l'extérieur.

Aussitôt, le ballon remonta. Le danger était passé.

Il haletait. Il inspira profondément et s'efforça de calmer les battements de son cœur. L'air était frais. Il se sentait léger, léger...

Il volait au milieu des nuages, comme un oiseau...

Il regarda vers le bas et retint son souffle. Il ne ressentait plus aucun vertige ! Il avait vaincu sa peur !

Les mains posées sur le rebord de la nacelle, il s'enivra de la beauté du panorama qui s'offrait à ses yeux. Il voguait au-dessus de la forêt, maintenant, et le château et son parc ressemblaient à des miniatures.

« Tu l'as prouvé ! se dit-il avec un sourire triomphal. Tu as prouvé qu'il y avait quelque chose de plus fort que la peur. » Le besoin de survivre. Pour Robbie. Pour Miranda. Pour les souvenirs qu'il chérissait dans son cœur. Pour les moments merveilleux qu'il avait partagés avec elle, pour leurs nuits d'amour et de passion.

Une bouffée d'air chaud le rappela brutalement à la réalité.

Il leva la tête. De longues flammes jaunes et bleues léchaient l'étoffe de soie du ballon.

Pendant un bref instant, il ressentit une panique incoercible. Il allait tomber comme une pierre, se fracasser sur le sol.

Comme Gordie.

Atterrir. Il devait atterrir au plus vite.

Mais où ? Comment ?

Soudain, il entendit dans sa tête la voix de Miranda. « En déplaçant son poids et en s'aidant avec les suspentes, on peut diriger un ballon. Il suffit d'appliquer les règles de... »

Il perdait de l'altitude, lentement pour le moment. Tant que le générateur parviendrait à combler en partie les déperditions de gaz, l'aéronef ne se mettrait pas en torche. Mais ensuite...

Il regarda en bas et aperçut un lac au milieu de la forêt. C'était sa seule chance de salut.

D'où le vent soufflait-il ?

Il s'accrocha aux suspentes et tira de toutes ses forces.

Le ballon frémit et infléchit sa course.

Ça marchait !

— Ho ! Hisse ! Ho ! Hisse !

Une chanson de marin, joyeuse et paillarde, fleurit sur ses lèvres. Il chantait ! Il chantait et riait aux éclats.

Parce que sa peur avait disparu. Parce qu'il tombait du ciel dans un ballon en flammes et que son destin se trouvait maintenant dans les mains de Dieu.

Pouvait-il espérer une plus belle sortie ?

Exit Ian MacVane. Parti dans un éclat de rire.

« *Qui que tu sois, voici ton maître ;
Il l'est, le fut ou le doit être. »*
« *Inscription pour une statue de l'amour. »*

VOLTAIRE, *POÉSIES MÊLÉES*, XI.

Plus tard, lorsque les chroniqueurs coucheraient sur le papier le récit de cette journée si fertile en rebondissements, aucun d'entre eux ne pourrait omettre un fait incroyable, surréaliste. Un fait confirmé par le témoignage de toutes les têtes couronnées de l'Europe : au moment où le ballon s'était abîmé en flammes dans la forêt, des éclats de rire rabelaisiens avaient résonné sous la voûte céleste — accompagnés de chansons dont la verdure... Toutes les dames de la Cour en avaient rougi.

Avec son habituelle efficacité, le duc de Wellington organisa aussitôt une battue pour retrouver les débris de l'aéronef et de son malheureux occupant.

Le cœur de Miranda ne s'était pas arrêté, car elle sentait ses battements dans ses tempes, mais un froid mortel l'avait envahie. Elle n'avait même plus la force de réagir. Son corps et son esprit étaient engourdis, comme si un ressort s'était brisé en elle.

Elle n'avait jamais réellement vécu avant sa rencontre avec Ian MacVane. Auprès de son père, l'existence ne lui avait apporté que de bien piètres satisfactions. De longues journées d'étude et, parfois, l'excitation de la découverte. Une grisaille dans laquelle ses promenades avec Lucas Chesney avaient ressemblé à un rayon de soleil.

Mais c'était *avant*. Avant l'incendie. Avant que Ian MacVane ne vienne l'arracher à l'enfer de Bedlam. Dès le premier instant, elle lui avait appartenu, corps et âme. La profondeur de ses yeux bleus, son humour, son énergie... Un tourbillon de lumière. Avec lui, plus rien ne semblait interdit, plus rien ne semblait impossible. Des images se pressèrent dans sa mémoire : leur voyage à bord du *Shamrock*, leur danse échevelée sur le pont du brick, leur ascension du Ben Ocelfa et, en apothéose, leur mariage à Crough na Muir.

Dans ses bras, elle avait vibré de passion et connu un bonheur qu'elle n'avait même pas imaginé dans ses rêves les plus fous.

Mais, maintenant, il ne restait plus rien.

Si. La souffrance.

Une souffrance d'une telle intensité qu'elle ne parvenait même plus à réfléchir.

La tête vide, elle suivit les hommes dans la forêt, marchant comme une somnambule vers la colonne de fumée qui s'élevait au milieu des arbres.

Son imposture ? Ses mensonges ? Que pesaient-ils en comparaison de la tendresse et de l'amour que Ian avait su si bien lui prodiguer ? Fugitivement, elle songea à ses présents — un brin de bruyère, Macbeth, une généreuse donation à l'hôpital de Bethlehem. Des présents venus du cœur, offerts par un homme plein de tact et de sensibilité. Tout le contraire de ce qu'elle aurait pu attendre du don Juan cynique et blasé qui était censé l'avoir séduite seulement pour lui arracher ses secrets.

Il l'avait aimée. Même s'il n'avait pas osé se l'avouer à lui-même. Il l'avait aimée au point d'en souffrir dans sa chair. Sinon, pourquoi aurait-il provoqué Lucas en duel ? Pourquoi aurait-il eu tellement peur de la perdre ?

— Mais tu es parti, murmura-t-elle. Tu es parti. A cause d'un absurde malentendu. Parce que tu as cru que j'avais aimé Lucas...

Des larmes amères roulèrent silencieusement sur ses joues.

Jamais elle ne se le pardonnerait !

Autour d'elle, les hommes fouillaient les buissons, à la recherche des débris incandescents de l'aéronef et les éteignaient avec des pelles. Quelqu'un cria qu'il était arrivé au bord du lac.

— Allez chercher des seaux au château ! Vite ! ordonna un officier. Sinon, c'est toute la forêt qui va brûler !

A côté de Miranda, un arbre mort s'embrasa d'un seul coup, comme une gigantesque torche d'amadou.

Le feu.

Elle se revit dans l'entrepôt, au milieu des flammes qui rugissaient tout autour d'elle. De nouveau, elle ressentit l'appel de l'au-delà. A quoi bon vivre maintenant ? Ian était mort et plus rien ne la retenait désormais dans cette vallée de larmes. Autant en finir tout de suite. Le rejoindre dans l'éternité...

Une voix lui cria de s'écarter, mais elle continua d'approcher, hypnotisée par la beauté démoniaque de l'incendie.

Puis elle le vit. Sa haute silhouette se détachait au milieu des flammes, comme le soir où... Non. C'était un mirage, une hallucination. Son esprit divaguait. La vision allait s'évanouir et...

Elle courut vers lui, les bras tendus. Son fantôme était un don du ciel, une dernière chance de lui dire au revoir et de le serrer contre son cœur.

— Ian !

Les gens autour d'elle penseraient qu'elle était devenue folle, mais elle s'en moquait. Plus rien ne comptait, maintenant. Plus rien.

— Ian !

Il la prit par la taille et la fit tourner.

— Ian, tu es vivant !

Quand il la reposa à terre, elle ne parvenait toujours pas à en croire ses

yeux.

— Ce n'est pas possible ! Dis-moi que je ne rêve pas... Pince-moi !

— Non, tu ne rêves pas, répondit-il en riant. Je suis vivant et bien vivant !

Ses vêtements mouillés lui collaient à la peau et ses bottes pleines d'eau gargouillaient à chacun de ses pas.

— Je suis tombé dans le lac, expliqua-t-il. Je suis redescendu sur terre, parce que j'avais quelque chose à te dire.

— Quel... quelque chose à me dire ? bredouilla-t-elle avec incrédulité.

Il lui prit la main et elle vit qu'il était blessé.

— Ce n'est rien, murmura-t-il en l'entraînant rapidement à l'écart des flammes.

Derrière eux, les hommes faisaient la chaîne avec des seaux et s'efforçaient de circonscrire les foyers les plus menaçants.

Des cloches tintaient dans les oreilles de Miranda. Son cœur bondissait dans sa poitrine et elle ne trouvait pas de mots pour exprimer sa joie et son soulagement.

— J'ai réussi à vaincre ma peur, annonça-t-il comme si cette nouvelle était plus importante que tout le reste. Je n'ai plus le vertige ! C'était cela que je voulais te dire.

— Seulement cela ?

Dans son émotion, elle ne parvenait même plus à former une pensée cohérente.

— Non, bien sûr. Je me suis servi des suspentes pour diriger le ballon. Ton idée est prometteuse. Je manquais d'expérience et je n'ai pas eu beaucoup de temps pour la mettre en pratique, mais, en jouant avec le vent et les courants, on devrait pouvoir tenir un cap, comme avec un bateau. Aller jusqu'à Paris, jusqu'à Rome ! Faire le tour de la terre !

— C'est... c'est cela, ta grande nouvelle ?

— Je me suis dirigé vers le lac, poursuivit-il comme s'il ne l'avait pas entendue. L'eau a amorti ma chute. Comme atterrissage en douceur, il y a mieux, mais je suis là. C'est déjà un résultat.

— Tu es là, répéta-t-elle comme dans un rêve.

Tu es là. Tu es là. Tu es là... Tout tournait dans sa tête. Elle ne savait plus quoi dire... Comment pouvait-il être aussi calme, aussi flegmatique ?

— Je désirais te dire autre chose également. Quelque chose de plus important que tout le reste. La raison pour laquelle je me suis autant battu pour rester en vie.

Une lueur d'espoir s'alluma dans le cœur de la jeune femme.

— Oui ?

Il glissa son bras autour de sa taille et elle commença à y croire.

— Ian, j'ai pensé que tu...

— Chut ! l'interrompit-il en posant un doigt sur ses lèvres. Ecoute-moi d'abord, ma chérie. On peut toujours donner un sens à son existence. Il suffit de chercher. Robbie, par exemple. Il a encore besoin de moi et je n'avais pas

le droit de l'abandonner. Certes, je regrette que tu aies choisi Lucas, mais, maintenant, je suis prêt à l'accepter.

La jeune femme eut un haut-le-corps involontaire et un sanglot s'étrangla dans sa gorge.

— *Lucas ?*

— Oui, acquiesça-t-il. Tu as retrouvé l'homme que tu aimais, ton *vrai* fiancé et c'est très bien ainsi. A l'avenir, il sera sans doute plus prudent dans ses fréquentations. C'est un homme qui possède beaucoup de qualités et son intervention d'aujourd'hui lui vaudra sans doute la reconnaissance du Régent — avec, à la clé, une pension et une bonne place dans un ministère. Prinny est un débauché, mais ce n'est pas un ingrat. Tu...

— Tu crois toujours que j'ai choisi Lucas ? s'exclama-t-elle avec stupeur.

Brusquement, elle rejeta la tête en arrière et rit aux éclats — un fou rire nerveux, presque hystérique. Elle en avait les larmes aux yeux.

— Vous êtes vraiment le plus stupide et le plus borné de tous les hommes que je connaisse, Ian MacVane ! S'enfuir ainsi sans un mot, comme un voleur... Si vous aviez attendu, ne serait-ce que quelques secondes de plus, vous auriez compris ce qu'il y avait réellement entre le vicomte Lisle et moi.

— Et qu'y avait-il exactement ? questionna-t-il en fronçant les sourcils.

— Au moment où il m'a embrassée, un déclic s'est produit dans ma tête. Ce baiser sur le front... Lucas était un ami. Un ami très cher, mais rien de plus. Certes, il m'aimait, mais moi, je n'ai jamais éprouvé autre chose que de l'affection pour lui.

Une lueur s'était mise à briller dans les yeux de Ian. Avait-il bien compris le sens de ses paroles ? Pouvait-il espérer... ?

— Et moi, mademoiselle Stonecypher ? murmura-t-il. M'avez-vous pardonné mon imposture ?

— *Madame MacVane !* corrigea-t-elle. Nous sommes toujours mariés, mon cher, et, si vous espériez vous en tirer aussi facilement, c'est raté ! Vous devrez me supporter pendant au moins un an, bon gré, mal gré, et, si je vous donne un enfant, ce sera pour le reste de vos jours.

— Alors, tu m'as pardonné ? insista-t-il en prenant ses mains dans les siennes.

— Oui, répondit-elle d'une voix tremblante d'émotion. Sur le moment, je me suis sentie trahie, je l'avoue. Mais ensuite, j'ai compris que je ne pourrais jamais me passer de toi. Je t'aime trop, Ian. Je t'ai aimé depuis le début et, si tu me le demandais, je te suivrais jusqu'en enfer.

Elle pensait qu'il allait la prendre dans ses bras, mais, au lieu de cela, il mit un genou en terre et couvrit ses mains de baisers.

— Moi aussi, je t'aime, Miranda. Au commencement, j'ai essayé de me leurrer. Je me suis dit que seuls tes secrets m'intéressaient, mais, au fond de moi-même, je savais que je voulais bien plus que cela.

— Alors, pour l'amour du ciel, arrête de tergiverser ! déclara-t-elle en tapant du pied avec impatience. Embrasse-moi !

Il se releva en souriant et leurs lèvres se joignirent pour un baiser tendre et passionné. Le baiser qu'elle attendait depuis le moment où elle avait couru vers lui à travers les flammes.

— Aucun regret ? murmura-t-elle lorsque leurs bouches se séparèrent.

— Aucun regret, non, madame MacVane, répondit-il avec ferveur en l'embrassant de nouveau.

TITRE ORIGINAL : MIRANDA

Traduction française : LOUIS DE PIERREFEU

HARLEQUIN®

est une marque déposée par le Groupe Harlequin

BEST-SELLERS®

est une marque déposée par Harlequin S.A.

© 1996, Susan Wiggs.

© 1999, 2003, 2014, Harlequin S.A.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

Femme : © YULIYA SAPONOVA/ARCANGEL IMAGES

Réalisation graphique couverture : C. ESCARBELT (Harlequin SA)

Tous droits réservés.

ISBN 978-2-2803-1882-2

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

Ce roman a déjà été publié en 1999 et 2003

ÉDITIONS HARLEQUIN

83-85, boulevard Vincent Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

SUSAN WIGGS

Le tourbillon des jours

Londres, 1815

Rescapée d'un terrible incendie, Miranda a perdu la mémoire : pour tout souvenir du passé, il ne lui reste qu'un médaillon où est gravé son prénom. Perdue dans une Angleterre tout juste libérée de la menace napoléonienne, elle ne reconnaît ni le décor qui l'entoure, ni le visage des deux hommes qui prétendent chacun être son fiancé. Auquel doit-elle faire confiance ? Et que signifient ces images fugitives et incompréhensibles qui surgissent parfois dans sa mémoire ? Résolue à comprendre ce qui lui est arrivé, et à retrouver son identité, Miranda se lance alors dans une quête éperdue qui va l'entraîner dans la plus folle – et inattendue – des aventures...

A PROPOS DE L'AUTEUR

Professeur diplômé de Harvard, Susan Wiggs a écrit plus de vingt-cinq romans, tous empreints d'une émotion et d'une finesse psychologique qui lui ont valu d'être plébiscitée par la critique et d'émouvoir, mais aussi de faire sourire, ses lectrices dans le monde entier.